WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

UNIVERSITY OF PITTSBURGH
Dar.
PN 2598
B5
1798/99f
v. 1-2

Darlington Memorial Library

Miss Bellamy.

Célebre Actrice de Londres

WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

2819-211

MÉMOIRES

DE

MISS BELLAMY,

célèbre Actrice de Londres;

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

La trame de notre vie est ourdie de bons et de mauvais fils; nos vertus nous enorgueilliraient trop, si nos fautes ne venaient nous humilier, et nos crimes nous désespéreraient, si nos vertus ne venaient nous consoler.

(*Mémoires de miss Bellamy*, *tome* II, *page* 287.)

TOME PREMIER.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE, RUE ANDRÉ-DES-ARCS, n°. 46.

AN VII.

MÉMOIRES

DE

MISS BELLAMY.

LETTRE PREMIÈRE.

Miss Bellamy à l'honorable miss......

Londres, 20 septembre 17...

AUTANT pour céder à vos instances, ma chère miss, que pour effacer, s'il est possible, les ombres que la calomnie a jetées sur mon caractère, j'entreprends l'apologie de ma vie. Ma conduite a été blâmable à beaucoup d'égards ; mais je n'en éprouve pas moins le desir qui s'élève, même dans le sein des criminels, de chercher à me disculper des torts qu'on me reproche injustement.

Passer en revue les événemens qui ont marqué toutes les périodes de mon existence, retracer toutes les imprudences de ma jeunesse.... est, vous en conviendrez, une tâche bien pénible et bien douloureuse : mais j'aurai rempli votre attente ; et cette satisfaction, faible retour du tendre intérêt que j'ai le bonheur de vous inspirer, adoucira l'amertume du souvenir. Cette entreprise me promet encore une autre jouissance, la seule, hélas ! que je puisse espérer désormais ; c'est que cette récapitulation de mes erreurs et de mes infortunes, deviendra peut-être un fanal capable d'indiquer à la jeunesse les écueils de la vanité, de la dissipation et des faux plaisirs, qui ne laissent après eux que la misère et les remords....

Ordinairement le temps les adoucit ; mais en moi il semble les aigrir pour irriter les plaies, qu'à la longue l'espérance et le repentir auraient pu cicatriser. Cet aveu de la situation de mon ame me méritera peut-être l'indulgence des êtres sensibles et généreux ; et vous m'avez donné sur la vôtre des droits qui sont actuellement mon unique consolation.

J'ai toujours cru que mes infortunes étaient

liées à des événemens bien antérieurs à ma naissance : il me paraît donc impossible de me mettre en scène, sans rapprocher de mon histoire quelques circonstances relatives à ma famille, sur-tout à ma mère dont on a calomnié la mémoire.

Elle était femme de Scal, riche fermier de Maidstwn, dans le comté de Kent, qui avait fait de si bonnes affaires, qu'en très-peu d'années il avait été en état d'acheter un bien considérable près de Tumbridge : mais il n'en jouit pas long-temps. Un soir d'automne, ayant beaucoup trop prolongé ses travaux dans les champs, il fut tout-à-coup attaqué d'une fièvre qui abrégea ses jours.

Mon grand-père, actif et laborieux, s'occupait particulièrement du bonheur de sa famille : cependant, soit par un de ces faux calculs, si ordinaires chez les gens qui s'enrichissent, soit par l'effet d'une négligence inexplicable, il n'avait point fait de testament, en sorte que tout son bien resta dans les mains de sa femme. Sa fille, qui n'était alors âgée que de quatre ans, et dont l'enfance eût dû solliciter de l'intérêt paternel des mesures et des précautions sages, se vit

totalement sous la dépendance d'une mère, qui pouvait impunément oublier ou violer les droits de la nature.

Jeune et belle encore, veuve avec un seul enfant et maîtresse d'une grande fortune, ma grand'mère ne jugea pas à propos de s'occuper des détails ennuyeux du labourage ; il lui parut plus commode de vendre ses terres, et de louer sa maison : des personnes de qualité s'en accommodèrent, et elle se retira à Tumbridge-Wells.

Elle ne fut pas plutôt fixée dans sa nouvelle résidence, que sa beauté et sa fortune lui attirèrent les hommages de tous les jeunes gens du canton, sur-tout de ceux de la secte des Quakers, dont elle était. Elle résista pendant deux ans à leurs poursuites ; mais elle céda enfin, et donna sa main à un nommé Busby : c'était un architecte à qui une grande célébrité faisait supposer une grande fortune. Elle avait pris elle-même une si haute opinion de sa probité, qu'elle eut l'imprudence de l'épouser, sans se rien réserver non plus qu'à sa fille, et de se contenter des sermens qu'il lui fit de la traiter généreusement. Imprudente confiance, qui devait amener le repentir !

Parmi les personnes qui occupaient sa maison de Maidstwn, mistress Godfrey, dame de Gewell-Office, et sœur du grand-duc de Marlborough, élevait une fille à laquelle elle paraissait fort attachée; et cette fille était le fruit d'un premier mariage de sir Busby. Cette lady conçut une si grande estime pour la veuve du fermier Scal, et tant d'affection pour sa fille, qu'elle offrit de se charger de l'éducation de mademoiselle Scal, avec le même zèle et le même soin qu'elle portait à celle de miss Busby. Ma grand'mère, qui, dans ce moment, se croyait bien loin d'avoir rien à craindre, refusa poliment sa proposition, en consentant cependant à ce que sa fille allât passer trois ou quatre mois d'hiver avec miss Godfrey.

Mistress Godfrey partit en effet pour Londres, où elle apprit que son frère était sur le point d'achever sa carrière à la suite d'une infirmité, qui faisait un contraste affligeant avec le caractère héroïque qu'il avait déployé par toute l'Europe. Il était en enfance, et sa femme affectait de le mettre en spectacle, pour faire voir au public la position de cet homme, qui avait tenu jadis toutes les nations en crainte. Cette

conduite avait déplu à mistress Godfrey, qui, par conséquent, ne put prendre sur elle d'aller rendre les derniers devoirs à son frère expirant : mais elle ne put s'empêcher de s'informer de ce qui se passait chez lui; et elle se détermina à y envoyer miss Busby, accompagnée de sa petite sœur adoptive. Elles entrèrent dans le château de Marlborough, où, à leur grande surprise, elles ne rencontrèrent personne.

Ce grand général n'avait qui que ce fût auprès de lui; pas un seul signe du respect qu'il avait mérité à tant de titres. Il n'y avait pas même un flambeau dans sa chambre sépulcrale : ma mère et sa compagne, frappées d'indignation, se retirèrent.

Mistress Godfrey instruite du mépris avec lequel on traitait son illustre frère, ne put en supporter l'idée, et elle fut bientôt attaquée d'une maladie dont les symptômes étaient très-alarmans; et il est certain que si sur la sentence des médecins elle eût été, comme son frère, abandonnée de ses gens, elle eût bien pu être enterrée vivante : le fait suivant va vous en convaincre. Un dimanche que mistress se trouvait mieux, elle voulut faire une toilette pour aller à l'église; mais à peine

avait-elle commencé à s'habiller, qu'elle tomba évanouie. Aux cris des femmes et de ma mère, le colonel Godfrey, son mari, accourut. Il envoya chercher des médecins, qui la déclarèrent irrévocablement morte. Cette privation totale de sentiment n'en imposa point au colonel, qui apparemment avait été témoin de pareils accidens, dont les suites avaient mis en défaut les terribles arrêts de la Faculté. Il fit remettre sa femme au lit, et ordonna qu'elle eût toujours deux personnes à ses côtés, jusqu'à ce qu'on eût acquis des preuves indubitables de sa mort. L'événement prouva qu'il avait mieux fait de s'en rapporter à sa prudence qu'aux avis des médecins. Elle demeura sept jours dans cet état de stupeur et d'inertie. Le dimanche d'après, elle donna des signes de vie ; et à pareil moment que celui où elle était tombée évanouie le dimanche précédent, elle gronda ses femmes pour ne l'avoir point éveillée à l'heure qu'elle avait indiquée elle-même pour son lever.

Le colonel Godfrey donna les ordres les plus rigoureux pour qu'on laissât ignorer à sa femme l'état où elle avait été : je crois qu'en effet elle ne l'a jamais su.

Si je ne tenais ce fait de ma mère, j'en suspecterais moi-même la certitude. Cette mistress Godfrey était la célèbre miss Arabella Churchill, sœur de Jean, grand-duc de Marlborough. Avant son mariage avec le colonel, elle avait eu deux fils et une fille du roi Jacques II; savoir, Jacques Fits-James, duc de Berwick, grand d'Espagne, maréchal de France et chevalier de la toison d'or; Henri Fits-James, grand-prieur, lieutenant-général et amiral des galères françaises, et Henriette, qui épousa Henri, lord Waldegrave. Ce fait, que je rapporte comme le tenant de ma mère, est encore avéré par le vice-chancelier actuel de Cambridge, qui le cite lui-même dans une réponse au docteur Morton.

G... a... B.

LETTRE II.

Mistress Bellamy. . . . .

24 septembre 17...

Je reviens aux affaires de ma famille. Peu de temps après l'accident que je vous ai raconté, ma grand'mère s'apperçut que son mari l'avait trompée sur sa fortune. M. Busby, loin d'être aussi riche qu'on le supposait, était si fort accablé de dettes, que les biens de sa femme furent saisis par ses créanciers. Comme elle n'avait pas eu la précaution de se faire des réserves, mon aïeule se vit tout-à-coup plongée dans la détresse, et elle se trouva trop heureuse d'accepter pour sa fille l'offre généreuse que lui avait faite mistress Godfrey d'un asile respectable. C'est à cet événement que prennent date les infortunes de ma mère, et conséquemment les miennes; car n'étant plus sous la garde et la vigilance maternelles, elle devint la proie de l'artifice

et des séductions auxquelles la jeunesse et la beauté sont sans cesse exposées.

Avec le consentement de mon aïeule, mistress Godfrey plaça ma mère dans la même école que sa fille : elle y resta jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque où malheureusement elle attira les regards de lord Tirawley. Ce seigneur, à la fleur de son âge, aussi connu par sa galanterie que par son esprit, son courage et mille autres qualités brillantes, rencontra par hasard ma mère dans une maison où elle faisait accidentellement une visite. Le lord frappé de sa beauté, résolut de tout entreprendre pour parvenir à la posséder. De son côté, ma mère captivée par les soins assidus de ce jeune seigneur, se sentit honorée de recevoir les hommages d'un homme aussi distingué. La jeunesse et l'inexpérience, dans un sexe faible et sensible, sont les premières et les plus dangereuses séductions. La conquête d'un cœur déjà entraîné par des impulsions pour la première fois senties, n'est jamais bien difficile. Ma mère fournit elle-même l'occasion de son enlévement : la préoccupation d'une passion naissante lui fit bientôt perdre de vue les bontés de sa protectrice ; elle alla enfin cher-

cher le bonheur dans les bras de son amant.

Lord Tirawley la transporta dans sa maison de Sommerset, où elle reçut autant de marques de respect, que si elle eût été lady Tirawley. Avant de l'enlever, il lui avait souvent promis de l'épouser; et il lui assurait toujours qu'il remplirait son engagement. Bercée par ses promesses, trompée par les témoignages d'une tendresse qui semblait toujours renaître, séduite aussi par son propre cœur, ma mère vivait dans la plus grande sécurité, et se croyait aussi fermement sa femme, que si le nœud nuptial eût été réellement formé devant les autels.

Ma mère passa plusieurs mois dans cette confiance enivrante, qu'augmentait encore le séduisant éclat du rang. Rien ne surpassait son entière inexpérience du cœur humain, si ce n'est peut-être celle des caprices et de l'instabilité de la fortune. Elle touchait, sans s'en douter, au moment de la plus fâcheuse révolution. Lord Tirawley reçut l'ordre de rejoindre son régiment en Irlande. Il était d'autant plus important pour lui d'y obéir, que ses propres affaires l'y appelaient. Je ne prétends pas retracer ici le désespoir d'un amant en pareille circonstance; mais

vous devinez sans doute qu'il ne s'arracha qu'avec violence des bras de sa maîtresse, et qu'il la laissa abîmée dans la plus profonde douleur.

A son arrivée en Irlande, lord Tirawley trouva ses affaires délabrées. Son intendant avait profité de son absence et de son peu de surveillance pour s'enrichir à ses dépens; de sorte qu'au lieu de trouver dans ses comptes une balance conforme à son attente, il eut la douleur d'apprendre qu'il était surchargé de dettes. Ses dépenses personnelles et sa propre magnificence avaient comblé le déficit qui se trouvait énorme. Il était urgent d'y mettre ordre; mais comment? Epouser une femme assez riche pour raccommoder sa fortune, était l'unique moyen qui se présentât à son esprit; et son amour pour ma mère le rendait impraticable. Il était bien convaincu qu'elle lui était trop sincèrement attachée, pour s'opposer à une démarche qui seule pouvait le garantir d'une ruine inévitable; mais il ne se dissimulait pas non plus la violence de son caractère. Il craignait avec raison de lui laisser entrevoir un projet dont l'exécution était pour ainsi dire devenue indispensable. Il fut long-temps à se résoudre

à un parti qui allait probablement le séparer à jamais de la personne qu'il aimait le plus.

Cependant sa situation devenait de jour en jour plus déplorable. Chaque instant augmentait la nécessité d'une prompte résolution : il se détermina enfin, et jeta les yeux sur miss Steward, fille du comte Blessington, dont le bruit public portait la fortune à trente mille liv. sterl. Il était de plus instruit qu'elle n'avait point d'éloignement pour lui. Cette jeune personne ne pouvait pas tirer vanité de ses charmes, mais elle avait de la physionomie, et, ce qui est infiniment préférable à tous les attraits, un heureux caractère.... Hélas! quelle cruelle destinée que celle de se voir unie à un homme qu'un attachement étranger rend toujours insensible au vrai mérite!

Pendant que lord Tirawley faisait sa cour, le père de la jeune personne, tout occupé du bonheur de sa fille, prit des informations sur son gendre futur. On lui parla de sa liaison avec ma mère. Il se décida sur-le-champ à lui écrire une lettre fort honnête, pour prendre des renseignemens plus directs : il lui motiva sans façon ce qui le déterminait à faire ces recherches.

Ma mère, ou lady Tirawley, n'était pas encore remise de ses couches, lorsqu'elle reçut la lettre de lord Blessington. Elle était donc moins capable de soutenir un pareil choc, et elle s'abandonna à l'excès de son désespoir. Le ressentiment l'emporta sur la tendresse; et sans consulter la prudence ou même son propre intérêt, elle envoya à lord Blessington toutes les lettres qu'elle avait reçues de son amant; entr'autres la dernière qu'elle n'avait pas ouverte, et qu'elle ne voulut point lire. Dans cette lettre, lord Tirawley l'instruisait de la malheureuse situation de ses affaires, et de la nécessité où ce dérangement imprévu le jetait d'épouser une femme dont la fortune pût sauver la sienne. Il ajoutait qu'il ne resterait avec elle que le temps nécessaire pour toucher la dot; mais qu'aussitôt après il volerait sur les ailes de l'amour, la partager avec elle; que quoiqu'une autre eût sa main, elle seule resterait maîtresse de son cœur; qu'elle seule était sa femme aux yeux de la religion; que pour attester la vérité de ce qu'il avançait, il avait fait tomber son choix sur miss Stewart, laide et inconsidérée, de préférence à une autre, qui, avec une fortune égale, était belle et sensible.

Quelle dut être l'indignation du comte de Blessington, en recevant ces preuves incontestables de la perfidie du lord Tirawley! Son premier mouvement fut de défendre sévèrement à sa fille de recevoir le perfide lord, de le voir et de lui écrire. Mais ses ordres vinrent trop tard : elle s'était mariée sans son consentement.

Lord Tirawley fut la victime de son infâme duplicité. Il ne reçut point la dot, et il se vit irrévocablement lié avec une femme qu'il haïssait : il fut malheureux, mais il le méritait. Cependant il parvint à briser les chaînes dont il avait horreur. Il forma une demande juridique en séparation, et obtint du ministre le titre d'ambassadeur à Lisbonne. Personne n'était plus propre que lui à un emploi aussi important; non-seulement parce qu'il possédait parfaitement la langue portugaise, mais parce que son esprit et ses connaissances politiques le rendaient presque supérieur à tous ceux qui s'étaient livrés à ce genre d'étude. Lorsque la séparation de lord Tirawley et de sa jeune épouse fut prononcée, il lui fit une pension de huit cents liv. sterl., avec lesquelles mylady se retira dans le même

appartement que ma mère avait occupé à la maison de Sommerset.

Quant à ma mère, elle n'eut pas plutôt appris le mariage du perfide lord, qu'elle sortit d'un lieu qui lui rappelait continuellement la perte de son bonheur. Elle y laissa la vaisselle d'argent et tous les autres présens qu'elle avait reçus de l'amour, ne voulant rien garder qui pût lui retracer son infidèle et parjure amant. Je suis, &c.

G.... a.... B.

LETTRE III.

17 septembre 17...

Un parent de mon aïeule, touché de sa position, venait de lui faire un legs d'une maison dans l'Incoln-inn-fields. Elle y vivait de la portion qu'elle en avait louée, et des secours que lui donnait mistress Godfrey. Celle-ci n'avait pas vu ma mère depuis son enlévement, et elle était encore furieuse de sa conduite plus qu'imprudente : mais elle eut égard à la circonstance fâcheuse où elle se trouvait, et elle voulut bien lui offrir un asile auprès d'elle.

Dans le temps que ma mère vivait somptueusement dans la maison de lord Tirawley, elle avait fait connaissance avec une actrice de Drury-Lane, nommée Bulter. Elle était venue la solliciter d'aller au spectacle le jour de la représentation qu'on devait donner à son profit. Depuis ce moment, il s'était formé entr'elles une sorte d'intimité qui s'était

parfaitement soutenue. Mistress Bulter était venue, dans l'absence du lord, passer plusieurs jours avec ma mère. Elle avait été sa confidente dans sa prospérité, elle le fut encore dans son infortune. Ma mère ne lui cacha point la situation de ses finances; elle lui fit part de ses exspectatives, et la consulta sur les mesures qu'elle devait prendre pour l'avenir.

Le vif ressentiment que conservait ma mère de sa situation et du lâche abandon de l'ambassadeur de Portugal, ne laissa point à miss Bulter de probabilité d'un raccommodement possible avec ce seigneur : elle lui conseilla donc de s'attacher au théâtre.

Ma mère était grande, belle, bien faite; mais elle avait un air de roideur qu'elle avait pris sans doute parmi les Quakers : cet air ne lui promettait pas de grands succès dans cette profession; cependant, à force de sollicitations, elle s'y engagea.

Le théâtre de Londres pouvait ne pas être heureux aux premiers débuts d'une femme qui n'était pas encore faite à la scène : on lui conseilla donc de passer en Irlande, où elle pourrait espérer des secours des amis de lord Tirawley. Elle laissa à sa mère le fils

dont elle venait d'accoucher; et seule, sans amis, sans protecteurs, ne portant avec elle que l'idée toujours poignante de son infortune, elle entreprit un voyage qui ne pouvait qu'ajouter mille désagrémens aux dispositions mélancoliques de son ame.

Elle débuta à Dublin : elle y obtint des éloges qu'elle dut moins à son talent théâtral, qu'au préjugé favorable qui précède toujours une actrice de la capitale. Elle remplit les premiers rôles avec assez de succès pendant plusieurs années; mais une querelle qui brouilla toute la troupe, la détermina à quitter cette ville.

Après avoir bien délibéré sur le parti qu'elle avait à prendre, elle forma l'étrange projet de s'embarquer pour le Portugal, et d'y chercher l'occasion de renouer avec lord Tirawley. Pendant son séjour en Irlande, ce lord lui avait souvent écrit; et chaque fois, en lui retraçant le souvenir d'une tendresse qui avait fait leur commun bonheur, il l'avait conjurée de venir à Lisbonne; mais il avait enfin discontinué des sollicitations qui avaient toujours été infructueuses. Ma mère, au contraire, sentait ses premiers feux renaître; cet amour, qui n'était qu'assoupi

dans son sein, fut le seul sentiment dont elle suivit l'impulsion, et ce sentiment ne fit que se développer avec plus d'énergie, à mesure qu'elle approcha du Portugal. Mylord oublia, à sa vue, et sa constante persévérance à se refuser aux plus pressantes invitations, et le mauvais office qu'elle lui avait rendu auprès du comte de Blessington; il la reçut avec les plus vifs transports : mais une circonstance malheureuse rendait sa présence moins agréable qu'elle ne l'eût été, si elle eût voulu se rendre à ses premières instances. Obligé d'abandonner tout espoir de renouer avec elle, il avait formé une nouvelle liaison avec une Portugaise, nommée dona Anna, la femme du malheureux comte Olivarez. Telle était la situation de ce lord, lorsqu'après une trop longue absence il revit ma mère. Mais il n'avait point oublié à quel degré de violence se portaient les passions de son ancienne maîtresse lorsqu'elles étaient irritées : son premier soin fut donc de lui cacher sa nouvelle liaison. Il la plaça chez un marchand anglais, chez qui elle fut traitée avec beaucoup de respect et d'égards.

Tant que l'ambassadeur de Portugal fut assez heureux pour dérober à ma mère la

connaissance de sa nouvelle flamme, elle vécut elle-même heureuse et tranquille : mais le bonheur de ma mère constamment attachée à la roue capricieuse de la fortune, dut en suivre nécessairement les rapides révolutions, et en subir les bizarres vicissitudes.

Un Anglais, nommé Bellamy, vint faire une visite au marchand chez qui elle demeurait. Frappé de ses charmes, et sans connaître sa position, il en devint si subitement amoureux, qu'il la pria d'accepter sa main, qu'elle refusa toujours, sans lui donner aucune raison de ses refus.

Comme la proposition était très-avantageuse, le capitaine Bellamy conclut qu'elle avait un autre engagement. La jalousie dont les regards sont si pénétrans, lui fit envisager lord Tirawley, qui venait de temps en temps chez elle, comme le seul obstacle à sa flamme. Il ne pouvait soupçonner à ce lord aucun autre intérêt que celui d'une amitié vive et réciproquement sentie; cependant il ne pouvait s'empêcher de le redouter : mais n'écoutant bientôt que la voix impérieuse de la jalousie, il entreprit de jeter au moins quelques nuages sur cette liaison qu'il sup-

posait contrarier seule ses vœux ; et voici comment il s'y prit. D'abord, il amena l'entretien sur le lord ambassadeur ; puis il en vint, sans affectation, à ses engagemens avec dona Anna ; enfin il ajouta qu'elle était en couche de son second enfant.

Il ne réussit que trop : la rage et le désespoir entrèrent une seconde fois dans le cœur de ma mère, et le capitaine obtint du dépit ce qu'il n'avait pu obtenir de l'amour. Sans se permettre un moment de réflexion, elle lui donna sa main ; et aussi-tôt après la bénédiction nuptiale, ils partirent pour l'Irlande sur le vaisseau qu'il commandait et qui était prêt à faire voile. Cet événement se passa avec tant de promptitude et de discrétion, que lord Tirawley n'en fut instruit que lorsqu'ils eurent quitté de Lisbonne.

Peu de mois après leur retour en Irlande, au grand étonnement du capitaine, je vins au monde. Ma mère avait si bien caché sa grossesse et son intimité avec lord Tirawley, qu'il n'avait pas eu le moindre soupçon de ses faiblesses. Ma naissance expliqua tout ; et le capitaine, furieux de la duplicité de sa femme, sortit du royaume et ne la vit plus ;

il n'eut même aucune espèce de correspondance avec elle.

Vous voyez, chère miss, sous quels auspices je suis entrée sur le théâtre du monde. J'interromps ici mon récit, et je termine ma lettre en vous renouvelant l'hommage des sentimens avec lesquels vous savez que je suis, madame, &c.

G.... a.... B.

LETTRE IV.

2 octobre 17...

Je suis née le jour de Saint-George 1731, quelques mois trop tôt pour que le capitaine Bellamy puisse raisonnablement reconnaître entre lui et moi le moindre degré de consanguinité. Aussi-tôt que lord Tirawley fut instruit du départ de ma mère et de l'endroit où elle s'était retirée, il écrivit à son adjoint, le capitaine Pye qui demeurait près de Fingal où était ma mère, et le pria que si elle accouchait assez tôt pour qu'il n'y eût point de doute sur sa paternité, il prît l'enfant dès qu'il serait né, sans souffrir, s'il était possible, que la mère le vît. Cet ordre sévère venait de ce que Tirawley ne croyait point que sa fuite fût l'effet d'une alliance honorable avec le capitaine Bellamy, mais celui de la perversité de ses passions. Je fus donc, dès le premier moment de ma naissance, arrachée des bras de ma mère

et confiée à une nourrice, chez laquelle on me laissa jusqu'à l'âge de deux ans. Alors le régiment revenant à Dublin, mistress Pye, dont je n'oublierai jamais les bontés et dont je révérerai toujours la mémoire, me tira de nourrice et me prit avec elle.

Je dois ici vous faire part d'une anecdote sur ma nourrice, qui prouve combien l'attachement et la fidélité du bas peuple en Irlande sont respectables. Elle ne se présente jamais à ma mémoire, qu'elle n'excite dans mon ame les sensations les plus douces et les plus tendres émotions; et je me croirais coupable de la dernière ingratitude, si je ne prononçais pas son nom avec respect.

Ce fut au milieu de l'été qu'on me tira des bras de ma nourrice; et cette saison était, à cette époque, excessivement chaude. Cela ne l'empêchait pas de faire tous les jours trois lieues pour me voir, quoique chargée d'un enfant à la mamelle. La chaleur brûlante et le chagrin de m'avoir perdue, lui donnèrent une fièvre inflammatoire dont elle mourut. C'est un usage dans beaucoup d'endroits de l'Irlande, de porter les morts chez leurs amis; et cet usage fut observé pour ma nourrice. On me l'apporta, et, malgré

mon jeune âge, je fus sensible à ce spectacle. O toi qui disposes de tous les événemens, pourquoi m'avoir fait naître pour causer la mort de ceux qui me chérissaient? et pourquoi avoir arrêté, dans tes sublimes décrets, que je serais victime de ceux dont les sermens aussi faux que ceux des joueurs, n'avaient d'autre but que de me faire servir à leurs plaisirs ou à leur cupidité?

Quand j'eus atteint quatre ans, le capitaine Pye reçut ordre du lord Tirawley de m'envoyer en France pour mon éducation. Ce lord avait été, dans sa jeunesse, intimement lié avec le colonel Frazer. Quoique leurs principes en politique fussent diamétralement opposés, il avait cependant pris soin de l'orpheline de ce colonel. La différence des opinions n'arrête jamais la source de la bienfaisance dans les ames bien nées.

Cette jeune personne, plus âgée que moi de quelques années, et qui aux charmes de la figure réunissait les agrémens du caractère, fut désignée par lord Tirawley pour être ma compagne. Mistress Pye nous conduisit elle-même jusqu'à Londres, pour nous faire un petit trousseau et pour s'informer du couvent où elle devait nous envoyer. En

traversant une rue de Londres, la domestique qui m'accompagnait vit le nom de ma mère sur les affiches de Covent-Garden. Elle s'imagina qu'elle en serait bien venue, si elle m'amenait chez elle. Nous montâmes dans sa demeure que nous nous étions fait indiquer, et nous la trouvâmes en effet très-élégamment vêtue. Quoique je fusse trop jeune pour être sensible à la beauté des atours, son ajustement me fit impression, et je courus à elle avec empressement : mais quelle oppression mon petit cœur sentit en m'en voyant repoussée brusquement, et en lui entendant dire après m'avoir regardée avec attention : Bon Dieu ! que m'amenez-vous là ? quel enfant ! qu'il est hideux ! J'étais si accoutumée aux caresses, que cette réception me fut doublement douloureuse; et je me retirai autant dégoûtée de ma mère qu'elle pouvait l'être de moi. Mistress Pye, ayant déterminé mistress Dunbar, Irlandaise, qui vivait à Boulogne, à se charger de nous, ce fut elle qui nous passa en France. Des ordres très-positifs furent donnés, pour que, si nous nous déplaisions dans un couvent, on nous transportât dans un autre. Un marchand de vin de cette ville reçut les mêmes ordres,

et fut chargé de pourvoir à notre dépense.

Arrivées à Boulogne, on nous mit dans le couvent des Nonciades, situé dans la basse ville. Nous n'y fûmes pas long-temps sans voir une nonne dans les oubliettes, pour avoir cherché à s'échapper en mettant le feu au couvent. Cette horrible punition affecta miss Frazer et moi-même, quoiqu'encore enfant, au point que nous demandâmes d'en sortir. Peu de temps après, mistress Smiths nous transféra chez les Ursulines, dans la ville haute. Je ne puis me rappeler le nom du couvent sans m'écrier : Heureuse demeure, séjour de la tranquillité ! que je serais fortunée, si j'étais encore enfermée dans l'enceinte de vos murailles ! J'y restai jusqu'à onze ans, époque où l'ordre redoutable arriva de repasser en Angleterre. Avec quelle douleur je le reçus ! Je ne connaissais point l'homme à qui je devais la vie et ma subsistance ; la manière dont ma mère m'avait traitée était encore présente à mon souvenir : pouvais-je avoir le moindre desir de voir les auteurs de mes jours ?

Rester au couvent avec ma bonne amie Maria, était mon unique souhait. Toute la communauté et les pensionnaires mêmes me

traitaient avec bonté : je puis dire enfin que j'étais idolâtrée. Lorsque j'en sortis, j'éprouvai des sensations si vives, qu'il me serait impossible de les retracer : leur violence était au-delà de ce qu'éprouve ordinairement une personne de mon âge. Je les ai souvent regardées comme un sûr présage des malheurs qui m'attendaient ; non-seulement de ceux que je pourrais m'imputer, mais même de ceux que m'ont attirés les artifices des hommes. J'avouerai les uns et les autres, sans pallier mes fautes ou les faire excuser. En parlant des torts qu'on a eus avec moi, je ne déguiserai point la vérité ; mais ma véracité même, et le pardon dont la générosité et la religion m'imposent la sublime loi, m'autorisent à n'épargner personne. Je termine ma lettre à ce période d'innocence et de paix que je regrète : mais dans toutes les scènes de ma vie, il ne dépend pas de moi de ne pas être avec une éternelle reconnaissance, votre, &c.

G.... a.... B.

LETTRE V.

15 octobre 17..

Arrivées à Douvres, un nommé Duval, autrefois domestique de lord Tirawley, vint au-devant de nous. Il tenait une boutique de perruquier dans Saint-James-Street. Nous devions demeurer chez lui jusqu'au retour de mylord, qu'on attendait tous les jours. Mistress Duval était une française, vive, aimable, beaucoup plus jeune que son mari, et d'un caractère trop gai pour lui. A côté de Duval, demeurait un nommé Jean, ancien coutelier, mais qui, à la sollicitation de sa femme, avait levé une boutique de bijoux et de porcelaine. Mistress Duval et mistress Jeanne vivaient parfaitement ensemble. Celle-ci était fille d'un fameux apothicaire, qui lui avait donné ce qu'on appelle une bonne éducation. Elle connaissait toutes les modes et tous les amusemens du bon ton. Elle parlait mauvais français, et elle brodait avec beaucoup de facilité les men-

songes du jour. Elle avait de la finesse et du babil. Elle entendait assez bien la flatterie pour plaire aux femmes qui venaient acheter chez elle, et avait assez de coquetterie pour captiver les hommes. Avec tous ces avantages, on ne doit pas douter que sa boutique ne fût très-fréquentée, même par les gens comme il faut. Cette variété éblouissante de bijoux, étalés sous mille formes, flatte toujours la vue d'une jeune personne : ce fut ce qui m'attira chez elle ; et je lui fis des visites d'autant plus fréquentes, que ma vivacité paraissait lui plaire.

Insensiblement, je fis connaissance avec la noblesse qui venait chez elle ; je me liai particulièrement avec trois dames de qualité, dont deux m'ont honorée, toute leur vie, de leur amitié. La première à qui j'avais beaucoup d'obligations, m'a affranchie du devoir de la reconnaissance, en me faisant l'injustice de croire que j'étais capable de mal parler d'elle. L'assurance de n'avoir pas même mérité le soupçon, m'a fait supporter cette calomnie.

Enfin le retour de mylord fut annoncé. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse. Il parut plus particulièrement charmé de me

voir, et il fut sensible à la satisfaction que je lui témoignai de son accueil. Dona Anna ne montra pas la même satisfaction; mais cela n'était pas étonnant : elle avait plusieurs enfans, et me regardait comme une rivale dangereuse. Elle savait trop bien que mylord ne souffrirait pas qu'on me manquât impunément d'égards, pour méditer contre moi aucun projet direct de vengeance : mais elle crut pouvoir satisfaire sa haine en la faisant tomber sur ma bonne amie. Je m'en apperçus ; et déjà constante dans mes attachemens, il me fut impossible de voir ma pauvre Maria maltraitée. Je priai mylord de vouloir bien nous éloigner d'un lieu qui, par plus d'une raison, m'était devenu insupportable. Quoique sa maison fût tenue sur le meilleur ton possible, elle ressemblait cependant plus à un sérail qu'à la maison d'un gentilhomme. La sombre hypocrisie, dont la sultane favorite enveloppait toutes ses actions, ne pouvait que déplaire infiniment à de jeunes personnes sans artifices et disposées à la gaîté. J'obtins donc de mylord de nous remettre chez mistress Jeanne: il nous y visitait le plus souvent deux fois par jour.

Nous étions parfaitement contentes dans notre nouvelle demeure ; mais il était dans ma destinée de n'avoir point de jouissances durables. Miss Frazer tomba malade ; et, malgré tous mes soins, j'eus le malheur de la perdre. Quoiqu'elle fût de quelques années plus âgée que moi, et que la teinte de son caractère fût plus sérieuse, cependant elle m'avait montré tant d'affection et tant de déférence, que je l'aimais comme une amie et la respectais comme une mère.

Il n'y a pas, je crois, d'impression plus puissante sur un jeune cœur que celle qui naît de la certitude d'être chéri. L'amour-propre est bien la première cause de cette délicieuse jouissance ; mais le sentiment d'une douce réciprocité en est la seconde. L'idée que vous êtes aimé vous invite à vous rendre aimable, malgré même le défaut de conformité de caractères.

Le chagrin d'avoir perdu ma chère miss fut si excessif, que mes jours se trouvèrent en danger. Mylord, par amitié pour moi, loua une petite maison de campagne. Dona Anna, trois demoiselles de différentes mères, et moi, étions les seuls possesseurs

du logis. Les garçons étaient à l'école ; et mon frère dans la marine.

Mylord redoubla de tendresse pour moi. Non-seulement mes traits réfléchissaient à ses yeux sa propre ressemblance, mais il se flattait encore qu'avec une bonne éducation, j'aurais autant d'esprit et de talens que lui.

Peu de temps après que nous fûmes fixés à Bushy-Park, maison de campagne de mylord, dona Anna eut l'imprudence de prendre le titre de lady Tyrawley, dans une partie de plaisir où elle et trois autres dames avaient été invitées. Mylord en fut si courroucé, qu'il la renvoya à la ville, de sorte que dans le cours de la semaine je jouissais seule de sa société : le dimanche, il allait à Richemont, faire sa cour à sa majesté George II, et revenait ordinairement le soir.

La compagnie qu'il rassemblait chez lui, composée de gens d'esprit et de mœurs faciles, ne tarda pas à s'appercevoir que, pour lui plaire, il fallait me prodiguer des éloges ; par conséquent, je devins bientôt l'objet de son admiration : on chercha même à me persuader que j'étais déjà un prodige, et je ne

fus pas long-temps à le croire moi-même.

Flatterie perfide, agréable poison, dangereuse ivresse de l'amour-propre, que ton empire est puissant sur un sexe que la nature semble t'avoir livré plus particulièrement ! la maturité de l'âge n'est pas encore un port assez sûr contre tes enchantemens : comment la jeunesse, exposée de tous les côtés à l'orage des passions, à la séduction nouvelle du sentiment, pourrait-elle s'en garantir ? Franche, généreuse et libre comme l'air ; également incapable de tromper et de croire aux trompeurs, j'étais pour toi une victime sans défense.... Cruelle ! la vanité et la présomption, qui marchent toujours à ta suite, sèment sur les premiers pas de la vie des impressions qui ne décident que trop souvent de la destinée des faibles mortels.

Je termine ma lettre par cette réflexion, pour me ménager, dans la prochaine, le droit de vous rapporter une circonstance où ma vanité fut humiliée. Plût à Dieu que je n'en eusse jamais connu d'autre que celle de me dire votre affectionnée,

G.... a.... B.

LETTRE VI.

28 octobre 17...

Mylord m'avait défendu de lire Cassandre: c'était le seul roman de sa bibliothèque sur lequel en effet une jeune personne de mon âge aurait naturellement mis la main. La préférence que je donnai bientôt à la poésie sur l'histoire, me fit naître le brillant projet d'apprendre la traduction d'Homère, par Pope. En peu de temps je fus en état d'en répéter trois chants. Fière de ma mémoire, je brûlai du desir de connaître l'auteur, persuadée qu'il ne serait pas moins charmé de mon débit que je l'étais moi-même.

J'avais souvent sollicité mylord de me présenter à cet homme célèbre : il se rendit enfin à mes instances, et nous partîmes pour sa terre. Les réflexions dont mon orgueil se préoccupait sans cesse, triomphaient de toute espèce de timidité; elles portaient toutes sur la gloire dont j'allais jouir de me trouver en

scène avec le plus grand auteur de l'Angleterre. Nous arrivâmes enfin, et nous fûmes introduits chez ce *petit grand homme*. Après les premiers complimens d'usage, la conversation s'entama. J'examinais M. Pope, pour apprendre à connaître, sur les traits de sa physionomie, le caractère de l'esprit et des grands talens; et M. Pope qui, apparemment, ne se souciait pas d'étudier dans la mienne celui de la beauté, tira le cordon de sa sonnette pour appeler sa gouvernante, et lui ordonna de m'emmener promener dans le jardin, et de me donner tous les fruits que je demanderais. Concevez, chère miss, si vous le pouvez, l'excès de cette mortification : quant à moi, je n'ai point de termes pour peindre la situation dans laquelle je me trouvai. On a bientôt supposé que je ne fus pas fort civile avec cette bonne femme; mais elle ne resta pas long-temps avec moi : elle prétexta une affaire, et me laissa admirer et manger les fruits, tout à mon aise. Je m'opposai d'autant moins à sa retraite, qu'elle me laissait la liberté de méditer à loisir pour trouver un moyen de venger un affront fait à une nouvelle Dacier, au moins quant au débit : car je ne doutais

pas du tout que je ne dusse être un personnage important dans le monde littéraire, dès que mes facultés, déjà prodigieuses selon moi, seraient parvenues à leur dernier degré de développement.

Savez-vous à quel projet de vengeance je m'arrêtai par préférence? Ce fut à celui de ne jamais lire la traduction de l'iliade, de cet impoli cynique, et de m'attacher à celle de Virgile, par Dryden. Mon cœur bondit à cette sublime idée, et je goûtai dès-lors ces douces sensations qui naissent toujours de la persuasion qu'on s'est bien vengé. Je m'abîmais dans cette agréable rêverie, lorsqu'on vint m'annoncer que mylord m'attendait.

Je courus à la voiture, et je le vis avec lord Chesterfield qu'il avait décidé à venir avec nous. Ce lord me dédommagea amplement de l'accueil que je venais de recevoir chez le malhonnête traducteur d'Homère: les complimens flatteurs d'un Chesterfield me firent oublier l'outrageux mépris d'un Pope; ils remplirent mon ame d'un plaisir inexprimable, et me firent connaître un sentiment qui ne s'est point effacé. L'opinion favorable dont il voulut bien m'honorer méritait sans doute toute ma reconnaissance.

Peu de temps après cette aventure, mylord fut nommé ambassadeur à la cour de Russie. L'une des trois dames, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, profita de cette circonstance pour faire dire à mylord, par mistress Jeanne, chez qui j'avais demeuré, qu'elle serait flattée de m'avoir pendant son absence. Mylord alla lui faire une visite de remercîment, et lui faire part, en même temps de ses intentions. Il lui enjoignit de ne pas me laisser voir ma mère.

Elle s'était mariée depuis peu à un officier, fils de George Walter, un libertin dont elle aurait pu être la mère. Comme cette alliance n'avait été que le fruit d'une erreur momentanée des sens, la satiété et le dégoût s'étaient manifestés bien vîte ; et son nouveau mari l'avait laissée, pour rejoindre son régiment qui était à Gibraltar : mais avant son départ, il l'avait dépouillée de tout ce qu'elle avait de précieux, même de ses habillemens, pour en revêtir une femme qu'il emmenait avec lui. Pour exécuter son dessein, il avait profité du moment où ma mère était au théâtre. Telles sont toujours les suites d'une union qui n'a pour base qu'un goût passager, sur-tout quand il y a une grande disparité

d'âge. C'est par de pareilles imprudences que les femmes s'attirent le mépris de leur sexe et la censure mordante des hommes.

La misère serait-elle le rappel des sentimens, comme elle est le calme de ces passions artificielles qui ne s'allument qu'au sein souvent impur de la mollesse et de l'opulence ? Ma mère en éprouvait les horreurs; c'est alors qu'elle se rappela de moi : ou bien ce souvenir n'était-il suggéré que par le besoin? ce n'est point à une fille à prononcer. Elle s'adressa, pour découvrir mon adresse, à cette même femme qu'elle avait accusée de lui présenter un enfant supposé. J'aime à croire qu'elle n'avait uniquement en vue que les cent liv. sterl., que lord Tyrawley me donnait tous les ans pour mon entretien et pour ma femme-de-chambre.

Soit que je reconnusse alors les véritables motifs de ma mère, soit que je ne pusse supporter le tableau de sa détresse, soit enfin que l'élan de l'humanité m'eût fait oublier son indifférence pour moi, il est certain qu'il ne me fut pas possible de la voir dénuée de tout, malade et abandonnée de ceux qui lui devaient de l'assistance, sans me sentir émue du desir de l'aider de tout ce qui était en

mon pouvoir. Ne trouvant donc au fond de mon cœur d'autre raison que celle du devoir qui y était tracé des mains de la nature, je pris avec moi le peu d'argent que j'avais, ma montre, qui était de prix, et quelques autres effets, et je courus chez elle, sans prendre même congé de ma protectrice. Ainsi je sacrifiai la reconnaissance : mais la piété filiale aurait dû sanctifier ce sacrifice, qui en toute autre circonstance eût été un crime monstrueux.

Je trouvai ma mère dans des dispositions plus favorables, et j'ose dire plus justes à mon égard; elle parut vouloir expier par mille soins le dédain dont elle m'avait accablée. Ses manières affectueuses, les premières expressions de la tendresse maternelle, me tinrent lieu de cette splendeur, de cette douce aisance que j'avais abandonnées pour elle, et je me sentais heureuse de son bonheur.

Cependant le peu d'argent que j'avais, ne fut pas d'un long secours. Quand il fut absorbé, ma mère emprunta tant qu'elle put sur ma montre et mes autres effets, dans l'espoir de suffire au nécessaire, jusqu'à ce que le quartier de ma pension fût échu. Mais

quelle ne fut pas sa douleur, quand elle apprit que la pension ne serait plus payée ! En attendant que vous me voyiez entrer sur une nouvelle scène, recevez, je vous prie, l'assurance du parfait dévouement de votre

G... a... B.

LETTRE VII.

5 novembre 17...

Que les mortels sont aveugles sur l'avenir! Insensés! ils ne voient pas que les accidens les plus légers, les circonstances les moins importantes décident presque toujours des chances heureuses ou malheureuses qu'ils subissent. Chercher à faire pour le mieux est tout ce qui est en notre pouvoir : l'événement est conduit par cette main invisible qui gouverne tout. Mon imprudence en quittant cette généreuse protectrice, à laquelle mylord m'avait confiée, est la cause première de mes erreurs et de mon infortune. Je reprends mon histoire.

A la fin de la saison, avant d'entrer au service de Melpomène, un des acteurs de Covent-Garden pria ma mère de me laisser jouer dans une pièce qui devait se donner à son profit : elle y consentit.

Elle s'était liée particulièrement avec une dame qui arrivait de l'Inde, où son mari était

gouverneur. Cette dame, nommée Jackson, était venue en Angleterre pour l'éducation de deux filles qu'elle avait; à ce motif s'était joint celui de sa mauvaise santé. Cette dame était généreuse à l'excès, et se livrait d'autant plus volontiers au penchant de la bienfaisance, que son mari lui donnait un revenu considérable. Sa santé ne lui permettait pas de sortir, ni même de voir beaucoup de monde. Elle invita ma mère à passer l'été avec elle. Elle ne fut point refusée; et à la clôture du spectacle, elle se rendit à l'invitation de cette dame, et m'emmena avec elle. A notre arrivée, je fus présentée aux deux jeunes personnes, qui étaient à-peu-près de mon âge, et qui semblaient se disputer à qui captiverait la première mon affection.

Un soir nous rencontrâmes à la promenade la célèbre mistress Wossington, qui avait été avec ma mère au théâtre de Dublin, et qui parut desirer de renouveler sa connaissance.

Une nouvelle société était venue passer quelque temps chez mistress Jackson : nous profitâmes de cette occasion pour nous rendre à l'invitation de mistress Wossington. Je

fis chez elle la connaissance de M. Sheridan, le rival de Garrik, non moins supérieur à lui par sa générosité que par ses talens. La conversation roulait généralement sur les affaires de théâtre, et n'avait pour moi que le charme de la nouveauté. On décida de jouer une tragédie pour essayer les talens de la sœur de mistress Wossington, et on me donna un rôle. Quoique je n'eusse aucun des avantages de ma rivale, ni sa beauté, ni les secours de sa toilette, on m'accorda néanmoins la palme. Tous les gens comme il faut du voisinage s'étaient rendus à la représentation, et ils assuraient tous que je ferais une excellente actrice, si je me consacrais au théâtre.

De retour chez notre bonne amie mistress Jackson, nous la trouvâmes si malade, qu'on désespérait d'elle. Cependant une crise favorable et les soins de ma mère, la mirent bientôt hors de danger. Les médecins jugeant que l'air de la campagne était trop vif pour son tempérament, elle prit une maison à Londres près de Covent-Garden. Ma mère qui voulait se retirer d'une profession pour laquelle elle n'était point née, accepta volontiers un appartement chez elle.

Elle venait de prendre communication d'une lettre écrite à Duval par mylord, qui y déclarait expressément que non-seulement il ne paierait plus de pension, mais même qu'il ne voulait plus entendre parler de moi. Je compris bien que mylord était irrité de ce que j'avais si légèrement passé ses ordres; mais comme je n'aimais rien tant au monde que lui, je me sentis pénétrée de la plus vive douleur. Ma mère n'y fut pas moins sensible. Ce fut alors qu'elle connut tout ce qu'elle m'avait fait perdre pour se procurer des secours passagers: mais il fallut se résigner. J'ai eu plus d'une fois occasion de voir, à mesure que je parcourais la série des malheurs semés sur ma carrière, que la plus grande partie de nos maux vient de notre impatience. Orgueilleux que nous sommes, nous ne saurions attendre le développement graduel des décrets d'une providence immuable, même lorsqu'ils nous paraissent favorables! Nous cherchons alors les moyens de hâter nos jouissances : nous brisons imprudemment un anneau de la chaîne intermédiaire, et l'objet de nos desirs s'échappe pour toujours.

Pardonnez-moi, madame, ces réflexions, elles soulagent mon ame : elles me mérite-

ront peut-être l'indulgence de mon sexe et celle du public.

Ma mère avait des comptes à régler avec M. Rich pour ses appointemens qui étaient mal payés. Cela lui donnait occasion d'aller souvent chez lui; et comme j'avais eu celle de lier connaissance avec ses deux filles, je l'accompagnais fréquemment.

Un jour, nous convînmes de jouer la tragédie d'Othello, et on me la prêta pour me donner la facililté d'apprendre mon rôle, en me promettant que si on la donnait au spectacle, on m'y mènerait. M. Rich fut instruit d'une répétition que nous faisions pour notre plaisir, et il nous écouta très-attentivement. Pour moi, persuadée que nous étions seules, je m'étais entièrement livrée au jeu de mon rôle. La répétition finie, M. Rich se montra, me combla d'éloges; il me dit entr'autres choses que je ferais la meilleure actrice du monde, et qu'enfin si je voulais me livrer au théâtre, il se chargerait de moi.

J'avoue que la vanité, qui trouve par-tout son compte, me rendit sensible aux éloges d'un si bon juge, et je courus, dans les mêmes dispositions de vanité, raconter à ma mère tout ce qui venait de se passer.

Les désagrémens qu'elle avait éprouvés dans cet état lui firent d'abord rejeter la proposition de M. Rich; mais mistress Jackson la décida. Cependant elle ne donna son consentement qu'à condition qu'on me distribuerait les grands rôles, ce que M. Rich accepta d'autant plus volontiers que, selon lui, il n'y avait point de bonne actrice ni dans la comédie ni dans la tragédie.

Arrivée à cette époque où commencent mes malheurs, souffrez, madame, que j'en interrompe le récit pour vous assurer qu'on ne peut être plus sincèrement, &c.

G.... a.... B....

LETTRE VIII.

21 novembre 17...

Quand je pris un engagement avec M. Rich, je n'avais que quatorze ans. Je n'avais pas une tournure fort élégante, mais une voix éclatante et flexible, beaucoup de feu et de vivacité. Ces qualités lui firent concevoir de moi les plus hautes espérances, et il résolut de me faire débuter tout de suite. Je m'étais formée dans deux rôles; selon moi, je les jouais fort bien. Monime fut celui qu'il choisit pour mon coup d'essai.

Il crut qu'il était temps de me présenter au premier acteur de Covent-Garden, qui alors gouvernait le spectacle, et le gouvernait avec beaucoup de sévérité. Ce n'est pas que M. Rich n'en fût parfaitement le maître; mais son indolence le faisait regarder comme une figure de bois. Nous allâmes chez cet acteur appelé Quin, et après nous avoir fait attendre long-temps, il nous reçut enfin dans son cabinet de toilette.

M. Rich ne lui eut pas plutôt proposé de me faire débuter par Monime, qu'il s'écria d'un ton impérieux : Non, monsieur, cela ne sera pas. Je fus effrayée de son ton et de la manière brusque avec laquelle il refusa de me mettre à l'épreuve ; et après s'être récrié sur l'impropriété de donner un pareil caractère à un enfant, il finit par me faire des plaisanteries mortifiantes.

M. Rich, indolent par caractère, prenait d'autant plus de fermeté qu'il rencontrait d'obstacles. Il me prit par la main, et m'assura devant lui, qu'il me protégerait contre qui que ce fût, et qu'il montrerait à la compagnie qu'il était le maître.

Il ne s'occupa ensuite que du moyen de me consoler du désagrément que je venais de recevoir, et de me faire reprendre ma première assurance. Il n'en trouva pas de meilleur que celui de m'envoyer chez son marchand, pour m'y faire choisir un ajustement de goût qui me distinguât des impératrices et des reines de théâtre, qu'on ne voyait jamais qu'en habit de velours, excepté les grandes fêtes, où elles mettaient un jupon de tissu brodé.

La pièce où je devais jouer se donna à

Drury-Lane la veille de mon début. J'y pris plus de jeu que dans vingt répétitions. Le public, toujours disposé à l'indulgence par des graces et par un talent de quatorze ans, s'indisposa contre le premier acteur, dont le procédé était connu; et, sans me connaître, il se prévint fortement en ma faveur. J'avoue que je frissonnai en réfléchissant sur la présomption qui m'avait fait accepter un rôle aussi fort. Cette soirée, celle de mon début, dont le souvenir me fait encore trembler, mérite une lettre particulière. Permettez que j'en remplisse l'intervalle par les nouvelles assurances des sentimens de votre, &c.

G.... a.... B.

LETTRE IX.

27 novembre 17...

Le moment redoutable arriva. M. Quin avait prévenu toute la compagnie de son opinion que je ne réussirais pas. M. Rich, au contraire, me prodiguait des louanges et des encouragemens. La curiosité du public était impatiente ; enfin la toile se lève, et me laisse voir une affluence rare à Covent-Garden, si ce n'est dans les nouvelles pièces.

Il m'est impossible de vous décrire la sensation que j'éprouvai en entrant en scène. J'étais si éblouie par les lumières, si étourdie par les applaudissemens, que je fus, pendant quelques instans, comme une statue privée de voix, de mémoire et de mouvement. Touché de ma position, soit à cause de mon âge, soit en faveur de ma figure et de mon habillement simple, mais élégant, le public demanda qu'on baissât la toile jusqu'à ce que je fusse remise.

M. Quin était au comble de la joie, et

M. Rich me suppliait de reprendre courage : mais ses prières étaient sans effet; et j'eus beau vouloir prendre sur moi, à peine pouvait-on m'entendre des loges. Les applaudissemens étaient si universels, qu'on ne se serait pas même apperçu du retour de ma confiance et de mon courage.

M. Rich eut encore recours à la persuasion et aux encouragemens; mais rien ne put me tirer de ma stupidité avant le quatrième acte : c'était le moment critique qui devait décider de mon sort, de mon triomphe ou de ma chute. Au grand étonnement des spectateurs, des acteurs, de M. Rich, et presque de moi-même, je me sentis tout-à-coup inspirée. Je brillai alors de tout mon éclat, et je me montrai sublime dans les morceaux où les plus habiles même avaient échoué.

M. Quin, transporté lui-même d'un succès auquel il s'attendait si peu, s'écria tout haut : Vous êtes une actrice née, une actrice divine. Les marques d'approbation que je reçus du public ne furent pas moins honorables.

Les acteurs qui, une heure avant, me regardaient comme un objet de pitié, m'entourèrent pour me complimenter; et M. Quin, comme pour me dédommager du mépris

qu'il m'avait montré, fut, s'il est possible, plus chaud dans ses éloges, qu'il n'avait été mordant dans ses sarcasmes, et devint mon plus zélé partisan. Il prit des informations sur ma mère, qu'il affectait de ne point connaître, quoiqu'il se fût trouvé avec elle au même théâtre. Satisfait de ses perquisitions, il résolut de ne point m'obliger à demi; et pour ne point alarmer la délicatesse de la fille de son ancien ami, lord Tyrawley, il envoya, par la petite poste, un billet de banque à ma mère : ensuite il fit naître l'occasion de venir nous voir. Il m'invita aux petits soupers qu'il donnait quatre fois la semaine; mais il me pria de ne jamais venir seule, parce que, disait-il, il n'était pas encore assez vieux pour être à l'abri de la censure.

Les conversations savantes n'étaient pas celles qui me plaisaient le moins. Je puisai de nouvelles lumières dans les petits soupers de M. Quin : ils me tinrent lieu de toutes les productions littéraires du temps.

Puisque M. Quin fait le principal sujet de cette lettre, je vais vous rapporter une anecdote dont je conserverai un éternel souvenir, et qui fait honneur à sa mémoire. Il fit revivre une tragédie dans laquelle il

joua, et me donna un rôle. Après la répétition de cette pièce, il me pria de venir lui parler dans son cabinet de toilette. Comme il avait toujours évité soigneusement de se trouver seul avec moi, je ne fus pas peu surprise de cette invitation. Ma première crainte fut d'avoir offensé cet homme que j'aimais réellement comme un père; mais ma frayeur fut bientôt dissipée. Aussi-tôt que je fus entrée dans son cabinet, il me prit la main, et me dit avec le sourire de la bonté qui se peignait dans tous ses traits: « Ma chère, j'entends dire par-tout que vous » êtes poursuivie; prenez garde que la co- » quetterie, ou toute autre passion, ne vous » fasse tomber dans les piéges des hommes, » qui, en général, portent un cœur corrom- » pu. Vous êtes jeune, séduisante: vous n'en » devez être que plus prudente. Si vous » avez besoin de la moindre chose que je » puisse vous procurer, dites-moi: James » Quin, donnez-moi cela; ma bourse sera » toujours à votre service ».

Des larmes de gratitude, telles que je les sens encore, roulaient dans mes yeux: les siens brillaient de cette joie pure qu'on éprouve quand on obéit à l'impulsion de

la bienveillance et de l'honnêteté. Les sentimens qu'il me fit éprouver alors ressemblaient à ceux que vous a voués pour la vie votre, &c.

G.... a.... B....

LETTRE X.

7 décembre 17...

Jusqu'ici je ne vous ai, pour ainsi dire, entretenue que des jouissances de l'amour-propre, si vous en exceptez le sentiment profond que laissa imprimé dans mon ame, le discours touchant de M. Quin ; mais j'ai à vous parler des triomphes de mon cœur, parmi lesquels je place avec délices l'avantage de mériter les suffrages et la protection de deux dames de la première distinction. Elles me protégeaient si ouvertement, qu'elles ne manquaient pas de venir au spectacle, chaque fois qu'elles savaient que je devais jouer ; attention d'autant plus flatteuse, que l'une y venait rarement, et l'autre point du tout depuis la mort de Gay, son acteur favori.

Comme M. Rich ne pouvait pas exiger de la compagnie, qu'elle m'allouât des appointemens proportionnés à mes succès et à l'affluence que j'attirais au théâtre, il me

donna une portion de son bénéfice, et m'exempta de toute dépense. Quoique le public parût s'intéresser à moi, j'avais peu d'amis, et je ne pouvais compter que sur la bienveillance de ceux qui, par égard pour M. Quin, voulaient bien épouser ma cause dans les circonstances.

Quelques jours avant la représentation qui devait avoir lieu à mon profit, je fus mandée chez lady Quensberry. Je crus qu'il était aussi de mon devoir d'aller chez lady Cardigan, qui m'avait honorée de ses suffrages : je me rendis donc chez elle, et j'en fus accueillie avec une bonté peu commune. L'autre, après m'avoir mandée, me fit fermer sa porte, d'où il me fut facile de conclure que son intention était de m'humilier.

Le seul parti qui me restait était de rentrer chez moi, et je vous assure que je n'y apportai point des sensations fort douces. Je m'attendais à y recevoir des marques d'amitié et des consolations d'une parente qui arrivait d'Irlande, et que ma mère aimait beaucoup.

Comme cette femme sera souvent citée dans mon histoire, et que j'ai à lui imputer

la plus grande partie des chagrins que j'ai essuyés, il n'est pas hors de propos de vous en faire le tableau.

Vous dire que l'ame la plus dépravée logeait dans le corps le plus difforme, ne serait qu'une esquisse; mais cette esquisse suffit. Cependant, d'après les principes de M. Hogarth, on peut dire qu'elle réunissait toutes les graces attachées à l'idée de la beauté; car elle n'avait pas *une seule ligne droite.* Son esprit n'était pas moins crochu que son corps. En vertu sans doute de cette perfection morale, elle m'avait prise en aversion dès son arrivée, et son antipathie ne fit qu'augmenter avec mes succès. Les malheurs qu'elle m'a attirés gratuitement, montrent jusqu'à quel degré elle s'était accrue.

Je n'eus pas plutôt raconté à ma mère le procédé de lady Quensberry, que cette méchante créature chercha à lui persuader que l'invitation de cette lady n'était qu'un rêve de mon impudente vanité. Je ne pus supporter ses propos, qui devenaient de plus en plus insultans; je prétextai des affaires, et je m'en fus le soir au théâtre.

Comme j'arrivais, je fus accostée par le prince Labkowitz qui venait demander une

loge pour le corps diplomatique. Après lui avoir fait mes remercîmens, je lui proposai la loge dont je croyais pouvoir disposer; mais, à ma grande surprise, l'ouvreur me dit qu'elle était retenue par plusieurs dames de qualité; principalement par la duchesse de Quensberry, qui en outre avait pris deux cents billets. Ce procédé ne fit que me rendre celui de la veille plus inexplicable. Expliquez mieux, de grace, les sentimens avec lesquels je suis, madame, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XI.

23 décembre 17...

Le prince Labkowitz prit des billets de balcon pour lui et ses amis. Pour me venger de ma parente, je courus chez ma mère lui faire part de ma bonne fortune et du trait de la duchesse. Je trouvai un billet d'elle, par lequel elle me disait de la venir voir le lendemain matin.

Je m'y rendis à pied, pour que mon affront fût moins remarqué, si toutefois j'en recevais un second. Ce ne fut pas sans trembler que je me présentai à sa porte : cependant je fus introduite sur-le-champ. Eh bien ! jeune fille, me dit-elle en m'abordant, qu'aviez-vous besoin hier d'une chaise? Il faisait beau, vous auriez pu marcher. Vous êtes habillée aujourd'hui comme il convient; rien n'a l'air si commun qu'une robe de soie le matin. La simplicité convient à la jeunesse; vous n'avez pas besoin d'ornemens : ainsi ne faites de toilette que pour le théâtre.

Après m'avoir demandé si j'étais la jeune personne dont elle avait entendu parler à lord Chesterfield, elle fit apporter un sac, et dit: Je ne puis pas offrir autre chose que de l'or. Voici deux cents cinquante guinées, et vingt autres pour le billet du duc; mais il faut que je vous donne quelque chose pour le compte de lord Tirawley : elle tira alors de sa poche deux billets, et me les remit, en me disant que son cocher avait ordre de me conduire, de crainte qu'il ne m'arrivât quelque accident.

Sa générosité surpassait celle de la comtesse de Cardigan; mais j'avoue que j'y fus moins sensible : il y a une manière d'obliger qui double la valeur du service. La plus grande munificence perd de son prix, lorsque celui qui l'exerce vous accable du poids de sa supériorité.

Le bénéfice de ma soirée surpassait déjà mon attente; et comme j'avais beaucoup de gens qui s'étaient déclarés mes admirateurs, ils eurent une occasion presque inévitable de déployer leur générosité sans offenser ma délicatesse.

Ceux qui me faisaient le plus assidûment leur cour, étaient lord Byron, homme qui

n'avait pour lui que ses titres et une figure agréable, et M. Montgomery, depuis George Metham. Comme je ne voulais écouter que des propositions de mariage et d'un bon équipage, M. Montgomery me dit honnêtement qu'il ne pouvait consentir ni à l'un ni à l'autre ; qu'à l'égard du mariage il dépendait de son père, et que l'équipage était au-dessus de sa fortune. La conduite franche de ce gentilhomme, qui attestait son honnêteté et un sincère attachement, me donna de lui la plus haute opinion.

La première lettre qui suivra celle-ci vous apprendra, madame, des aventures surprenantes, aussi vraies qu'étranges, mais qui accréditeront peut-être ce principe universellement à la mode aujourd'hui, de ne voir dans la vérité que des vraisemblances. J'espère que ce n'est pas votre manière de voir, lorsque je vous assure qu'on ne peut être avec des sentimens plus tendres que je le suis, madame, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XII.

1er janvier 17...

En finissant ma dernière lettre, d'heureux souvenirs égayaient ma narration; mais en reprenant mon histoire, je rentre dans le sombre qui enveloppe l'ensemble de mes malheurs.

Lord Byron continuait toujours ses assiduités; mais son orgueil choqué de mes refus lui fit former le dessein de s'en venger. Il était intimement lié avec une personne dont je tais le nom, par égard pour sa famille, quoiqu'elle soit la honte de la noblesse. Ce digne ami du lord se chargea du soin de le venger. Le comte D.... se croyait amoureux d'une jeune personne avec qui j'étais très-liée; et il s'était imaginé qu'il viendrait facilement à bout de la séduire, s'il pouvait parvenir à me perdre moi-même.

Pour amener l'exécution de cet abominable projet, il faisait de fréquentes visites à mitress Jackson, contre le gré de ma mère,

qui, par des considérations particulières, était cependant forcée de le recevoir; mais elle le faisait avec une réserve qui ne pouvait pas lui laisser douter qu'elle s'en serait volontiers dispensée: mais s'appuyant toujours sur ses titres, que les grands ne peuvent se désaccoutumer de regarder comme un passeport infaillible, il continua ses visites, sans montrer la moindre inquiétude du froid qu'on lui témoignait. Ma mère, qui était alors une parfaite dévote, m'avait formellement ordonné de rompre avec l'objet des poursuites du comte. Les devoirs de religion prenaient une si forte part de son temps, que le soir elle était rarement visible. Aussi était-ce presque toujours mistress Jackson qui, par égard pour ma mère, m'accompagnait aux soupers de M. Quin: mais hélas! je ne devais pas jouir long-temps de l'heureuse révolution qui s'était opérée dans ma fortune. L'anecdote suivante prouvera du moins que mes malheurs n'ont pas toujours été la suite de mon imprudence.

Un jour que le comte D.... savait ma mère très-occupée, il vint me dire que cette demoiselle, dont j'ai déjà parlé, m'attendait au bout de la rue pour me dire un mot. Sans

songer à prendre ni gants, ni chapeau, je courus et je montai précipitamment dans la voiture qui m'attendait à la porte. Quelle fut ma surprise de me trouver seule avec lui, et de voir partir les chevaux à toute bride !

D'abord, l'étonnement m'ôta la faculté de m'exprimer ; mais un peu remise, je me permis tous les reproches que me dictait la plus juste indignation. Il les souffrit avec le stoïcisme de l'impudence, et il se contenta de me dire froidement qu'on ne me voulait aucun mal ; que j'aurais mieux fait sans doute de consentir au bonheur de lord Byron ; que je serais moi-même heureuse ; et qu'enfin c'était vouloir mon bien que de me forcer à accepter cette bonne fortune. Il ajouta que lord Byron allait se marier avec une miss Shaw fort riche, ce qui le mettrait sûrement en état de me faire un sort honnête. J'étais si frappée de ses insolentes remarques, que je restai dans la plus stupide immobilité.

A la fin, le carrosse arrêta dans une place isolée, et le comte me fit monter chez lui où il me laissa, en me disant qu'il allait me préparer un logement.

La crainte des grands accidens absorbe ordinairement toutes les autres idées : je me

déterminai donc à attendre patiemment le dénouement de cette catastrophe. La peur de rester seule dans ce lieu solitaire, n'était pas comparable à ce que j'avais à redouter de deux gentilhommes déterminés et puissans. La terreur s'empara si fort de moi, que je restai dans une sorte de stupeur dont je n'ai jamais bien pu me rendre compte.

Mon odieux ravisseur ne fut pas long-temps à revenir : je vis entrer avec lui la personne que je m'attendais le moins à voir, mon frère. Bon Dieu ! quelle consolation dans un moment aussi critique ! Je courus me jeter dans ses bras ; mais j'en fus si brusquement repoussée, que je tombai à terre. Ce traitement de la part de celui que je regardais comme mon sauveur, anéantit toutes mes facultés. Revenue de l'espèce d'évanouissement qui avait suivi ma chute, il ne se présenta à moi qu'une vieille femme qui me dit avoir ordre de me conduire dans l'appartement qui m'était destiné.

Ma première question eut pour objet de savoir comment mon frère s'était trouvé dans ce logis. Elle me répondit qu'il avait puni mon ravisseur ; mais que, supposant que j'avais consenti à mon enlévement, il

avait déclaré qu'il ne me reverrait plus. Elle ajouta qu'il avait si fort intimidé son maître en le menaçant de le poursuivre, ainsi que son complice, qu'elle avait reçu les ordres les plus précis de me faire sortir de chez lui le plutôt possible.

Arrivée dans Broad-Street, je vis, à ma grande satisfaction, que la femme à qui l'on me confiait était une nommée mistress Mirvan, ma couturière. Je lui racontai mon histoire : elle, à son tour, me donna sur mon frère, dont je m'inquiétais plus que de moi-même, les détails que vous allez lire. Absent depuis plusieurs années, nous l'attendions depuis long-temps. Par un de ces coups du sort qu'on ne peut expliquer, il s'était trouvé dans la rue au moment où on m'enlevait. Son premier mouvement avait été de sauver la jeune personne ; car il ne soupçonnait pas que ce fût sa sœur : mais le cocher furieux l'en empêcha, il alla tout de suite chez mistress Jackson. A peine se fut-il informé de moi, qu'elle lui dit : Courez à son secours ; lord Byron vient de l'enlever. Il ne douta plus que ce ne fût moi qu'en effet il avait vue. Ne voyant aucune possibilité à rattraper la voiture, il jugea plus prudent

d'aller droit chez le comte, où il l'attendit. On a dû vous dire, ajouta mistress Mirvan, la manière dont il le traita. De chez le comte il alla chez lord Byron, et l'accusa hautement d'être l'auteur du complot dont le comte était l'enfâme instrument pour séduire sa sœur. Lord Byron jura, sur son honneur, qu'il n'avait aucune connaissance de cette affaire; et pour mieux l'en persuader, il jura même qu'il ne m'avait point vue.

Ce mensonge vraisemblable de lord Byron fit changer d'objet au courroux de mon frère, ce fut moi qui en devins la victime; et sans s'informer davantage si j'étais coupable ou non, il conclut que j'avais lâchement consenti à ma honte en me livrant à un vieux libertin, homme sans principes et marié. Ne voyant plus en moi qu'une fille perdue, mon frère partit sur-le-champ pour Portsmouth. J'ai toujours regardé cet événement comme le plus malheureux de ma vie.

Pour ne plus revenir sur ce moment intéressant de mon histoire, il vous en coûte l'ennui d'une lettre beaucoup trop longue; mais j'ai compté sur votre indulgence pour votre, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XIII.

18 janvier 17...

Je ne fus pas long-temps à être instruite que les papiers publiés avaient fait un paragraphe de mon enlévement, et qu'ils l'avaient détaillé à mon désavantage. On m'accusait avec toute la noirceur imaginable ; et cependant innocente de tout ce qu'on m'imputait, je n'avais pas même une seule pensée à me reprocher. J'écrivis à ma mère pour recouvrer, s'il était possible, son estime que je ne pouvais avoir perdue que par une présomption malheureuse : mais elle me fit repasser ma lettre sans l'avoir décachetée et sans me rien envoyer, quoiqu'elle sût que mes seuls vêtemens étaient ceux que j'avais sur moi. Mistress Jackson était tombée malade du chagrin que lui avait causé mon accident. Sans cette circonstance, il m'eût été facile, j'aime à le croire, de la faire revenir sur mon compte. Mistress Mirvan, chez qui je logeais, me procura tout

ce dont j'avais besoin, et fit tout au monde pour me consoler : mais ses tentatives furent infructueuses. Je ne pouvais envisager sans horreur ma situation actuelle, mes espérances anéanties, et la censure à laquelle ma mère m'avait exposée en deux jours.

Je n'avais point d'amis, personne à qui recourir, quoique tout tendît à me disculper, quoique mistress Mirvan pût affirmer que je n'avais reçu aucune visite depuis que j'étais chez elle. A quoi pouvaient servir les réclamations de mon innocence? Ma mère était inexorable, mistress Jackson invisible; ma méchante parente, comme un autre Cerbère, gardait toutes les avenues; mon frère était parti; et j'étais trop décriée dans le public, pour oser me représenter au théâtre.

Je fus si fortement affectée de ma position, qu'une fièvre nerveuse, qui m'attaqua subitement, me conduisit jusqu'aux portes du tombeau. Jamais créature coupable n'a souffert plus que moi avec le sentiment intime de mon innocence.

Ma jeunesse et la bonté de mon tempérament me rappelèrent à la vie. Les médecins m'ordonnèrent la campagne pour achever de me rétablir. Mistress Mirvan m'offrit

sa bourse. N'ayant aucune autre ressource, je fus contrainte d'accepter son offre, et je me déterminai à aller voir une parente de ma mère. Comme elle était de la secte des Quakers, il y avait à parier que ma disgrace n'était point parvenue jusqu'à elle. Quelques mois auparavant, une sœur de cette même parente m'avait légué trois cents liv. sterl., à condition que je n'entrerais point au théâtre. Mon engagement à Covent-Garden avait rendu le legs caduc. Aussi-tôt que je fus en état de partir, je me mis dans le carrosse public; et fidelle à la leçon de lady Queensberry, j'adoptai la maxime d'Horace : *simplex munditiis*. Cette simplicité me servit plus que je ne saurais le dire. Elle trompa si fort mistress Clarke, qu'elle me crut de sa secte, et me fit le plus grand accueil. Mon extérieur prévenait si bien en ma faveur, que c'était à qui me fêterait le mieux.

J'admire une grande partie des principes de ces honnêtes gens : mais n'avez-vous pas remarqué comme moi, madame, que leur extérieur couvre autant de vices que le luxe le plus recherché ?

Mes parens crurent que je venais cher-

cher mon legs; en sorte qu'à mon arrivée ils commencèrent par me payer les intérêts, et peu de jours après je reçus le capital. J'avoue que, comme ils étaient dans l'opulence et sans enfans, je ne me fis point de scrupule de recevoir ce legs. J'en employai tout de suite une partie à rembourser mistress Mirvan. La gaîté, le bonheur et l'innocence semblaient avoir choisi cette demeure; et j'y jouis pendant quelque temps de la plus parfaite tranquillité.

Je suis, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XIV.

27 janvier 17...

En peu de semaines je fus si bien rétablie, qu'il ne me restait pas la moindre indisposition. L'apothicaire qui m'avait soignée, trompé comme mes parens, déclara pour moi une préférence qu'ils encouragèrent. A la foire annuelle, qui, dans cet endroit, est la saison des fêtes, mon nouvel adorateur m'en donna une dans sa maison, qu'il avait ornée de fleurs, pour marquer sans doute sa considération pour moi : mais l'aveugle fortune qui dispense, au gré de son caprice, ses faveurs ou son courroux, avait décidé que la tranquillité serait à jamais un état étranger à ma malheureuse existence. Elle amena un événement qui me priva tout-à-la-fois, et des bonnes graces de ma cousine, et de la persévérance de mon admirateur.

Un nommé Zachary, connu par ses malheurs et sa dissipation, se trouva par ha-

sard dans le voisinage de l'endroit où nous étions invités. Il fut présenté à l'apothicaire par un des convives. Cet homme avait joui d'une fortune de vingt cinq mille liv. sterl. par an : mais ses extravagances et les friponneries de son homme d'affaires l'avaient réduit à la plus humiliante détresse. Ce qu'il y a de très-extraordinaire, c'est que l'homme qui l'avait ainsi dépouillé de tous ses biens, avait eu l'audace de lui proposer sa fille en mariage, et de lui restituer, à cette condition, tout ce qu'il lui avait volé. M. Zachary refusa noblement cette offre infâme. Cependant tous ses amis, malgré cet acte de grandeur d'ame, le blâmaient de s'être mis lui-même dans la nécessité d'accepter, à son âge, une place d'enseigne dans un régiment qui était alors à Gibraltar. Que de réflexions amères doivent assaillir un homme qui s'est ainsi perdu par ses débauches et ses imprudences !

Mais je reviens à moi. Rien ne troubla les plaisirs de la société avant le soir. Celui qui avait emmené M. Zachary, lui dit, en causant, que j'étais une Quaker, pour qui son ami l'apothicaire avait une inclination. Sans songer à me nuire, il lui répondit assez

haut pour que tout le monde l'entendît : Une plaisante Quaker, miss Bellamy, la célèbre actrice qui fut si fort applaudie l'hiver dernier à Covent-Garden ! La confusion qui s'empara de moi l'avertit bien qu'il venait de commettre une indiscrétion ; mais il ne sut pas deviner pourquoi.

Comme mistress Clarke n'était pas de la conversation, je me flattais qu'elle n'avait pas entendu ce propos. Cependant elle demanda bientôt sa voiture, et laissa son mari, qui aimait la bouteille, au milieu du festin. Comme nous avions un tiers avec nous, il ne se passa rien en route : mais je m'attendais bien à subir, à notre retour au logis, un interrogatoire un peu désagréable. Néanmoins comme elle avait toujours montré la douceur d'une tourterelle, j'étais loin de lui croire les qualités d'une Xantipe. On m'avait bien dit qu'elle était jalouse ; mais comme elle et son mari étaient d'un âge où le sang doit avoir perdu son effervescence, je ne pouvais m'imaginer qu'elle eût encore cette passion frénétique. En descendant de voiture, elle commença par me montrer du dédain ; mais étant entrée, les propos les plus injurieux succédèrent à ce

froid mépris. Fuyez, enfant d'iniquité, me dit-elle, fuyez, vile esclave du mensonge.... A cette apostrophe, j'osai l'arrêter : je n'ai jamais pu m'entendre accuser d'imposture. Sans chercher à repousser cette imputation, je la priai de me dire en quoi et comment je lui en avais imposé, et je la défiai de rien rapporter de nos conversations qui pût me convaincre de fausseté. Elle ne me répondit que par mille autres reproches injurieux; entre autres, celui d'avoir voulu lui enlever le cœur de son mari. Celui-ci arriva dans le fort de la dispute, disposé à prendre ma défense ; mais elle ne fut pas long-temps à le ranger de son côté. Après une chaude altercation, dans laquelle elle ressemblait à une Méduse plutôt qu'à une colombe, il se fit un moment de silence, dont je profitai pour lui dire qu'après ce qui venait de se passer, je ne pouvais pas rester plus long-temps chez elle; non pas que je fusse offensée de ce qu'elle m'accusait d'avoir voulu tenter la fidélité de son mari, l'accusation était trop ridicule, mais des réflexions qu'elle s'était permises sur ma mère. Le sentiment de mon innocence me disposait à lui pardonner toutes ses injures, si ce

n'est celle de dissimulation qui avait fait, dans mon cœur une impression trop profonde pour être jamais oubliée. Je lui dis donc, d'un air imposant, vous auriez dû vous appercevoir, madame, que j'ai l'ame trop fière pour me permettre le plus petit manque de délicatesse, et je me levai pour me retirer. Comme son premier feu était jeté, elle me prit la main en faisant des vœux pour moi.

Voici encore une longue lettre : c'est trop compter sur votre indulgence; vous ne m'en devez pas tant, aussi permettez que je la termine par les expressions charitables de ma cousine : *Je vous souhaite abondance de bonnes choses.*

G.... a.... B.

LETTRE XV.

8 février 17...

Le lendemain je me levai de très-bonne heure, bien décidée à partir pour Ingalestone, où demeurait une jeune personne qui m'avait instamment invitée d'aller chez elle : mes respectables parens firent tous leurs efforts pour me retenir, mais voyant que c'était un parti pris, ils me laissèrent aller, et me prêtèrent même leur voiture. Mistress Clarke, pour se raccommoder, me força d'accepter de petits présens, entre autres, l'apologie de Barclay, qui, quelques années après, m'a été fort utile.

En arrivant chez miss White, j'appris qu'elle était partie pour Londres, où se tient annuellement une assemblée générale de sa secte. Je me fis conduire à la meilleure auberge, et je renvoyai la voiture.

Pendant qu'on faisait mon dîner, j'allai faire un tour hors la ville. Frappée du coup-d'œil qui s'offrait à ma vue, je montai sur

une hauteur pour considérer à mon aise une ferme entourée de champs, qui déployait l'opulence et l'industrie du propriétaire.

Après avoir contemplé ce tableau champêtre, je me remis en marche pour rentrer dans la ville. A peine avais-je fait quelques pas, que j'apperçus devant moi un serpent monstrueux. Toute effrayée, je m'élançai sur une élévation, où je me trouvai près d'un taureau furieux. Entre Charibde et Sylla, je ne savais quel risque je devais préférer : mais un petit garçon promit de me défendre du serpent avec son bâton, et m'accompagna jusqu'à ce que je fus hors du champ. Mon écuyer n'avait pas assez l'esprit de chevalerie, pour ne pas recevoir une gratification, et s'en fut aussi content avec six liv. sterl. que je lui donnai, que l'eut été un chevalier errant en recevant à un tournoi un bâton de sa maîtresse, ou les remercîmens d'une belle qu'il aurait arrachée à son ravisseur.

En achevant ma route, inspirée sans doute par le serpent, je ne pus m'empêcher de comparer ma situation avec celle de notre bonne mère Eve ; à cette différence près qu'elle avait un compagnon d'infortune qui avait bien voulu renoncer au bonheur

pour partager son exil, tandis que moi j'étais seule et sans amis au monde.

Préoccupée de ces tristes idées, j'aurais prolongé ma promenade jusqu'au soleil couché, si je n'avais pas craint de rencontrer d'autres taureaux furieux ou d'autres serpens non moins dangereux. Poussée par la crainte plus que par l'appétit, je doublai le pas, et je rentrai. La maîtresse de l'auberge me paraissait une femme honnête et liante, je l'engageai à dîner avec moi pour savoir d'elle où je pourrais me loger décemment.

Je lui dis en dînant que j'étais venue voir miss White, qui était partie pour Londres, et que je voulais l'attendre. Je la priai ensuite d'engager le fermier à vouloir bien me prendre en pension. Après s'être informée si j'étais catholique, elle envoya quelqu'un qui revint avec la fermière elle-même. Cette excellente femme parut aussi contente de moi que je l'étais d'elle, et nous eûmes bientôt fait nos conventions.

Dans l'après-midi, je me rendis à ma nouvelle demeure. La première personne que j'y rencontrai, ce fut mon petit champion qui accourut me saluer. La famille était composée du fermier, de sa femme, de deux

fils, dont l'un était veuf avec deux enfans, et l'autre garçon, et de plusieurs domestiques. L'industrie et le vrai bonheur régnaient dans cette famille, dont j'étais devenue membre. Le soir on me conduisit dans une jolie chambre très-propre ; c'était celle de la défunte, où je trouvai des livres, douceur à laquelle je ne m'attendais pas dans une pareille maison. Cette circonstance me fit d'autant plus de plaisir, que mon amour pour la lecture s'était plutôt accru que diminué. Le soir, on faisait la prière en commun. Les jours de fête, on allait régulièrement aux offices dans la chapelle de lord Petre. Dans cette demeure de paix, où je fus conduite par le hasard, je goûtais la tranquillité dont je n'avais jamais joui depuis ma sortie du couvent des Ursulines que je ne cesserai de regretter.

Dans toutes mes lettres, et particulièrement dans celle-ci, vous devez voir que j'ai suivi rigoureusement vos ordres. Les plus petites choses, dites-vous, développent les grands événemens. Je suis entrée dans des détails qui paraîtraient peut-être fastidieux au public; mais, au risque même de ma ré-

putation littéraire, j'ai voulu vous obéir, et je me suis fondée sur l'espoir que vous trouveriez jusques dans ma soumission même une preuve de la respectueuse considération avec laquelle je suis, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XVI.

13 février 17...

Depuis mon séjour dans cette retraite, j'avais souvent écrit à ma mère, sans pouvoir en obtenir de réponse. J'en étais d'autant plus surprise, que M. Zachary avait dit que mon innocence était généralement reconnue. Un soir j'allai me promener dans ce même champ où j'avais fait la rencontre de ce monstrueux serpent, pour jouir encore une fois du délicieux point de vue qu'il offrait à la contemplation des amis de la nature. Je montai sur la même éminence, où il y avait des bancs ombragés par un arbre riche en feuillage. Mes yeux s'étant fatigués à satisfaire ma curiosité, j'eus recours à un livre que j'avais pris au hasard, et qui se trouva être les Lettres des morts aux vivans, par M. Row. Lorsque le sombre de l'auteur eut gagné mes esprits, je pensais à m'en retourner, quand en me levant, je vis ma mère s'approcher de moi. Sa figure était si bien gravée dans ma mé-

moire que je ne pouvais pas me méprendre. Son silence me fit conjecturer qu'elle était morte; et la tête échauffée par ce que je venais de lire, je crus qu'elle s'avançait pour me faire des reproches. L'idée que j'étais la cause, innocente à la vérité, de sa mort, me fit tomber sans mouvement sur le gazon que foulaient mes pieds. Mais quels transports n'éprouvai-je pas, en revenant à moi, de me sentir dans ses bras! Heureux moment! m'écriai-je, je reçois encore une fois les embrassemens maternels! Si j'eusse été coupable, mon pardon prononcé par le Très-Haut lui-même, n'eût pas été plus doux à mon cœur.

Ma mère m'apprit ensuite que sa parente, ma cruelle ennemie, était morte depuis peu; que cette méchante femme, en s'emparant de toutes mes lettres, avait été cause qu'elle et mistress Jaskson, avaient été furieuses contre moi; et que toutes les deux elles se reprochaient de m'avoir, sur de simples soupçons, condamnée injustement. Je suis accourue ici, ajouta ma mère, pour hâter la réparation de nos torts envers vous. En arrivant j'ai appris que vous étiez à la promenade, et je n'ai pu prendre sur moi de vous attendre au logis.

Après m'être permis quelques reproches de ce qu'elle m'avait si légèrement soupçonnée d'inconduite et de fausseté, et lui avoir renouvelé mon desir de conserver à jamais son affection, elle me parla de nos amis communs.

J'appris avec douleur que ma bonne amie mistress Jackson, qui était veuve depuis quelque temps, venait d'épouser un Irlandais, homme de loi, et qu'elle était sur le point de partir. Comme mon attachement pour cette femme était fondé sur la reconnaissance, cette nouvelle troubla le sentiment de bonheur qui commençait à réchauffer mon ame; mais la tendresse de ma mère étant aussi vive que son ressentiment avait été excessif, mon chagrin dura peu.

Ma mère m'avait apporté des robes de la saison. La vanité, qui, malgré toutes mes humiliations, tenait toujours mon cœur asservi, m'inspira de paraître, le dimanche suivant, sous un extérieur bien plus recherché que je ne l'avais fait depuis longtemps. Je n'avais pas perdu de vue, il est vrai, cette simplicité que j'avais adoptée en partant pour la campagne; mais je ne croyais point cette simplicité incompatible

avec une certaine attention dans l'ajustement.

Des dentelles, et la manière dont je m'arrangeai, firent faire des perquisitions auxquelles on ne songeait pas avant. Tant que je fus simple et modeste, je n'éveillai point la censure ; mais dès que, encouragée par les étrangers, dont l'exemple m'entraînait vers la gaîté, je montrai cette légéreté et cette vivacité ordinaires aux femmes du bon ton, on me vit avec une pitié mêlée d'une sorte de mépris : la conduite de ces bonnes gens décide mieux que toutes les spéculations philosophiques et morales, quel doit être l'extérieur de la décence.

Si j'avais su mettre à profit leur leçon, tout indirecte qu'elle était, je me serais contentée du genre de vie que je venais d'embrasser, et dans lequel j'avais rencontré le bonheur ; mais il n'était pas fait pour moi. L'orgueil, qui entre toujours pour quelque chose dans la composition de nos sentimens, me suggéra, par l'accent même du devoir et de la reconnaissance, la nécessité indispensable de soutenir ma mère sur un ton désormais plus décent ; il ne me présenta

d'autre moyen que de rentrer au théâtre, et j'en pris la résolution.

Cette résolution amena de nouveaux sentimens. Cette demeure paisible, peu avant si conforme à mes goûts, si favorable à la tranquillité, au bonheur, me devint monotone et insupportable. Les promenades champêtres, les siéges de gazon, les arbres, les livres, la contemplation, tout cela avait perdu ses charmes. Le point de vue que j'avais si souvent admiré ne m'offrit plus qu'un spectacle ordinaire et fatigant. Le calme devint ennui, les alimens simples, insipidité. Mon imagination m'avait déjà transportée sur la scène brillante de l'illusion, et je me repaissais en idée, de jouissances qui devaient être suivies de la dissipation, de la folie et des chagrins. Maintenant je n'en connais point d'autres que celle de pouvoir me dire votre, &c.

G.... a.... B.

LETTRE XVII.

22 février 17...

A LA grande satisfaction de l'honnête fermier qui commençait à nous voir d'un œil soupçonneux, ma mère partit pour Londres, où je devais l'aller joindre dans peu. En arrivant, elle devait me chercher un logement, et ensuite voir M. Rich pour savoir s'il voulait renouveler mon engagement. Chemin faisant, elle rencontra par hasard M. Shéridan, qui avait pris la direction du théâtre du Dublin, et qui venait en Angleterre pour recruter des acteurs. Il s'informa de moi, et témoigna le desir de m'avoir. Ma mère lui répondit qu'elle ne pouvait point accepter son offre sans le consentement de M. Rich, à qui j'avais beaucoup d'obligations.

Non-seulement M. Rich donna son agrément, mais il engagea fort ma mère à accepter la proposition de M. Shéridan, au-

près de qui je trouverais des instructions, et qui pourrait me donner les grands rôles, avantage que lui ne pouvait pas me promettre, parce que les anciens acteurs les regardaient comme une propriété aussi assurée que leurs appointemens.

Je rejoignis ma mère : la première personne que je vis, ce fut M. Shéridan. Mon engagement fut bientôt conclu. Aussi honteuse de paraître devant les gens de ma connaissance, que si les calomnies publiées contre moi eussent été fondées, je m'abstins d'aller voir qui que ce fût.

Outre ma mère et moi, il y avait encore d'autres personnes qui s'étaient engagées pour Dublin. Nous partîmes tous : il ne nous arriva rien d'extraordinaire jusqu'à Parkgate, où le vent se trouvant contraire, M. Shéridan prit congé de moi, et confia à ma mère le soin de la troupe.

Je me suis souvent dit que notre petite troupe ressemblait beaucoup à celle dont parle le plaisant Scarron. Nous avions entr'autres une mistress Elling, pleine d'esprit et de bon sens. La réserve de ma mère, toujours en opposition avec la légéreté de cette mistress, faisait au milieu de nous un con-

traste assez original; nous nous vîmes obligés de rester à Parkgate, sans espérer de pouvoir en sortir de quelques jours. A la sollicitation de mistress Elling, j'engageai ma mère à visiter cette province de Galles. Je n'eus pas de peine à la déterminer, et nous partîmes le lendemain matin à cheval avec un guide. Je n'étais pas très-contente de cette manière de voyager, parce que je n'avais jamais monté à cheval : mais les chevaux dans ce pays sont si doux et si accoutumés à la route, qu'on ne court d'autre risque que celui de la fatigue.

La première journée fut heureuse. Le lendemain, au déjeûner, nous fûmes jointes par une compagnie de jeunes gens avec qui nous avions dîné la veille, et qui suivaient la même route. Nous étions très-contentes de cette rencontre, qui rendait naturellement notre route plus agréable. Un d'eux nommé M. Crump, était si assidu auprès de ma mère, que nous conclûmes tous qu'elle en avait fait la conquête. Nous eûmes un temps superbe jusqu'à Pennanmawr. En descendant ce roc effrayant, l'horizon se couvrit tout-à-coup, et toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent au point que nous craignîmes un

second déluge. Dans cette fâcheuse situation Mistress Elling tomba de cheval ; mais quoiqu'elle se fût blessée, pour ne pas démentir sa gaîté ordinaire, elle se mit à déclamer quelques vers tragiques. Sa témérité dans une circonstance aussi alarmante nous révolta, et nous fit craindre la vengeance divine. Mistress Elling s'arrêta enfin pour panser son pied qu'elle s'était foulé. Mais ma mère, effrayée par l'orage et la pluie dont elle craignait pour moi les suites, ne voulut pas me permettre de l'attendre. Oubliant toute autre considération, elle consentit à à ce que M. Crump me prît derrière lui.

J'arrivai à Bangor avant toute la compagnie. L'hôtesse chez qui nous débarquâmes eut toutes sortes d'attentions pour moi. Dans tous les pays où j'ai voyagé, je n'ai jamais vu de gens aussi civils que les Gallois. Il règne entre eux une cordialité bien satisfaisante pour une ame sensible. Ils ne sont point corrompus par les spéculations de l'intérêt que l'on voit dominer jusqu'à l'indécence dans les auberges fréquentées, où l'on vous fait bien payer chacune des honnêtetés qu'on vous prodigue. Ils vous donnent gaîment tout ce dont vous avez

besoin, et se trouvent heureux de vous obliger.

Pendant que je réparais le désordre de ma toilette, M. Crump faisait un grand feu dans le salon, sans doute pour avoir une occasion d'être seul avec moi. Son embarras était visible pour tout le monde, excepté pour moi, qui l'aurais regardée comme une présomption impardonnable. Il ne me paraissait pas possible qu'un homme de son âge, sans aucun avantage personnel, osât porter ses regards sur une divinité telle que moi. J'aurais cependant pu remarquer que mon compagnon de voyage, qui jusqu'alors avait beaucoup parlé, gardait un profond silence ; mais j'étais fatiguée, peu disposée à causer, et sa taciturnité ne me frappa point.

Après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, il s'approcha de moi, et débutant par un gros soupir, il osa me prendre la main. Je m'apperçus qu'il était agité, remarque qui, quoique très-flatteuse dans un amant aimé, était très-défavorable à un homme que je connaissais depuis si peu de temps. A la fin, rappelant tout son courage, il me dit : Chère miss Bellamy, avez-

vous un amant ? Ma surprise, à une question si imprévue, m'empêcha de lui répondre promptement ; mais, revenue de mon étonnement : Oh ! oui, lui répondis-je avec vivacité. — Vous êtes réellement engagée ? — Pour toujours. — Il est peut-être indiscret de vous demander avec qui ? — Je ne crois pas qu'il soit fort intéressant pour vous de le savoir ; mais pour satisfaire votre curiosité, sachez que c'est avec moi-même. Je suis un Narcisse femelle, et le serai toujours. Il n'eut que le temps de dire : Je suis content ; et la compagnie entra. La pauvre mistress Elling, déjà dans un triste état, eut encore le malheur de ne pouvoir point avoir de lit. Ce fut avec peine que ma mère consentit à partager le sien. Les messieurs passèrent la nuit debout, et à cinq heures du matin, nous montâmes en chaise pour nous rendre à Holy-Heyd.

Nous y arrivâmes comme le paquebot allait faire voile. Pour moi, j'étais si fatiguée, qu'à peine entrée dans mon cabinet, Morphée toucha mes paupières, et je m'endormis. Je ne m'éveillai qu'au cri de terre. Mon arrivée dans un autre royaume, mérite certainement bien une lettre à part ;

mais souffrez que, dans celle-ci, je vous assure d'avance que le changement de climat n'apportera, sous ma plume, aucune variation dans l'éternel attachement que vous a voué votre, &c.

G... a... B.

LETTRE XVIII.

1er mars 17...

Arrivées à Dublin, nous fûmes, ma mère et moi, parfaitement bien reçues par une de ses anciennes amies, lady Walker. Le docteur, son mari, était alors si estimé dans son état, qu'il faisait une fortune brillante. Il composait, à cette époque, un ouvrage contre la coutume des Irlandais, d'enterrer les morts très-peu d'heures après leur décès. Il voulait les amener à n'enterrer les corps que quand la putréfaction commencerait à les attaquer. Ma mère fut si enchantée de son projet, qu'elle lui promit que si à sa mort elle se trouvait dans le même pays que lui, elle veillerait à ce qu'on fît envers lui, ce que l'humanité lui faisait conseiller pour autrui.

Je cite cette conversation pour avertir de ne jamais promettre ce qu'on n'a pas intention de tenir. Pour une ame honnête une promesse est une dette. Cependant la répu-

tation de celui qui manque à une obligation pécuniaire, n'est jamais plus déchirée que par des gens qui sont en usage de faire mille promesses, sans en remplir aucune. J'ai souvent été forcée de différer l'accomplissement de mes engagemens; mais cette négligence involontaire m'a pesé plus lourdement sur le cœur que les privations auxquelles me réduisait le motif de ce délai.

Aussi-tôt que je fus remise des fatigues du voyage, j'allai présenter mes respects à mistress O-Hara, sœur de lord Tirawley, qui ne m'avait pas vue depuis mon enfance. Je fus vivement affectée de la trouver aveugle. Elle fut bien aise de ma visite, mais pas fort satisfaite de l'état que j'avais pris. Cependant, comme sous le nom du mari de ma mère, il ne portait aucune tache à la famille, elle me proposa de me présenter à toutes ses connaissances comme la fille de lord Tirawley, son frère.

Elle m'apprit que mistress Pye, ma première protectrice, était morte. Je n'ai jamais rien tant regretté que de n'avoir pu donner mes soins à cette respectable femme. Je me persuade que les attentions d'une personne qu'elle aimait, auraient prolongé

ses jours si chers à son mari et à toutes ses connaissances.

Mistress O-Hara s'informa de ma position, ce qui me donna occasion de l'instruire de la générosité de la duchesse Quensberry, et de la manière dont elle m'avait reçue; je lui fis part aussi de l'événement qui m'avait été si douloureux. C'est une maxime dont je m'écarte le moins qu'il m'est possible, qu'il ne faut jamais mériter à demi la bonne opinion de quelqu'un. Si vous voulez vous faire un ami, il est nécessaire de le mettre au fait de votre position, autrement vous vous conduisez avec la même absurdité que si, en consultant un médecin, vous lui cachez quelque symptôme de votre maladie. Quand vous faites tant que de découvrir vos secrets, il faut le faire sans aucune restriction; autrement vous courez risque que votre réserve ne tourne contre vous.

Dans l'après-midi, l'honorable mistress Bulter et sa fille vinrent faire une visite à mistress O-Hara, qui me présenta à ces dames comme sa nièce, en faisant de moi un éloge que je méritais peu. Elle finit par demander à mistress sa protection. Mistress

Bulter était encore bien: sa fille était belle, vive et sensible. Elle était de mon âge; et, dès notre première entrevue, elle me marqua une préférence flatteuse. Avant de prendre congé, elles m'invitèrent, ainsi que ma tante, à dîner et à passer la soirée pour le lendemain.

En rentrant, je trouvai M. Crump tête-à-tête avec ma mère, qui me fit part d'une invitation de la part de miss Saint-Leger. Flattée de l'accueil que m'avait fait mistress O-Hara, je dis à ma mère en plaisantant, qu'elle devrait écouter favorablement M. Crump, parce que l'étude et les devoirs de la société pourraient bien m'empêcher de lui tenir compagnie aussi souvent que je voudrais. M. Crump fut satisfait de ma proposition; mais ma mère m'en sut un peu mauvais gré.

Le lendemain matin j'allai déjeûner chez miss Saint-Leger, qui me fit toutes les amitiés possibles, et voulut même me garder à dîner; mais quand je lui eus dit l'engagement que j'avais, elle m'en félicita et cessa de me presser.

Ma réception chez lady fut aussi flatteuse: elle prit le titre de ma protectrice, avant

même de s'être informée si je méritais cette faveur. Quand je pris congé, elle exigea obligeamment que je lui promisse de passer chez elle tous les instans que je n'emploierais point à l'étude ou au théâtre. Trouvez bon, madame, que je fasse, de mon début à Dublin, une lettre particulière.

G.... a.... B.

LETTRE XIX.

Le théâtre s'ouvrit avec éclat; et, ce qu'il y avait de très-heureux pour moi, c'est que le comte de Chesterfield était alors vice-roi. M. Barry s'était fait une grande réputation l'hiver précédent; et M. Garrick, mécontent du théâtre de Drury-Lane, vint nous joindre; en sorte que nous nous trouvâmes à Dublin, circonstance fort rare, avec tous les meilleurs acteurs.

Ces messieurs étaient convenus de jouer, chacun à son tour, tous les rôles de Shakespear, et j'étais obligée de jouer, tous les soirs, quelquefois même des rôles qui me convenaient peu. Cependant les nombreux applaudissemens que je recevais m'excitaient à en mériter de plus grands encore. Pour accorder ce que je devais à ma profession avec les engagemens que j'avais contractés envers mes nouveaux amis, je consacrai à tous mes devoirs une partie de mon repos.

Quelque temps après on proposa une tra-

gédie, dans laquelle M. Garrick, qui protégeait une autre actrice, s'opposa à ce qu'on me donnât un rôle. Le voyant déterminé à la plus opiniâtre opposition, et ne pouvant, de mon côté, consentir à me désister d'un rôle qui entrait spécialement dans mes conventions, je courus porter mes plaintes à ma protectrice. Malgré son attachement pour M. Garrick, celui qu'elle avait pour moi était si fort, qu'elle envoya chez toutes ses connaissances pour les engager à ne point aller ce jour-là au spectacle. Comme elle avait beaucoup de crédit, et qu'en donnant des bals elle contribuait singulièrement aux plaisirs de la jeunesse, elle trouvait toujours tout le monde disposé à condescendre à ses desirs. Il n'y eut donc presque personne au spectacle, et la recette ne monta pas à quarante liv. sterl.

C'était la première humiliation de M. Garrick, et vous jugez bien qu'il se repentit de m'avoir préféré ma rivale ; mais ce qui completa mon triomphe, c'est qu'à la seconde représentation de cette pièce, où je jouais, on fut obligé de refuser des billets à plus de monde que la salle ne pouvait en contenir. Malgré ce succès, je n'en résolus pas moins

de profiter de la première occasion de mortifier à mon tour M. Garrick : elle se présenta bientôt. Il était convenu qu'il y aurait deux représentations à son profit. Quand il eut choisi la pièce, il m'envoya prier de prendre le premier rôle ; mais j'objectai que je n'en étais pas capable, et que d'ailleurs mon excessive jeunesse, qui avait été le prétexte de son opposition, devait cette fois-ci lui présenter les mêmes difficultés. S'appercevant que ses instances étaient inutiles, il s'adressa à miss Bulter, persuadé que je ne me refuserais pas aux sollicitations d'une femme à qui j'étais liée par la reconnaissance ; et non content de cela, il m'écrivit un billet qui donna lieu à la meilleure plaisanterie possible.

Dans cette lettre ridicule, il me disait que si je consentais à sa demande, il me ferait un épilogue, qui, aidé de mes beaux yeux, ferait plus de mal que le démon n'en avait fait depuis le commencement du monde. L'adresse de cette sotte épître était : *A l'idole de mon ame, la belle Ophélia.* Il la remit à son domestique, avec ordre de me l'apporter : celui-ci, qui avait apparemment quelque chose de mieux à faire que les com-

missions de son maître, la donna à un commissionnaire de la rue, qui ne connaissant point dans Dublin de lady qui portât le nom d'*idole de mon ame* ou *de belle Ophélia*, crut tout bonnement que c'était une plaisanterie faite à dessein. Il la porta donc à un journaliste qui l'employait souvent, et elle fut dès le lendemain dans les papiers publics. Vous supposez bien, madame, que l'auteur n'en fut pas peu mortifié. Ma mère, qui était toujours dans les transes pour ma réputation, ne fut pas non plus sans alarmes. Graces à Dieu, elle était trop bien établie pour être entachée par un événement aussi ridicule.

Aucun homme n'est sage à toute heure, dit le proverbe; cette platitude en est la preuve. Lorsque nous fûmes réconciliés, il vint plus souvent chez le colonel Bulter, où il avait occasion de me voir.

A-peu-près dans le même temps, ma mère, qui s'était imaginée que les bains de mer me seraient salutaires, loua un appartement dans le voisinage de miss Bulter, de qui j'étais inséparable. Nous avions une telle affection l'une pour l'autre, que dînant ensemble tous les jours, et ne nous quittant pas de toutes les soirées, nous ne nous écri-

vions pas moins d'une ou de deux lettres par matinée. Qu'elle est délicieuse la chaîne de l'amitié entre deux personnes du même sexe, et sur-tout à notre âge ! Exempte des desirs impatiens et des soucis dévorans de l'amour, elle ne donne que des jouissances pures et toujours égales : c'est la saison de la vie où la rose n'est pas encore environnée d'épines.

Un événement dont je fus témoin pendant mon séjour sur la côte, vaut la peine de vous être conté. Quoiqu'il ait pensé m'être fatal, j'en paye toujours la réminiscence par une forte envie de rire. Le voici :

Un jour de fête, une belle veuve, depuis lady Ely, vint passer la journée avec moi. Nous fûmes ensemble à l'office, dans une grange, où on le célébrait pour la commodité des paysans du voisinage.

L'assemblée était composée de pêcheurs, tous gens fort pieux : nous avions nous mêmes de très-religieuses dispositions ; mais un accident nous fit sortir bientôt de la gravité qui se peignait dans notre maintien. Le temps était excessivement chaud ; la grange très-pleine. Les effets de la chaleur ne tardèrent pas à se manifester sur notre zélé prédicateur. Le

fluide subtil de la transpiration qui formait des ruisseaux le long de ses joues, l'obligea d'avoir recours à son mouchoir qui, de couleur bleue foncée et tout neuf, se déteignit sur sa figure, et lui imprima une métamorphose la plus burlesque possible. Ma compagne mourait de rire et se contenait cependant: mais il vint un moment où elle ne fut plus maîtresse d'elle-même.

J'ai déjà dit que notre prédicateur avait affaire à un auditoire de pêcheurs. Après la prière, il fit une exhortation dans laquelle il apostropha les femmes en leur disant: Eve, votre mère, vendit son ame et tout le genre humain pour une pomme: mais votre perversité est telle que vous vendriez la vôtre pour une huître, même pour une moule.

Ma folle compagne partit d'un éclat de rire, s'en fut, et fit bien; car l'homme à la soutane ne l'aurait pas épargnée. Il jeta sa colère sur moi; mais il s'appaisa, quand je lui eus promis de lui livrer la coupable. Heureusement que M. Crump était son ami; sans cela, je ne sais trop jusqu'où aurait été l'affaire, car il est difficile de se soustraire au fanatisme des prêtres.

G... a... B.

LETTRE XX.

25 mars 17...

« CONTINUEZ, donnez une carrière libre » à votre imagination ; faites des épisodes » tant que vous voudrez : je lis vos lettres » avec un plaisir infini ». Ce sont vos propres expressions, madame ; dois-je les croire ? Oui, vous êtes trop sincère pour me flatter. Ainsi encouragée, je vais continuer mon récit ; trop heureuse si je puis vous conduire à la fin de mon histoire, sans vous faire éprouver le moindre dégoût !

Quoique vaine par caractère, j'étais persuadée que les éloges du public étaient exagérés, par considération peut-être pour la famille à qui j'appartenais. Ils ne produisirent donc d'autre effet que de m'encourager à mériter réellement ce qu'on m'accordait par indulgence.

M. Garrick, devenu maître de la moitié du théâtre à Drury-Lane, se rappela de mes

succès à Dublin, et il projeta de me faire revenir à Londres. Pour m'y déterminer, il me fit proposer dix liv. sterl. par semaine; je refusai cette offre, et j'avoue que j'eus tort.

Sur ces entrefaites, j'appris que M. Quin avait été si mécontent de mon ingratitude apparente, qu'il avait consenti de se réconcilier avec mon antagoniste et de lui accorder la protection qu'il m'avait réservée. Mon refus offensa si fort M. Garrick qu'il résolut de ne jamais me recevoir sur quelque pied que ce fût. Mais les résolutions des directeurs sont toujours sans force, lorsqu'elles sont combattues par leur cupidité. L'intérêt personnel chez eux, comme chez tout le reste des humains, est le grand ressort qui fait tout mouvoir; dépit, préjugés, ressentiment, tout disparaît devant lui; l'orgueil, l'arrogance même est humble et soumise; quelque amère que soit cette pensée, l'égoïsme sera toujours le mobile du genre humain.

A la même époque il arriva un accident qui, s'il eut été suivi des conséquences dont il était susceptible, aurait déchiré le cœur de mistress O-Hara, aurait vivement indisposé ma protectrice, et m'aurait finalement perdue de réputation. Un jour que je jouais, je reçus

une carte de mistress Bulter par laquelle elle m'invitait à me rendre chez elle le plutôt possible. Comme je ne prévoyais pas pouvoir y aller dès ce soir-là, j'en fis mes excuses. Second message; il faut que je vienne aussitôt la pièce finie, sans me donner le temps de me déshabiller. Tant que dura la première pièce, je fus dans une inquiétude mortelle. Je devais aussi jouer dans la seconde, mais l'indisposition d'un acteur la faisant changer, je fus libre plutôt que je ne croyais.

Je partis donc avec mon habit de théâtre qui, n'étant point de caractère, ne marquait pas extraordinairement. J'entrai dans le salon où il y avoit une compagnie nombreuse; les hommes d'un côté et les femmes de l'autre: ma toilette attira tous les regards des messieurs qui étaient animés par les plaisirs de la table. Je fus reçue avec un froid à glacer, même par la maîtresse de la maison, qui ne me fit qu'une inclination de tête. Aucune femme ne daigna me parler.

Une réception aussi différente de celle que j'avais coutume d'avoir, me surprit et me choqua. Toute agitée je m'approchai de mistress O-Hara, et la priai de me dire quelle était la cause d'un changement aussi morti-

fiant. Sa réponse fut que quelques minutes allaient décider de quelle manière on me regarderait à l'avenir. La froideur qu'elle me montra, en me disant ce peu de mots, blessa cruellement mon amour-propre; mais je cachai de mon mieux cette émotion, et je repris en apparence ma tranquillité ordinaire.

Aussi-tôt il arriva un homme, dont la figure, la taille, l'habillement et la manière de se présenter, surpassaient tout ce que j'avais vu, ou dont j'avais pu me faire l'idée. Les dames continuèrent d'être sérieuses, et ressemblaient à une troupe de vieilles filles qui s'étaient réunies pour disséquer la réputation d'une jeune personne étourdie, mais innocente. Ce bel étranger, quoiqu'il fût fait pour fixer l'attention, ne paraissait pas mieux accueilli que moi. Me voyant si élégante et couverte de diamans, il me prit pour une femme de qualité. Une jeune lady de distinction avait été depuis peu faire un tour au clair de la lune avec un lord, selon toute apparence. La réserve qu'on observait avec moi lui fit sans doute imaginer que j'étais cette jeune lady qui avait fait un faux pas, et pour qui toutes les sociétés du royaume étaient fermées. Quelle autre opi-

nion pouvait-il concevoir de ce qu'il remarquait ?

D'après ce motif, je le suppose, il fixa son attention sur moi, et m'aborda avec une aisance qui me fit connaître sur-le-champ qu'il avait voyagé. Il me dit qu'il revenait de sa tournée, qu'il allait prendre possession de son bien, et se fixer pour toujours en Irlande. Nous causâmes ensuite sur différens sujets; et je soutins la conversation avec une facilité à laquelle je ne devais pas m'attendre dans l'état de perplexité où j'étais.

A la fin, on députa miss Bulter pour rompre notre tête-à-tête. Alors mon agréable qui brûlait de savoir qui j'étais, alla trouver les dames pour s'en informer. Il s'adressa à la maîtresse de la maison, qui lui répondit tout haut : Vous devez la connaître, j'en suis sûre; vous êtes même particulièrement lié avec elle. Ce monsieur, un peu déconcerté par ce manque d'usage du monde dans une femme comme il faut, lui assura qu'il ne m'avait jamais vue, mais qu'il desirait ardemment me connaître. Eh bien ! M. Medescote, repartit ma protectrice, que direz-vous en

apprenant que c'est la jeune personne que vous avez cruellement décriée à dîner ?

Je vis alors clairement que ce jeune homme s'était vanté, comme tant d'autres, de faveurs qu'il n'avait jamais reçues. Toutes les figures se déridèrent sur-le-champ ; on chercha à me dédommager par des caresses, de l'épreuve qu'on m'avait fait subir, et on me félicita de mon triomphe. Ce beau fanfaron ne tarda pas à se retirer ; et personne ne chercha à le retenir. De tous les défauts des hommes, le plus infâme est la calomnie. L'aiguillon d'un méchant est plus fatal que celui d'un aspic.

G... a... B.

LETTRE XXI.

Quand M. Medlicote fut parti, un des messieurs de la compagnie nous dit que dans ses voyages d'Italie, ce jeune homme devint amoureux d'une jeune personne, qui, se reposant sur ses belles protestations d'amour, quitta ses parens, et s'en alla avec lui. Le frère, instruit de la séduction, courut après la belle fugitive, et donna au galant à choisir ou d'épouser sa sœur, ou de se battre. M. Medlicote, entre ces deux alternatives, accepta prudemment la première.

Toute la société fut de l'avis du colonel Bulter, que si ma famille et ma fortune lui eussent convenu, il aurait regardé son mariage avec l'italienne comme non avenu. Mistress Bulter observa que rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que cette preuve publique de la fausseté de M. Medlicote envers moi; car quoiqu'elle fût convaincue de mon innocence, par la conduite que j'avais tenue depuis que j'étais en Irlande, elle n'aurait

pas permis à sa fille de vivre dans l'intimité avec une personne dont la réputation n'était pas intacte.

Ce mot *intacte* me fit la plus vive impression; et, comme je l'ai déjà dit, n'ayant rien tant en horreur que la duplicité, je pris la résolution, quelles que fussent les conséquences, de lui apprendre, à la première occasion, que malheureusement je n'étais point faite pour être l'amie intime de sa fille, aux conditions qu'elle y mettait, puisque la calomnie avait porté à mon caractère des coups assez puissans, quoiqu'absolument injustes, pour lui ôter cette intégrité qu'elle était en droit d'exiger. Pour le moment, je me contentai de prendre la défense des femmes de ma profession.

Je dis à ces messieurs que beaucoup de jeunes gens étourdis étaient assez cruels pour ternir la réputation de la plupart des femmes de théâtre, uniquement parce qu'ils supposaient qu'elle leur est peu essentielle, et qu'elles sont faites pour leurs plaisirs. Cependant je suis convaincue qu'il y en a beaucoup de très-vertueuses, et j'en citai plusieurs que je connaissais. J'observai encore qu'il y en avait d'aussi chastes que des

vestales, et dont la réputation était perdue par les infâmes propos des gens de la classe de M. Medlicote : je finis par dire qu'une femme vertueuse au théâtre était mille fois plus respectable que celles que leur rang ou leur fortune mettaient à l'abri de fausses imputations, ou que celles qui, renfermées dans un cercle étroit, ne pouvaient être exposées aux poursuites des hommes débauchés.

Le colonel interrompit ma déclamation, en chantant l'ariette : *Elle est chaste, celle qui n'a jamais été assiégée.* L'à-propos de cette saillie ramena la gaîté, qui avait déserté la compagnie.

Rentrée chez moi, les réflexions que je fis sur les accidens du jour m'enlevèrent au sommeil. Le monde, me disais-je, a d'aussi fausses idées de la vertu que du bonheur : le grand nombre comprend toutes les vertus dans la chasteté; sans doute c'est la plus recommandable dans notre sexe. Cependant, quand on considère la punition des faiblesses, les reproches déchirans de la conscience, notre premier juge, et les humiliations qui en sont les suites, les gens réellement vertueux devraient plaindre les

victimes de la séduction. Telle était alors ma façon de penser, et telle elle est encore aujourd'hui.

Ces réflexions me firent une si forte impression, que j'en tombai malade, et qu'elles retardèrent ma guérison.

Le spectacle souffrait beaucoup de mon indisposition; j'essayai donc de jouer avant d'être bien remise. Un accident, occasionné par la défense qu'avait faite le directeur de venir sur le théâtre, recula encore mon rétablissement. Un monsieur, qui avait plus de vin dans la tête que d'humanité dans le cœur, voulut forcer la consigne; et indigné de la résistance qu'il éprouva de la part de la sentinelle, il lui plongea son épée dans la cuisse avec tant de brutalité, qu'elle cassa. Les cris et les souffrances de ce malheureux me firent un tel effet que je retombai. Ce gentilhomme, que je ne nommerai point, fut condamné à faire une pension au blessé, qui resta estropié.

LETTRE XXII.

Après tout ce que vous avez lu dans ma dernière, vous ne devez pas être étonnée, madame, que je prisse beaucoup de dégoût pour mon état, dont ma jeunesse et mon inexpérience ne m'avaient laissé voir que le beau côté, et que je fusse ennuyée d'un pays, où j'éprouvais autant de désagrémens. Un de mes amis me disait souvent : *Experientia docet.* Cela est vrai, elle m'a appris que tout a ses avantages et ses inconvéniens, et que ces derniers sont toujours en plus grand nombre.

Miss Bulter, instruite de ce qui s'était passé au spectacle, m'envoya inviter d'aller à sa campagne où elle était. Trop indisposée pour me rendre à son invitation, je différai jusqu'au lendemain. Ma mère, qui me voyait rarement, en fut bien aise : elle se faisait une fête de passer la journée avec moi.

Dans l'après-midi, nous envoyâmes sa-

voir des nouvelles de notre bon docteur Walker, qui avait la fièvre depuis plusieurs jours... Oh ! madame, s'écria le domestique, il est mort de la nuit dernière, et on se prépare à l'enterrer.

Il était tard, nous étions à deux milles de chez lui, et ma mère était retenue chez elle par un rhumatisme ; il nous était donc impossible de nous y transporter. Nous y envoyâmes plusieurs personnes ; mais il était déjà enterré, on ne savait où. Après l'avoir découvert, on ouvrit la fosse ; on le trouva mort, mais on eut des preuves qu'il avait été enterré vivant. Il était tourné sur le côté, et la saignée qu'on lui avait faite s'était rouverte. La famille, instruite de cet événement, fit réinhumer le corps, et étouffa l'affaire.

Expliquez-moi, de grace, comment il se fait que nous soyons toujours trompés dans nos plus chers desirs. Cet homme, pénétré de la crainte d'être enterré vivant, parlait sans cesse de la coutume barbare d'ensevelir aussi-tôt qu'on ne donnait plus aucun signe de vie, et avait publié même un ouvrage sur ce sujet.

Je suis fâchée, madame, de vous entretenir d'anecdotes aussi tristes ; mais vos desirs me font un devoir de vous rapporter tout ce qui m'a affectée d'une manière plus ou moins directe.

G.... a.... B.

LETTRE XXIII.

Il m'était impossible de laisser ma mère seule après un si douloureux accident. J'envoyai présenter mes excuses à ma protectrice, en l'instruisant du motif qui me retenait. Des circonstances désagréables s'étaient, depuis peu, si fort multipliées, que je devins aussi sérieuse que lorsque je vivais chez mon honnête fermier. Je perdis ma vivacité : je me plaisais plus seule qu'en compagnie; et M. Crump, qui était le fidèle de ma mère, n'y contribuait pas peu, en me rendant la maison désagréable.

Ma mère chercha en vain à découvrir la cause d'un changement si contraire à ma disposition naturelle. Comme elle m'avait entendu faire, avec vivacité, l'éloge des agrémens extérieurs de M. Medlicote, elle craignit qu'il ne m'eût captivée; mais réfléchissant qu'elle m'avait aussi souvent entendu dire que je ne voudrais pas, pour tout au monde, l'épouser, pleine de confiance en ma sincérité, ses craintes par rap-

port à lui s'évanouirent. Mais quelle était donc la cause de ce changement ? car il y en avait une. Desirant de me marier avec M. Crump, elle avait un intérêt de plus à le savoir.

Tant que j'étais au théâtre, elle n'était point surprise de voir des essaims d'adorateurs m'adresser des vers; mais un inconnu, qui faisait retentir mes louanges depuis que le théâtre était fermé, lui porta ombrage.

Oubliant le chagrin que lui donnait la perte de son ami le docteur, elle n'eut plus de soucis que pour sa fille. Elle devint soupçonneuse : elle tremblait que je ne prisse quelque engagement sans son aveu, et tout ce que je pus faire ne changea rien à ses appréhensions. Mon goût pour la solitude ne faisait que les augmenter. Elle s'imaginait que ce n'était qu'un nouveau moyen pour avoir plus souvent des nouvelles de mon admirateur favorisé.

Elle fit part de ses soupçons à M. Crump, qui prit aussi l'alarme, et n'eut pas de cesse qu'il n'eût découvert l'auteur de ces vers, qui faisait son tourment, et qui, selon lui, opérait dans mon caractère une si étonnante révolution.

Nous avions dans le voisinage une femme alliée aux catholiques les plus distingués d'Irlande. Elle avait épousé un M. Kendall, dont elle avait eu sept enfans. Voyant que son revenu ne pouvait suffire à élever une famille si nombreuse, elle ouvrit, d'après le conseil de ses amis, une souscription de jeux.

Cette assemblée se tenant dans mon voisinage, j'envoyai m'y faire inscrire : j'eus l'honneur d'être reconnue de toute la société. Il y avait un jeune homme que je ne pouvais pas me rappeler, quoiqu'il eût été, au spectacle, un de mes admirateurs les plus assidus : il s'appelait Jephson. Pendant que je jouai il ne quitta pas le dos de ma chaise; et lorsque je me retirai, il me demanda la permission de m'accompagner.

Il ne m'était pas venu en idée, qu'en arrivant au logis avec ce jeune homme, je pouvais donner à ma mère le moindre ombrage, ni la moindre occasion de me blâmer. Je l'invitai donc à entrer. J'observai qu'elle le reçut avec une froideur et une réserve qui ne lui étaient pas ordinaires. Aussi-tôt qu'il fut parti, elle me demanda depuis quand je le connaissais. Je lui répondis avec

humeur, et d'un ton qui la frappa, que je le voyais pour la première fois. Non contente de cette déclaration, elle exigea que je lui en donnasse ma parole d'honneur. Alors je lui répliquai, avec une insolence dont le souvenir me déchire le cœur : Je ne donne jamais, madame, ma parole d'honneur à quiconque ose mettre en doute ce que j'avance. Je n'eus pas plutôt lâché ce mot *ose*, que j'en sentis toute l'impropriété; et je me le reproche encore. Le remords et l'anxiété sont la première punition de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leurs parens. J'avais le malheur de ne pouvoir jamais me contenir toutes les fois qu'on attaquait ma sincérité, et pour peu qu'on la touchât, je me sentais révoltée. J'apperçus à l'instant ma faute; mais ne pouvant prendre sur moi ni de l'avouer, ni de me soumettre, je demandai mes chevaux, et je m'en fus chez mes amis avant que ma mère fût levée.

Alarmée de ma démarche, sachant bien que l'empire de la douceur convenait mieux à mon caractère, et que la violence ne pourrait me porter qu'à l'obstination, elle m'écrivit dès le lendemain. Dans sa lettre, pleine d'excuses, elle me disait que, ne s'occu-

pant que de mon bien, elle n'avait été déterminée à ses questions de la veille, que par la connaissance qn'elle avait que ce M. Jephson était celui qui, depuis peu, chantait publiquement mes louanges. Elle ajoutait que la réserve et le ton mélancolique qu'elle avait remarqués en moi, l'avaient confirmée dans ses soupçons, qui, s'ils eussent été fondés, m'auraient rendue malheureuse, puisque ce jeune homme dépendait entièrement de ses parens.

Cette condescendance de ma mère m'affecta d'autant plus, que j'avais eu le temps de réfléchir sur ma conduite et de m'en faire des reproches. Une autre considération se joignit encore à mes motifs de repentir; c'est que ma mère était dans ma dépendance, et que cette dépendance même devait m'imposer plus de circonspection encore. C'est une délicatesse dont les ames vulgaires ne sont pas susceptibles, mais à laquelle on reconnaît les gens bien élevés, et qui savent se conduire. Je lui fis aussi-tôt une réponse respectueuse, dans laquelle je lui promettais de me rendre chez elle le lendemain; mais des circonstances m'y ramenèrent dès le soir même: je n'en fus pas

fâchée; car il me tardait de lui faire oublier ma vivacité. Elle me reçut avec cette joie inséparable d'une affection sincère; je n'ai jamais passé de soirée plus agréable. Après nous être réconciliées et avoir rétabli cette confiance qui avait toujours subsisté entre nous, elle voulut savoir ce qui me chagrinait. Je lui dis que c'était tout bonnement de me voir dans une situation précaire, qui, de jour en jour, me devenait plus insupportable..

Je lui avouai que, n'ayant plus de bons acteurs pour me seconder, je craignais de perdre la réputation que je m'étais faite; qu'en outre, l'état de la santé de ma digne amie mistress Bulter, me donnait beaucoup d'inquiétude ; que je prévoyais, que son voyage à Spa et dans le sud de la France, où elle voulait aller pour sa santé, lui deviendrait fatal. Je lui parlai encore de la perte de miss Saint-Leger, ma tendre amie, de la situation de mistress O-Hara, et enfin de mon ingratitude apparente envers M. Quin, qui n'était pas le moindre de mes soucis, ingratitude qu'il pouvait fonder sur mon départ de l'Angleterre sans le consulter, et même sans prendre congé de lui.

Je sentais alors en effet que c'était une fausse honte qui m'avait fait fuir un homme que j'aurais dû, à plus d'un titre, considérer comme mon mentor et mon meilleur ami.

Après avoir ainsi confié à ma mère tout ce qui contribuait à altérer mon caractère, elle applaudit à ma sensibilité, et partagea tous mes sentimens.

Je vais terminer cette lettre par la fin tragique de M. Jephson.

Cet adorateur secret de mes charmes, avait pris si fort à cœur mon départ, qu'il passait les nuits entières à la porte de la maison où j'avais demeuré. Cette imprudence lui occasionna une maladie de poitrine, dont il mourut.

Voyant son dernier moment approcher, il fit demander son ami M. Mossop, et le pria instamment de mettre sur son cœur, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir, un morceau de ruban qu'il portait constamment sur lui. M. Mossop, qui n'avait apparemment jamais éprouvé les tendres sentimens de l'amour, témoigna sa surprise d'une demande aussi bizarre, et ne pouvait pas concevoir quelle vertu il pouvait attacher à ce ruban. Le mourant lui répondit que c'était tout ce

qu'il avait pu obtenir de moi, et que ses derniers momens seraient moins affreux, s'il était sûr de l'emporter avec lui.

Il y a lieu de croire que M. Mossop respecta la faiblesse de son jeune ami. Quelque temps après, m'ayant rencontrée, il me raconta cette circonstance, et il s'écria : Vous voyez, madame, que vous avez tué votre homme.

Une telle insensibilité me révolta, au point que loin de goûter ce qu'il regardait probablement comme un bon mot, j'éprouvai pour lui le plus souverain mépris, et je témoignai la différence de notre manière de sentir, en payant un tribut de larmes au malheureux jeune homme dont on me reprochait la mort.

LETTRE XXIV.

24 avril 17...

Vous verrez bientôt que mes craintes sur ma position n'étaient que trop fondées, et que j'avais fait une grande sottise en refusant l'offre de M. Garrick. Mais avant d'entamer les détails qui me sont personnels, je dois vous entretenir d'un accident arrivé à deux personnes qui ont fait grande figure dans le monde. Je revenais un jour d'une répétition, lorsque j'entendis des cris douloureux. Poussée par un sentiment d'humanité, j'entrai dans une maison d'où ils paraissaient venir, et je pénétrai jusqu'au salon, dont la porte était gardée par des gens de justice. J'y trouvai une femme d'une charmante figure, entourée de quatre jeunes personnes belles comme des anges, et d'un petit garçon d'environ trois ans. Je lui fis mes excuses, en lui avouant le sentiment qui m'amenait.

Mistress Gunnings (c'était le nom de la dame) me reconnut, se leva, et me fit mille

remercîmens de ma sensibilité. Elle m'informa ensuite que son mari ayant fait des dettes, avait été obligé de se retirer à la campagne pour éviter les poursuites dont il était menacé; qu'elle avait espéré que le lord maire, qui était son frère, n'aurait pas souffert qu'on la réduisît à la dernière des misères, mais qu'il avait été inflexible. Je trouvai là cet homme sévère; il était entré dans la maison en vertu d'un acte exécutoire, et il se préparait à la mettre dehors avec ses enfans.

Nous montâmes dans une chambre particulière pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Nous décidâmes que je lui enverrais, le soir, mon domestique, à qui elle jetterait par la fenêtre tout ce qu'elle pourrait sauver. Nous convînmes qu'elle m'enverrait deux de ses filles, pendant qu'elle irait rejoindre son mari pour arranger ses affaires. Sa sœur, femme d'une piété exemplaire, se chargea des deux plus jeunes. Comme celles à qui j'avais donné l'hospitalité ont fait du bruit dans le monde, je dirai seulement que l'aînée, la feue comtesse de Conventry, était pleine d'esprit et de vivacité; que la seconde, maintenant duchesse d'Argill, avait un ca-

ractère plus solide, et l'extérieur de la réserve. Persuadée de sa beauté, et impatiente de savoir si elle parviendrait aux honneurs que sa vanité lui faisait souhaiter, elle me sollicita de l'accompagner avec sa sœur chez une sibylle en réputation, si fort regardée comme un oracle, qu'on lui avait donné le surnom de mistress Fortune.

Nous nous gardâmes bien de parler de notre projet; nous nous déguisâmes, et nous allâmes à pied chez cette diseuse de bonne aventure. Après les cérémonies de son art, elle dit à la cadette, qui entra la première, qu'elle épouserait un homme de distinction, mais qu'elle ne serait point heureuse; à l'aînée, qu'elle parviendrait au plus haut degré de grandeur; qu'elle éprouverait toutes les jouissances de sa dignité, mais que le défaut de santé, qui seule donne du prix aux richesses et aux honneurs, l'empêcherait de les goûter; à moi, que l'opulence me courtiserait; que la flatterie me suivrait par-tout, mais que mes propres folies me feraient tomber dans l'indigence. Sans prétendre expliquer cette circonstance extraordinaire, il n'en est pas moins vrai que cette sibylle a parfaitement rencontré dans ses prédictions,

et que si j'avais eu l'esprit moins fort et plus de confiance dans ses prophéties, j'aurais évité l'écueil dans lequel je me suis moi-même précipitée.

A la fin de la saison, ma mère se rendit à mes instances, et se détermina à repasser en Angleterre. Cette résolution fut encore accélérée par une visite du trésorier, qui m'apporta un mémoire de soixante-dix liv. sterl. pour des billets d'entrée, que j'avais en effet distribués avec profusion parmi mes connaissances. Je me plaignis fortement au directeur, et nous eûmes une dispute qui se termina par mon refus formel de jouer davantage. Le trésorier vint une seconde fois pour m'inviter à retirer ma parole, en me remettant la somme ; mais je tins bon.

Avant mon départ, je pris congé de tous mes amis, tâche bien pénible pour une ame sensible. Mistress O-Hara me pressa contre son sein, et mêla ses larmes aux miennes. Ma chère protectrice et son aimable fille témoignèrent les plus vifs regrets de me perdre, et me firent, ainsi que ma tante, des présens considérables.

Un autre motif de hâter notre départ, fut le retour prochain de lord Tirawley, qui

quittait son ambassade, et revenait à Dublin pour voir sa sœur, mistress O-Hara. Ma mère semblait ne regretter rien tant que M. Crump, avec qui elle était intimement liée. Celui-ci lui conseilla d'employer son argent comptant, qui ne laissait pas d'être considérable, en toile d'Irlande : elle le fit, et se trouva bien de ce conseil.

LETTRE XXV.

Nous voici enfin à Londres. Dès notre arrivée, ma mère écrivit à M. Garrick, qui nous invita aussi-tôt à dîner pour le même jour. Il nous reçut avec cette aimable aménité, qui fait partie de son caractère.

Je m'informai avec empressement de mon estimable ami M. Quin, qui était alors à Bath. M. Rich ne fut pas plutôt instruit de notre retour, qu'il nous envoya un acteur de ses amis pour nous inviter à l'aller voir. Desirant connaître l'endroit agréable qu'il occupait, et dont j'avais souvent entendu parler, je n'hésitai pas à accepter son invitation, mais je ne pus m'y rendre, parce que ma mère avait contracté un autre engagement. Cette maison me rappelle une anecdote que vous lirez peut-être avec plaisir.

Cette maison de M. Rick avait appartenu à une mistress Monfort, femme de Vanbruggen, célèbre acteur. L'amour et la jalousie avaient tellement altéré les facultés intellectuelles de cette actrice, qu'elle avait

fini par devenir folle. On l'avait transportée à Londres pour y recevoir les secours de la médecine.

Sa folie n'était pas encore continuelle. Dans un de ses bons momens, elle demanda quelle pièce on donnait le soir; on lui dit que c'était Hamlet. Dans cette pièce, elle avait toujours joué avec succès le rôle d'Ophélia. Par une adresse peu compatible avec la folie, elle trouva le moyen de s'échapper des mains de ceux qui la surveillaient, elle se rendit au théâtre, et s'empara du point de départ pour la scène de démence qui avait fait sa réputation. Elle déploya toutes les ressources de l'art. Les spectateurs, entièrement dans l'illusion, croyaient voir Ophélia elle-même. Ce dernier effort de la nature épuisa ses forces; elle s'évanouit en prononçant ces mots prophétiques de son rôle : *Tout est fini.* Elle fut la victime de sa prédiction. A peine transportée chez elle, elle expira.

Une pareille catastrophe était bien faite pour me faire impression, et pour exciter le desir de connaître la demeure de cette belle infortunée.

L'engagement de ma mère, qui recula ce plaisir, était une invitation d'un de ses cou-

sins, M. Crawford, procureur, qui avait depuis peu épousé une veuve fort riche.

Comme j'aurai souvent occasion de parler de ce cousin, il est bon de vous le dépeindre.

C'était un homme d'une petite stature, mais d'une assez bonne mine. Il était sans esprit, quoiqu'il y eût des prétentions; mais il était doué de beaucoup d'adresse. Il était, en même temps, prodigue à l'excès. Sa mère, sœur de la mienne, avait épousé M. Crawford, procureur fameux, dont elle devint veuve lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Folle de ce fils unique en qui elle avait mis tout son bonheur, elle ne le contraria jamais, et le laissa croître avec tous ses défauts. Parvenu à un certain âge, il s'était joint à l'associé de son père, à condition qu'aussi-tôt que le temps de sa cléricature serait achevé, il prendrait l'étude à son compte. Ce terme arrivé, il entra effectivement en jouissance; et soit par les sociétés qu'il s'était faites, ou par ses dispositions naturelles, qu'il cachait sous les dehors de la bonhomie et de l'honnêteté, il avait si bien saisi l'esprit de chicane, qu'il pouvait, sans injustice, être comparé au sauvage Jonathan. Sa chère épouse qu'il

avait prise pour sa fortune, quoiqu'il en eût une fort considérable, était assez vieille pour être sa mère. La nature ne lui avait donné ni charmes ni esprit; et le peu de bon sens qu'elle pouvait avoir se cachait sous une stupidité inconcevable.

Passer six semaines avec des gens de cette trempe n'était pas une petite mortification pour moi; elle l'aurait été bien davantage sans les visites que je faisais dans le voisinage et sans mes fréquentes promenades dans le délicieux parc du comte d'Essex. Miss Saint-Leger me fut aussi d'un grand secours, par les livres qu'elle me prêta.

La table était toujours bien servie; et comme il entretenait des meutes et des gardes pour ceux qui venaient le voir, il ne manquait jamais de convives : mais ce qui me rendit la maison tout-à-fait insupportable, ce fut l'arrivée du fils de cette digne famille, qui était un composé des vertus de son père et des grandes qualités de sa mère.

Pour la mienne elle était bonnement toute occupée de sa nièce et de son fils. Son neveu profita de l'occasion pour aller à Londres, se divertir avec ses amis et des femmes de moyenne vertu.

Un jour que je lisais Virgile dans le parc d'Essex, un vieux monsieur vint s'asseoir à côté de moi, et me demanda quel était le sujet de mes études. Ma réponse le surprit; il trouvait extraordinaire qu'une fille de mon âge eût assez de goût ou d'érudition pour entendre des ouvrages de ce genre. Piquée de cette prévention contre mon sexe, j'en entrepris la défense : je lui dis que si la nature nous avait donné des facultés capables de lutter avec celles des hommes, on ne se permettrait jamais de pareilles réflexions. Le bon homme me répondit : Vous ne seriez donc pas surprise de voir un parlement composé de femmes ? Je me permis de lui riposter qu'il n'aurait pas beaucoup de peine à être meilleur que celui qui siégeait alors, puisqu'on ne faisait rien que se quereller comme de vieilles femmes.

A cette saillie, il partit d'un éclat de rire, et me répondit que si jamais il avait une fille, il souhaiterait qu'elle me ressemblât; puis il me dit, en me saluant : Je suis fâché, miss, de vous quitter; je suis obligé de me rendre à un dîner, qui ne sera pas sans doute fort bon, car la maîtresse de la maison où je vais est en couche, et le mari absent. Soupçonnant

alors que c'était ma cousine qu'il allait voir, je lui fis entendre qu'il pourrait bien se faire que nous dînassions dans la même maison; et je lui proposai de nous en aller ensemble.

Chemin faisant, il me fit quelques questions sur le caractère et la position de M. Crawford. Je lui dis ingénument ma façon de penser; et quoique je ne fusse pas parfaitement instruite du défaut de principes qui se faisait remarquer dans mon parent, j'observai que la manière dont je le dépeignais ne lui en donna pas une impression favorable. En arrivant, il me pria de l'annoncer à mistress Crawford. Il n'eut pas plutôt décliné son nom, que je fus saisie d'une frayeur telle qu'aurait pu me l'inspirer la présence de son beau-frère, le capitaine Bellamy, mari de ma mère: j'eus cependant assez de présence d'esprit pour dissimuler mon effroi.

Après l'avoir annoncé, je courus avertir ma mère, qui ne fut pas moins alarmée que moi. Comme il avait fait connaître dans le cours de la conversation qu'il partait le lendemain pour Londres, elle ne jugea pas à propos de se montrer. La précaution fut sage; car n'ayant pas une opinion très-favorable de notre sexe, il se serait probablement oublié

auprès d'elle, et aurait peut-être entrepris de venger son beau-frère.

Il était trop tard pour espérer que le maître de la maison arrivât le même jour ; je lui fis donc les honneurs de mon mieux. Je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il ne me vît avec un air de pitié et de suspicion. La suite prouvera l'observation de Shakespear, qu'un voleur voit un archer dans chaque buisson. Au total, il parut très-content de moi ; et lorsqu'il nous quitta, il me fit beaucoup de complimens, qui, comme ils me paraissaient sincères, ne me flattèrent pas peu : il me laissa même un présent, en qualité de marraine du petit poupon qui venait de naître.

Je ne me suis pas dissimulé que cet endroit de mon histoire pouvait vous causer de l'ennui ; mais comme beaucoup de circonstances en dépendent, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de vous en entretenir.

LETTRE XXVI.

4 mai 17...

Mon cousin revint avec une compagnie de jolis messieurs, grands chasseurs. Aussi-tôt qu'il me rencontra, il m'aborda, en me disant : Eh bien ! miss, c'est autant de soufflé. Le vieux coquin était fort questionneur : cependant il vous aime. — Je l'interrompis, croyant qu'il voulait faire un bon mot aux dépens de ma mère. Heureusement, elle n'était pas présente ; car elle n'aurait pas pu se contenir. Il reprit la conversation en ces termes : Je suis bien fâché qu'une banqueroute l'oblige à sortir de la ville ; car, à l'aide de votre babil et de mon cellier, nous en aurions fait ce que nous aurions voulu.

Aussi-tôt la timidité couvrit mes joues d'un voile pourpré. Il s'en apperçut et voulut bien me sortir d'embarras, en me disant : J'entends que nous aurions tâché de lui faire faire un testament en votre faveur.

Je vous rapporte cette conversation, parce

que, en vous donnant une idée du caractère de mon cher cousin, elle vous préparera à un événement qui arriva quelques années après. Malgré mon dégoût pour mon parent, je suis obligée d'avouer qu'il était regardé généralement comme un *bon* procureur, c'est-à-dire, qu'il ne s'écartait point de la loi, et qu'il était aussi *honnête* que sa profession pouvait le permettre. Comme elle n'impose pas une grande délicatesse de sentiment, et que les hommes ne sont responsables qu'à raison de l'étendue de leurs connaissances, je me contentais de le mépriser en silence. Je ne me suis jamais permis de réflexions déplacées sur aucune profession quelconque; mais il me semble que l'opinion générale est décidée, et que cette opinion est, qu'il y a peu de procureurs d'une intégrité parfaite. Cet axiome, qui est dans la bouche de tout le monde, doit être vrai. J'en ai payé cher la conviction. Si cette propension à l'injustice vient des occasions fréquentes qui se présentent dans la pratique des loix, et tentent ceux qui s'y sont consacrés, ou s'il est possible que l'on contracte inévitablement dans la lice de la chicane le goût de rapiner sur ses amis comme

sur ses ennemis, sur son client comme sur son adversaire, c'est ce que j'ignore : tout ce que je sais, c'est que ce goût est fort enraciné chez les gens du métier.

Je desirais ardemment d'aller chez M. Rich, pour renouer connaissance avec ses filles, mes anciennes amies. J'engageai donc ma mère à abréger son séjour chez le cousin procureur, et je parvins à l'y déterminer. M. Rich nous envoya sa voiture, et nous nous rendîmes chez lui. Il nous reçut avec beaucoup d'aménité, ainsi que ses enfans; mais sa femme nous montra beaucoup de froideur et de réserve. Elle s'était faite méthodiste, et ne songeait qu'à prier et à amasser de l'argent. Les gens de cette secte sont rarement exempts de ce défaut, qu'ils ne manquent pas de blâmer dans les autres. Nous y trouvâmes grande compagnie, entre autres, mistress Warde, du théâtre de Dublin, que M. Rich avait engagée pour la saison suivante. Elle était accompagnée d'un petit être effroyable qu'elle appelait son mari. Sa figure était belle, mais elle avait l'air on ne peut pas plus commun. A la grosseur de ses épaules, vous eussiez dit qu'elle avait porté la hotte. Elle aurait bien

mieux paru sur le théâtre avec un trousseau de clefs à son côté, qu'avec l'habit majestueux d'une reine ou d'une princesse.

En causant avec M. Rich, ma mère lui parla de la proposition que m'avait faite M. Garrick l'année précédente. Comme il ne fit aucune objection sur la somme, elle conclut que son intention était de me la donner. De retour à la ville, le directeur me dit qu'il voulait faire débuter, le plutôt possible, mistress Warde, et qu'il me regardait comme un corps de réserve. Mistress Wassington fut si offensée de ce que son ancien admirateur, M. Garrick, préférait jouer avec une autre, qu'elle s'engagea avec M. Rich. Vous voyez, madame, que les révolutions de théâtre ne sont pas moins fréquentes que celles de la politique; et, quoique moins importantes dans leurs effets, elles procèdent pourtant des mêmes causes, les ressentimens, les haines, l'envie, l'intérêt, l'ambition, la jalousie : les conventions durent tant qu'il en résulte des avantages réciproques.

G.... a.... B.

LETTRE XXVII.

22 mai 17...

Le jour de mon début dans ce spectacle, la première personne sur qui je jetai les yeux en entrant en scène, ce fut lord Byron, qui était dans une loge sur le théâtre. Je fus si saisie, en voyant l'homme qui m'avait causé tant de tourmens, que je fus hors de moi et immobile pendant quelques instans. M. Rich, qui m'observait, me voyant pâlir, accourut à moi. Pendant ce temps-là, mylord s'était retiré dans le fond de sa loge, où M. Rich alla le trouver.

Lord Byron, qui savait que notre directeur avait été galant dans sa jeunesse, se laissa aborder d'un air assuré. Eh bien! M. Rich, lui dit-il, je viens vous enlever votre Athénienne. Cette salutation ne pouvait manquer d'offenser celui qui me traitait comme sa fille, et qui, malgré la douceur de son caractère, n'était pas sans beaucoup de courage. Il fit de vifs reproches à ce lord,

d'avouer un projet si contraire à l'humanité et aux loix de la société, et si indigne d'un homme de son rang; il lui représenta ensuite combien il y avait de cruauté à alarmer une jeune personne, qui n'avait rien fait qui pût autoriser une telle conduite. Enfin, il finit par le prier de se retirer.

M. Quin, ne jouant pas ce soir-là, n'était point au théâtre; mais il n'en fut pas moins bientôt instruit du trouble que j'avais éprouvé. M. Thomson, qui en avait aussi entendu parler, vint me voir. En passant près du théâtre, il avait entendu causer deux personnes, dont l'une disait à l'autre : Je lui parlerai ce soir, ou je me tirerai... Il n'entendit pas le reste de la phrase; mais il crut pouvoir conclure que ce ne pouvait être que lord Byron, qui contait son histoire à son ami, et qui, pour se venger, méditait de m'enlever.

M. Quin fut de son avis; en conséquence, il me fit dire qu'il voulait me parler aussi-tôt que mon rôle serait fini. J'allai le trouver avant de me déshabiller. Dès qu'il m'apperçut : Madame, me dit-il avec un air de vivacité, vous n'irez pas en voiture aujourd'hui. Je vous donnerai le bras jusques

chez vous. Je n'étais pas peu effrayée ; mais lorsqu'il m'eut dit que je serais bien escortée, qu'il souperait avec nous, ainsi que M. Thompson, mes craintes se calmèrent.

Quand je fus déshabillée, M. Quin donna ordre qu'on conduisît ma voiture les rideaux fermés, afin de faire croire que j'y étais. Quand la voiture arriva, mes gens dirent qu'ils avaient été arrêtés par un homme bien enveloppé dans une redingote ; que d'abord ils avaient fait des difficultés ; mais qu'ensuite ils s'étaient rendus ; que le monsieur avait ouvert la voiture, y avait jeté quelque chose, en jurant que si la réponse n'était pas favorable, il était déterminé à se détruire. M. Quin voulut voir la lettre ; le domestique, en la lui remettant, dit : Je suis bien sûr que le pauvre monsieur ne voulait pas du mal à miss. Il ajouta qu'il m'avait déjà remis une de ses lettres, mais que j'avais montré tant de colère qu'il n'avait pas voulu se charger de m'en donner davantage. Et quel est donc ce monsieur, repartit M. Quin ? M. Bullock, répondit le domestique. M. Quin n'en eut que plus envie de lire la lettre. C'était un jeune homme élevé à Cambridge, beau de figure, mais d'une

violence qui m'effrayait au lieu de me séduire. M. Quin, qui connaissait son père, mit la lettre dans sa poche, et se chargea de rendre ce jeune homme à la raison.

Nous ne venions que de souper, lorsqu'il arriva un commissionnaire avec une lettre. En l'ouvrant, nous trouvâmes qu'elle était de lord Byron, qui, quoique marié depuis peu à une des plus jolies et des plus aimables femmes, ne m'en faisait pas moins de fort belles offres, et terminait sa lettre en jurant que si je ne les acceptais pas, il me poursuivrait jusqu'à ce que je fusse dans les bras d'un autre. Voici la réponse que M. Quin lui fit à l'instant. Le lieutenant O-Hara présente ses complimens à lord Byron, et lui fait savoir que si jamais il ose insulter sa sœur, il n'y a ni titre ni lâcheté qui puisse le préserver de la correction qu'il lui réserve. Cet heureux impromptu effraya le lord. Un autre messager vint bientôt nous annoncer qu'il était parti. Il n'a jamais récidivé ses attaques. Lady Byron vint à la représentation qui était à mon profit, et me donna des marques de générosité, qui me furent d'autant plus agréables, qu'elles étaient une preuve de la libéralité de ses sentimens. Elle était

belle, bien faite ; elle avait un caractère doux, et joint à tout cela beaucoup de fortune. Je ne lui connaissais qu'un tort, c'était de s'être laissé prendre par les titres et la figure ; mais c'était plutôt un malheur. Elle était, disait-on, très à plaindre.

Auriez-vous jamais pu croire qu'il y eût des hommes de cette trempe ? des hommes qui brisent les liens du mariage, avant même d'avoir mis le pied sur le seuil du bonheur ? Il y en a pourtant. Dieu vous en préserve, ainsi que toutes les femmes estimables !

LETTRE XXVIII.

5 juin 17...

Délivrée de toutes les craintes que m'avaient justement inspirées les audacieuses résolutions de lord Byron, je me crus heureuse ; cependant j'eus d'autres assauts à soutenir, et cela de la part de M. Crump, l'ami de ma mère, et pour lequel elle me tourmentait sans cesse. Ils avaient ensemble une correspondance suivie depuis notre départ d'Irlande. Comme je la supposais n'être relative qu'à son commerce, je n'en étais pas étonnée.

Je me suis toujours fait un point de délicatesse de ne jamais lire les lettres de personne, même lorsqu'elles étaient ouvertes. Je ne m'étais donc point permis de jeter un coup-d'œil sur celles de ma mère. Cependant un accident me fit commettre cette indiscrétion, pour ainsi dire, malgré moi.

M. Quin, s'imaginant qu'il y avait une plus grande affluence aux comédies qu'aux

autres pièces, me donna un rôle analogue à ma figure et à mon âge. Je fus étonnée moi-même de l'aisance et de l'intelligence que je mis dans ce rôle. Devais-je ce premier succès aux applaudissemens que je recevais, ou avais-je emprunté mon assurance d'un mouvement secret de cette vanité qui me rendait si sensible à l'élégance de mes ajustemens? c'est ce que je ne saurais bien dire. Dans cette heureuse disposition d'esprit, je rencontrai George Metham. Mon premier mouvement fut d'être surprise, et mon second d'aller au-devant de lui. Cette marque de préférence ne lui échappa point; il la reçut avec un transport inexprimable.

Pendant le très-court moment de conversation que nous eûmes ensemble (car avec ma réputation de prude, je n'aurais pu le prolonger sans imprudence), il eut le temps de me dire que sa mère était morte, qu'il jouissait d'une fortune honnête, et de ses titres; que.... Je rompis là notre tête-à-tête, parce que je m'apperçus que les égards d'une personne dont l'habillement et le port annonçaient un homme comme il faut, commençaient à exciter la jalousie : mais à la fin du spectacle, il m'aborda encore, et me de-

manda la permission de me venir voir le lendemain matin. Je lui dis franchement que je ne le pouvais pas, que ma mère ne permettrait jamais les visites d'un adorateur. Il me demanda alors la faveur de recevoir ses lettres; je la lui accordai sans peine.

Cette correspondance me força de prier mistress O-Brien, qui nous avait accompagnées en Angleterre, de prendre soin de mes lettres, pour qu'elles ne tombassent point entre les mains de ma mère. Cette fille, malgré sa descendance royale, n'avait reçu aucune éducation, et ne savait ni lire ni écrire; ce qui lui fit commettre la méprise dont je vais vous rendre compte. Un jour elle trouva une lettre dans le salon, et la croyant à moi, elle me l'apporta.

Sans examiner si elle m'appartenait ou non, je la mis dans ma poche; et ce ne fut qu'en en cherchant une autre qu'elle me tomba sous la main. Je reconnus en l'ouvrant qu'elle était de cet Hibernois, le protégé de ma mère. Une phrase qui me regardait personnellement excita ma curiosité: « Et je crois, ma chère dame, que votre ai-
» mable fille ne peut pas résister au pouvoir
» de... ». Comme je n'entendais pas le sens de

cette phrase, et que je m'intéressais fort peu d'ailleurs à la totalité de la lettre, je la jetai de côté, sans en lire davantage.

Le lendemain je jouai dans une autre pièce. Après le spectacle, M. Quin m'aborda les yeux étincelans, ce que je n'avais jamais apperçu en lui, et me dit de mettre un genou en terre devant la première personne que je rencontrerais dans le foyer, que j'étais obligée de traverser pour m'aller déshabiller. Ne comprenant rien à cet ordre, la crainte et l'espérance m'agitaient alternativement : pourtant mon cœur présageait que ce pouvait être..... Vous avez déjà deviné que c'était le lord Tirawley. Dès que je le vis, je me jetai à ses pieds, en m'écriant avec une émotion inexprimable : Mon cher lord, pardonnez-moi.

Il me releva, m'embrassa avec beaucoup de tendresse ; et, à en juger par sa voix, il n'était pas moins affecté que moi. Dès le soir même il me demanda à souper : il me dit que les témoignages que M. Quin lui avait rendus de moi, lui avaient fait éprouver la plus grande satisfaction, et avaient confirmé l'éloge que lui avait fait de moi mistress -Hara avant de mourir. C'était la première

fois que j'apprenais la mort de cette respectable tante. Ma sensibilité se manifesta par des larmes.

Ma mère n'avait pas été de notre souper ; mylord m'enjoignit même de ne jamais demander qu'il la vît, ni aucune personne de sa famille, ne voulant jamais les connaître, ni leur parler. Il me donna deux bagues, l'une de prix et l'autre de fantaisie, que m'avait laissées mistress O-Hara. Je m'imaginai bien que ce n'était pas là le seul legs qu'elle m'avait fait, mais je ne pouvais pas honnêtement lui faire aucune question là-dessus.

Je me trouvai la plus heureuse des mortelles. Rentrée en grace avec les deux personnes que j'estimais le plus, et chérie par celui que je préférais à tous les autres, ma satisfaction était sans bornes.

La sensibilité fait seule nos peines et nos plaisirs, et la croyance générale est que la somme des maux l'emporte. J'aime à croire que cette phrase ne s'est accréditée, que parce qu'on oublie de mettre dans la balance les sensations qu'on éprouve en faisant des heureux. Pour moi, je les trouve si délicieuses, que je les regarde comme la source

du bonheur réel dans cette vie, et comme devant constituer notre félicité dans l'autre.

Je vais entamer un sujet qui vous paraîtra étranger à mon histoire; mais comme il est par lui-même intéressant, j'espère que vous ne regarderez pas comme perdus les momens que vous emploierez à le lire.

G... a... B.

LETTRE XXIX.

Vous devez avoir entendu parler de cette révolution, projetée en Russie, sous le règne d'Elisabeth. Il est généralement connu qu'elle était prête à s'exécuter; mais ce que peu de personnes savent, c'est la manière dont le complot a été découvert. Je vais vous en faire le récit, mot pour mot, comme je le tiens de lord Tirawley.

Ce lord, ayant resté plusieurs années à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, avait pris beaucoup d'attachement pour ces deux nations; et comme il avait été assez heureux pour rencontrer les occasions de leur témoigner son estime, elles avaient pour lui le plus grand respect. Pendant qu'il était à la cour de Russie, il observa un Espagnol se promener, pendant plusieurs jours, devant la cour de son hôtel. Emu par cet attachement qu'il conservait pour la nation espagnole, il ordonna à ses domestiques de l'inviter à dîner à la seconde table. L'Es-

pagnol accepta avec plaisir l'invitation, et paraissait bien aise de pouvoir se débarrasser, pendant quelques heures, de sa longue épée. Il y vint pendant plusieurs mois, de sorte qu'on commençait à le regarder comme de la maison.

Au bout de ce temps, il rentra un soir fort tard, et dit au domestique d'informer son excellence qu'il voudrait avoir l'honneur de lui parler. Le domestique, qui supposait que son affaire n'était pas de nature à exiger son admission pour le soir même, l'engagea à revenir le lendemain ; mais, sur ses instances, il alla trouver l'ambassadeur, qui fit entrer l'Espagnol. Il lui dit, dans sa langue : Je viens, mylord, reconnaître toutes vos honnêtetés; mais, avant que je m'explique, il faut que vous demandiez votre voiture.

Son air mystérieux ne laissa point de doute à lord Tirawley, qu'il était attaché à ce corps, si nécessaire à toutes les puissances, qu'on appelle espions.

L'ordre donné, l'Espagnol lui dit : « J'ai » formé, mylord, une liaison particulière » avec un Russe, de la suite du marquis » de Chattardy. Aussi-tôt que je sors de

» votre hôtel, je vais ordinairement pas-
» ser quelques heures avec lui. Un jour que
» je m'étais attardé, je vis, en sortant,
» une personne qui cherchait à se cacher;
» cette manœuvre éveilla mes soupçons. Il
» ne me fut pas difficile de deviner qui c'é-
» tait; mais je voulus m'en assurer. Quand
» mon ami fut de retour, je lui demandai,
» avec un air d'indifférence, si le comte
» Bestucheff, le favori de l'impératrice, se
» promenait ordinairement aussi tard. Je
» n'en demandai pas davantage pour le mo-
» ment; mais je vins le revoir le lendemain
» soir, à l'heure que je soupçonnais que le
» comte arriverait, et je n'entrai qu'après
» lui; mais au lieu d'aller chez mon ami,
» connaissant parfaitement tous les êtres de
» l'hôtel, je gagnai, sans être vu, l'esca-
» lier dérobé, et je me plaçai près du cabi-
» net où le marquis et le comte étaient à
» causer. J'entendis le dernier dire au mar-
» quis, en italien, entre autres choses, celles-
» ci: *Je crois que le plutôt sera le mieux.*
» *Les lettres seront prêtes à onze heures.*
» Je ne me souciai pas d'en entendre davan-
» tage; je courus chez mon ami, qui me
» gronda fort d'être venu si tard, parce que,

» disait-il, il avait alors autre chose à faire
» qu'à me recevoir.

» Je lui demandai pourquoi il était plus
» occupé dans ce moment-ci que dans un
» autre. A cela, il me répondit qu'il ne tra-
» hirait point son maître quoiqu'il le méri-
» tât bien, puisqu'il manquait à la promesse
» qu'il lui avait faite de le prendre avec lui.
» Je ne lui fis pas d'autres questions, de
» peur qu'il ne me demandât le secret.....
» Votre excellence sait qu'un Espagnol tient
» trop au point d'honneur, pour divulguer
» ce qui lui a été donné en confidence ».

Quel motif supposez-vous donc qu'ait eu le marquis de fuir, demanda mylord à l'Espagnol, et quelles peuvent être les conséquences de sa fuite? — Une révolution, répliqua l'espion; et si vous ne courez chez l'impératrice, l'instruire de ce que je viens de vous dire, il sera trop tard pour la prévenir. Je sais tout ce qui se trame; mais je ne puis pas en dire davantage. Mylord peut disposer de ma vie, s'il trouve que je lui en impose.

Lord Tirawley, déjà convaincu, par ce qu'il avait observé et ce qu'il avait entendu dire de tous côtés, qu'il se tramait en effet

quelque complot contre la Russie, déjà agitée par des troubles, ajouta foi au rapport de l'Espagnol. Ils montèrent tous les deux en voiture, et se rendirent chez l'impératrice, quoiqu'il fût tard, et malgré l'intempérie de la saison. L'ambassadeur anglais fut tout de suite introduit chez sa majesté, qui parut douter de ce qu'il lui disait, et qui ne céda à la conviction que lorsqu'on eut fait introduire l'Espagnol. L'impératrice voulait envoyer, sur-le-champ, des troupes pour prévenir l'exécution du complot; mais l'Espagnol s'écria : Non; il faut vous mettre en sûreté, parce qu'elles sont armées contre vous. On envoya quelques troupes pour empêcher le marquis de partir; il s'était déjà sauvé. Il n'eut cependant pas le temps de brûler ses papiers : on s'en saisit, et on les apporta au palais. Le régiment qu'on suspectait se trouva sous les armes, ce qui acheva de confirmer la trahison. La perfidie du comte favori fut bien prouvée; mais, soit par faiblesse, soit par égard pour l'attachement qu'elle avait eu pour lui, elle se contenta de l'exiler en Sibérie. Elle fit exécuter, sur-le-champ, tous ceux qui avaient trempé dans cette

infâme conspiration. Elle prit, à son service, l'Espagnol qui se nommait Rosa De Sylva, et le récompensa généreusement. Les présens qu'elle fit à lord Tirawley, dans cette circonstance, quoique d'une grande valeur, n'étaient rien pour lui, en comparaison de l'attachement dont elle l'a honoré toute sa vie.

LETTRE XXX.

Cette soirée que je passai avec mylord, fut délicieuse : la nuit qui lui succéda fut un voluptueux délire. Dans un esprit sensible aux charmes de la littérature, une conversation savante donne toujours une espèce d'extase ; comme Circé, elle désemprisonne l'ame, et la transporte dans les Champs-Elysées.

Avant de me quitter, mylord me promit de souper avec moi trois fois la semaine, et invita M. Quin à y venir aussi souvent qu'il le pourrait ; mais celui-ci aimait trop sa bouteille et ses aises pour se gêner.

Avant de me coucher, je fis part à M. Metham, du bonheur qui venait de m'être rendu ; mais il ne parut pas le goûter comme moi : cependant il feignit de partager ma satisfaction. Nous portions nos idées de l'amour à une si grande élévation, que notre correspondance respirait plus les sentimens de Cassandre et d'Orondate, que les impressions vulgaires du genre humain.

Il y avait tant de tendresse et de respect dans ses lettres et dans sa conduite, qu'il ne me vint jamais dans l'idée de réfléchir à l'imprudence que je commettais en me liant avec un homme, qui m'avait déclaré d'avance qu'il n'était pas maître de me faire sa cour dans des vues honorables. Bien plus, cet aveu, qui était pour moi une preuve de sa candeur, me tint dans une fausse sécurité. Je comptais si fort sur sa probité, dont je jugeais sur sa franchise, que je n'ai jamais songé qu'il pût avoir une idée déshonnête. Plus de femmes doivent leur perte à leur manque de défiance, qu'aux attraits du plaisir ou de la vanité. Plus elles mettent de confiance dans celui qu'elles aiment, moins elles se tiennent sur leurs gardes. L'instant de leur défaite est le premier trait de lumière; et c'est alors qu'elles voient, mais trop tard, que cette espèce de probité, chez les hommes, est aussi fragile qu'une bulle de savon.

J'étais invitée à un bal masqué. Je saisis avec empressement cette occasion de pouvoir causer librement avec M. Metham. Je lui témoignai ma surprise de ce qu'on se reconnaissait sous des vêtemens étrangers,

et la figure couverte. Il me répondit que l'éclat de mes yeux et la sympathie l'empêcheraient bien aussi de se méprendre.

Je préférais M. Metham à tous les hommes ; cependant mon attachement pour lui ne me rendait pas insensible aux autres amusemens. Le soir, je m'enveloppai dans un domino, et la tête couverte d'une capote, je me rendis au bal avec une de mes amies, déguisée en savoyarde. Comme ma compagne était trop occupée pour songer à moi, je la laissai pour aller chercher mon adorateur. Je le trouvai, examinant toutes les femmes bien habillées qui passaient, s'imaginant sans doute que j'aurais profité de l'occasion pour déployer mon goût, et pour paraître sous les formes les plus élégantes. Je l'accostai, et lui demandai quelle était la belle qu'il cherchait. Impatient de ne la pas rencontrer il m'envoya promener, en me disant tout simplement, que ce n'était pas moi qu'il cherchait. Je lui dis qu'il ferait bien d'accepter l'offre de ma compagnie, que j'avais la vanité de le croire ; qu'elle ne lui serait peut-être pas moins agréable que celle de la personne qu'il attendait. Il ne put plus y tenir ; il me quitta furieux.

Voyant que j'étais dans un spectacle où chaque fou est pour son compte, je jouai le jeu public. Je me fis chercher, je désolai mon homme, et je jouis beaucoup de son inquiétude.

J'attaquai ensuite le général Wal, ambassadeur d'Espagne, avec qui j'avais déjà eu l'honneur de causer de temps en temps. Le comte de Harlang, ambassadeur de l'Empire et de Bavière, me l'avait fait connaître. Le comte venait souvent chez lord Tirawley, qui lui faisait beaucoup de politesses; non pas à cause de ses talens, qui n'étaient que médiocres, mais par rapport à sa noblesse, à son honnêteté, et à ce qu'il paraissait se plaire dans la société des gens d'esprit, sans montrer jamais la moindre prétention. Quoique le comte n'eût pas la vue pénétrante d'un amant, il me reconnut tout de suite et me présenta au général.

Celui-ci avait des connaissances fort étendues, et la réputation d'un homme d'esprit. Il ne s'en amusait pas moins, comme un écolier, à faire des espiégleries. S'étant apperçu que M. Metham était mon admirateur, il voulut être de moitié dans le tour que je lui jouais. Il me donna le bras, et j'allai le turlu-

piner de nouveau. Ce qui rendait mes railleries plus piquantes, c'est que le général avait le visage découvert, et que par conséquent M. Metham ne pouvait nous quitter brusquement. Sans doute il supposait aussi, quoique je fusse habillée comme une vieille sorcière, que j'étais une personne de distinction.

Lord Tirawley était à un grand souper, de sorte que j'étais libre de me livrer une partie de la nuit à ma gaîté. A quatre heures il revint, et nous proposa de nous conduire si nous n'avions pas de chaperon. Ma compagne, lasse de danser, écouta avec plaisir la proposition. J'avoue qu'en mon particulier j'aurais été bien aise de rester un peu plus long-temps, mais cela ne se pouvait pas.

Cette résolution prise à la hâte, ne me laissa que le temps de dire en passant à M. Metham: Ces yeux brillans, cette sympathie qui rend tout autre renseignement inutile...... Frappé comme d'un coup de foudre, il sortit de la stupidité où l'avait jeté le chagrin de ne m'avoir pas trouvée. Il courut à la porte pour me parler, mais cela ne lui fut pas possible. Il fut réduit à se lamenter sur la perte d'une occasion qui ne devait pas se représenter de si-tôt.

Ce contre-temps, que je fis éprouver à M. Metham, me confirme ce que j'ai déjà observé, que nous ne sommes jamais plus trompés que dans l'attente des plaisirs prévus et concertés. Ce pauvre misérable, par exemple, avec quel transport n'avait-il pas appris que j'irais au bal ! Comme il avait compté les minutes qui précédaient cet instant si desiré ! Comme il anticipait les plaisirs qu'il se promettait d'une conversation d'où la contrainte serait bannie ! Quel fut le résultat de ces belles espérances ? Des anxiétés, l'impatience d'une attente vaine, les agaceries d'une vieille femme, au lieu des timides aveux d'une jeune enfant, la mortifiante découverte d'avoir été trompé. J'avoue que ce traitement avait quelque chose de cruel : mais dans tous les temps les femmes ne se sont jamais fait scrupule de mettre à l'épreuve la sincérité de leurs amans.

G... a... B.

LETTRE XXXI.

12 juin 17...

La saison du carême approchait : j'avais plus de temps à moi, et par conséquent plus de loisir de voir M. Metham. Il allait deux fois la semaine chez le comte Harlang, et je m'y rendais aussi. J'avais une si grande confiance en lui, que je ne balançais pas à aller le voir quand il était indisposé. Son respect mêlé de tendresse changea en estime et en affection le sentiment que j'avais pour lui, et qui d'abord n'était qu'une préférence.

C'est peut-être le plus heureux temps de la vie, que celui où l'on se livre à une innocente familiarité, dont les plaisirs ne sont pas troublés par les craintes de l'expérience, ni affaiblis par la satiété qui se montre aussitôt que les desirs sont éteints.

Lord Tirawley continuait toujours ses visites; et pour me mettre en état de le recevoir décemment, il partageait toujours sa bourse avec moi. Ses générosités et le béné-

fice que faisait ma mère dans son commerce, nous avaient mises à même de laisser courir mes appointemens, qu'elle croyait toujours de dix liv. sterl. par semaine : mais s'étant trouvée dans le cas de faire venir des marchandises, elle écrivit au trésorier pour lui demander ce qu'il y avait d'échu : mais il n'envoya que la moitié de la somme sur laquelle nous comptions.

Furieuse, elle m'invita à me retirer. Elle était bien aise de cette occasion de me faire quitter le théâtre, dans l'espoir d'effectuer son projet de me marier à M. Crump. Mistress O-Hara, qui connaissait ma façon de penser, avait fait tout son possible pour l'en détourner, mais ma mère n'était pas moins obstinée que sa fille. Cependant je trouvai, pour mon malheur, le moyen de frustrer ses espérances.

Mon estime pour M. Metham s'étant accrue, au point de me le faire regarder comme mon mari, je n'avais aucun scrupule d'accepter les présens qu'il me faisait sans cesse. Ma mère, qui ne s'en doutait pas, croyait que je me procurais toutes ces fantaisies avec l'argent de mylord, dont l'affection semblait croître chaque jour; mais l'en-

vie aux cent yeux ne laissa pas échapper cette circonstance douteuse. Mes compagnes n'interprétaient pas aussi favorablement ma situation actuelle. Au lieu d'attribuer, comme ma mère, la recherche de ma toilette à des moyens honnêtes, elles n'y virent que les prodigalités de M. Metham, et ne manquèrent pas d'en parler comme d'une chose certaine. Ces propos scandaleux ne venaient pas jusqu'à moi, parce que je ne fréquentais personne de la compagnie. Si j'en eusse été instruite, le sentiment de mon innocence m'en aurait fait traiter les auteurs avec le mépris qu'ils méritaient.

Cependant, celle qui avait le plus de part à cette médisance (car je ne puis appeler cela calomnie que relativement à la pureté de mes intentions), réfléchissant que si je venais à quitter le théâtre au moment où les représentations des bénéfices allaient commencer, ce serait une perte considérable pour la compagnie, m'envoya quelqu'un pour me détourner de cette idée, que l'on prévoyait pouvoir résulter du fait du directeur, qui ne remplissait que la moitié de mon attente : mais son ambassadeur eut beau mettre en jeu toute sa rhétorique, je ne

voulus point changer de résolution avant d'avoir consulté M. Quin. Nous en causâmes en effet ensemble, et il jugea plus à propos que j'achevasse la saison, qui tirait à sa fin. Sacrifiant donc mon sentiment à l'opinion de ce sincère ami, je continuai de jouer, sans même me permettre aucun murmure.

G... a... B.

LETTRE XXXII.

21 juillet 17...

Le même soir, mylord vint souper avec moi; je lui racontai mon histoire, et il parut mécontent de ce que je n'avais pas persisté dans ma résolution de quitter le théâtre. Quoiqu'il se fût réconcilié avec moi, et qu'il continuât de tenir un train qui excédait même les revenus immenses de ses places, je ne pouvais pas remarquer sans étonnement qu'il ne me faisait pas l'offre d'une pension égale aux émolumens que je retirais du théâtre: mais quelques minutes de plus expliquèrent ce mystère. Ma chère, me dit-il en me regardant avec bonté, vous ne m'aimez pas autant que vous m'aimiez il y a quelques semaines. Frappée de la vérité de ce reproche, je ne pus me défendre de rougir, de paraître confuse, et je gardai le silence. Pourquoi ne me répondez-vous pas? Si vous avez donné votre cœur à quelqu'un qui en

soit digne, je consentirai à votre mariage; mais je vous avoue que je comptais assez sur votre amitié pour croire que vous m'auriez laissé le soin de vous chercher un mari. Cette phrase réveilla mes facultés; je crus avoir deviné l'énigme de la lettre de M. Crump. Je lui répondis que rien ne pouvait me faire manquer de sincérité; que je lui avouais ingénument que sans rien perdre de l'attachement et du respect que j'avais pour lui, je me sentais de l'affection pour quelqu'un que j'en croyais digne. J'ajoutai que je le priais de ne pas me demander le nom de celui que j'aimais, avant de m'avoir donné le temps d'examiner la vraie situation de mon ame.

Mylord, qui avait entendu parler de l'histoire du carrosse et du billet, et qui savait que M. Bullock avait dit à son fils qu'il ne le verrait jamais s'il m'épousait, considérant d'ailleurs qu'il ne pouvait lui-même me donner une grande fortune, s'emporta, me dit qu'il connaissait la personne que j'aimais, et qu'il ne consentirait jamais à une pareille union.

Je ne me rappelais pas à l'instant de toutes

les circònstances qui regardaient M. Bullock, je crus que c'était sur M. Metham que portaient ses objections. Je fus donc vivement frappée et comme anéantie. Mylord resta toute la soirée de mauvaise humeur, et pour la première fois sa présence me fut à charge.

La représentation à mon profit arriva; elle ne fut pas aussi lucrative que la première. Il y avait deux raisons pour cela; l'une, que l'usage de donner des encouragemens à une débutante, avait dû presque doubler le produit de la première représentation à mon profit; l'autre, que M. Metham avait éloigné de moi tous ceux qui par un motif quelconque se seraient fait un plaisir de me favoriser.

Mylord me donnait quelques secours pécuniaires, mais du reste il ne s'occupait pas beaucoup de moi.

Quant à M. Metham, on s'en rapportait trop aux apparences.

Je vais être obligée de rappeler des événemens douloureux. Ceux qui se sont déjà passés peuvent avoir eu pour cause ma propre imprudence, mais les malheurs qui en furent les suites étaient difficiles à prévoir

Je voudrais pouvoir en dire autant de celui qui va être le sujet de ma première lettre ; mais n'anticipons pas. A mesure que j'avance, je sens la pointe du remords, et je n'ai plus, hélas ! de momens qui précèdent mon supplice.

G... a... B.

LETTRE XXXIII.

2 août 17...

Un jour mylord entra chez moi, l'air riant et l'œil étincelant de plaisir. Ma chère, me dit-il, je crois vous avoir trouvé un mari. J'espère, mylord, lui répondis-je, que vous avez rencontré mon choix.... Je n'eus pas plutôt lâché cette parole, qu'il changea tout-à-coup de contenance; et après une pause, qui ne ressemble point à celles qui, dans la musique, remplacent l'harmonie que l'art ne peut atteindre, mais une pause qui produisit une explosion de fureur, il prit un maintien pareil à celui que j'imagine qu'il aurait pris en face de l'ennemi. Il jeta une lettre sur la table avec l'air d'un Bajazet, et me dit : Lisez. J'ai donné ma parole, et ne la retirerai ni pour vous, ni pour qui que ce soit au monde. Ainsi, point de composition; je veux être obéi. Après avoir prononcé cette sentence, il se crampona à sa chaise pour me laisser lire la lettre à mon aise.

S'il avait employé la même autorité pour me faire accepter l'homme de mon choix, je crois que je l'aurais également refusé. Je suis ennemie de toute violence; et quoique personne ne sente mieux que moi la nécessité d'une subordination légitime, j'y résisterais avec opiniâtreté, si elle ne m'était pas imposée avec douceur.

La lettre était de M. Crump. J'y vis que mon mariage avait été arrêté avec lui avant que mylord quittât Dublin. Il lui disait qu'il arriverait le lendemain, et qu'il se présenterait chez moi.

J'avais d'abord envie de féliciter ma mère sur la réussite de son projet; mais, par réflexion, je crus qu'il valait mieux attendre que j'en eusse causé avec M. Metham. Je lui écrivis donc une lettre, et la disposition où je me trouvais lui valut l'aveu qu'il était le centre de mes affections. Il avait bien acquis jusqu'ici le droit de soupçonner mes sentimens pour lui, mais je ne les lui avais jamais déclarés positivement.

Il est convenu depuis que la joie et la douleur que ma lettre avait introduites à la fois dans son cœur, avaient pour quelques instans anéanti ses facultés, mais qu'ensuite la

colère avait remplacé ces deux sentimens. Pour moi, l'indignation avait tari la source des larmes; et comme je devais la peindre dans mon rôle du soir, j'obtins plus de succès que jamais.

Me voici arrivée à la crise la plus importante de ma vie, et qui devait décider de mon sort à venir. Je frémis quand j'y pense. Au commencement du cinquième acte, M. Metham me supplia de sortir pour me dire deux mots; j'y consentis : mais je ne fus pas à la porte qu'il me prit dans ses bras, et me porta dans une voiture qui m'attendait.

Je fus si surprise de cet enlèvement imprévu, que je perdis tout usage de la réflexion : revenue à moi, je lui avouai ingénument que ma tendresse pour lui était telle, que je n'étais ni fâchée ni offensée de sa démarche. Il éprouvait bien d'autres sensations : la crainte de me déplaire avait décoloré son teint; mais me voyant moins mécontente qu'il ne l'appréhendait, des idées plus agréables réchauffèrent son sang glacé.

La terreur, l'amour, le ressentiment qui tour-à-tour agitaient mon ame, en bannirent pour l'instant tout retour sur moi-même; mais bientôt la réflexion reprit son em-

pire. Tantôt je me blâmais d'avoir cédé à l'ardeur de mon amant, et tantôt je me reprochais de douter qu'il entretînt mon ivresse. Le spectacle ayant été interrompu par ma fuite, je fus bientôt le sujet de différens paragraphes dans les papiers publics.

Essayer d'obtenir le pardon de mylord, eût été une tentative aussi inutile, que de vouloir transporter le colosse de Rhodes. Il aimait encore les femmes, et avait alors un attachement qui rendait la réconciliation moins facile que jamais.

L'affection de M. Metham devint d'autant plus forte, que je ne lui avais laissé aucun doute sur la mienne. Il me présenta à sa sœur et à tous ses amis. Le respect et les soins qu'il avait pour moi, persuadaient à tout le monde que son intention était de m'épouser.

Je ne pouvais pas me flatter non plus de rentrer en grace avec ma mère. Elle avait contracté toute la sévérité des méthodistes, dont elle avait embrassé la secte. J'écrivis à miss O-Hara, qui m'apporta sur-le-champ tous mes effets. Ma mère s'imaginant que je ne devais pas avoir besoin d'argent, jugea convenable de se consoler de mon absence avec celui qui me revenait. de mes appoin-

temens. Je croyais que mon enlèvement me vaudrait un beau-père : mais M. Crump s'en retourna en Irlande sans femme.

M. Quin s'était toujours opposé au projet de mylord, relativement à mon mariage avec M. Crump ; mais mylord ferma la bouche au meilleur de mes amis. Il m'écrivit pour me dire que, par condescendance pour mylord, il ne viendrait pas me voir tant que je resterais à la ville.

Miss Saint-Leger me tenait fidelle compagnie, parce que le major Burton, qui lui faisait la cour, l'avait bien assurée que M. Metham m'épouserait. J'étais moi-même prévenue en faveur de sa probité ; mais par malheur, je ne lui connaissais pas un défaut qui m'aurait sans doute inspiré plus de défiance. Sous les dehors de la plus grande constance, personne n'était plus capricieux.

Les femmes qui commettent leur innocence à l'honnêteté d'un homme, n'ont pas seulement à courir le risque de la satiété, mais encore celui de la légéreté ; faible si naturel aux hommes, que les quatre-vingt dix-neuf centièmes en sont atteints : la légéreté leur fait faire des sermens, dont la jouissance vient bientôt les affranchir.

LETTRE XXXIV.

15 août 17...

Après un court séjour à Londres, nous partîmes pour Yorck. M. Metham y loua une maison très-riante, qui lui avait autrefois appartenu. Elle tenait à un monastère de religieuses. Ce voisinage fut pour moi une source de consolations. Mon amant ne perdait rien de sa tendresse, mais son père et la société me l'enlevaient souvent.

Je me trouvai donc fort heureuse de faire connaissance avec le chapelain. Cet homme honorait le sacerdoce. Personne n'avait plus d'instruction et de bon sens que lui. Il préférait les douceurs de la retraite et de la liberté, aux emplois auxquels il aurait pu prétendre dans le monde. Ce fut à ses leçons que je dus mon retour aux sentimens qu'on m'avait inspirés dans le couvent de Boulogne ; et ces sentimens ramenèrent dans mon sein le calme et la satisfaction.

La religion est le seul port où l'ame long-

temps balottée par les vicissitudes de la vie, puisse jeter l'ancre avec sûreté.

D'abord les dames du couvent firent difficulté de me voir : mais persuadées que M. Metham m'épouserait, elles me reçurent avec bonté, et bientôt avec amitié. Elles joignaient à une piété exemplaire, cette aimable gaîté qui accompagne toujours l'innocence et la vertu. Leur société devint pour moi une source de bonheur qui compensait, en quelque sorte, l'absence de l'homme que j'aimais le plus : je dis en quelque sorte, parce qu'il n'y a que la pruderie qui puisse nous faire jeter un voile sur nos passions. J'avoue ingénument que pour une ame éperdue d'amour, toutes les jouissances ne sont rien, comparées aux plaisirs factices de l'imagination, et aux douces chimères de l'espérance.

Il y avait sur la terrasse une porte condamnée et que j'obtins de faire ouvrir, afin de pouvoir jouir de la société de ces dames toutes les fois que les absences de M. Metham me la rendraient nécessaire. Elles devenaient de plus en plus fréquentes. Il s'adonnait plus que jamais aux plaisirs de la chasse, et était quelquefois sept semaines sans rentrer chez lui. Il est vrai qu'il m'écrivait des lettres plei-

nes de tendresse : mais j'y remarquais plus le ton de la bonne éducation que celui de la sincérité.

Pour vous distraire du triste récit dont je vous entretiens depuis quelque temps, je vais vous faire part d'une petite anecdote où mon amour-propre fut passablement humilié. Un visiteur vint un jour dîner ; il paraissait avoir toujours un œil sur moi. D'abord j'y fus sensible comme à un premier mouvement que je ne devais reprocher qu'à mes charmes ; mais voyant qu'il ne changeait pas de maintien, malgré ma réserve, je m'en offensai, et je m'en plaignis à M. Metham, qui me plaisanta sur ma susceptibilité ; puis il me dit que cet œil qui m'offensait si fort, était pourtant bien innocent, qu'il était immobile tout le jour, et que la nuit il reposait tranquillement sur la table. Ma vanité eut beau murmurer, je finis par rire avec l'auteur de cette singulière remarque.

Le 4 décembre je me trouvai si mal, que ma femme-de-chambre, croyant que j'allais accoucher, envoya chercher M. Metham qui était absent. Il vint, et voulut faire appeler un homme de l'art, ce à quoi je ne voulus point consentir. Il vint me faire une seconde visite.

Ma fausse modestie fut prête à me rendre encore un fort mauvais service ; elle m'avait empêchée, lorsque je fus enlevée par le comte, de consentir à justifier de mon innocence, et maintenant elle faillit me coûter la vie, car elle me fit cacher mes douleurs jusqu'à l'instant où la nature fut plus forte que ma résolution. Puisque les femmes ne sont pas assez instruites pour être d'aucune utilité dans les circonstances épineuses, je crois qu'on est très-coupable de sacrifier à une pudeur mal entendue, et sa propre vie et celle de son enfant.

Au bout de onze jours j'accouchai d'un fils. M. Metham fut au désespoir jusqu'à ce qu'il me sût hors de danger. Il avait écrit à ma mère, qui céda aux instances qu'il lui faisait de se rendre auprès de moi ; et c'est sûrement à ses soins que je suis redevable de la vie. Elle sollicita de M. Metham une promesse de mariage ; et ce ne fut qu'après l'avoir obtenue, qu'elle se réconcilia avec moi, et exerça envers mon fils tout ce que la tendresse maternelle pouvait inspirer.

G... a... B.

LETTRE XXXV.

24 août 17...

Dans le temps de mes couches, je reçus une lettre de M. Quin, par laquelle il me faisait des excuses de ce qu'il avait paru me négliger, et m'engageait à venir promptement à Londres, parce qu'il avait fait, pour moi, un engagement qui compenserait celui de l'hiver précédent. Il était de sept liv. sterl. par semaine, sans compter les bénéfices, et devait commencer à l'ouverture du spectacle.

M. Metham, qui s'ennuyait d'une vie paisible, me pressa fort d'accepter cette offre; et moi, j'employai tous les moyens possibles pour le déterminer à me laisser dans une retraite où j'étais si heureuse, et où nous faisions si peu de dépenses. Je n'avais jamais été accoutumée à tenir une maison, mais je m'y étais si fort appliquée, et j'étais devenue si bonne ménagère, que

notre table ne nous coûtait pas trois guinées par semaine. Ni la raison, ni cet ascendant que je me flattais d'avoir, ne gagnèrent rien sur lui. Il eût été avantageux pour nous que j'eusse réussi ; mais le sort en avait décidé autrement. D'autres tribulations m'étaient encore réservées. Qu'il est heureux pour les mortels d'être aveugles sur l'avenir !

Ma convalescence, qui fut longue, nous empêcha de partir avant le mois de février. En arrivant, nous descendîmes dans un hôtel garni, d'où j'envoyai chez M. Quin, qui vint sur-le-champ me voir. Il me dit que le public, instruit de mon retour, avait déjà loué des loges pour plusieurs représentations. Il m'apprit aussi que lord Tirawley était retourné en Irlande. Je comptais trop peu sur les probabilités d'un pardon de sa part, pour ne pas être flattée de cette nouvelle. La fermeté de caractère est certainement une vertu recommandable, et l'inconstance une grande faiblesse ; mais elle nous impose de réfléchir mûrement sur toutes nos démarches ; et lorsqu'elles ne s'écartent point de cette droiture, qu'il ne faut

jamais perdre de vue, rien ne doit plus nous empêcher de suivre ce qui a été ainsi sanctionné par la raison.

Ce caractère immortalisa les héros de Sparte et de Rome, tandis que le défaut contraire éloigna presque toujours de la gloire, les grands hommes d'Egypte et d'Asie. La fermeté fut de tout temps la base de ma conduite, et la source de mon infortune. Cependant, j'avoue hautement que je ne me suis jamais repentie de ma persévérance, quoiqu'elle m'ait privée, pendant plusieurs années, de toutes les douceurs de la vie.

A propos de fermeté, voici un événement affreux arrivé à Lyon; je le tiens de Charles Stowsend.

La comtesse de ** avait empoisonné son fils aîné, pour faire passer sur la tête du cadet qu'elle chérissait, tous les titres et les biens de la famille. Convaincue de ce premier crime, elle fut prise et jetée dans un cachot. Dans le cours de son procès elle subit plusieurs questions, sans qu'aucun aveu sortît de sa bouche. Son étonnante fermeté avait fait une telle impression sur les spec-

tateurs, qu'ils lui auraient volontiers accordé les honneurs de la canonisation, lorsqu'au grand étonnement de tout le monde, le fils, à qui on donna aussi la question, avoua toutes les circonstances du crime. On l'avait placé à côté de sa mère, jusqu'à ce qu'il fût revenu des douleurs du supplice provisoire qu'on lui avait fait subir, pour en tirer, s'il était possible, d'autres particularités. Alors la comtesse tire un couteau, et l'enfonce dans le sein de son fils chéri, en disant, à haute voix : Meurs, fils indigne d'une telle mère! Les juges et les spectateurs furent si consternés de ce coup inattendu, qu'on n'eut pas assez de présence d'esprit pour empêcher qu'elle se donnât elle-même la mort.

Mes succès au théâtre surpassèrent le pronostic de M. Quin. J'étais obligée de jouer souvent : ma santé en fut tellement altérée, que je fus déclarée en consomption. M. Quin me conseilla d'avoir recours au docteur Thompson, pour lequel il avait beaucoup de confiance. Cet enfant d'Esculape était pour ainsi dire né avec la science de son art; et sans avoir reçu l'éducation des écoles, sa pratique heureuse faisait

honte à l'érudition du professeur. En peu de temps il me rendit la santé, et à M. Metham, l'usage de la raison qu'il avait presque perdue, à force de s'imputer la cause de mon indisposition.

G... a... B.

LETTRE XXXVI.

8 septembre 17...

Les dépenses dans lesquelles s'était jeté M. Metham, l'obligèrent de retourner à la campagne. Il m'avait présenté un aimable Français, le marquis de Verneuil, et une madame Brillant, actrice de cette nation, qu'on avait fait venir pour établir, à Londres, une comédie française.

J'avais, de nouveau, contracté le goût pour la dépense, et quoique je sentisse fort bien que je ne pouvais pas aller de pair avec mes connaissances, je n'eus pas le bon esprit de me ployer aux événemens, je louai une maison à Richemont. Le motif qui excusait à mes propres yeux cette folie, était le voisinage de lord Tirawley, qui, revenu depuis peu en Angleterre, demeurait dans ce charmant village. La connaissance que j'avais de son inflexibilité, n'avait pas chassé de mon esprit tout espoir de réveiller son attachement pour moi, et de rentrer dans ses

bonnes graces. J'avais d'autant plus lieu de m'en flatter, que M. Metham était absent, et que, m'ayant laissé la garde de ses deux neveux et de sa nièce, on devait croire que, si je n'étais pas déjà sa femme, je la deviendrais sûrement.

Les comédiens français furent si mal accueillis, qu'ils avaient à peine de quoi subsister. J'ouvris pour eux une souscription, qui rapporta une somme considérable ; mais, par une chaîne de circonstances fâcheuses, mistress Brillant resta dans la détresse. Je lui offris mon appartement de ville, qu'elle accepta, jusqu'à ce qu'elle eût contracté un engagement dans les compagnies de son pays.

Peu de temps après mon arrivée à Richemont, j'eus le bonheur de voir s'effectuer ma réconciliation avec lord Tirawley. Ce fut d'autant plus heureux pour moi que j'avais le plus grand besoin de ses secours ; car, malgré mes appointemens qui étaient considérables, les produits de mes bénéfices qui l'étaient aussi, et la générosité sans bornes de M. Metham, je me trouvais fréquemment sans une seule guinée ; circonstance douloureuse, sur-tout pour un caractère tel que le

mien, et pour un cœur qui ne connaissait point de satisfaction égale à celle de soulager les malheureux. De tous les plaisirs, celui de secourir ses semblables est sans contredit le plus doux. Celui qui donne, et celui qui reçoit est heureux ; et s'il y a, entre les deux, une supériorité de jouissances, elle est pour celui qui confère le bienfait. Je ne dois donc prétendre et je ne prétends pas, en effet, à aucun mérite pour les secours qu'il m'est arrivé de répandre ; je n'ai fait que céder à l'impulsion impérieuse de mon cœur.

Le marquis de Verneuil était aimable.... quoique d'une académie. Mylord, à qui je le présentai, fut fort content de sa société ; de sorte que ma petite maison ne désemplissait pas. J'avais aussi, avec moi, miss Hilyard, fille naturelle de lord Cavendish. Une anecdote de sa mère peut servir à développer le caractère de la duchesse de Quensberry. Elle avait l'honneur d'être une des femmes de cette duchesse. Un jour mylady lui dit, en la regardant fixement, qu'elle la renverrait d'auprès d'elle, si elle ne consentait à ce qu'elle allait lui proposer. La pauvre femme, qui voulait tout-à-la-fois lui plaire

et garder sa place, lui répondit qu'elle lui obéirait si cela était en son pouvoir. Elle ne fut cependant pas peu étonnée de s'entendre donner l'ordre de se faire arracher, tout de suite, les dents du devant de la mâchoire inférieure. En vain, elle eût fait des remontrances : elle connaissait trop bien sa maîtresse pour se flatter qu'elle renonçât à ce cruel projet; elle se soumit donc à faire le sacrifice de sa beauté. Le dentiste n'en avait encore arraché qu'une d'en-haut et une d'en-bas, lorsque la duchesse, touchée de ses cris douloureux, voulut bien faire cesser l'opération.

Un jour, le marquis proposa de jouer des pièces françaises; toute la société accepta, et dans peu, nous fûmes en état d'exécuter *Andromaque*, *Zaïre* et *Athalie*.

Cette folie nous jeta dans beaucoup de dépenses ; car non-seulement nous invitâmes la noblesse et tout le voisinage, mais nous les traitâmes avec ce que la saison pouvait fournir de plus délicat. Malgré cela, je me trouvais aussi heureuse que si j'eusse été Athalie elle-même, pour fournir à toutes ces dépenses. Le marquis s'était chargé de la salle, des lumières, de la mu-

sique, du vin et des domestiques; moi, des habillemens, des fruits, du thé, &c., &c., et je ne fus pas peu surprise de me voir présenter, à la fin de la pièce, en manière d'épilogue, un mémoire de trois cents liv. sterling.

Mais je passai aisément sur cette bagatelle, par la certitude qu'on m'avait donnée, que si, l'été d'ensuite, je voulais faire un voyage à Paris, non-seulement j'éclipserais M^lle Dumesnil et M^lle Gossin, mais que je captiverais encore le monarque lui-même. J'aimais sincèrement M. Metham : j'eusse refusé pour lui le sort d'une Maintenon. Cependant l'aspect flatteur d'un roi recevant, de mes charmes, les chaînes qu'il donnait à l'univers, et d'une femme dédaignant les faveurs briguées par la plus galante et la plus superbe cour, enivrait mon imagination d'une suite d'idées si agréables que, ne me contemplant déjà que comme une reine, à peine mon attention daignait-elle se reposer sur un misérable mémoire de trois cents liv. sterling.

M. Metham, de son côté, avait éprouvé des malheurs : il m'écrivit qu'il ne pouvait plus avoir de maison à la ville; que son père

avait l'injustice de refuser obstinément son approbation à ses extravagances, que même son retour devenait très-incertain. Il ajoutait que M. Garrick faisait un grand éloge de mes talens ; qu'ainsi il m'invitait à ne prendre qu'un appartement garni, jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'argent pour se tirer d'embarras.

Pour la première fois, je l'avoue, je commençai à m'occuper d'affaires pécuniaires. J'étais fort endettée ; et quoique mon âge garantît ma liberté, j'étais révoltée de me sentir dans l'impuissance absolue de remplir mes engagemens. Je n'avais plus rien à espérer de mylord Tirawley, qui se disposait à partir pour son gouvernement, où sa présence était nécessaire pour diriger les réparations à faire dans les forteresses ; et quand bien même il eût resté en Angleterre, son goût pour la dépense l'avait mis dans l'impossibilité de fournir aux miennes. Vers le même temps, un des neveux de M. Metham tomba malade ; comme je lui étais infiniment attachée, il absorba tous mes soins. Ma meilleure amie était partie ; le marquis de Verneuil était allé joindre M. Metham, à Scarborough, d'où il devait revenir bientôt

m'apporter de l'argent, et des nouvelles de mon amant et de mon fils.

Tout semblait conspirer à me plonger dans la mélancolie ; et comme mon caractère ne se portait jamais qu'aux extrêmes, j'annonçai bientôt des dispositions au marasme, dont mes amis craignirent les suites.

Quand le petit bonhomme fut guéri, je me rendis à la ville. C'était dans la saison où Londres était désert, et par conséquent très-triste. Je me mis dans la tête d'aller voir la terre de mon grand-père : en conséquence, j'envoyai retenir un logement au Mont-Sion, endroit qui, sans le mariage imprudent de ma grand'mère, devrait m'appartenir aujourd'hui.

J'avais remarqué plusieurs fois un jeune garçon, qui avait la figure douce et l'air misérable, et qui était alors au service d'un pauvre musicien, logé en face de chez moi ; je lui fis demander s'il cherchait une place. Accablé de misère et à demi-mort de faim, il ne déguisa point son desir de changer de position, et je me l'attachai. Tout ce que je pus savoir de son histoire, c'est qu'il était de Bruges en Flandre ; mais il avait quelque chose de si distingué dans ses manières et

dans sa conduite, que, quoiqu'il fût destiné à faire le gros de l'ouvrage, mon domestique se faisait un plaisir de l'aider.

Il ne fut pas long-temps à me témoigner sa reconnaissance par les soins les plus assidus. Il mettait tant de zèle à me plaire, qu'il me rendait presque dès honneurs divins.

Persistant dans la résolution d'aller à Tumbridge, je crûs que ce serait déroger à ma dignité, si je voyageais sans un atelage. J'envoyai donc louer quatre chevaux bais, et je partis dans mon carrosse à six chevaux, avec deux femmes et deux laquais. Je pris Virgile pour m'amuser dans la route; et jouissant, par anticipation, des plaisirs que me promettait la conquête infaillible d'un personnage aussi puissant que le roi de France, je ne me comparais déjà à rien moins qu'à une reine de Carthage..... O vanité! que tu as d'empire sur les femmes!...

Nota. On trouvera des détails précieux sur la troupe des comédiens français dont cette lettre fait mention, dans les Mémoires de *Monnet*, leur directeur. — Cet ouvrage a pour titre *Mémoires de Jean* Monnet, *ou Supplément au Roman Comique*. Il se trouve à Paris chez Lavillette et compagnie, libraires, rue Saint-André-des-Arts, n°. 46, 2 vol. *in*-8°. Prix 3 francs.

LETTRE XXXVII.

13 septembre 17...

Arrivée à Tumbridge, le premier succès de mes brillantes idées, fut une mortification d'autant plus amère que mon imagination y était moins préparée : preuve certaine que ses rêves tournent toujours au détriment de notre félicité réelle ! En vérité, je ne crois pas avoir été en ma vie plus humiliée que je le fus dans cette occasion.

M. de Saint-Leger, intime ami de M. Metham, et mon ancienne connaissance, fut le premier à me venir voir. Aussi-tôt qu'il entra, je fus au-devant de lui; et je m'apperçus qu'un froid respect remplaçait chez lui la gaîté avec laquelle il avait coutume de m'aborder : je m'empressai de lui en demander la raison. Il me dit qu'il avait fait sa cour à miss Bulter, et qu'il espérait l'épouser sous peu de jours; que le motif de sa visite était une demande que lady Bulter

l'avait chargé de me faire. Il s'agissait de savoir si j'étais réellement mariée avec M. Metham, comme on le prétendait; que, dans le cas contraire, elle se voyait dans l'impossibilité de me recevoir.

Ma vanité fut terrassée par ce coup imprévu. Toutes mes vaines idées s'évanouirent en un clin d'œil. Je ne me vis plus que comme un être méprisable, indigne de la protection de la meilleure des femmes. Revenue à moi, je le remerciai de sa visite qui m'épargnait une mortification publique. Je le priai de présenter mes respects à ces dames, et de leur dire que je serais toujours reconnaissante des marques de bonté et d'amitié dont elles m'avaient honorée; et qu'étant incapable de les tromper, je ne leur cachais point que j'avais tout lieu de croire que M. Metham m'épouserait; mais que je n'étais pas encore sa femme.

M. de Saint-Leger, persuadé que ma franchise trouverait grace devant ces dames, m'engagea à attendre l'événement. Il me dit qu'il leur ferait part de ma sincérité sans exemple, et qu'il viendrait me voir le lendemain matin.

J'étais déterminée à partir pour Londres;

les événemens du soir m'affermirent encore plus dans ma résolution. Des amis, instruits de mon arrivée, vinrent me voir, et me proposèrent de jouer pour faire quelque diversion à mon chagrin; j'acceptai la proposition; elle me coûta cher. Le jeu terminé, il ne me restait que deux guinées de deux cents et plus que j'avais apportées, et il fallait que j'en donnasse six pour mon logement.

Le lendemain matin, je me mis en marche avec une seule guinée dans ma bourse, moins épuisée encore que mon esprit. J'étais si humble, que je ne pouvais plus faire aucune comparaison de moi avec la reine de Carthage. Ainsi finit mon aventure de Tumbridge.

En revenant, je fus obligée d'avoir recours à ma suivante, mistress O-Bryen, pour payer mon dîner. Cette descendante d'aïeux couronnés, non-seulement m'assista de sa bourse, mais me donna encore toutes les consolations possibles. Elle ne pouvait pas ne point voir combien j'étais affectée de ce qui s'était passé à Tumbridge. Elle essaya de me ranimer, en m'assurant qu'elle ne doutait point que l'été prochain je serais amplement dé-

dommagée de tous mes soucis, par la réputation que je me ferais en France; car, madame, me disait-elle, ne serez-vous pas regardée comme la plus vertueuse des femmes en refusant les offres d'un roi de France? Oui, madame, vous serez considérée comme un modèle de vertu.

Cette observation, faite à propos, ranima mes esprits abattus, et me remit presque à la même hauteur où je m'étais placée dans mon ridicule voyage. Qu'il est heureux pour nous autres femmes, que les humiliations les plus mortifiantes ne laissent sur nos cœurs que des traces légères que l'officieuse vanité est toujours prête à effacer! Pourtant ce dangereux conseiller de l'amour-propre n'est pas toujours fatal à notre bonheur; il peut quelquefois enfanter dans un cœur altéré par le sort, des projets nobles et grands, et lui donner même le courage de les exécuter.

Dès le soir, je rentrai à la ville sans un shelling dans ma bourse pour payer les quatre chevaux que j'avais crus nécessaires à ma pompe. J'envoyai aussi-tôt chez M. Brudnell, mon payeur, qui me fit passer tout de suite vingt guinées.

Mon petit Flamand était à la porte à atten-

dre le retour du message pour reconduire les chevaux, lorsque deux messieurs passèrent, et regardant l'équipage, demandèrent à qui il était. L'enfant, choqué, répondit : A ma maîtresse. L'autre monsieur repartit : Je voudrais bien savoir qui les paiera? Le pauvre Pierre, révolté de l'injure qui m'était faite, vint les larmes aux yeux m'en instruire. Je lui dis qu'il était un fou, et qu'il aurait dû leur répondre qu'il leur appartenait.

Le commissionnaire ne revenant point, la voiture était toujours à la porte, et Pierre à son poste. Quand les messieurs repassèrent, Pierre les entendant faire la même observation, leur répondit, sans hésiter : Elle est à vous, messieurs. Un d'eux prit la balle au bond; et sans autre cérémonie, monta dans mon appartement. Je ne fus pas moins surprise que Pierre d'une si singulière visite. C'était M. Fox, accompagné de son secrétaire. Je tressaillis à sa vue, parce que je ne l'avais jamais connu, quoique j'eusse été présentée à sa femme par le fils du comte d'Albermale. Elle m'avait honorée de sa bienveillance.

G... a... B.

LETTRE XXXVIII.

26 septembre 17..,

M. Fox, en se présentant, me dit qu'il espérait que la singularité et la tentation irrésistible plaideraient en sa faveur. Son secrétaire le suivait avec l'humble contenance de l'infériorité. Dans cet intervalle, mon messager était venu, et j'avais renvoyé les chevaux. Le hasard m'amena le général Wall et le comte Harlang; la conversation devint alors générale.

M. Fox, en se retirant, me demanda la permission de me venir voir, pour se distraire, disait-il, de l'absence de lady son épouse. Je n'étais pas instruite alors des vertus de ce grand homme. Il est certain que si sa réputation m'eût été connue, j'aurais accepté l'honneur qu'il voulait bien me faire; mais par respect pour mylady, je lui répondis froidement que je me tiendrais très-honorée de ses visites. Celle-ci, amenée par

l'extravagance, se termina par de froides civilités.

Après qu'il fut parti, leurs excellences me témoignèrent de la surprise de s'être rencontrées avec M. Fox, ne l'ayant jamais vu chez moi, quoiqu'elles y vinssent très-souvent. Je leur racontai l'histoire avec la même simplicité qu'elle était arrivée. Le général s'en amusa beaucoup, mais le comte n'en fit que sourire. Il demanda si, connaissant ma situation, il m'avait offert de l'argent. Cette question m'embarrassa; je ne pouvais concevoir qu'il supposât M. Fox capable d'une malhonnêteté aussi marquée. Je le lui témoignai, mais il ne me répondit que par une interjection qui exprimait son incrédulité.

Comme on dressait la table de jeu, en attendant deux dames que j'avais fait inviter à souper, ces messieurs s'amusaient à regarder une garniture de cheminée, dont le comte m'avait fait présent. Ils apperçurent sur une figure un papier qui ressemblait à un billet de banque. Comme je leur avais dit que je n'avais que vingt guinées, ils me demandèrent si j'avais connaissance du papier qui était là. Sur ma réponse négative, ils

l'ouvrirent, et trouvèrent que c'était un billet de cinquante liv. sterl.

Je ne doutai point que M. Fox n'eût pris ce moyen de me secourir, sans offenser ma délicatesse. Cependant j'étais déterminée à le lui renvoyer; mais le comte, sans doute par un mouvement de générosité noble, m'en empêcha. Il m'observa que ce serait faire un affront à M. Fox. Ne l'auriez-vous pas accepté le jour de votre bénéfice? Pourquoi donc le refuseriez-vous actuellement? Pourquoi montrer plus de scrupule dans votre chambre que sur le théâtre, et pour M. Fox que pour le général, que pour moi et que pour tant d'autres qui ont offert un tribut légitime à vos talens, sans annoncer aucune prétention sur votre personne? Convaincue par un argument aussi irrésistible, je gardai le billet.

A la fin de la soirée, je me trouvai encore cinquante guinées de plus, que j'avais gagnées à MM. les officiers du corps diplomatique. Avant de nous séparer, le général, le comte et moi, convînmes de lever une banque de Pharaon, de société avec le marquis de Verneuil, qu'on attendait incessamment, et cela un mois avant l'ouverture du

spectacle, à la charge de le continuer après, mais plus rarement. Je n'étais pas en argent, mais j'avais des diamans que je me décidai à engager pour faire les mille guinées auxquelles se montait ma part dans la banque. J'allai, en attendant, passer quelques jours à Richemont.

LETTRE XXXIX.

17...

A mon retour, je trouvai les ambassadeurs toujours disposés à lever la banque. Déterminée à tenir un grand ton tant qu'elle durerait, je pris un nommé Gonadu, le plus fameux cuisinier français du temps; et je pris également à mon service sa femme comme femme-de-chambre.

J'empruntai quelqu'argent pour compléter ma part de la banque; vous vous imaginez bien que nous allâmes grand train. C'était toujours le marquis de Verneuil ou moi qui étions banquiers, et nous n'étions pas moins heureux l'un que l'autre. De tous les ponteurs il n'y avait que le marquis de Gramby qui prenait de l'humeur de notre bonne fortune, sans doute parce que son amour-propre se trouvait blessé, car il ne tenait pas plus à l'argent que moi.

Une lettre de M. Metham m'apprit qu'il ne reviendrait pas avant Noël. Nous avions

doncencore quelque temps à faire durer notre société. Nos petits soupers, nos parties fines nous attiraient tous les gens à la mode, et me procurèrent en femmes quelques bonnes connaissances.

En peu de temps, le gain de la banque fut si considérable, que non-seulement je retirai mes bijoux et payai mes dettes, mais même qu'il me resta, tous frais faits, quelques centaines de guinées. Le général et le comte m'envoyaient souvent du vin, du chocolat, &c. de sorte que j'aurais indubitablement fait ma fortune, si le théâtre eût tardé plus long-temps à s'ouvrir.

A cette époque je perdis ma fidelle O-Bryen, dont la mémoire me sera toujours chère. Elle était non-seulement bonne domestique, mais encore excellente amie : quoiqu'elle se prêtât à mes faiblesses, elle n'en prenait pas moins sur elle de me représenter mes torts avec une douceur qui lui donnait sur moi un empire, que je lui voyais prendre avec plaisir : empire qu'elle disputait même à ma mère, dont le caractère violent n'obtenait jamais rien de moi.

Ce fut aussi à-peu-près vers le même temps, que le marquis de Verneuil partit pour Paris.

Le retour de M. Garrick à Londres, m'obligea de m'occuper de mon état avec une exactitude qu'il n'exigeait des autres, que parce qu'il ne s'en écartait jamais lui-même.

On ouvrit le spectacle par Roméo et Juliette, qu'on donna si souvent, que le public en était rassassié.

Dans le cours de ces représentations, on vint me dire un jour au théâtre, qu'un monsieur et une dame demandaient à me voir. Le monsieur s'annonça lui-même, et me dit: Je suis Gansel, le père de Gansel, capitaine des gardes; j'ai été obligé de refuser une place dans le parlement, à cause de la goutte dont j'ai de fréquentes attaques: vos talens et votre manière de vivre, m'ont inspiré, ainsi qu'à ma femme, le desir de me lier avec vous.

La singularité de cette visite, et l'honnête simplicité de ce vieillard, me firent tant de plaisir, que je promis d'aller les voir le lendemain: mais il n'y eut pas moyen de me défendre d'aller le soir même souper chez eux. En une demi-heure nous eûmes l'air d'anciennes connaissances que le hasard réunissait. La vraie politesse ne s'identifie pas toujours avec la cérémonie qu'on lui supplée

quelquefois : des manières engageantes parce qu'elles sont aisées, de la franchise, de la simplicité, voilà les caractères distinctifs de l'urbanité. Il n'y a que les petits esprits qui tiennent aux formalités toujours équivoques.

M. Gansel avait de l'esprit naturel, des connaissances acquises, et avait beaucoup voyagé. Son genre en littérature était la critique ; mais il était sincère et généreux, et dédaignait la flatterie au point qu'il n'en aurait pas su prendre le ton, même avec un souverain : je dus donc me trouver heureuse de pouvoir cultiver sa société.

Mistress Gansel reconnaissait le mérite de son mari ; elle lui était soumise en raison de l'estime qu'elle avait pour lui, et par conséquent ne s'occupait guère que de ses affaires domestiques : elle était enfin ce qu'on appelle une bonne femme de ménage. Cette liaison agréable quoique nouvelle, prit insensiblement tous les caractères de l'amitié. Elle deviendra, hélas ! la plus malheureuse époque de ma vie.

A son retour, M. Metham me trouva engagée dans cette nouvelle liaison. Le plaisir de me voir admirée comme la première actrice, en flattant sa vanité, augmenta, s'il est

possible, son affection. Ma mère et mon fils étaient aussi revenus avec lui. Ma maison se trouvant trop petite, je leur louai un appartement dans mon voisinage.

En rompant la banque du Pharaon, j'avais prudemment renvoyé mon cuisinier, en lui promettant de le reprendre si jamais ma situation me le permettait. J'avais remplacé mon O-Bryen par une dame qui avait été au service d'une dame de qualité. Elle était de ces domestiques civiles, mais malhonnêtes, qui n'aurait pas su dire une vérité dure à sa maîtresse, mais qui s'en serait vengée en la déchirant incognito. Elle ne s'occupait bien que de M. Metham, à qui elle voulait plaire, et faisait assez peu d'attention à tout ce que je pouvais lui commander; mais comme j'avais conservé auprès de moi madame Goundu, j'avais peu d'occasions de remarquer ses défauts.

Un événement imprévu me priva bientôt aussi de mon petit Pierre. Mon autre domestique s'établit à-peu-près dans le même temps; si bien que ma maison se trouva livrée à des mercenaires qui ne s'occupaient que d'eux-mêmes, et sur qui mes propres affaires m'empêchaient de veiller.

Un matin on m'annonça un étranger; je m'imaginai d'abord qu'il venait de la part de madame Brillant, qui ne se lassait pas de me témoigner sa reconnaissance, ou bien du marquis de Verneuil, avec qui j'entretenais une correspondance : je ne fis point difficulté de le recevoir.

Sa première question fut, si je n'avais pas à mon service un nommé Pierre. Sur ma réponse, il s'écria avec transport : Grand Dieu! J'ai retrouvé mon fils! L'agitation qu'éprouvait cet étranger, et la surprise dont je fus saisie moi-même, nous tint quelque temps dans un profond silence. Il fut interrompu par Pierre, qui revenait de la promenade avec mon fils. En voyant son père il tomba évanoui. Revenu à lui, les premières paroles qu'il entendit sortir de la bouche paternelle, furent des paroles de pardon et de bonté. Il n'eut pas plutôt appris que son camarade vivait, que sa figure s'anima; il tomba à genoux, et s'écria : Rendons graces à Dieu!

Cette exclamation excita ma curiosité; j'en demandai la cause à l'étranger. Je suis, dit-il, marchand de vin à Bruges; mon fils eut, à douze ans, une querelle avec un de ses camarades, qui eut l'imprudence de le

frapper. Furieux de cet affront, il le poignarda avec un couteau, qu'il avait malheureusement dans la main. Le désespoir succéda bientôt à ce coup de promptitude. La honte de son action et la crainte de tomber entre les mains de la justice, lui firent prendre la fuite, et pendant six ans mes recherches ont été infructueuses. Mes affaires m'ayant appelé en Angleterre, un de mes correspondans me dit qu'il avait vu mon fils ici : voilà, madame, l'objet de ma visite.

Toute fâchée que j'étais de perdre un si bon domestique, je lui étais trop attachée pour ne pas partager sa satisfaction. Le père m'invita à l'aller voir, si jamais je passais en Flandres. J'y fis en effet un voyage quelques années après, et ce voyage me procura le doux plaisir de recevoir les plus sincères témoignages de reconnaissance d'une famille honnête à tous égards.

G... a... B.

LETTRE XL.

8 octobre 17...

Les succès du théâtre surpassèrent nos espérances. Ma mère me pressait continuellement de demander à M. Metham, l'accomplissement de la promesse de mariage qu'il m'avait faite. Je m'y engageai ; mais l'occasion ne se présenta pas tout de suite, parce que nos occupations particulières nous tenaient continuellement séparés. Elle se présenta enfin ; et je lui demandai, sans aucun préambule, s'il voulait m'épouser. Il ne me répondit rien, et me quitta précipitamment. Cette conduite cavalière me surprit d'autant plus, qu'il était très-honnête et particulièrement avec moi. Indignée de ce procédé, et voulant lui faire sentir l'impression qu'il m'avait faite, je lui fis fermer ma porte.

Une demi-heure après, je reçus un billet par lequel il me marquait qu'il viendrait, avec son beau-frère, M. Dives, dîner avec moi ; mais comme c'était pour affaires,

il me priait de ne point avoir de compagnie. Je me doutai bien que ces affaires n'étaient rien autre chose que la demande que je lui avais faite.

Il vint en effet, mais avec un autre étranger qu'il ne m'avait point annoncé, et que je reconnus bientôt pour un procureur. Ce fut M. Dives qui entama cette prétendue affaire, en faisant un éloge de son frère, et cet éloge ressemblait à un sermon. Il en vint pourtant au fait. Je vis qu'il s'agissait de dresser un acte par lequel M. Metham stipulait, qu'au cas qu'il mourût sans enfans légitimes, le bien qu'il attendait de son père et celui dont il jouissait du côté de sa mère, retourneraient à M. Dives et à ses héritiers. Dans cet acte, celui-ci voulait bien consentir à me faire une rente viagère de trois cents liv. sterl., et à mon fis Georges, une autre de deux cents liv. sterl.

D'abord je regardai ce procédé de M. Dives, comme un acte de désintéressement. Dans cette persuasion, je lui en fis mes sincères remercîmens : mais ma mère, à qui je montrai cet acte après qu'ils furent partis, en prit une opinion bien différente. Elle me dit qu'il y avait toute apparence que

M. Dives, qui avait beaucoup de connaissance du monde, et qui avait étudié les faibles de son beau-frère, n'avait songé qu'à son propre intérêt; que sous les dehors du désintéressement, il n'avait d'autres vues que d'empêcher M. Métham de se marier, pour assurer son bien à ses enfans.

Ma mère monta donc différemment mon imagination. Au lieu de ces sentimens de reconnaissance que j'avais témoignés à M. Dives au moment où l'on passait l'acte, j'en conçus d'une toute autre nature. Je conclus que c'était un plan formé entre les deux beaux-frères, pour me faire renoncer à être jamais la femme de M. Metham.

Quoique j'eusse quitté le théâtre de Covent-Garden, je n'en étais pas moins liée avec M. Rich. M. Quin était aussi mon ami; il le fut jusqu'à la mort. J'allai d'abord les consulter sur cette circonstance épineuse de ma vie.

M. Quin commença par me demander si j'aimais réellement M. Metham; je lui répondis que je le préférais à l'univers entier. Alors il me conseilla de ne pas me rendre malheureuse, en le pressant sur ce sujet délicat. Si vous étiez mariée, me dit-il, vous

ne pourriez pas porter son nom en restant au théâtre, et vous seriez obligée de continuer votre état jusqu'à la mort de son père. Vous n'êtes liés ni l'un ni l'autre, et si vous vous aimez, je ne vois pas de quelle utilité peut être la cérémonie, pour le public qui la croit faite, mais secrètement, pour des raisons particulières. Si vous m'en croyez, ne lui en parlez pas davantage. Laissez agir sa probité et son affection dont vous ne pouvez pas douter : elles feront plus pour vous que toutes les représentations imaginables. M. Rich fut à-peu-près du même avis. Je me déterminai donc à suivre leurs conseils, et je rentrai chez moi plus tranquille que je n'en étais sortie.

Mon bénéfice de la saison fut très-considérable. Je me méritai de nouveaux protecteurs, et ma réputation s'accrut en même temps que mes émolumens.

A la fin de l'hiver, je perdis mon estimable amie, miss Conway. Vers le même temps, je reçus une pressante invitation de miss Saint-Leger, pour aller passer l'été dans le sud de la France. Elle me marquait que lord Doneraile, son oncle, était mort, et lui avait laissé toute sa fortune; qu'elle avait épousé

le major Burton, mais que sa mauvaise santé l'empêchait de retourner en Angleterre.

Des raisons du même genre me forcèrent non-seulement à refuser l'invitation de cette lady, mais encore à différer la conquête de Louis xv, et à laisser jouir ce monarque de sa liberté. Une sorte d'épuisement m'empêchait de me livrer à la société. Je ne pouvais me permettre d'autre plaisir que celui de recevoir quelques amis qui m'étaient attachés. Telle fut ma situation pendant l'été suivant.

G.... a.... B.

LETTRE XLI.

18 octobre 17...

Toujours indisposée et toujours occupée, je n'avais pendant l'hiver qui succéda, ni le temps, ni le desir de voir du monde. Je voyais rarement M. Metham, qui passait tout son temps à jouer dans les cafés.

Le 30 janvier, jour de sa naissance, approchait : je me préparai à lui donner un repas, et à y inviter ses amis. J'en donnai le soin à Goundu, mon ancien cuisinier, et je chargeai Robinson, fameux confiseur, de fournir le dessert.

M. Metham emmena avec lui M. Calcraft, que je ne connaissais que parce qu'il avait accompagné M. Fox dans la seule visite qu'il m'avait faite. On admira beaucoup le dîner; mais quand on servit le dessert, qui était excessivement somptueux pour la fortune de M. Metham, tout le monde fut dans l'étonnement, et personne ne conçut une bien haute idée de ma prudence.

On me fit de grands complimens sur mon

goût ; mais quelqu'un s'étant avisé d'observer que ce service était de trop, ou du moins qu'il n'aurait pas dû être si considérable, je sentis que j'avais eu tort de m'en être rapportée au confiseur. Le mal étant fait, je crus devoir me tirer d'affaire par une plaisanterie, et je dis que je ne craignais pas d'être reprise pour cette dette, mais qu'au cas que cela arrivât, je me flattais de trouver des gens qui viendraient à mon secours. Là-dessus M. Metham se leva, plutôt comme un furieux que comme le héros de la fête, et dit hautement que je pourrirais en prison (ce sont ses termes), avant qu'il m'en fît sortir. Un profond silence fut l'effet de la surprise que ce propos jeta dans toute l'assemblée, et fut interrompu par le nouveau visiteur, qui, se tournant du côté de M. Metham, lui dit : J'espère que vous n'en voudriez pas à ceux qui se présenteraient ? En vain je cherchai à rappeler ma gaîté et celle de tous les convives. Sans regretter la dépense que j'avais faite, je ne pouvais m'empêcher de gémir sur le peu de succès de mes espérances. Ce qui ajoutait à mon trouble, c'est qu'il n'y avait point de divertissement public qui pût déterminer la société à se re-

tirer. Je me vis donc dans la nécessité d'affecter la gaîté, et d'en soutenir le rôle jusqu'à quatre heures du matin.

Je n'eus que le temps de prier une des dames d'empêcher M. Metham de sortir. Il en cherchait l'occasion depuis qu'il avait réfléchi sur l'inconséquence de son mouvement de jalousie. Lord Downe, s'imaginant qu'il en était le principal objet, s'en alla aussi-tôt que la décence le lui commanda. Je dois déclarer, qu'ayant quelque raison de croire qu'il avait plus que de la préférence pour moi, il ne se permit jamais aucune ouverture, tant que je vécus avec M. Metham.

Après que les messieurs furent retirés, quelques-uns de mes amis plaidèrent la cause de M. Metham, jusqu'à ce qu'enfin perdant patience, ne pouvant soutenir ni l'idée de l'insulte, ni la sollicitation, je me jetai à genoux, et je fis le serment de refuser sa main avec mépris, si jamais il me l'offrait, et de n'avoir plus aucune espèce de liaison avec lui.

Il vint le lendemain, et chercha à m'adoucir par toutes sortes de moyens. Il attribua sa faute à un premier mouvement passager, qu'il n'avait pas été le maître de con-

tenir, et qui, après tout, n'avait d'autre principe que l'excès de son amour. Mon ressentiment était trop vif pour être dompté par aucune considération. Il eut beau se livrer à toutes les démonstrations de tendresse et de repentir, il ne put rien gagner sur moi. Cette passion qui, depuis si long-temps, faisait mon bonheur, s'était tout-à-coup émoussée, et je la trouvai dans mon cœur sans force et sans énergie. Je restai inexorable, et je le vis, sans pitié, sortir dans un abattement qui peut à peine se concevoir.

Après la sincérité, la persévérance était la qualité que j'estimais le plus. Je persistai donc dans le parti sévère que j'avais pris.

Sans doute, il eût été heureux, comme on le verra, que M. Metham ne m'eût pas offensée, ou que je ne me fusse pas livrée à mon ressentiment jusqu'à faire ce serment par lequel je me crus liée. Le Seigneur dit : Tu pardonneras non pas seulement sept fois, mais septante fois. Le temps qui mène avec lui l'expérience, qui coûte si cher, me suggère cette froide réflexion : mais hélas ! alors j'étais jeune, aveugle et opiniâtre dans mes résolutions.

Quelques jours après, M. Metham voyant que je persistais à ne plus le recevoir comme amant, sollicita d'être admis comme ami. J'y consentis d'autant plus volontiers que j'avais pris la résolution de ne former aucun engagement.

J'écrivis à M. Quin, pour lui rendre compte de ma situation, et de mon projet de ne prendre aucun lien. Sa réponse fut qu'il approuvait beaucoup ce parti, et qu'il me conseillait d'y tenir.

Quelques jours après on m'apporta un paquet : c'était dix billets de banque, de cent liv. sterl. chaque, et point de lettre. Je conclus aussi-tôt que cet acte de générosité ne pouvait venir que du gentilhomme dont j'ai parlé. Toutes mes réflexions me ramenaient toujours à lord Downe, le seul en état de me faire un pareil présent; mais comme il était trop considérable pour ne pas donner à soupçonner, dans son auteur, quelque vue intéressée, je présumai qu'il ne resterait pas long-temps sous le manteau. Je refermai donc le paquet, bien déterminée à ne pas y toucher, et à attendre l'événement.

M. Metham devait venir dîner ce jour là : j'invitai du monde pour rompre un tête-à-

tête qui aurait pu nous être à tous deux peu agréable. M. Calcraft, avec qui M. Metham s'était intimement lié, vint aussi. Mistress Lane, fille de M. Rich, fut de la partie.

Pendant le dîner, le cher ami de M. Metham proposa une partie à Oxford; comme ils étaient tous gens de plaisir, ils acceptèrent l'offre, et convinrent de partir le lendemain matin.

G... a... B.

LETTRE XLII.

26 octobre 17...

J'ALLAI, ce jour-là, au spectacle avec miss Dives et ses deux frères. A peine étions-nous placés, qu'on demanda à entrer dans ma loge. C'était M. Calcraft. Après avoir fait mille excuses de la liberté qu'il avait prise, il s'assit; et comme nous étions gênés, il prit un des jeunes gens sur ses genoux. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas été à Oxford, et si M. Metham était revenu. Il me répondit que des affaires imprévues l'avaient retenu, mais que les deux autres messieurs étaient partis.

Comme il était homme d'affaires, je le crus aisément; il ne m'entrait pas du tout dans la tête qu'il pût avoir la présomption de jeter ses vues sur moi, ou la vanité de devenir le rival de M. Metham. L'excuse était d'ailleurs probable, et je la crus vraie. A la fin du spectacle, il me conduisit à ma voiture, et me demanda la permission de m'accompa-

gner ; j'y consentis, et je l'invitai même à souper.

La pièce avait fini tard ; il était deux heures que nous n'avions pas encore soupé. Comme il n'y avait plus de voiture sur la place, il prêta la sienne à une dame qui était avec nous, et il attendit qu'elle fût revenue, ce qui lui procura un tête-à-tête que, sans cette circonstance, il n'aurait jamais obtenu.

Avant que j'aille plus loin, il est bon de peindre cet homme qui joue un si grand rôle dans mon drame. On l'appelait alors l'*honnête* Calcraft. Je vous laisse à juger si sa conduite ultérieure lui a mérité cette épithète. Il était grand, assez gras, son teint était animé, ses yeux bleus et ses cheveux noirs ; en somme, il était assez bel homme et assez bien fait : mais il avait des manières si gauches, un air si commun, qu'en le voyant on ne pouvait pas se défendre d'éprouver du dégoût. Il est vrai que personne ne pouvait paraître avec avantage à côté de M. Metham, qui avait de superbes traits, et un port aussi noble qu'élégant.

M. Calcraft ne chercha pas à se faire passer pour homme de lettres ou bel-esprit ; il avait assez de bon sens pour savoir qu'il n'en

imposerait pas long-temps. Il avait reçu une éducation de campagne; il lisait assez mal, mais en revanche il possédait parfaitement la tenue des livres. Avec ce faible talent et beaucoup de travail, il était venu à bout d'avoir une place qui ne lui valait d'abord que quarante liv. sterl. par an, et qui le mena dans la suite à une fortune considérable.

Quand nous fûmes seuls, il fit tomber la conversation sur la conduite de M. Metham, qu'il commença par beaucoup blâmer, et qu'il finit par excuser, en avouant que la jalousie était une passion bien difficile à maîtriser. Il feignit de plaindre son ami d'avoir commis une extravagance qui le rendait malheureux pour toujours. Cet air d'intérêt et la réputation dont il jouissait, me donna si bonne opinion de lui, que je lui fis confidence des billets que j'avais reçus; je les lui montrai même. Je lui demandai si à la signature il pouvait découvrir d'où ils venaient. Il parut très-flatté de la confidence, et me conseilla de m'en servir. En même temps, il me déclara que s'il avait été en son pouvoir de me faire ce don, il l'aurait fait sans aucun motif d'intérêt. Mes soupçons se reportèrent encore sur lord Downe.

M. Calcraft me demanda si je croyais que M. Metham m'épouserait. Je lui répondis franchement que si c'était son intention, au moins ce n'était plus la mienne, et j'ajoutai que j'avais pris la ferme résolution de ne former même aucun engagement, quelqu'avantageux qu'il pût être. Sa voiture étant arrivée, il prit congé, en me demandant la permission de venir me voir de temps en temps. J'y consentis, et me mis au lit sans songer à l'indiscrétion que j'avais commise, en gardant si tard un homme dont la bonne fortune, qui n'avait abouti qu'à un simple tête-à-tête, pouvait se grossir aux yeux de la prévention et de la malignité.

Le lendemain, je jouai pour le bénéfice d'une de mes camarades. La salle était pleine, ainsi que le théâtre, où une personne prise de vin m'aborda d'une manière fort incivile. M. Calcraft, qui par hasard se trouva là, s'offensant de l'insulte qui m'était faite, après quelques mots un peu vifs, terrassa l'étranger. L'agresseur ne fut pas plutôt relevé, qu'il le contraignit de sortir avec lui. Mais le voyant rentrer bientôt avec l'air de satisfaction, nous conclûmes que l'affaire s'était arrangée à l'amiable. Je conçus l'idée qu'il

était mu par un intérêt plus vif que celui qu'il semblait montrer, et je me repentis de l'avoir invité à un grand souper que je donnais après le spectacle.

La manière respectueuse avec laquelle il se conduisit pendant toute la soirée, me porta à croire que j'avais fait une méprise; et comme il fut un des premiers à se retirer, et qu'on le plaisanta pendant le souper sur une femme avec laquelle il avait des liaisons, je crus avoir commis une erreur.

Le lendemain matin, comme j'allais prendre l'air dans le parc, je rencontrai un domestique de M. Metham, qui me dit que son maître était de retour, et me priait de passer chez lui. Il n'y avait qu'un pas, je m'y rendis tout de suite. Chemin faisant, j'apperçus, non sans surprise, M. Calcraft, de compagnie avec la personne qui m'avait insultée la veille. Il avait été de grand matin chez elle, pour lui donner à choisir de se battre ou de me demander pardon. Le pauvre homme, qui en se réveillant ne pouvait pas se rappeler d'où lui venait la courbature qu'il sentait, put encore moins concevoir ce qui lui avait mérité la pénible alternative qui lui était proposée : il ne voyait pas,

après tout, d'obligation à faire des excuses à une actrice. Cependant M. Calcraft lui ayant fait connaître la nécessité de déclarer son choix, le pauvre Hibernien prit le parti le plus sage et le moins douteux. Il s'était donc décidé à suivre son fâcheux adversaire, et s'étaient rendus ensemble chez moi, où ils avaient appris que j'étais au parc; enfin ils se disposaient à aller chez M. Metham, dans la supposition que j'irais y faire une pause. Nous y entrâmes ensemble. Là, l'étranger tourna si gauchement ses excuses, qu'il en fit de nouvelles offenses, et soutint qu'il avait toujours cru que les actrices étaient des malheureuses qu'on pouvait offenser impunément. Ce propos ne fut pas plutôt lâché, que M. Metham lui répondit d'un air imposant : Monsieur, cette dame doit être ma femme. Le pauvre Irlandais, effrayé de cette déclaration inattendue, se hâta de terminer là ses tristes aventures, et sortit. Effectivement M. Metham savait prendre, quand il le voulait, un air fait pour inspirer la crainte et la terreur à un homme plus brave que celui qui m'avait insultée. Dès qu'il fut parti, au lieu de remercier M. Calcraft du zèle qu'il avait mis à me venger, il lui demanda

avec la hauteur d'un monarque d'Orient, de quel droit il s'était fait mon champion. J'avoue que cette question et le ton qui l'accompagna, me surprit d'autant plus, que je m'attendais à tout autre accueil, et même à des témoignages de reconnaissance vis-à-vis de mon vengeur : mais je ne tardai pas à pénétrer le motif de cette conduite de M. Metham avec le plus intime de ses amis. Il était venu chez moi, et avait su de ma femme-de-chambre le tête-à-tête que j'avais eu la nuit avec M. Calcraft. Cette information, combinée avec le retour de cet homme à la ville, avait éveillé sa jalousie, et l'avait convaincu de la duplicité de cet ami prétendu. Cette découverte, et l'altercation à laquelle elle avait donné lieu, produisirent sur moi un effet si violent, que je m'évanouis. Quand je fus revenue à moi, j'appris qu'ils s'étaient battus, et que le général Burton et le colonel Heywood avaient été leurs seconds; mais je n'ai jamais su ce qui avait résulté de ce combat, parce que le sort décida de moi pendant quelque temps d'une manière à laquelle je m'attendais peu.

La représentation à mon profit étant fixée pour le samedi suivant, mes occupations

devenues pressantes, m'empêchèrent de recevoir mes héros. La salle était remplie; les applaudissemens furent universels. M. Murray, qui était à côté de M. Fox, après avoir fait l'éloge de tous les acteurs, finit par dire qu'il venait admirer Garrick, et être enchanté par Bellamy. M. Fox vint au foyer me rapporter mot pour mot l'expression de M. Murray. M. Garrick y était; il ne put entendre sans jalousie les éloges qu'on donnait à mes talens. Cet accident développa clairement une antipathie que jusques-là j'avais à peine soupçonnée. Semblable aux despotes asiatiques, il ne pouvait pas même souffrir une sœur près de son trône.

G... a... B.

LETTRE XLIII.

30 octobre 17...

L'ESPRIT et le corps fatigués, je restai le lendemain au lit plus tard que de coutume. J'avais donné ordre à mes domestiques de ne laisser entrer personne, pas même M. Metham; mais il était le maître, et on ne jugea pas à propos de lui fermer ma porte. Il parvint jusqu'à ma chambre à coucher, et s'assit près de mon lit, l'œil égaré, avec l'air d'une personne hors d'elle même. Il me demanda, en me fixant, si je voulais encore vivre avec lui. Je lui répondis déterminément que non. A cette réponse, il tira son épée et jura par son Dieu que je mourrais avec lui. Très-heureusement mon fils jouait dans ma chambre, et dès qu'il vit briller l'arme meurtrière, il s'écria : Maman ! maman !

Cette exclamation soudaine de la nature dans la bouche de son enfant, le désarma. La perte de mes sens lui rendit la raison. Aussi-tôt que je fus revenue, il essaya par

des menaces et des imprécations d'affaiblir, d'anéantir même ma résolution ; mais ce fut en vain. Voyant que ce moyen ne lui réussissait pas, il essaya le ton de la douceur ; il pria, supplia, employa toutes les ressources du sentiment et de l'amour. Ce moyen sans doute, l'eût plus sûrement conduit à son but, si l'obstination de l'orgueil n'eût prévalu sur la sensibilité de mon cœur. Je résistai même à l'offre de sa main, et aux assurances les plus solemnelles, qu'il me dédommagerait des torts que j'avais à lui reprocher, par des soins, des attentions qui n'auraient d'autre terme que celui de sa vie.

La fermeté inébranlable de ma résolution le replongea dans sa frénésie. Je lui demandai pour toute grace de se retirer : il le fit, mais ce fut à condition que je le reverrais dans deux heures. En sortant il donna aux domestiques l'ordre le plus rigoureux de ne laisser entrer qui que ce fût. J'appris ensuite qu'il était allé chez lui, où il avait trouvé le major Burton, qui avait retardé son voyage de France, par rapport à la situation de son ami.

Aussi-tôt qu'il fut parti, j'envoyai ma femme-de-chambre en commission ; et afin qu'elle ne pût pas avoir le moindre soupçon

de ce que je projetais, je lui dis que j'étais bien malade, et que j'allais me reposer jusqu'à ce qu'elle rentrât. Mais au lieu de cela, elle ne fut pas plutôt partie, que j'endossai le premier mantelet qui me tomba sous la main, et je sortis plus morte que vive. L'incertitude de mon regard, le trouble de mon maintien, la précipitation de ma marche, me firent passer pour folle dans les rues.

Cependant j'avais assez de réflexion pour penser que la maison de ma mère ou de mes intimes amies, ne serait rien moins qu'un asyle sûr, puisque ce seraient au contraire les premiers endroits où on irait me chercher aussi-tôt qu'on apprendrait ma fuite. J'allai donc droit à la maison où j'étais descendue en revenant d'Irlande. C'était celle où le digne Gansel avait logé. Mistress Smith, à qui elle appartenait, fit tout ce qu'elle put pour me tranquilliser; et après m'avoir fait déjeûner, elle alla elle-même chez ma mère, l'instruire de mon arrivée chez elle. Cette précaution était fort sage, car M. Metham y était déjà, et la fatiguait de son désespoir. Il avait été chez M. Calcraft, qu'il soupçonnait l'auteur de ma fuite. Cette information le jeta lui-même dans les tourmens qui le cé-

daient à peine à ceux de M. Metham. La jalousie, cette passion tout à-la-fois mère et fille du soupçon, de la défiance et des alarmes, lui faisait déjà supposer que je m'étais mise sous la protection de lord Downe, qui réunissait en effet tout ce qui peut séduire notre sexe.

Ma mère, après avoir promis à M. Metham qu'elle l'instruirait du lieu de ma retraite, dès qu'elle l'aurait découvert, accourut bien vîte me voir. Elle aurait bien voulu que j'acceptasse ce qu'elle avait si long-temps sollicité, et moi si long-temps desiré; mais l'espèce de délire qui travaillait M. Metham, lui fit convenir qu'il eût été dangereux pour moi de rester dans ma maison; de sorte qu'elle ne désapprouva pas absolument ma fuite précipitée.

Heureusement pour moi, une extrême faiblesse succéda bientôt aux vives agitations que j'avais éprouvées pour fuir M. Metham, jusqu'à ce qu'il fût plus calme. Je me déterminai, quand je fus un peu remise, à aller faire une visite à madame Gansel; sa maison était à Donnalan-Park. Mistress Smith qui avait reçu d'eux une invitation, consentit à m'accompagner.

Nous partîmes le lendemain matin dans une chaise de poste. M. et madame Gansel nous reçurent avec cordialité. Le bon vieillard éprouva même une sorte de transport; il me dit obligeamment qu'il se sentait si fort régénéré par le plaisir de me voir, qu'il en vivrait dix ans de plus. Il m'accabla de tant d'éloges, que toute la société me crut le prodige du siècle.

Le plaisir que nos hôtes faisaient paraître à me recevoir, se répandit dans toute la maison; les domestiques se disputaient à qui me montrerait le plus d'attention. La comparaison que je faisais de mon état actuel avec celui dont je sortais à peine, rendait pour moi cette maison un paradis terrestre. Tout semblait me dire que je me trouvais dans le vrai séjour de l'innocence et de la paix. M. Gansel, à cause de son indisposition, se retirait ordinairement à huit heures, et laissait les dames souper seules; à dîner il faisait les honneurs de la table et les frais de la conversation. Le jour de mon arrivée fut un jour de fête et d'exception à la règle qu'il s'était imposée. Il déclara qu'il souperait avec moi, quand bien même, disait-il, ce devrait

être son dernier jour. Je joignis mes instances à celles de toute la compagnie ; rien ne put le déterminer à se séparer si-tôt de sa *Juliette*.

Je ne fus pas peu surprise de lui voir ordonner pour souper trois volailles rôties, trois bouillies et trois grillées. Ce repas me paraissait extrêmement bizarre. Il ne le parut pas moins à sa femme, qui en fut si mortifiée qu'elle changea de contenance, au point que ne devinant point d'abord la cause de cette altération, je l'attribuai à ma présence : mais cette méprise dura peu ; en me conduisant dans mon appartement elle me fit mille excuses, et me dit qu'elle avait ordonné un souper plus convenable, mais que son mari ayant fait le serment dès sa jeunesse de n'avoir sur sa table qu'un seul plat ou une seule espèce de viande, elle avait été obligée de se conformer à sa volonté. Je lui répondis que je ne concevais pas comment il pouvait nourrir tant d'hôtes, à moins qu'il ne mît un bœuf entier à la broche. Elle me prévint que le lendemain j'aurais plus d'occasion encore de remarquer sa bizarrerie dans sa manière de traiter, mais que, comme elle savait que le souper était mon repas favori, elle me

dédommagerait de ce contre-temps. J'avoue que la singularité de mon vieil ami, et l'innocente franchise de sa femme, me donnèrent autant de plaisir que mon pauvre esprit pouvait être susceptible d'en prendre.

G... a... B.

LETTRE XLIV.

9 novembre 17...

Le lendemain, je me levai de bonne heure pour parcourir ce domaine, qui me paraissait renfermer tout ce que l'on peut desirer pour les commodités et les agrémens. La première chose qui me frappa, ce fut les meubles de ma chambre. La housse du lit et les rideaux des croisées étaient de satin bleu, sur lesquels on avait appliqué, en forme de broderie, des fleurs de dentelle, ce qui enrichissait singulièrement l'étoffe.

La maison était petite, mais bien distribuée. Il y avait un corps de bâtiment séparé, que M. et madame Gansel réservaient pour les jours de compagnie nombreuse. La cuisine était grande et bien fournie; la propreté de la laiterie annonçait que la maîtresse y avait l'œil. Le parc était beau, mais si bien peigné, qu'il avait l'air d'un potager. Il y avait une ménagerie très-bien tenue, et ce qui me flattait le plus, c'était que des fenêtres du

salon on voyait les barques et les bateaux descendre et remonter la rivière, ce qui faisait un charmant coup-d'œil.

Eh bien! les possesseurs de cette délicieuse habitation n'étaient point heureux. Ils avaient un fils qui troublait leur tranquillité, en refusant de se marier. Ils s'affligeaient de l'idée que ce bien, qu'ils s'étaient donné tant de peine à améliorer, tomberait dans des mains étrangères. Tel est le sort des mortels, aucun n'est parfaitement content. Se présente-t-il un rayon de bonheur, un nuage vient aussi-tôt l'obscurcir; les souverains eux-mêmes envient souvent sur leur couche élastique le sommeil paisible du dernier de leurs sujets.

Quoique j'eusse commencé une promenade aussi-tôt après le déjeûner, j'étais si enchantée des environs que je parcourais, que je me fis attendre pour dîner. Je fus donc contrainte de paraître en négligé au milieu des plus graves convives. Le maître, appuyé sur ses béquilles, m'attendait impatiemment. Dès qu'il me vit, il me fit des reproches sur ce que j'étais la cause que le rôti ne serait pas mangé à propos. D'un coup-d'œil, je vis que le dîner était composé de

deux pièces de gibier qui tenaient les bouts de la table, un plat de pâtisserie de chaque côté, et un plat de légumes dans le milieu.

Comme j'avais toujours eu une espèce de répugnance pour ces sortes de mets, je craignais de faire un fort mauvais dîner; mais croyant ne pouvoir, par honnêteté, me refuser à la vaincre, je consentis à en manger, et je trouvai cette viande délicieuse. Le dessert, composé de toutes sortes de fruits, me dédommagea un peu du premier service. Au moment où l'on couvrit la table de bouteilles, je fis un mouvement pour me retirer; mais le maître de la maison, qui était à côté de moi, me donna une petite tape d'amitié, en me disant : Restez, ma chère, vous n'entendrez rien dont vous puissiez rougir. Il n'y a point de raisons pour que les femmes se retirent au dessert, si ce n'est la crainte de voir les hommes se livrer à d'infâmes brutalités.

Je fus si contente de cette réflexion, que ce ne fut qu'avec peine que je m'abstins de baiser la main de ce bon vieillard. La réflexion était d'autant plus juste, qu'un manque de décence annonce toujours l'oubli de soi-même, et qu'il est plus humiliant pour

les hommes que désagréable pour les femmes, qu'elles soient obligées de se priver de la gaîté, qui préside toujours aux festins.

Le colonel Gansel vint, dans l'après-dîner, voir ses parens. Sa mère, qui l'adore, fit tuer le veau gras pour lui. Le lendemain, comme nous étions à table, on vint dire au maître de la maison qu'un étranger demandait à lui parler; aussi-tôt il ordonna de préparer un dîner particulier. Le fils, qui craignait apparemment que cette visite ne le concernât, changea de couleur, et parut fort agité. Un instant après, mistress Gansel, qui était sortie, revint, et lui dit en souriant: Ne vous alarmez point, votre père est de bonne humeur; vous n'êtes point sans doute le premier fils qui soit devenu amoureux sans le consentement de son père. J'appris ensuite qu'il était marié secrètement, et qu'il avait peu d'espérance de faire adopter son choix à son père. Après dîner, nous allâmes nous promener dans le parc, où un domestique vint me dire que son maître voulait me parler. Quoique je supposasse que le bon vieillard ne me demandait que parce que sa tendresse pour moi lui faisait desirer ma conversation, je n'étais cepen-

dant pas très-contente de cette préférence. J'obéis pourtant; j'entrai dans le salon; et toutes mes pensées, occupées de ma situation présente, ne m'offraient aucun soupçon, lorsque je vis tout à coup M. Calcraft avec le vieillard. Je ne fus pas plutôt entrée, qu'il me prit par la main, et me présenta à cet infâme, en me disant: Voici, ma chère, votre protecteur; c'est un homme de bien qui vient solliciter votre aveu pour s'occuper uniquement de votre bonheur. Il me montra ensuite un papier, sans me dire ce qu'il contenait, fit appeler un domestique, et l'envoya chez son procureur. Il ne se trouvait point chez lui; on lui en proposa un autre, qu'il refusa, alléguant qu'il ne voulait pas d'un homme qui lui faisait payer cher le plaisir de l'avoir à sa table. Le croiriez-vous, continua-t-il en se tournant vers moi? je l'invitais, comme mes autres voisins, et le drôle, non content de s'engraisser à ma table, me fit un mémoire de ses visites à treize schellings et quatre pences, qu'il laissa monter jusqu'à deux cents liv. sterl.

Le désordre dans lequel me jeta l'étonnante proposition qui venait de m'être faite, m'ôta jusqu'à la faculté d'exprimer même

ma surprise. M. Gansel m'apprit que M. Calcraft, dont il chantait les louanges, ne pouvait pas m'épouser tout de suite, à cause de la dépendance dans laquelle il était chez M. Fox; mais que le papier qu'il tenait était un projet de mariage, par lequel M. Calcraft s'obligeait à me donner cinquante mille liv. sterl. s'il ne m'épousait pas dans six ou sept ans, époque à laquelle il espérait être rendu à lui-même; que cette dépendance était telle, que son protecteur lui avait défendu, sous peine de perdre sa place, de contracter aucun engagement sérieux avec aucune femme publique; qu'ainsi, forcé, malgré la vivacité de son amour, de souscrire à une condition si positive, il ne voyait que le moyen qu'il me proposait pour me sauver des dangers dont j'étais menacée.

J'écoutai avec patience tout ce que me dit M. Gansel pour justifier la conduite de son protégé; mais il n'eut pas plutôt achevé sa fatigante exhortation, que je témoignai dans les termes les plus forts combien j'étais outrée de la témérité avec laquelle M. Calcraft était venu troubler ma tranquillité. Je lui réitérai ma résolution, que je lui peignis comme inébranlable, de ne former aucune

espèce d'engagemens, et je lui signifiai, en termes très-positifs, que je ne voulais plus entendre parler de sa proposition.

J'allais me retirer, quand M. Calcraft, visiblement affecté de ma résolution, se mit entre la porte et moi pour m'empêcher de sortir.

Furieuse de la liberté qu'il prenait, je l'avoue en rougissant, je le frappai; mais l'idée de m'être abaissée jusques là me fit une si forte impression, que je ne pus retenir mes larmes : c'étaient celles de la honte et du repentir. M. Calcraft gémit et soupira, et le bon vieillard était presque hors de lui. A la fin, il obtint de moi de m'asseoir, et il me fit le portrait le plus défavorable de M. Metham, en me faisant entendre que je ne pouvais pas manquer d'être un jour victime de sa jalouse fureur. Il finit par me peindre ma position avec des couleurs si vives, que je tremblais alors autant de crainte que je l'avais fait de colère.

M. Calcraft, voyant qu'il avait un si bon avocat dans M. Gansel, se retira sous prétexte d'affaires, et déclara à M. Gansel qu'il ne reviendrait pas le voir de quelque temps, à moins qu'il n'apprît que j'acceptais sa pro-

position. Il ajouta que son affection pour moi était telle, qu'en demandant mon consentement, il considérait bien moins son intérêt que le mien, puisque j'ignorais toute l'étendue du danger qui m'attendait à Londres. Puis, s'adressant à moi, il me dit que si je voulais le lui permettre, il se déclarerait mon défenseur au risque de sa vie. Je ne fis aucune réponse, et il se retira.

L'agitation que m'avait occasionnée cette bizarre scène, me jeta dans une fièvre violente. Une semaine s'était déjà passée, sans que j'eusse éprouvé aucun mieux; ce qui détermina M. Gansel à écrire à son fils, qui était retourné à Londres, pour le charger d'instruire M. Garrich, que je ne serais pas en état de paraître avant quelques jours.

J'étais née pour le malheur; c'est à présent que tout va concourir à former le fatal décret de ma destinée. Préparez-vous donc, madame, à parcourir avec moi, une chaîne de maux qui ne sont adoucis que par de bien faibles consolations.

G... a... B.

LETTRE XLV.

20 novembre 17...

M. Gansel, après m'avoir calmée, employa tous les moyens imaginables pour me faire consentir à ce qu'il appelait mon bonheur. Dans le cours de ma maladie, il fut très-assidu auprès de mon lit, et prit de moi des soins vraiment paternels.

Je n'étais pas encore rétablie, lorsque je reçus une lettre de ma mère, par laquelle elle me mandait qu'elle avait instruit M. Metham du lieu de ma retraite, et qu'il en avait été très-satisfait; qu'elle avait cru pouvoir juger depuis, que son emportement avait été moins l'effet d'une sincère affection, que de l'orgueil offensé par la simple supposition d'un rival. Elle ajoutait que le bruit public lui avait appris qu'il avait renoué avec une femme de qualité, à laquelle il avait été autrefois attaché. Elle finissait enfin par me dire qu'elle avait tout lieu de croire qu'il ne songeait plus à m'épouser.

Cette lettre, dont le contenu ne se confirmait que trop par le silence de M. Metham, qui n'ignorait pas le lieu de mon séjour actuel, cette fatale lettre réveilla ma rage au moins assoupie, et mit le comble à mes malheurs.

Si l'infidèle se fût seulement montré avant les événemens qui vont suivre, je lui aurais sans doute refusé ma main; mais un autre ne l'aurait pas obtenue. Victime de la perfidie, pouvais-je n'être pas dupe de mon ridicule ressentiment ?

C'était précisément dans la crise violente de cette inflexible passion, que M. Gansel sollicitait vivement mon consentement à la proposition de M. Calcraft. Le dépit et le désordre de ma tête vinrent à son secours; j'acceptai. On fit une copie de l'acte, et on envoya chercher M. Calcraft, pour le signer.

Tel est l'effet des déterminations passionnées ou contraintes, qu'un combat soudain de vos propres sentimens vous met en contradiction avec vous-même, et répand une première amertume sur le fruit du dépit et de la vengeance. Je n'eus pas plutôt donné mon consentement à cet acte funeste, que le souvenir de mes premières amours et

l'image de leur objet séducteur, vinrent se peindre en traits de feu au fond de mon cœur. Il se révolta contre l'union à laquelle il avait si lâchement consenti ; et je n'y trouvai plus que mon ancienne résolution de ne former absolument aucun lien.

Mon estimable hôte ne fut pas plutôt informé de cette altération subite de mes sentimens, qu'il entreprit de la combattre par les plus puissans argumens. Il me représenta qu'il était absurde de rejeter une occasion favorable de m'attacher un homme qui se trouvait déjà dans une belle position et qui avait la plus flatteuse expectative;que c'était une folie, un enfantillage même que de retirer ma parole, après l'avoir une fois donnée. Il finit par m'observer qu'il était étonné que ma fierté ne se révoltât pas de l'indifférence dédaigneuse de M. Metham. Cette réflexion eut son effet : le souvenir de sa conduite réveilla de nouveau mon ressentiment, et ne me laissa même l'usage d'aucune objection.

Il n'est pas nécessaire de dire que M. Calcraft ne tarda pas à se rendre à l'invitation de M. Gansel. On passa le contrat; et, excepté la cérémonie de l'église, nos nôces furent

célébrées à la satisfaction de toutes les parties, si ce n'est à la mienne. Mon vieil ami était aussi content et aussi glorieux d'avoir consommé cette négociation, que s'il avait marié sa fille chérie à un prince. Pour moi, je ne soupirais qu'après l'instant de retourner dans cette demeure qui m'avait vue si long-temps heureuse.

Arrivée à Londres, je ne pris aucun ménagement pour dire à M. Metham que je venais de mettre une barrière insurmontable entre lui et moi. Ce fut alors que je vis combien j'avais été trompée sur la véritable situation de mon amant. Il était à peine convalescent d'une fièvre violente, dans laquelle l'avait précipité la nouvelle de ma fuite. Mon indiscrète ouverture sur mes nouveaux engagemens l'y replongea, avec les symptômes d'un délire affreux.

Ma mère n'avait été instruite de sa prétendue indifférence et de son retour à d'anciennes liaisons, que par un domestique, qui, comme je l'ai déjà dit, n'ayant aucun égard pour moi, avait été facilement gagné par M. Calcraft. Mais cette indigne manœuvre, qui fit réussir son projet, ne lui procura pas du moins le bonheur qu'il en attendait. La

fausseté en pareille circonstance, dépasse le but auquel on la faisait servir.

Quelques jours après, le valet-de-chambre de M. Metham vint m'apporter une lettre. Le pauvre malheureux me dit, les larmes aux yeux, que son maître était toujours au lit, et qu'il mourrait certainement, si je ne lui donnais pas quelques espérances; qu'il ne rêvait que de moi; qu'il m'appelait sa femme; et enfin il me conjura, à genoux, de me réconcilier avec lui. Quand je lui eus dit qu'il était trop tard, que mon sort était déjà fixé : Ah ! s'écria le pauvre malheureux, nous sommes tous perdus. Il me quitta avec l'air du plus grand accablement.

L'attachement naturel de ce domestique, ce qu'il me dit de mon enfant, qu'il m'assurait aimer comme le sien propre, achevèrent de déchirer mon ame. Dans mon désespoir, j'accusai ma mère et M. Calcraft, de s'être concertés pour me tromper et me trahir. Les émotions convulsives de mon ame épuisèrent bientôt mes forces. On me mit au lit dans un état peu différent de celui de M. Metham. Le trouble dans lequel m'avait jetée la visite de ce valet-de-chambre, ajouté aux

autres épreuves que j'avais déjà subies, m'occasionna, en peu de jours, une crise violente, qui fut suivie d'une si profonde stupeur qu'elle prenait visiblement sur mes facultés intellectuelles.

M. Metham fut si révolté de mon silence, qu'il tira mon fils d'entre les mains de ma mère, et le mit entre celles de sa sœur. Ce procédé n'ajouta rien à mon affliction : je me persuadais que cette femme, qui avait beaucoup d'obligations à son frère, rendrait à mon fils la même tendresse et les mêmes soins que j'avais eus pour ses enfans.

Vous me voyez entrer, madame, dans un nouveau genre de vie; et je me flatte que vous voudrez bien me rendre la justice d'avouer que j'y ai été portée, par une suite d'événemens, qu'il était à peine en mon pouvoir de prévenir ou d'éviter. J'ai certainement à me reprocher une funeste précipitation dans toutes mes démarches. C'est elle qui me fit faire le serment insensé de n'avoir plus d'intimité avec M. Metham; et c'est à mon obstination à respecter ce serment, que je dois rapporter, en grande

partie, ce lien qui en fut la suite. Il y a, dit Shakespear, un flux et reflux dans les affaires; mais les pauvres mortels connaissent-ils le flot qui va se briser sur les bords de la fortune, qui l'ignore elle-même ?

G... a... B.

LETTRE XLVI.

29 novembre 17...

Il s'en fallait de beaucoup, que je fusse en état de reprendre mes occupations théâtrales. On fut donc obligé de remettre les représentations des bénéfices. M. Quin, instruit de ma maladie, vint me voir et m'offrit sa bourse. Je lui fis part de ma situation, et j'avoue que j'éprouvai quelque douceur à ouvrir mon ame à cet honnête homme. Il avait, comme tout le monde, une haute opinion de la droiture de M. Calcraft, et tout en avouant que nos caractères n'étaient pas faits pour sympathiser, il prétendait que, comme il m'aimait éperdument, je serais toujours maîtresse de déterminer le degré d'ascendant que je voudrais prendre sur lui.

J'avoue que cela serait arrivé en effet, si j'avais pu répondre à sa tendresse; mais l'indifférence que j'éprouvais à son égard, ne me permettait pas de faire une pareille

tentative sur son caractère. Nous étions rapprochés, mais non pas unis. La passion de M. Calcraft ne répondait nullement à mes idées sur l'amour. Je le désavoue, si, pur et délicat comme la nature qui l'inspire, il ne confond pas deux ames en une seule, et si, sans être ce qu'on appelle platonique, il a besoin de la participation des sens pour compléter le bonheur des ames. Un regard, un mot, la rencontre fortuite d'une main, communiquent à l'ame pleine de son objet, des voluptés inappréciables. Le véritable amour, dépouillé de tout égoïsme, ne voit le bonheur que dans celui de l'objet aimé : c'est alors que l'ame enchantée s'élance, pour ainsi dire, au-delà des bornes de l'humanité ; et si quelque mouvement retrograde la ramène à la condition de son être, c'est avec le calme même de la félicité qu'elle accorde aux sens ce qu'elle ne peut plus leur refuser. En un mot, l'amour, dans mes idées, n'est autre chose qu'un attachement sincère et désintéressé, une sympathie entraînante, un sentiment noble presque toujours exalté, qu'on appelle à présent amour romanesque.

Mon indifférence fut utile à la fortune

de M. Calcraft ; et je me trouvai moi-même mieux en état de m'occuper des devoirs de ma profession et de mon avancement.

Tous mes anciens amis m'abandonnèrent. M. Metham, toujours au désespoir, forma la résolution de voyager, pour se venger de ma perfidie sur tout le sexe. Il avait fait des graces une étude particulière, et de peur qu'il ne lui restât quelque tournure gauche du collège, il avait été achever ses études à l'académie royale de Paris. Il était généreux sans être libéral. Il connaissait parfaitement le monde. Il possédait sur-tout l'art de prendre toutes les formes pour plaire. Il avait assez de vanité pour se passer de cette fausse modestie qui obscurcit souvent le mérite. Peu profond dans les langues mortes, il savait assez bien les langues vivantes pour n'être jamais embarrassé dans la compagnie des femmes de tous les pays. Tous ces talens, joints à une agréable figure et à un port élégant, lui promettaient des succès infaillibles auprès des femmes, et particulièrement auprès des petites-maîtresses de Paris. J'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'il avait jeté le mouchoir aux pieds de Mlle Gaussin. C'est cette actrice que je

me proposais d'éclipser par mes talens, pour captiver ensuite le grand monarque.

A la clôture du spectacle, M. Calcraft prit une petite maison de campagne, où nous passâmes l'été. J'avais perdu mes deux meilleures amies ; j'y vis peu de femmes. De retour à la ville, nous eûmes chacun une maison séparée.

M. Garrick voulait prendre un engagement avec moi pour la saison prochaine ; mais, par une fatalité qui dominait secrètement toutes mes démarches, malgré les conseils de mes meilleurs amis, et les pressantes sollicitations de mistress Ciber, l'une de mes camarades, je me décidai en faveur de Covent-Garden. Je ne me dissimule point mes torts à cet égard, car les leçons de M. Garrick, et l'occasion fréquente de paraître en public, que devaient me laisser les indispositions répétées de mistress Ciber, ne pouvaient que me mettre plus à portée de me concilier cette faveur dont j'avais déjà eu tant à m'applaudir.

Nous nous disposions à nous rendre à Londres ; lord Digby était absent, et M. Calcraft, qui craignait le retour de Percy, obtint de moi d'aller demeurer avec lui dans

sa maison. Je regardais, comme un devoir, de l'obliger dans tout ce qui était en mon pouvoir, et il n'eut pas de peine à m'y faire consentir. Sa tendresse paraissait acquérir tous les jours de nouvelles forces; et il y avait lieu de croire que le temps ne ferait que resserrer les liens qui nous unissaient.

Lorsque je fus établie chez M. Calcraft, il me déclara quel était le montant réel de ses revenus, et je fus très-surprise en apprenant qu'ils étaient infiniment inférieurs aux miens. Il me demanda quelle somme je croyais nécessaire pour l'entretien de nos maisons réunies, et lui ayant répondu, sans faire aucun calcul, cent guinées par quartier, il y acquiesça aussi-tôt.

Il y avait si long-temps que j'avais entre les mains les billets de banque qu'un anonyme m'avait envoyés sans laisser aucune trace du donataire, que je crus pouvoir disposer des mille guinées à ma fantaisie. Je payai tout ce que je devais; je me procurai de nouveaux bijoux, et je portai avec moi, chez M. Calcraft, une garderobe magnifique, une superbe argenterie, et plus de diamans que n'en possède ordinairement une simple particulière. Si je cite ces faits,

c'est pour faire voir au public que, lorsque je me réunis à M. Calcraft, au lieu d'avoir aucune dette, aucun besoin qui me forçât d'avoir recours à lui, j'étais pleinement au-dessus de mes affaires, et beaucoup plus riche que lui.

G... a... B.

LETTRE XLVII.

12 janvier 17...

M. Fox était toujours, à cette époque, secrétaire d'état de la guerre ; il m'honorait souvent de sa visite, et les intérêts de M. Calcraft étant devenus les miens, je m'occupai presqu'uniquement de le mettre bien dans l'esprit du ministre, et de lui faire contracter, parmi les militaires, autant de liaisons qu'il me fut possible. J'y réussis si heureusement, qu'il était rare que nous n'eussions pas à dîner plusieurs officiers du premier rang.

Le général Braddock, qui m'avait vu élever, et qui m'avait toujours témoigné la plus sincère amitié, fut, vers cette époque, nommé à un commandement en Amérique. Il me donna, sans m'avoir consultée auparavant, l'administration de ses biens ; et pendant qu'il faisait les préparatifs de son départ, je remarquais qu'il venait à la maison beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire. La veille de ce

départ, il soupa chez moi avec ses deux aides-de-camp, et avant de nous séparer, il me dit que nous ne nous verrions probablement plus ; car, allant, avec une poignée d'hommes, pour conquérir des nations entières, il n'était pas possible qu'ils ne fussent à la fin taillés en pièces. L'événement ne justifia que trop sa prédiction.

En nous faisant un dernier adieu, il me mit un papier dans la main; c'était son testament. Ne doutant pas que je ne fusse mariée avec M. Calcraft, d'après sa tendresse apparente pour moi, mon changement de conduite à son égard, et la préférence que je lui avais donnée sur M. Metham, il le faisait son légataire universel, et ne me donnait que l'argenterie qu'il avait reçue du gouvernement, comme il est d'usage, à l'instant de sa nomination.

M. Rich venait de recevoir une tragédie du docteur Francis, intitulée *Constantin*. Le docteur Francis était déjà avantageusement connu par une bonne traduction d'Horace, et par la pièce française d'*Eugénie*, qu'il avait adaptée à notre scène, quoiqu'elle n'eût eu qu'un succès très-médiocre. Nous avions toujours eu jusques-là beaucoup de

monde à Coven-Garden; nous nous flattions d'un plein succès pour *Constantin*, et je n'épargnai ni soins ni dépenses pour briller dans le rôle de Fulvie; mais à notre grande surprise, la salle était presqu'entièrement vide à la première représentation, et le grand *Constantin* ne parut guère que devant la suite nombreuse que lui avait donnée le directeur. C'était la première fois qu'une chose semblable arrivait, et aujourd'hui encore il m'est impossible d'en deviner la cause.

Plus piquée de cet événement pour l'auteur que pour moi-même, je résolus de me venger du public en procurant un état à M. Francis; et M. Fox devant souper le même soir à la maison, j'y invitai le malheureux auteur, dans l'intention de le lui présenter. Le hasard me servit bien. En arrivant chez moi, j'y trouvai M. Fox seul, et lui ayant raconté notre commune disgrace, je finis par le prier de dédommager mon désolé docteur en lui procurant de l'emploi. C'était la première fois que je sollicitais du ministre une faveur. La chaleur que j'y mis le fit sourire, et il me répondit qu'il ne pouvait en faire que son aumônier pour cette soirée, mais qu'il l'invitait à déjeûner avec lui le lendemain. « Qui

sait, docteur, continua-t-il, si votre malheur, comme écrivain dramatique, ne deviendra pas la source de votre fortune dans l'église » ?

Le lendemain de cette aventure, je mis au monde une fille. Calcraft en donna des témoignages de joie plus vifs que si on lui eût fait don d'une couronne. Il reconnaissait déjà ses traits dans ceux de l'enfant; il se flattait que ce gage de notre amour lui en conserverait perpétuellement la jouissance. Lady Caroline Fox, lady Tirawley et M. Fox, tinrent l'enfant en personne, ce qui confirma mieux encore le public dans l'opinion que nous étions réellement mariés. Aurais-je pu, sans cela, prétendre à cet honneur, et pouvait-on d'ailleurs supposer que je vécusse d'une autre manière avec un homme aussi inférieur en fortune et en mérite à M. Metham, et qui n'avait rien à attendre que de la protection de M. Fox?

Lorsque je fus relevée de couche, le bruit se répandit que M. Metham revenait en Angleterre. Ce bruit alarma M. Calcraft, qui me pria de lui rendre le contrat de la rente qu'il me faisait, prétendant qu'une femme destinée à être la sienne, et que le monde

et lui-même considéraient comme telle, ne pouvait avec décence rien tenir que de lui seul. J'y consentis volontiers; et pour m'en dédommager, il me donna un domaine que venait de lui laisser sa grand'mère: il rapportait cent vingt liv. sterl. par an; je devais en jouir ma vie durant, et il était reversible après ma mort à ma petite fille Caroline-Elizabeth. Il me remit en outre son testament, par lequel il m'assurait les intérêts d'une somme considérable placée à la banque, qu'il avait amassée pendant qu'il était payeur général des troupes du roi en Ecosse, lors de la rebellion.

Pour exécuter ses intentions, je m'adressai sans délai à M. Moore, homme que j'avais toujours singulièrement estimé, et je lui remis le contrat, en le priant de le rendre à M. Metham aussi-tôt qu'il apprendrait son retour en Angleterre. Il n'en fit rien, et je ne puis l'attribuer qu'à un oubli de sa part, oubli bien naturel dans la position où il se trouvait.

M. Moore avait conçu une passion très-vive pour une femme mariée à Dublin. Elle l'avait flatté d'un tendre retour, et se plaignant de la brutalité de son mari et de son goût pour la débauche; elle avait promis à

M. Moore qu'aussi-tôt qu'elle serait arrivée à Londres, où elle devait se rendre sous peu, elle quitterait cet époux détesté, et partirait avec lui pour le continent. De nouvelles amours l'ayant fait changer d'avis, elle en prévint M. Moore. Celui-ci était à dîner avec des amis lorsqu'il reçut cette fâcheuse nouvelle, et incapable de résister à la douleur qu'il en éprouva, il passa dans une chambre voisine, et se brula la cervelle. Le bruit du coup attira tout le monde, et on le trouva noyé dans son sang. Lord Chedworth qui était présent, se rendit aussi-tôt chez lui, y fit apposer les scellés, et donna avis de cette affreuse catastrophe à ses plus proches parens. Comme M. Moore n'avait point fait de testament, son plus proche héritier se mit en possession de ses biens et de ses papiers, et il garda entre ses mains les contrats de M. Metham, jusqu'à ce que mon fils, le capitaine Metham, fût parvenu à sa majorité.

La mort de cet ami me causa la plus vive douleur, et elle me frappa d'autant plus qu'il était venu chez moi le matin, et que nous nous étions livrés ensemble aux doux épanchemens de l'amitié. Ce fut ainsi que la coquetterie d'une femme, qui avait usurpé une

grande réputation de vertu, enleva à la société un jeune homme estimable par toutes les qualités du cœur. Il fut généralement regretté; mais il ne le fut de personne autant que de moi. Notre amitié était telle, que nous ne concevions pas une idée sans nous la communiquer, et que nous n'éprouvions pas un besoin sans nous entr'aider mutuellement. C'est le moment de déclarer que j'ai les plus fortes raisons de croire qu'il n'a jamais eu près de moi d'autres prétentions que celles de la pure amitié; et j'assure avec la même franchise, que tous ses moyens de plaire ne m'ont jamais inspiré de sentimens plus tendres, que ceux d'une affectueuse fraternité.

Je suis bien sûre que cette nuance insensible qui, entre des personnes de sexe différent, distingue réellement l'amitié de l'amour, échappe à l'œil grossier de la multitude, et que l'assertion que je viens d'établir ne paraîtra à beaucoup de gens qu'un mensonge ou une illusion de la pruderie; mais une ame délicate et sensible concevra sans peine que la différence des sexes peut bien être un danger, mais non pas un obstacle à l'amitié.

J'avais eu occasion de présenter M. Fran-

cis à M. Fox; ce docteur s'attacha à son excellence, mais beaucoup moins qu'à son secrétaire, parce que lady Caroline étant toujours malade, mylord ne tenait point de table; au lieu que le secrétaire annonçait des goûts plus conformes à ceux du bon docteur, qui, aimant à vivre, préférait souvent la bonne chère à son bréviaire. Je ne dois pas ici passer sous silence, que ces deux êtres ont payé de la plus noire ingratitude les bontés de M. Fox.

Cet excellent homme ne reçut jamais d'autre récompense de ceux qu'il combla de bienfaits. M. Fox était vraiment aimable. Il était mari tendre, père indulgent, bon maître et ami chaud; à ces aimables qualités il joignait une grande pénétration, des connoissances étendues, et enfin toutes les vertus sociales. Tant d'avantages ne purent néanmoins le garantir des traits de la calomnie, ni des dards empoisonnés des reptiles qu'il échauffait dans son sein.

Je me suis flattée d'avoir à citer un trait qui prouve jusqu'à quel point ce digne homme porta son attachement pour ce fils, qui joue, à juste titre, un si grand rôle dans les annales politiques de notre siècle.

Il s'agissait d'abattre une forte muraille qui cachait un monument antique, pour y substituer une grille. Afin d'éviter la dépense et d'épargner le temps, on avait arrêté qu'on ferait sauter la muraille; mais les ouvriers ayant fait la besogne sans l'avertir, il fit relever le mur pour tenir la parole qu'il avait donnée à son fils, de le rendre témoin de cette éclatante et soudaine démolition. Il en prit occasion de recommander à tous ceux qui l'entouraient de ne jamais manquer de parole aux enfans, parce que, disait-il, de pareils procédés peuvent les disposer pour un âge plus avancé à la perfidie et à l'instabilité.

G... a... B.

LETTRE XLVIII.

16 février 17..

Après mon bénéfice de la dernière saison, je m'étais trouvé plus de onze cents liv. sterl. de net. Je devais cette fortune à plusieurs causes. Pendant quelque temps, c'était moi qui donnais le ton de la mode aux gens de distinction. Les femmes se faisaient un point essentiel de me consulter sur leurs habits d'apparat ou de fantaisie ; et par reconnaissance sans doute, elles s'étaient toutes disputées à qui ferait une plus forte contribution à mon bénéfice.

Le docteur Francis que j'avais avancé, me mérita le renom d'une femme puissante en crédit. Les militaires, de leur côté, voulant me faire leur cour, saisirent cette occasion pour confondre le tribut de leur estime avec celui de leur admiration pour mes talens. Mylord Kaildare, mylord Gramby, M. Fox et M. Digby contribuèrent chacun de cent liv. sterl. pour un billet. Les trois derniers me

continuèrent jusqu'à leur mort cette libéralité. Je reçus, en outre, des présens des quatre parties du monde. Enfin, je possédais tout ce qui peut exciter l'envie sans rassasier la cupidité. Cependant au zénith de ma splendeur je n'étais pas heureuse. Combien de fois, lorsque mes amis me croyaient comblée des bienfaits de l'opulence et de la célébrité, ne me suis-je pas écriée dans le fond de mon ame : O bonheur, sublime mensonge du desir, quel est donc ton asile ? Ah ! ce n'est qu'aux portes du ciel que tu peux résider; tu ne saurais habiter au milieu des pompeuses illusions d'un monde qui ne sait marcher vers toi qu'à travers les flots tumultueux et perfides des passions et des préjugés ; mais tu souris aux ames pures et vierges, également inaccessibles aux convulsions du plaisir, et à la pointe aiguë des vaines inquiétudes.

Des vexations continuelles, des réflexions déchirantes et le travail, avaient encore une fois altéré ma constitution. On m'avait conseillé d'aller passer quelques semaines à Bristol; j'y fus avec la veuve Delany, qui ne me quittait guère. Arrivées à Marlborough, comme nous entrions dans la cour du châ-

teau, M. Ryan accourut pour me recevoir et me donner l'agréable nouvelle que M. Quin était chez lui, et qu'il allait l'éveiller. Comme il n'était que huit heures du soir, je craignais qu'il ne fût malade; mais un autre monsieur de la société, me dit que c'était un genre de vie, qu'il avait embrassé depuis qu'il avait renoncé au grand monde; qu'il était décidé à ne plus retourner à Londres; mais que, ne voulant pas s'isoler de la société de ses amis particuliers, il les avait invités à se rassembler tous les étés chez lui, et à y rester jusqu'à ce qu'ils eussent bu une certaine quantité de vin : je ne me rappelle pas du nombre de pièces; mais je me souviens que, dans le moment, je jugeai qu'elles pouvaient faire la provision d'une année.

Pendant qu'on me donnait ces instructions, je l'entendis me dire, par la fenêtre où il était en bonnet de nuit : Je suis à vous, tout-à-l'heure. Il ne tarda pas en effet à paraître, et il avait déjà donné ses ordres pour un repas somptueux et délicat. Ma marche fut arrêtée de quelques heures par cette agréable rencontre. A dix heures, nous nous mîmes à une table de vingt-six couverts, garnie comme à une fête du lord-maire.

Avant le repas, je m'étais ménagé un tête-à-tête avec cet excellent homme; et je lui avais fait le détail de tout ce qui m'était arrivé depuis que nous avions cessé de nous voir. Il m'avait donné des conseils et des consolations, qui m'avaient convaincue que son attachement pour moi était toujours aussi vif et aussi désintéressé que celui du plus tendre des pères.

A trois heures, je remontai en voiture pour continuer mon voyage, laissant ces hideux enfans de Bacchus, je ne dirai pas au milieu de leur orgie nocturne, mais achevant leurs libations à ce dieu des festins. A mon arrivée à Bristol, je trouvai une lettre de ma femme-de-chambre, par laquelle elle me mandait que son maître avait une violente attaque de goutte à la tête, que ma fille avait la petite-vérole, et que ma mère, qui avait eu l'imprudence de la coucher avec elle, était dangereusement malade. Toutes ces nouvelles me firent retourner sur mes pas. Mes inquiétudes pour ma mère, qui, par tendresse pour mon enfant courait le risque de sa vie, m'engagèrent à faire la plus grande diligence. J'aurais voulu avoir des ailes; mais tout ce que je pus accorder à mon impa-

tience, ce fut d'ajouter deux chevaux à ma voiture.

En repassant à Marlborough, à environ une heure après-midi, M. Quin était encore au lit. Le caractère impatient de M. Calcraft et mes propres inquiétudes me rendant tous les instans précieux, je ne voulus pas attendre qu'il fût levé : j'allai causer avec lui auprès de son lit, jusqu'à ce que les chevaux fussent attelés.

Remontée en voiture, je compris par la conversation de ma compagne, qu'elle n'était pas moins impatiente que moi d'arriver à la ville, mais par des motifs bien différens. Tandis que je me lamentais sur la cause de ce contre-temps, mistress Walker se repaissait des plus agréables espérances. Au-dessus de toute espèce de déguisement, je l'avais faite ma confidente, et je lui avais avoué que j'avais pour admirateur un homme de qualité, riche et généreux. Elle se figurait que M. Calcraft était mort, que j'allais épouser cet homme, et que dès-lors je serais plus libérale envers elle que je ne l'avais été.

Elle soupirait d'autant plus après cet événement, qu'elle s'imaginait que je la dédommagerais d'une perte qu'elle avait essuyée

par sa propre indiscrétion. L'ame de ma compagne n'était mue que par l'intérêt, tandis que la mienne était surchargée d'inquiétudes et de soucis.

A mon retour à la ville, j'eus la satisfaction d'apprendre que l'indisposition de ma mère n'était pas aussi sérieuse qu'on me l'avait fait craindre; que la prétendue attaque de goutte de M. Calcraft n'avait été qu'un excès de table, et que ma fille avait été rappelée à la vie par les soins assidus du médecin.

Rien ne réveille aussi puissamment la tendresse, que le spectacle de la douleur. Pour une ame sensible, un ami, un parent malade ou dans le chagrin, devient, s'il est possible, doublement cher; du moins telle est ma manière de sentir. C'est d'après cette mesure de mon caractère qu'il faut juger le degré de mes alarmes, en apprenant le danger qui menaçait des têtes si chères à mon cœur, celle sur-tout de l'être innocent dont le bonheur se confondait entièrement avec le mien.

M. Calcraft ne paraissait craindre que pour la beauté de sa fille : c'était précisément le moindre de mes soucis. La perte de ses at-

traits m'eût paru même un bienfait; je n'avais que trop appris, par une triste expérience, que le don de plaire est presque inévitablement un don funeste; car, quoique le devoir fût seul la règle de ma conduite avec M. Calcraft, et qu'une absence de dix-huit mois eût émoussé ma tendresse pour M. Metham, je ne me rappelais jamais sans des regrets amers que ma beauté m'avait, pour ainsi dire, poussée dans les bras d'un homme qu'il m'était impossible de jamais aimer.

Les peintres représentent quelquefois l'Amour avec l'attitude d'un athlète luttant contre les animaux les plus féroces, les domptant ou les gouvernant à son gré; mais jamais il n'est entré dans leur imagination que l'amour pût être subjugué. Il règne en despote, et il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de diriger ses traits que de les éviter. L'union des cœurs est un pouvoir qu'il se réserve exclusivement. Je ne me crois donc pas coupable de n'avoir point donné mon affection à un homme dont l'ame ne sympathise point avec la mienne. On peut feindre la tendresse; mais que gagne-t-on au rôle pénible de la duplicité? L'empire de l'univers entier ne serait pas capable d'al-

térer le moins du monde mon attachement à cette sublime sincérité, dans laquelle j'ai, de tout temps, mis toute ma gloire. Puissiez-vous, ma chère, quand le moment en viendra (car on dit que tout être doit aimer comme il doit mourir), puissiez-vous rencontrer dans votre vainqueur une ame dans laquelle la vôtre se confond ! Et puisse votre destinée, moins sévère que la mienne, vous donner le pouvoir de faire suivre le don de votre main du don plus précieux encore de votre cœur !

G... a... B.

LETTRE XLIX.

17...

Mon favori M. Sterne, lorsqu'il raconte dans son voyage sentimental, qu'en allant en France pour parler aux ministres de Versailles, il fut obligé de rester chez le comte de B...., s'écrie : Je crois qu'il y a une fatalité qui me poursuit; je ne vais jamais où j'ai intention d'aller. J'ai souvent fait la même observation, et je crois vous l'avoir communiquée. Je pars pour Bristol, afin de m'arracher aux soins et aux soucis qui me poursuivaient à la ville; mais ces invisibles agens de la misère humaine ne me permettent d'exécuter qu'à demi mon projet. Je ne suis pas plutôt rendue à l'endroit de ma destination, que des accidens imprévus m'en font sortir sur-le-champ, et me ramènent à la ville, où les soucis, les vexations, les tourmens de toute espèce m'attendent. Je sais qu'on met ordinairement sur le compte du

hasard tous les contre-temps qui nous affligent. Pour moi, j'ai été toujours tentée de les imputer à l'influence inapperçue d'êtres intermédiaires, à qui il est apparemment permis d'éprouver la patience et la résignation des pauvres mortels.... Il me semble vous entendre dire : Continuez votre histoire. J'obéis.

A la rentrée du spectacle, une circonstance particulière fit augmenter mes appointemens en diminuant mes occupations. Un acteur avait présenté une débutante pour laquelle il s'intéressait beaucoup. M. Rich me pria de lui céder mon rôle dans la pièce de début, et j'y consentis.

J'avais stipulé dans mes arrangemens que j'aurais des appointemens plus considérables qu'aucune autre actrice, et mes appointemens furent augmentés de cinq cents guinées ; mais ce qu'il y eut de plus intéressant pour moi, c'est que les vacances qu'on me laissait me donnèrent le temps de m'occuper à des choses plus sérieuses, particulièrement à l'histoire naturelle, pour laquelle lady Anson m'avait donné du goût.

Comme je dois cette connaissance au lieutenant O-Hara, mon frère, je vous de-

mande la permission de lui consacrer quelques pages. Il était sur un vaisseau qui restait à Gibraltar, dont lord Tirawley était gouverneur. Il allait souvent dans les sociétés où on lui montrait beaucoup d'égards, comme appartenant au commandant du fort. Mais un mouvement indiscret de gaîté, qui lui fit oublier ses devoirs, lui mérita, à juste raison, le courroux de son père. Ce brave et vieux soldat avait reçu des blessures dans presque toutes les parties du corps. Entre autres infirmités, il avait celle d'être boiteux. Un jour qu'il se promenait dans une salle de bal, son fils, oubliant l'honorable motif de cette difformité, et le caractère de celui qu'elle affligeait, se mit à le contrefaire, pour amuser sans doute l'assemblée. Quelqu'un en avertit mylord, qui, glorieux de ses blessures, ne voulut jamais pardonner à son fils, d'avoir tenté, par une coupable indécence, de jeter du ridicule sur les témoignages de sa valeur.

A quelque temps de-là, le vaisseau reçut ordre de mettre à la voile. Le capitaine se trouvant malade, mon frère, comme premier lieutenant, fut chargé du commandement. Dans le trajet, il rencontra un vaisseau

supérieur au sien : il le combattit, malgré toute l'apparence du désavantage, et après l'avoir démâté, il ramena son vaisseau avec la plus grande intelligence. Cette action éclatante fit beaucoup de bruit et lui fit infiniment honneur. Le capitaine étant venu à mourir, mon frère ne doutait point qu'il ne fût nommé, à sa place, commandant d'un vaisseau qu'il avait sauvé par sa bravoure. Mais il fut cruellement trompé dans ses espérances. Lord Tirawley, qui conservait un vif ressentiment de l'insulte qu'il en avait reçue, avait été trouver l'amiral, pour le détourner d'avancer son fils.

Mon frère ne fut pas plutôt instruit de la démarche de lord Tirawley, qu'également courroucé, et contre son père pour sa sévérité, et contre l'amiral pour son injuste condescendance, dans le premier mouvement de sa fureur, il envoya à celui-ci sa commission, en le priant d'en faire un nouveau sacrifice à la déesse.....

Après cette action, il aurait dû être appelé devant le tribunal militaire; mais les officiers eurent sans doute égard à l'affront qu'il avait reçu, et attribuèrent la vivacité de son procédé à la conduite de mylord et

de l'amiral. Ils se contentèrent de l'exclure pour toujours du service. Je fus bien long-temps avant de pouvoir le faire replacer, et ce ne fut qu'après plusieurs années qu'il obtint le grade de capitaine.

Pour solliciter son replacement, je m'adressai à l'honorable M. Yorke, qui était un de mes admirateurs les plus assidus au spectacle. Je le priai de s'intéresser auprès de sa sœur, lady Anson, en faveur de mon frère. Il fit plus; il me présenta à elle pour plaider moi-même la cause du disgracié. Tel fut l'événement qui me procura l'avantage d'être connue de cette respectable femme.

Sa mauvaise santé l'obligeant à mener une vie retirée, elle se livra à l'étude, et devint profonde dans presque toutes les sciences. Dès la première fois que je fus lui présenter mes hommages, elle m'invita à la venir voir souvent. Comme on adopte généralement les goûts de ceux qu'on admire, je résolus d'étudier la philosophie, et je ne me mis pas moins en tête que de devenir, sinon le premier, au moins le second Newton femelle. Pour cela, j'allai souvent à l'Observatoire. L'auteur que je lisais était Martin; et bientôt je sus distinguer l'ourse, le scorpion, le

lion, et toutes les constellations. Les connaissances assez étendues que j'acquis dans l'astronomie, me font présumer que j'aurais pu devenir habile dans toutes les branches de l'histoire naturelle ; mais je fus arrêtée dans le cours de mes humanités, pour avoir vu étouffer un chat dans la machine pneumatique. Je ne pus pas supporter les débats convulsifs de cet animal ; je renonçai à la physique, pour ne m'occuper plus que de politique.

Je m'adonnai à cette science avec l'intention de devenir, s'il était possible, une autre Maintenon. Tout en blâmant la conduite de cette femme dans sa vie privée, je ne pouvais cependant me dissimuler qu'elle avait eu de grands talens dans le cabinet. Je travaillai donc sérieusement à connaître les loix et les différens intérêts des nations. J'étudiai Grotius, Puffendorf, et tous les auteurs célèbres en ce genre. J'y mettais autant d'ardeur que si j'eusse dû être envoyée dans la première cour de l'Europe ; mais ce qui accéléra surtout mes progrès, ce fut la rencontre que je fis de lady Rochefort, à la maison de Hollande.

Il est inutile de vous dire que cette femme

était un des premiers génies de son temps, et qu'ayant été élevée à la cour, elle avait le meilleur ton possible. Vous savez aussi que ses talens la rendirent utile à son mari dans ses différentes ambassades. Elle était supérieure à toutes les femmes par son rang et par ses connaissances; et cependant elle avait le bon sens de ne point tenir aux formalités puériles. Elle avait une étiquette absolument à elle. Comme je ne me rendis pas à son invitation aussi-tôt qu'elle l'aurait desiré, elle vint elle-même me voir : non-seulement cette démarche me flatta infiniment, mais elle me procura encore le plaisir d'apprécier sa conversation. Cette supériorité de talens dont les hommes se vantent, n'est en vérité qu'un lieu commun de l'orgueil masculin. Que de femmes je pourrais citer qui, par leurs connaissances profondes, réfutent cette absurdité que les hommes ont toujours à la bouche : celle dont je parle en est entr'autres, un exemple assez remarquable.

Dans cet hiver, où je jouai peu, je me fis une autre protectrice de lady Essex, fille du célèbre Charles-Hanbury Williams. Je ne

puis donner une idée plus juste de son attachement pour moi, qu'en disant que j'étais la première personne qu'elle aimait. Les premières affections sont toujours vives et ordinairement constantes.

G... a... B.

LETTRE L.

1er mars 17...

Je me figure que vous maudissez mes réflexions : je vais donc commencer cette lettre-ci sans en faire aucune. Cependant, par une juste composition, il faudra bien que vous m'en passiez quelques-unes de temps en temps; je ne saurais me refuser à celles que mon sujet m'inspire : elles me soulagent, elles me consolent.... Eh bien ! ne me voilà-t-il pas coupable, tout en disant que je ne veux point l'être ! Déchirerai-je ? Non, vous ririez de ma sottise ; il faut la laisser. Je commence.

Mes bénéfices devenaient chaque année plus considérables ; et j'avais si bien pris l'habitude de recevoir les tributs du public, que j'acceptais ses présens, comme une maîtresse reçoit les myrtes de son amant. J'ai déjà dit que c'était de moi que, pendant un temps, la mode recevait ses loix ; alors je moissonnais des plaisirs plus solides, une gloire plus durable ; je m'entourais des Dod-

dington, des Litleton, des Williams et des Malles, de tous les Aristophanes et de tous les beaux esprits du siècle ; et, ce qu'il y eut encore de plus flatteur pour mon amour-propre, c'est que les femmes du premier rang, et celles même qui étaient des modèles de vertu, m'admirent dans leur société : la comtesse de Rochefort était du nombre.

Ce concours d'heureuses circonstances que je devais moins à un mérite réel qu'à un sourire du sort, fit croire au public que j'avais autant de qualités essentielles, que j'en avais montré de superficielles. Trop indolente pour le dissuader, et trop intéressée à une erreur qui flattait mon orgueil, je me gardai bien de rien faire qui pût altérer cette opinion avantageuse ; il s'en fallait cependant de beaucoup que mes connaissances intimes m'accordassent un génie supérieur : mais on m'attribuait assez généralement de l'esprit. J'étais alors trop chérie du public, pour que personne osât me contester cette réputation. Ainsi notre position dans le monde dépend presque toujours d'un enchaînement de circonstances aveuglément combinées par la fortune. Vous rit-elle? Tout le monde vous considère ; de simples dispositions devien-

nent des talens réels. La raison, l'esprit et le goût ont toujours présidé à tout ce que votre bouche a daigné prononcer ; mais un nuage vient-il encore passagèrement obscurcir votre horizon ? Ceux qui se laissaient enthousiasmer par vos folies, ne sont pas même sensibles à vos bonnes actions.

M. Fox était toujours dans le même département, avec la même approbation du public. Il remplissait sa place, non-seulement de manière à être lui-même satisfait, mais même à satisfaire ceux qui dépendaient de lui, ou que les devoirs de sa place rapprochaient de sa personne. On n'obtenait jamais plus facilement audience de ce ministre, que lorsqu'il s'agissait de traiter une affaire, ou de solliciter une grace qu'il était en son pouvoir d'accorder, et on en sortait toujours content. Il réservait ses refus et ses dédains à ceux qu'il savait ne s'y présenter que pour briguer sa protection. Jamais il n'entretenait les espérances de qui que ce fût, par des promesses qu'il n'avait pas intention de remplir ; en sorte qu'à son lever, il n'était point entouré de cette foule de courtisans qui viennent jouer le temps avec le ministre.

L'emploi de M. Calcraft s'étendait de jour

en jour. Ma société et mes affaires suivaient la même progression. Ce surcroît d'occupations me mit dans la nécessité d'augmenter le nombre de ses commis et de ses domestiques, et par conséquent de prendre une maison plus vaste. On remit à l'été à en acheter une. Pour moi, bien déterminée à n'entrer pour rien dans cette acquisition, ni dans l'embarras des déménagemens, je me décidai à visiter le continent au lieu d'aller à Bristol, comme je me l'étais proposé; ce qui me rendait ce voyage intéressant, c'était l'espoir de voir ma bien-aimée miss Méréдith, qui était dangereusement malade, et de remercier mademoiselle Brillant de toutes les honnêtetés que j'en avais reçues.

M. Calcraft, qui s'imaginait alors que j'avais perdu de mon insensibilité, et que j'avais pris un peu d'attachement pour lui, n'eut pas plutôt conçu cette idée, que, par la perversité naturelle à son sexe, il devint lui-même indifférent. La meilleure preuve qu'il put m'en donner, ce fut sa liaison avec une femme d'une vertu équivoque. Aussi fut-il le premier à m'engager à passer en France, et nous nous séparâmes, je vous assure, très-satisfaits l'un de l'autre.

Cette propension à l'inconstance dans les hommes, n'est-elle pas bien étrange ? Ils emploient les sermens, les séductions, les bassesses même, pour obtenir ce qu'ils desirent. Ils l'achètent par des années d'assiduités et de soins ; et ils ne sont pas plutôt maîtres de l'objet de leur infatigable recherche, qu'ils n'y trouvent déjà plus le même charme. Eh quoi ! le désenchantement est-il si près de la possession? Si l'on eût dit à M. Calcraft, lorsqu'il usait de toutes sortes de moyens pour m'avoir, que la seule apparence de cette estime, qu'il souhaitait si ardemment, serait le terme de son amour, il aurait répondu : Cela est impossible.

A mon arrivée à Boulogne, la première visite que je fis, ce fut au couvent des Ursulines, dont j'avais si souvent regretté la paisible enceinte. Un intervalle de plusieurs années n'avait point effacé de mon souvenir cette aimable retraite : j'y fus parfaitement bien reçue. J'y passai quelques jours, que j'employai ou à causer avec ces saintes filles, ou à remplir les devoirs d'une religion qu'elles avaient gravée dans mon ame.

De-là j'allai droit à Paris. Si je n'eusse pas été accoutumée à la flatterie, ma posi-

tion eût été bien pénible. Les Français sont si fades dans leur galanterie, qu'ils fatiguent au lieu de plaire. Je fus présentée à Mlle Dumesnil. Mlle Clairon et Lekain étaient en prison, pour avoir refusé de jouer. Lorsque j'appris cette circonstance, je me félicitai d'être de la Grande-Bretagne, où la loi m'aurait garantie contre l'atteinte d'une autorité arbitraire.

On me pressa fort d'aller à Ferney, retraite de Voltaire, où le marquis de Verneuil était alors. J'étais bien fâchée de ne pouvoir pas me rendre à une invitation, qui remplissait un des projets de mon voyage. J'écrivis une lettre d'excuse, je m'engageai à y aller l'année suivante, et je fixai le temps de mon retour du midi de la France, à l'époque où le marquis devait se rendre à Paris.

Arrivée à Toulouse, lieu de la résidence de mes belles amies Mérédith, j'appris que l'aînée était morte depuis quelques jours. J'avais peur que le chagrin n'altérât la santé de la seconde; mais, contre toute attente, au bout de quinze jours elle fut en état de revenir avec moi à Paris, où la dissipation acheva de la rétablir. La société du marquis

de Verneuil, qui était revenu de Ferney, nos promenades dans les environs de Paris, et nos petits soupers, firent écouler les trois semaines que j'avais à y rester avec une rapidité extrême.

De retour en Angleterre, je me trouvai dans un bel hôtel, du moins c'en était un en comparaison de la maison que nous venions de quitter. M. Calcraft avait quinze commis, plus de trente domestiques, et un maître-d'hôtel renommé.

Pour tenir une maison considérable, il convint de me donner cinq mille cinq cents liv. sterl., pour la table, ce qui, avec le produit des fermes et des présens, pouvait suffire à la dépense, parce qu'on économisait sur la délicatesse des plats.

D'après le train que M. Calcraft venait de prendre, je ne formai pas le moindre doute qu'il ne consentît à payer douze cents liv. sterl. de dettes que j'avais faites en tenant sa maison : car mon amie Mérédith m'avait prêté l'argent nécessaire pour mon voyage, dans lequel j'avais dépensé six cents livres sterlings.

G... a... B.

LETTRE LI.

9 mars 17....

QUAND les spectacles s'ouvrirent, j'appris que le protecteur de la nouvelle actrice s'était retiré en Irlande, parce qu'on n'avait pas voulu consentir à donner ce qu'il demandait pour sa protégée. M. Sheridan s'était engagé pour plusieurs représentations. Nous n'étions pas très-bien ensemble pour diverses raisons. Je ne pouvais pas lui pardonner de m'avoir fait payer les billets que j'avais pris, lorsque nous étions en Irlande; et je lui pardonnais encore moins de m'avoir offert de l'argent, pour recommander un de ses amis à M. Calcraft. J'en fus si piquée, que je ne daignai pas lui répondre. J'ai toujours eu en horreur cette manière d'obtenir des places. Si ce point de délicatesse était plus généralement senti, elles ne seraient pas si souvent remplies par l'ignorant à l'exclusion de l'homme de mérite.

Une indisposition assez longue m'empê-

cha de jouer jusqu'au temps des bénéfices.

Quand j'eus reçu les émolumens du mien, je me proposai de mettre ordre à mes affaires. En conséquence, je montrai à M. Calcraft, l'état des dettes que j'avais contractées en tenant sa maison. Elles se montaient en total à treize cents liv. sterl. Après avoir bien examiné le mémoire, il me dit d'un air décidé, qu'il ne pouvait pas le payer; que ses dépenses étaient excessives, et que mon revenu, joint aux quatre cents liv. sterl. qu'il me donnait, pouvait faire face à cette dette, si je voulais mettre un peu d'économie dans ma conduite. Il me demanda alors ce que j'avais fait des mille liv. sterl. en billets de banque, que j'avais reçues lors de ma querelle avec M. Metham. Il s'en déclara le donateur, ainsi que des cinquante guinées, pour payer ces certains six chevaux de louage avec lesquels j'étais allée à Tumbridge.

Je fus d'autant plus étonnée de ce refus formel, que je m'attendais qu'il paierait non-seulement les treize cents liv. sterl., mais encore les six cents, que j'avais empruntées de miss Méredith.

Aussi-tôt que je fus remise de la confusion

dans laquelle ce procédé venait de me jeter, je me levai pour sortir; mais il m'en empêcha, de crainte apparemment que je ne le quittasse tout-à-fait. C'était bien en effet mon intention, tant il m'inspirait de mépris.

Je dois remarquer ici que, malgré le chagrin que me donnait la conduite de M. Calcraft, j'étais bien aise de savoir que je n'étais point redevable des mille liv. sterl. à M. Fox, d'autant plus que depuis ma rupture avec M. Metham, il se croyait en droit de solliciter mes faveurs.

M. Calcraft, après m'avoir retenue, voulut bien condescendre à me dire, que si je voulais le convaincre que je connaissais la valeur de l'argent, il me donnerait mille liv. sterl. pour acquitter mes dettes. Fatiguée de cette fastidieuse conversation sur l'intérêt, je lui répondis que je laissais à des agioteurs comme lui, qui n'avaient d'autres connaissances que celles qui se rapportaient à l'estime de l'argent, à en déterminer le prix. Là-dessus il tira son portefeuille, et mit sur la table pour trois cents liv. sterl. de billets, qui, avec les mille cinquante, que j'avais déjà reçues, faisaient le

montant de la dette. Ensuite, il alla à son secrétaire, pour faire une prière au dieu Plutus, de qui il attendait les moyens d'acheter un titre, ou au moins une place dans la chambre des communes.

A peine étais-je remise de l'agitation où m'avait laissée M. Calcraft, qu'on m'annonça une femme, qui s'était déjà présentée plusieurs fois sans pouvoir me parler. Figurez-vous un grand corps, maigre, une figure pâle et défaite, l'œil hagard, portant l'empreinte du chagrin et la livrée de la misère, et, à travers tout cela, une physionomie qui faisait deviner qu'elle n'était pas née pour l'indigence. Je la fis asseoir, et je la priai d'accepter une tasse de chocolat. Elle parut desirer me parler sans témoins. Aussi-tôt que ma femme-de-chambre se fut retirée, l'étrangère se débarrassa d'un mantelet, et me laissa voir un tel délabrement dans ce qui la couvrait, que vous auriez peine à me croire, si j'entreprenais de vous en faire la description. Je me contenterai de vous dire que son vêtement ressemblait plutôt à un habit d'Arlequin, qu'à une robe : au lieu de manches elle avait deux vieux morceaux de drap, attachés avec des

épingles sur son bras, qui, par son extrême maigreur, paraissait être celui d'une momie; tout son habillement enfin annonçait la plus profonde détresse. Ce spectacle, vraiment pitoyable, fit succéder sur-le-champ le sentiment de la compassion aux mouvemens de rage qu'avait excités chez moi le procédé inattendu de M. Calcraft. Cette femme me dit qu'elle était la veuve d'un premier lieutenant de vaisseau; que le penchant avait plutôt décidé de son mariage que la prudence : son mari avait été déshérité, et ne lui avait laissé, en mourant, que son titre. Elle avait cinq enfans. L'aîné était placé chez un oncle, qui avait bien voulu se charger de lui. Sa première fille avait une jambe de moins, depuis une chute qu'elle avait faite. Le dernier, dont elle était accouchée après la mort de son mari, paraissait être imbécille : il avait quatre ans, il ne pouvait ni manger seul ni articuler aucun son.

Tant de malheurs accumulés sur elle, avaient altéré sa santé, au point qu'elle était devenue elle-même impotente. Elle se trouvait cependant un peu mieux depuis quelque temps ; mais elle était toujours privée de l'usage de ses mains, l'unique ressource

qui lui restât pour faire subsister ses enfans.

Ce que M. Calcraft m'avait laissé en argent était encore sur ma table ; je le pris et le lui donnai. Il n'y avait qu'un très-petit nombre de guinées ; mais la vue de cette somme, qui surpassait son attente, la jeta dans une espèce de crise.

Elle venait de se remettre, lorsqu'on m'annonça M. Fox. Me trouvant l'air de l'affliction, il crut qu'il était de la décence de se retirer ; mais je courus à lui, et je lui pris la main, en m'écriant : O mon cher monsieur, vous êtes précisément la personne dont j'ai le plus besoin ! Comme je lui serrais la main avec une agitation universelle, il crut d'abord qu'il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et il se hâta de m'assurer de ses dispositions à m'obliger. Je lui répétai l'histoire de cette malheureuse femme, sans songer à quitter sa main : dès que je m'apperçus de cette familiarité, peu convenable avec un homme de son rang, et dont j'implorais actuellement la protection, je rougis et je devins confuse.

Je m'étais vue dans des positions bien délicates, cependant je ne m'étais jamais sentie

si embarrassée. Je ne pus retenir mes larmes, et ce témoignage naturel de ma confusion, plaida mieux ma cause et celle de ma cliente, que le discours le plus étudié.

Jamais deux cœurs n'ont été si gros de bienfaisance, que le furent en cette circonstance celui de M. Fox et le mien. Le visage rayonnant de bienveillance et d'humanité, ce digne ministre plaignit cette femme, la consola et promit de la servir. Il lui donna un billet de banque. Cette infortunée avait déjà éprouvé de l'oppression; mais alors elle fut accablée, elle tomba à genoux, et ses yeux ruisselant des larmes de la reconnaissance, nous peignaient avec l'éloquence de la nature, ce que sa langue refusait d'exprimer: elle se retira sans pouvoir prononcer une seule parole.

J'avoue que je ne fus pas fâchée de la voir sortir; ma sensibilité était portée à un excès vraiment pénible. M. Fox était lui-même si attendri, qu'il se tourna vers la fenêtre pour essuyer ses larmes.

Au mois de mars suivant, j'allai moi-même trouver lady Lindsay, c'était le nom de cette infortunée, pour lui annoncer que chacun de ses enfans avait une pension de dix livres

sterl. et que sa majesté considérant que son mari était mort à son service, lui avait accordé cinquante liv. sterl. sur sa cassette.

Après lui avoir donné cette agréable nouvelle, je lui fis des reproches de ne m'être pas venue voir. Elle m'instruisit des nouveaux événemens qui lui étaient arrivés, et des bienfaits de M. Fox, qui montaient à cinquante liv. sterl.

Sa fille aînée était morte, et le garçon qu'elle croyait imbécille, s'était entièrement développé. J'allais sortir comme il entra. Sans doute sa mère lui avait dépeint ma figure, car il courut à moi, et se jetant à genoux, il me baisa la main: je le caressai beaucoup, et j'invitai la mère à me l'amener le plus souvent qu'elle pourrait.

Je n'ai jamais senti plus réellement le bonheur, que toutes les fois que j'allai au secours de cette infortunée. Je ne doute point que le grand et digne homme qui a plus contribué que moi à l'amélioration de son sort, n'ait goûté la même satisfaction. Qu'il est heureux d'avoir, comme lui, tout-à-la-fois le pouvoir et l'inclination de faire le bien!

G... a... B.

LETTRE LII.

21 mars 17...

PENDANT la scène que je vous ai décrite dans ma dernière lettre, M. Fox qui a l'œil d'un aigle, apperçut un rôle d'Alzire sur ma toilette. Il voulait me parler de cette pièce, à laquelle un de mes amis avait fait des corrections; mais du monde qui survint l'en empêcha.

Il revint à dîner, mais il trouva encore de la compagnie dans le salon; et comme il était impatient de me parler, il me pria de passer pour quelques minutes dans une autre pièce. M. Calcraft qui savait que M. Fox était resté long-temps avec moi, le matin, s'était imaginé que je lui avais fait mes plaintes, et que je l'avais instruit de la nature de notre liaison, ce qui faisait l'objet de ses plus grandes appréhensions : il se confirma encore dans ses soupçons, lorsqu'il remarqua l'air soucieux de son protecteur; mais ses craintes augmentèrent bien plus, lorsqu'il entendit M. Fox me dire, en me prenant la main : Je

vous en prie.... ; et elles furent à leur comble, quand il m'entendit répondre : J'y songerai.

M. Calcraft était vivement alarmé du mépris que je lui avais montré. Sa conscience... non, ce n'est pas le terme, car elle était paralysée ; sa crainte était que sa fourberie ne fût dévoilée, et cela le jetait dans une agitation inexprimable. Il voulait se conserver encore les dehors des honorables principes qu'il avait affichés, et qui lui avaient servi de moyens pour extorquer le surnom d'honnête. Ce n'était ni un mouvement de droiture, ni un sentiment d'humanité, ni même le remords de m'avoir trompée qui le tourmentaient, mais uniquement la crainte de perdre cette réputation dont il faisait dépendre sa fortune... Le moment n'en était pas encore venu.

Quant à moi, je méprisais son insolence et sa bassesse, avant même que je pusse le haïr. Son amour pour l'argent augmentait de jour en jour, et la rapidité avec laquelle il marchait à la fortune, lui faisait prendre un air d'importance qui le rendait ridicule aux yeux même de ses domestiques. Loin de paraître grand, comme il en avait la prétention, il ne pouvait jamais se dérober à l'air

commun qu'imprimait à toute son habitude, la nature même de ses sentimens.

Il faut convenir qu'il possédait deux qualités très-essentielles à l'intention d'acquérir une grande fortune ; l'une, de bien tenir les livres ; l'autre, d'être un excellent connaisseur en vins. Comme ses relations avec M. Fox et sa liaison avec moi lui procuraient la meilleure compagnie, il avait souvent occasion d'exercer, de perfectionner même le dernier de ces talens.

L'art ingénieux d'adapter sa conduite au rang auquel on est parvenu, s'atteint difficilement par les petits esprits. Cette même bassesse, cette même contraction d'ame qui leur a servi à les élever, est précisément ce qui les en éloigne sans cesse. La seule manière qu'ils connaissent de proportionner leur importance extérieure à l'accroissement de leur existence morale, est de prendre un air hautain et impudent avec leurs inférieurs ; moyen, cependant, qui ne sert qu'à déceler à l'observateur judicieux, la manière dont ils sont parvenus : c'est la pierre de touche de leur extraction ; c'est l'aréomètre de leur jugement et de leurs perfections.

Dès que je fus sortie, lord Melcombe plai-

santa son ami M. Fox, sur notre familiarité apparente. Celui-ci convint tout bonnement que ce qu'il avait eu de particulier avec moi, intéressait l'assemblée aussi bien que lui ; qu'il s'agissait d'une parodie dans laquelle l'auteur, qu'ils avaient en vain cherché à découvrir, montrait de profondes connaissances en politique, et qu'il avait voulu savoir de moi son nom.

M. Calcraft rassuré par cette explication, envoya demander en maître, le rôle d'Alzire, qui avait donné lieu aux soupçons de M. Fox ; je le refusai : son orgueil en fut offensé. Il m'envoya un second ambassadeur, qui me trouva tout aussi inexorable, jusqu'à ce qu'il m'eût assurée que je ne compromettrais pas l'auteur en le nommant. L'anxiété de M. Calcraft fut remarquée de tout le monde, et son protecteur trouva bientôt une occasion pour m'en parler.

Nos succès au théâtre étaient plus brillans que l'année précédente. Je me liai avec la nouvelle actrice, qui avait plus d'agrémens dans la société que de talens sur la scène.

M. Rich fit revivre une pièce dans laquelle je ne jouais point, circonstance qui ne me fit pas peu de plaisir, à cause des occupa-

tions continuelles que j'avais chez moi. M. Calcraft était si fort surchargé d'affaires, qu'il ne pouvait répondre à toutes ses lettres particulières; il me fallut remplir les fonctions d'adjoint. Ce nouvel emploi me donna de plus fréquentes occasions d'être seule avec M. Fox. Un soir il fit tomber la conversation sur lady Lyndsey; je vis qu'il s'était apperçu des perplexités de M. Calcraft, et qu'il avait remarqué les billets qui étaient sur la table, circonstance qui excita sa curiosité, parce qu'il savait que ma femme de confiance gardait tout l'argent, excepté ma bourse de jeu.

Je l'instruisis tout bonnement de tout ce qui s'était passé, en lui rendant la conversation que j'avais eue avec M. Calcraft. Son premier mouvement fut de me témoigner une vive surprise, de ce que M. Calcraft ne m'avait pas publiquement avouée pour sa femme. Si la chaîne d'un paratonnère eût touché dans cet instant à mon cœur, je n'aurais pas reçu une plus violente commotion. Je n'articulai qu'une exclamation, et je fondis en larmes; revenue de ce bouleversement de tous mes sens, je lui demandai s'il ne s'était pas lui-même opposé à notre union. Pour me prouver le contraire, il me dit que

lady Caroline et lui me croyaient vraiment mariée; alors je lui racontai tout ce qui s'était passé chez M. Gansel. A ce récit, il parut aussi confondu que je l'avais été moi-même. Il me conseilla de ne rien témoigner de la confidence que je venais de lui faire, et de tout attendre du temps. Une querelle aurait pu résulter d'une explication, et cette querelle aurait eu probablement des suites fâcheuses, en raison de ma position. Il finit par m'assurer que, puisqu'on lui avait fait jouer un rôle dans cette affaire sans son aveu, il en prendrait un pour défendre mes intérêts. Je remerciai M. Fox, et lui promis de ne suivre d'autres conseils que les siens.

Quant à M. Calcraft, l'indifférence que j'avais toujours eue pour lui s'était changée dans le plus souverain mépris. D'abord je ne lui reprochais que sa bassesse; mais alors la haine se joignit au mépris pour le punir de son infâme duplicité.

Nous n'avions que peu d'occasions de causer ensemble, soit à cause de nos affaires respectives, soit à cause de la société. Néanmoins, malgré la disposition de mon ame, je ne cessai pas de m'employer pour lui faire tirer le meilleur parti possible de sa place.

LETTRE LIII.

30 mars 17...

Mes succès scéniques étaient toujours aussi brillans et aussi lucratifs, quoique je fusse moins employée. Pendant l'été, nous eûmes tant de monde à la campagne, que j'en étais fatiguée. J'avais fait présent à mylord Gamby d'un superbe cheval, que lord Tirawley m'avait envoyé de Gibraltar; et M. Calcraft, qui aimait à me voir bien montée, pria un de ses amis de m'en chercher un autre. Celui-ci se trouvait avoir une jument magnifique, mais quelquefois difficile à conduire. M. Calcraft, qui avait une haute idée de mon adresse en fait d'équitation, ou qui plutôt ne demandait pas mieux que je me cassasse le cou, gagea que je la monterais, et que je viendrais à bout de la dompter.

On me l'amena; je la trouvai effectivement belle, mais ce ne fut pas sans peine que je me décidai.

J'ai déjà dit qu'un pressentiment m'aver-

tissait toujours de ce qui devait m'arriver : j'éprouvai donc, au moment de monter à cheval, un mouvement qui ne me parut pas de bon augure. Enfin, malgré ma répugnance, nous faisons une cavalcade ; d'abord nous n'allions qu'un pas modéré ; mais dès que nous fûmes arrivés à un champ dont la porte était fermée, cette bête fut si effrayée des reflets du soleil sur les outils que tenait l'homme qui accourait nous ouvrir, qu'elle prit le mors aux dents. Malgré mes prétendues connaissances en équitation, je n'en fus plus maîtresse. La compagnie, qui me suivait imprudemment, ne servait qu'à l'animer davantage.

J'avais épuisé toutes mes forces à lui tenir les rênes; et voyant que ma bête allait droit à un tas de pierres dont je ne pouvais pas la détourner, je pris le parti de m'élancer à terre ; mais dans l'intervalle, je m'étais approchée du tas, si bien que je tombai dessus. Tous les spectateurs me croyaient déchirée en morceaux. Il eût été à souhaiter que leurs craintes sur mon sort se fussent réalisées ! Mais j'étais réservée à de plus grands malheurs.

Avant qu'on m'eût rejointe, j'étais reve-

nue de l'étourdissement que m'avait occasionné ma chute, et j'essayais à me remuer. Mes tentatives furent inutiles; j'avais l'épaule démise et le bras cassé. On me transporta chez moi; et comme on connaissait ma répugnance pour les chirurgiens de campagne, on en envoya chercher un à Londres, qui ne fut cependant pas plus adroit, puisque, par sa faute, je suis privée aujourd'hui et pour la vie du mouvement du poignet.

Un malheur, dit-on, ne va jamais sans un autre; à peine commençais-je à me remettre, que M. Calcraft entra chez moi avec un air pensif qui ne lui était pas ordinaire: dès que je le vis, je ne pus m'empêcher de m'écrier toute émue: Vous m'apportez de mauvaises nouvelles de l'Amérique? Il remua la tête. Je le vois, repartis-je, mes craintes ne sont que trop fondées. J'ai perdu mon second père. Alors, il me détailla toutes les circonstances de la défaite et de la mort du général Braddock. Cette nouvelle me jeta dans un désespoir qui pensa m'être fatal.

J'étais convalescente de la fièvre, lorsque M. Calcraft entra dans ma chambre en souriant, et me dit: Votre fortune est faite. Je

ne pouvais rien comprendre à ce qu'il voulait dire; mais en lisant les papiers publics, je vis qu'un M. Sykes, mort dans le sud de la France, avait laissé toute sa fortune à une miss Bellamy, actrice. J'eus de la peine à me rappeler ce monsieur; mais à la fin, je me ressouvins de l'avoir vu chez mon cousin Crawford.

M. Calcraft, qui ne perdait jamais de vue ce que les mortels doivent d'hommages à Plutus, la seule divinité qu'il ensensait, se mit bien vîte à prendre des informations. Toutes les recherches se bornèrent à apprendre que le domestique de M. Sykes, pour s'assurer tout ce qui appartenait à son maître, n'avait pas jugé à propos d'apporter le testament en Angleterre, ni d'y faire transporter son corps, comme il l'avait demandé en mourant, jugeant apparemment qu'il serait tout aussi-bien ailleurs qu'à Westminster, où il avait desiré d'être inhumé, et alla se cacher si bien qu'on ne put jamais le découvrir. Dans un voyage que je fis en Hollande, quelques années après, j'appris qu'aucun héritier ne s'était présenté pour recueillir la succession de M. Sykes : les terres et toutes les propriétés étaient tombées dans

le domaine du prince. Par la même raison, l'argent qui était déposé dans la banque d'Angleterre y est encore. Ainsi s'évanouit, comme toutes les autres espérances, cette perspective de fortune. N'ai-je pas raison de m'écrier, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, que je suis la plus malheureuse des femmes! Est-il une plus grande cruauté que celle de ne nous faire entrevoir le bonheur que pour nous en frustrer ensuite ! Les maux de la vie sont certains et durables ; la jouissance du bonheur au contraire est trompeuse et de courte durée..... Mais je dois vous fatiguer par mes sombres réflexions. Cependant, froissée comme je le suis par les coups du sort, puis-je toucher à ces endroits douloureux et retenir mes plaintes ! Je blesserais sans doute la vérité, si je vous disais que je ne souhaite pas que vous versiez, sur ma destinée, quelques larmes d'attendrissement : cependant, je suis sincère, lorsque je desire qu'il n'affecte pas trop votre sensibilité.

G... a... B.

LETTRE LIV.

8 avril 17...

A-PEU-PRÈS à la même époque, lord Tirawley revint de son gouvernement. Je savais qu'il ne voulait pas me voir pendant que je vivais avec M. Metham. J'étais donc à-peu-près sûre qu'il ne voudrait avoir aucun rapport avec moi, puisque je me trouvais dans une liaison semblable, avec un homme qui ne pouvait pas lui être comparé. Cependant, comme M. Calcraft avait parlé sérieusement de m'épouser, je résolus de me présenter à mylord, comme étant sa femme. Me croyant, sur ma parole, légitimement unie avec lui, il se réconcilia avec moi, au point de me donner sa confiance et de me faire son agent. Comme son régiment lui rapportait beaucoup, la direction en était lucrative. M. Calcraft m'avait promis de me donner les émolumens; mais je n'en reçus pas une guinée.

Lady Tirawley était, parmi les femmes

de ma connaissance, la seule qui sût réellement ma position. Elle m'avait présentée à plusieurs femmes de qualité; et regardant le contrat de M. Calcraft comme une obligation de mariage, elle ne se faisait aucun scrupule de me faire passer comme mariée; en sorte que toutes les femmes, vrais modèles de vertu et de décence, étaient loin d'imaginer qu'elles en blessaient les règles, en recevant une personne qui avait des liaisons peu honorables.

G... a... B.

LETTRE LV.

15 avril 17...

M. Calcraft avait un frère, à l'éducation duquel il avait veillé; mais comme il était l'aîné et l'espérance de *son auguste famille*, il ne croyait pas que son cadet dût être plus savant que lui, de sorte qu'il me querellait souvent de ce que j'insistais sur ce qu'il le mît, quelque temps dans une académie. Ce jeune homme était en tout le contraste de son frère. Il avait une figure agréable, un caractère doux, le cœur généreux; enfin, je le répète, il était tout l'opposé de son aîné, à qui il ne ressemblait que par le goût pour le vin.

Quand il fut en âge, M. Calcraft lui fit donner une place dans un régiment, où, par son crédit, il pouvait lui procurer un avancement rapide. Ce régiment était en Ecosse. Il paya sa voiture, et lui donna noblement deux guinées dans sa poche. Ce procédé, contre lequel je me récriai en vain, augmenta, s'il

est possible, le mépris que j'avais pour lui. Il répondit à mes observations par des apostrophes dures, auxquelles je dédaignai de répliquer. Je fusse plutôt venue à bout de résoudre un problême d'Euclide, que de réformer un pareil animal.

M. Fox se faisait un plaisir de procurer, à ceux qu'il employait, tout ce qui dépendait de lui, ou de sa majesté, auprès de laquelle il était fort en crédit. Outre un grand nombre de régimens dont il était trésorier, outre les fournitures du charbon et des vêtemens dont il était chargé pour les colonies, il avait encore d'autres places très-lucratives, telle que celle de commissaire-général des hôpitaux. Sa majesté ayant souvent occasion de signer des papiers où il était question de M. Calcraft, demanda qui il était. Cette mention du souverain, jointe à sa fortune qui était alors considérable, lui persuada bientôt qu'il était un homme important. Il prit la résolution de satisfaire la curiosité du monarque, et de devenir courtisan. Le jour de la naissance du roi, M. Calcraft me fit l'honneur de me demander mon avis sur cette occasion importante, et de me consulter, comme le faisait tout Londres, sur sa mise.

Etant homme de cabinet, je crus devoir lui conseiller de se faire faire un habit de ratine de couleur brune, couleur alors à la mode, doublé de satin blanc, et des boutons d'or. Je croyais que cet habit convenait mieux à un financier et à un homme de sa tournure ; car il s'en fallait de beaucoup qu'il eût l'air d'un homme de cour; il ressemblait plutôt à un charretier de brasseur : mais n'approuvant pas mon goût, il résolut de suivre le sien.

Le jour de la fête arrivé, ceux qui m'avaient consultée sur leur habillement, et qui crurent me devoir des visites, passèrent chez moi, en allant à la cour, pour me montrer l'effet de leur mise. Lady Rochefort qui, étant en deuil, ne pouvait paraître à la cour, vint aussi me voir, pour se procurer au moins le plaisir de passer en revue tous ceux qui devaient s'y montrer. Mais quelle fut ma surprise, quand je vis arriver M. Calcraft, paré d'un habit blanc de lait, avec des revers de velours bleu, une veste et une culotte de même couleur que les revers, et le tout brodé en argent ! il avait un air si ridicule dans cet ajustement, que la comtesse ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle figure ! Cette exclamation lui fut si sensible,

qu'il se retira bien vîte, et nous laissa rire à notre aise de sa gaucherie. Je suis toujours étonnée que des personnes, qui n'entendent rien à la parure, se hasardent à suivre leur caprice, au risque de faire ressortir leurs défauts. Elles ne réfléchissent point que la mode est un enfant d'adoption, plus capricieux ou plus arbitraire que le grand sultan.

Si M. Calcraft se présenta à la cour dans ce bel attirail, c'est ce dont je ne me suis jamais informée; mais pendant le dîner, jusqu'à ce qu'il se fût amplement arrosé de Champagne, qu'il buvait comme de l'eau, il eut l'air mortifié d'avoir été l'objet de nos plaisanteries.

Quelque temps après, il me fit présent de son portrait en miniature, dans le même habit; mais son avarice, dont il laissait partout des traces, lui avait fait mettre l'entourage en roses au lieu de brillans, si bien que, comme j'aime mieux ne rien avoir que de porter quelque chose de commun, je refusai le portrait, et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Son frère revint bientôt d'Ecosse, et obtint une place dans les gardes : moi, je l'élevai à la dignité de mon complaisant. Le ter-

rain était bon; il offrait des ressources, tandis que son frère était constamment demeuré une terre ingrate; je pris plaisir à le cultiver; et je conçus pour lui autant d'affection que s'il eût été mon frère. Permettez-moi de reprendre ici le portrait de M. Calcraft. J'ai déjà dit qu'il avait naturellement un jugement droit, beaucoup de facultés, à qui il n'avait manqué que d'être bien dirigées. S'il eût reçu une bonne éducation, il serait devenu un homme dangereux, parce que, excessivement ambitieux, il n'était jamais arrêté par le choix des moyens qui pouvaient le mener à ses fins. Il en était de même de ses autres passions, et sur toute autre chose que sur son intérêt, il ne perdait jamais son sang-froid. Au reste, il était rapace, insolent et avare à l'excès. Tel était le malheureux être avec qui je me croyais destinée à passer ma vie, qui devait partager mes plaisirs et mes soins, à qui enfin je m'imaginais être unie par des liens indissolubles.

Je ne m'attacherais pas ici à vous faire un portrait si hideux d'un homme qui a, depuis, été l'objet du mépris public, s'il n'avait pas arrêté la publication d'une lettre que je lui avais adressée il y a quelques

années, et dans laquelle j'avais plus fortement prononcé les traits de son caractère. Si cette lettre fût devenue publique, il aurait sans doute abrégé lui-même ses jours; car alors. . . . .
. . . .

Cependant je ne dois pas taire un bienfait pécuniaire, le seul que j'aie reçu de lui, pendant neuf ans et demi que nous avons vécu ou plutôt respiré ensemble : il se montait à cinquante guinées, qu'il donna à mon frère O-Hara, dont je n'entendais jamais parler que quand il avait besoin d'argent. Quel aveu douloureux pour une femme née sensible, et susceptible de goûter le prix des soins et des égards, et de les apprécier avec reconnaissance !

LETTRE LVI.

23 avril 17..

La saison des spectacles fut plus productive que le directeur ne l'espérait. A la clôture, je me vis assaillie de nouveau par mes créanciers. Je m'étais endettée avec miss Mérédith jusqu'à douze cents livres sterl. et d'autant avec mon lapidaire, pour remonter ou pour augmenter mes diamans.

Je me déterminai alors à en venir à une explication sérieuse avec M. Calcraft : mais il était si fort entouré de monde, que nous nous trouvions rarement seuls ; et ce qui m'empêcha sur-tout d'exécuter cette résolution, ce fut mon éloignement pour tout ce qui s'appelle affaire d'argent. Je différai donc mon projet en empruntant quelques centaines de guinées à M. Sparcks, qui me prêta d'autant plus volontiers, qu'il espérait que je lui remettrais la somme double.

L'été ne me promit rien d'agréable. Lord Tirawley écrivit à sa femme pour la faire

consentir à la vente d'une de ses terres qui devait lui revenir après la mort de son frère, qui, ainsi que sa femme, était tombé en consomption à la mort de son fils unique. Lady Tirawley me consulta dans cette occasion. Mon avis fut qu'elle refusât positivement ; mon motif était que son mari ayant déjà mangé tout son bien, et n'ayant qu'une pension de huit cents liv. sterl. encore mal payée, s'il venait à mourir, elle n'aurait plus pour vivre que la pension qu'on accorde à la veuve d'un général ; tandis que la terre qu'il voulait vendre serait une ressource plus assurée et plus considérable pour elle. Elle écouta mes raisons ; j'avoue aussi que ce qui les motivait le plus, était la promesse qu'elle m'avait souvent faite de me laisser à sa mort, à moi ou à mes enfans, tout ce qu'elle possédait. Voici la teneur de sa réponse à la lettre de mylord :

« Je connais tous mes devoirs de femme, » quoique mylord ait toujours négligé de » remplir ceux d'un mari. Les preuves trop » convaincantes qu'il m'a toujours données » de son peu d'attachement pour moi, m'in- » posent le soin de prévenir le malheur de » me voir réduite à n'avoir qu'un vain titre

» pour toute fortune ; cependant, si mylord
» peut me prouver qu'avec ce titre, on puisse
» se faire un revenu, alors je consentirai à
» la vente qu'il me propose ».

Voici la réponse de mylord.

« Je vous avais toujours regardée comme
» une mauvaise tête, actuellement je suis
» convaincu que vous avez un mauvais
» cœur ».

A cette lettre mylady fit encore une réponse que voici :

« Je ne me suis jamais piquée d'avoir une
» bonne tête ; et vous avez été si long-temps
» en possession de mon cœur, que je ne
» saurais répondre de sa pureté ».

Ce billet laconique offensa fort le lord. Il n'ignorait pas l'intimité qui s'était établie entre sa femme et moi ; il en conclut que je l'avais dicté. Il se trompait néanmoins grossièrement, car je n'en eus connaissance que quelque temps après.

Je fus obligée, dans ce temps-là, d'aller à la campagne, voir des dames qui prenaient un soin particulier d'engraisser leur volaille pour me recevoir, et dont la société était aussi repoussante par leur goût immodéré pour la table, que par leur insipide conver-

sation. Je me proposais d'aller de-là à Bristol. Ce voyage avait été rompu une autre fois, pour cause de maladie; il le fut encore cette fois-ci par un accident d'une autre nature, c'était à cause d'une élection qu'on disputait à M. Fox. Je revins tout de suite pour solliciter des voix en sa faveur; par-tout je démontrais, autant qu'il était en moi, l'injustice qu'on faisait à ce ministre en le refusant.

M. Fox fut si affecté de cette ingratitude, et des accidens qui en furent la suite, qu'il en tomba malade, et que sa santé en fut altérée pour bien des années. En revenant je pris par des chemins de traverse, pour éviter de passer par Londres; et je faisais diligence dans l'espoir de trouver une agréable société à Hellwood; mais, à mon grand étonnement, je ne trouvai que le docteur Francis, qui était devenu un homme de la maison. J'avais promis depuis bien long-temps de faire une visite à un bel-esprit qui demeurait dans le voisinage; je crus que c'était le moment de m'acquitter. Je proposai au docteur de m'accompagner; et nous partîmes à cheval pour nous rendre chez le moderne Aristophane. Nous y trouvâmes M. Murphy et un autre auteur. Comme nous étions arri-

vés de bonne heure, qu'il n'y avait pas de promenades, et qu'il ne s'offrait rien pour tuer le temps, le maître de la maison proposa d'aller à la vente des meubles qui se faisait chez une duchesse; j'acceptai et je montai à cheval.

Après avoir attendu quelque temps à la porte sans voir arriver ces messieurs, j'envoyai mon domestique les chercher. Alors M. Murphy sortit, riant comme un fou, pour me dire que le dernier avait un accès de remords, et prétendait qu'il n'était pas de la dignité de son état de se présenter en public avec une actrice. Je ne me donnai pas la peine de réfléchir à une conduite d'autant plus déplacée, que non-seulement il avait trouvé très-digne de vivre chez moi, mais encore d'être reçu dans ma loge au spectacle; et enfin, d'accepter quelques services que je lui avais rendus.

Si l'on rassemblait toutes les actions des hommes, ainsi que les motifs qui les déterminent, on serait tenté de croire que le cœur humain est stérile pour la reconnaissance; que ce sentiment est une plante exotique qui y prend difficilement racine, et qu'en général les vertus toutes étrangères à

son sol, ont besoin de beaucoup de culture, si on ne veut pas les voir étouffées par l'orgueil, l'égoïsme et la fourberie; passions qui se développent naturellement et sans efforts dans le cœur de l'homme.

G... a... B.

LETTRE LVII.

29 avril 17...

De retour à la ville, j'appris que M. Calcraft étoit allé à Grantham, sauver sa sœur des entreprises d'un être faux et méprisable. Un M. Medlicote, dont j'ai déjà parlé, était dans cet endroit-là, et employait toutes sortes de moyens pour captiver miss Calcraft. Cette jeune personne, qui étoit d'un caractère enjoué et qui se trouvait lasse du rôle de demoiselle, écouta les propos de ce freluquet, supposant qu'il l'épouserait; mais se voyant trompée, elle écrivit à son frère la position où elle se trouvait.

Mon héros était parti dans l'intention de venger l'insulte faite à sa famille : mais le temps de la route ayant ramené la réflexion, il crut qu'il serait imprudent d'exposer la vie d'un commis des bureaux de la guerre, et trouva beaucoup plus sage d'emmener sa sœur à Londres que de courir après son téméraire séducteur. Un parti quelcon-

que devenait d'autant plus nécessaire, que l'affaire avait déjà fait du bruit dans la ville, qui, comme toutes les villes de province, était le théâtre du scandale et de la médisance.

Le même courrier qui lui avait apporté la nouvelle du danger de sa sœur, lui avait aussi apporté une lettre de son frère le capitaine, qui était allé faire des recrues. Ce jeune homme, dans une visite de bienséance à un comte qui demeuroit dans le voisinage et qui préférait le jeu à tous les autres passe-temps, fut obligé de s'asseoir devant un tapis vert, et de perdre poliment deux cents liv. sterl. Comme c'était une dette d'honneur, il fut forcé de l'acquitter avec l'argent du régiment, et pour le remplacer, de tirer sur son frère une lettre-de-change.

L'écuyer, furieux de ce double accident, avait, avant de partir, envoyé protester cette traite. C'était le soir de mon arrivée. Un des commis vint aussi-tôt m'instruire de l'événement. Considérant, en frémissant, combien il serait cruel pour ce jeune homme d'être appelé devant le tribunal militaire, je m'appliquai à chercher le moyen de le sauver. Je m'entendis avec ma marchande de modes qui avait un parent placé dans

le tribunal. Je lui remis l'argent que j'avais emprunté, et je l'engageai à faire prendre mes armes, qui étaient presque les mêmes que celles de M. Calcraft. Elle réussit heureusement, à ma grande satisfaction. Ce que j'avais prévu arriva : la mauvaise humeur de M. Calcraft ne fut pas plutot passée, qu'il se repentit de ce qu'il avait fait, non par affection pour son frère, mais à cause des désagrémens qui rejailliraient nécessairement sur lui.

Aussi-tôt après son retour il me pria de chercher un endroit où sa sœur pût être logée et nourrie jusqu'à ce qu'il eût trouvé une honnête famille à qui elle pût s'attacher. Miss Jourdan, ma marchande de modes, voulut bien s'en charger. Comme elle était fort répandue, elle parvint bientôt à la placer dans une famille du comté d'Essex. M. Calcraft affectait d'aimer beaucoup sa sœur : mais il aimait bien davantage son argent. Et si je n'avais pris soin de sa garde-robe, elle aurait fait une triste figure dans la maison où elle alloit comme dame de compagnie.

Au premier courrier, M. Calcraft fut fort étonné de recevoir une lettre de remercî-

mens de son frère. D'abord il s'imaginait que c'était une ironie; mais en réfléchissant qu'il le craignait trop pour hasarder une pareille plaisanterie, il devina bientôt ce que j'avais fait. Il vint me trouver, et, dans la plénitude de son premier mouvement, il me rendit mon argent, en me comblant de remercîmens. Je crois réellement que si j'eusse eu le courage de lui demander ce dont j'avais besoin moi-même, il me l'aurait donné volontiers; mais croyant qu'il y aurait une espèce de bassesse à tirer avantage de ce que j'avais fait par générosité, et que j'aurais l'air de n'avoir été mue que par un sordide intérêt, idée absolument étrangère à mon cœur, je manquai l'occasion.

J'étais si accablée d'affaires, que je n'avais pas le temps de songer à mes dettes ni aux moyens de me libérer. J'avais reçu en présent un superbe étalage qui me coûtait beaucoup à nourrir, parce que M. Calcraft n'avait pas voulu s'en charger, sous prétexte qu'il avait assez de chevaux. Je me serais volontiers retirée du théâtre; mais les émolumens que l'on m'y donnait m'étaient absolument nécessaires; je pris donc un nouvel engagement avec M. Rich.

M. Calcraft était alors très-affligé de la goutte, et sa position exigeait des soins de ma part; car, malgré le mépris que j'avais pour lui, je ne pouvais pas être insensible à ses souffrances. J'ai toujours dit que la douleur me liait à des personnes indifférentes et presqu'étrangères, à plus forte raison pouvait-elle m'attacher à un être avec lequel j'étais constamment. Rien n'était bien fait que par moi. Il ne voulait se laisser aborder par personne; de sorte que j'avais pour lui les mêmes assiduités que si j'avais été réellement sa femme. Il y a certainement un grand plaisir à pouvoir trouver réunies dans son cœur et la volonté et la faculté de rendre service à ses semblables; c'est même un droit que tout être peut réclamer.

G... a... B.

LETTRE LVIII.

10 mai 17...

On voulait donner alors une nouvelle pièce: mais j'étais trop indisposée pour faire des répétitions. On regarda comme l'effet d'un pur caprice l'entrave que je mettois à la représentation de cette pièce; cette opinion me fit quelques ennemis. On me croyait le faible de beaucoup d'acteurs, qui s'imaginent rehausser leur mérite par de semblables manœuvres; cependant j'ai toujours été si fort au-dessus des supercheries qui tiennent toujours de la fausseté, que je ne puis pas supporter qu'on m'en suppose capable, encore moins qu'on me les impute formellement. Je ne prolongeai donc pas le retard aussi long-temps que ma santé aurait pu m'autoriser à le faire.

A la dernière répétition, comme j'entrais en scène, la personne sur qui je laissai tomber mes regards, fut M. Metham. Comme nous ne nous étions jamais vus depuis no-

tre séparation, il est tout simple d'imaginer que je ne me sentis pas dans une position fort agréable. J'avoue que j'aurais bien sincèrement desiré, ou de ne point me trouver là, ou qu'il n'y eût pas autant de spectateurs pour être témoins de la pasquinade que je le savais très-capable de jouer. Mes craintes ne se réalisèrent que trop. Il commença par s'armer d'effronterie, et respirant une prise de tabac comme par distraction, il vint à moi, et d'un air important, il me souhaita beaucoup de plaisir et de succès, et me témoigna beaucoup de regret de n'avoir pas pu m'offrir ses vœux plutôt. Vous avez l'air plus angélique que jamais, ajouta-t-il : puis, se tournant vers une personne qui était près de lui : Il faut avouer, lui dit-il, que je suis le plus heureux des hommes. J'ai eu les faveurs des deux premières actrices et des femmes les plus accomplies de l'Europe.

Je n'ai jamais reçu de compliment qui m'ait été plus désagréable. Il m'agitait par des mouvemens si variés, que j'étais sur le point de laisser là la répétition et de refuser de jouer le lendemain : mais le public ne voulant pas être joué et qui ne devait

pas l'être par moi, qu'il comblait de faveurs, je me fis un devoir de vaincre cette répugnance, et je fis réussir la pièce contre l'attente de l'auteur et de toute sa clique, qui, malgré ma réputation, ne me croyait pas assez forte pour saisir l'esprit de mon rôle.

Mon temps était alors précieux; car, outre les lettres que j'avais à copier, j'avais des correspondances dans tous les coins du monde; et ce qui ajoutait encore à mes occupations, c'est que M. Calcraft étant allé à Bath pour tâcher de fixer la goutte dans les extrémités, j'étais obligée d'ouvrir ses lettres, et de lui en écrire tous les soirs la substance.

Mon dégoût revint avec le retour de sa santé. Ce fut sans doute, en conséquence de cette nouvelle disposition, que je pris la résolution d'exiger de lui, à son arrivée, qu'il payât mes dettes et qu'il m'épousât. Ce qui me chagrinait le plus, c'est la circonstance suivante.

Le printemps d'auparavant, l'Angleterre avait retenti des plaintes que faisaient les troupes de l'Allemagne: les chemises du soldat se décousaient au premier blanchissage; leurs bas et leurs souliers étaient mal

faits. Je crus devoir y porter remède. Je pris des informations, et je vis qu'avec une augmentation de deux sous par chemise et de trois sous par paire de souliers et par paire de bas, je viendrais à bout de contenter les officiers, et de rendre heureux le pauvre soldat. Je fis mes conventions avec les fournisseurs, et leur proposai cette hausse pour les régimens en Allemagne, dont M. Calcraft était l'agent; de sorte qu'en huit mois, j'augmentai mes dettes de neuf cents liv. sterl.

Lord Gramby, à son retour de l'Allemagne, me donna, ainsi que M. Fox, cent guinées, outre le billet qu'il prenait pour mon bénéfice : ce furent les seuls honneurs pécuniaires que je reçus pour le succès de la nouvelle pièce : mais en revanche, je ne manquai pas de beau-fils qui plantaient le piquet dans le parc pour me voir passer. J'appris avec peine que lady Gramby était morte en couches, de chagrin, parce qu'on lui avait annoncé à tort la mort de son mari. Mais ce qui me désespéra, ce fut que le faux bruit avait été occasionné par la mort du lord Downe, qui fut emporté par un boulet, comme il était à dîner avec ses cama-

rades. La société a été privée de son plus grand ornement, et moi, du seul admirateur qui m'aimât réellement. Comme l'accident de ce digne homme ne se présente jamais à mon souvenir sans exciter mes larmes, souffrez que je vous quitte pour m'occuper un moment de ce que je dois à sa mémoire.

G... a... B.

FIN DU TOME PREMIER.

MÉMOIRES

DE

MISS BELLAMY.

MÉMOIRES
DE
MISS BELLAMY,

célèbre Actrice de Londres ;

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

La trame de notre vie est ourdie de bons et de mauvais fils ; nos vertus nous enorgueilliraient trop, si nos fautes ne venaient nous humilier, et nos crimes nous désespéreraient, si nos vertus ne venaient nous consoler.

(*Mémoires de miss Bellamy, tome II, page 287.*)

TOME SECOND.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE, RUE ANDRÉ-DES-ARCS, n°. 46.

AN VII.

Je descendis les degrés d'un pas lent.

MÉMOIRES

DE

MISS BELLAMY.

LETTRE LIX.

18 mai 17...

Le marquis de Gramby vint se loger dans mon voisinage; et, le croiriez-vous? il me fit sa trésorière, ce qui fit dire à M. Fox, que c'était un boiteux qui menait un aveugle. Cependant, comme la générosité de ce lord excédait de beaucoup ses facultés, je fus bientôt obligée de me démettre de ma place.

Le colonel Burton, le mari de feu miss Saint-Leger, ma bien-aimée, était toujours en Amérique, et dans le temps que je le croyais accablé de la perte de sa femme,

je reçus de lui une lettre, par laquelle il me priait de lui envoyer une montre à répétition et d'autres présens à la mode pour une *Squaw*, dont il était devenu amoureux malgré son teint et sa couleur. Je fis sa commission, et je le plaisantai sur son inconstance et sur son goût. Par le mot Squaw, je me figurais une Négresse dans ses bras. Une chose renforçait encore mon idée; c'est que je connaissais son aversion pour les blondes.

Mais quelle fut ma surprise, lorsque j'appris qu'il avait épousé une fille d'Apollon, dont la chevelure était aussi rouge que celle de son père! Je m'étais souvent laissé dire que le cours du temps jetait de la variation dans les goûts, et que souvent les hommes trouvaient des charmes et contractaient de douces habitudes avec ce qui avait été pour eux l'objet d'une répugnance invincible: mais je suis encore à connaître un exemple d'une aversion vaincue aussi promptement. Cela m'aide à croire que ce n'est pas sans quelque fondement, que de certaines gens prétendent que les mariages sont arrêtés dans le ciel. Sans cette doctrine, je me persuade que cet homme

aurait préféré le célibat à un engagement avec une femme d'une pareille couleur, après en avoir possédé une si belle et si accomplie.

A la représentation de mon bénéfice, M. Fox arrivant un peu tard, se permit une plaisanterie avec l'ouvreur de loges. Il lui dit : J'ai oublié mon billet, mais c'est égal; la représentation est à mon profit. Puis il ordonna d'ouvrir la loge de sa femme, qui était arrivée la première. Un misérable écrivain qui avait besoin d'être payé pour se taire, profita de cette occasion, pour se permettre une épigramme maligne, et écrivit que j'étais le capitaine du grand capitaine, et qu'on ne disposait d'aucune place que par ma recommandation.

Ce sarcasme m'affecta beaucoup, quoique je fusse bien sûre de n'y avoir pas donné lieu, n'ayant jamais fait à M. Fox aucune demande indiscrète. Cependant comme je ne pouvais éviter que ce ministre me rendît de fréquentes visites, j'éprouvai depuis une gêne continuelle; elle provenait sur-tout de la crainte que ce mauvais propos ne fît impression à lady Tirwaley, qui était une de mes protectrices. Je ne pus m'empêcher d'en

parler à M. Fox, qui me plaisanta de mes craintes; mais malgré toutes les assurances qu'il me donna de la bonne opinion qu'avait sa femme de ma droiture, je n'en remarquai pas moins qu'elle ne me recevait plus avec cette cordialité dont elle m'avait honorée jusqu'alors. Sans ce désagréable incident, j'aurais été la plus heureuse des femmes.

Je songeai cependant à imposer enfin silence à la perpétuelle critique qui nous enlaçait M. Fox et moi; et pour en prendre quelque moyen, je partis pour ma maison de campagne, où se tenait toutes les semaines un comité politique, composé de tous les seigneurs de la cour. On y discutait tous les intérêts de la nation. Sans la résolution que j'avais prise de renoncer aux sciences, j'aurais acquis dans ce comité des connaissances qui m'eussent infailliblement rendue supérieure à mon sexe.

Lord Grafton venait très-souvent au comité. Puisque je viens de nommer ce digne seigneur, je vais vous en rapporter quelques anecdotes qui me reviennent avec son nom. Je commence par une, entr'autres, qui vous plaira probablement.

Sous le roi Georges II, prince à jamais

mémorable par ses vertus et par sa sollicitude pour son peuple, dont il confondait le bonheur avec le sien, pendant la rebellion de 1745, la cour fit demander la tragédie de *Maiberth*. C'était alors le moment de la crise. Le duc de Cumberland poursuivait l'armée des rebelles; et le sort de la maison de Brunswick dépendait de ce qui allait se passer en peu de jours.

Les affaires étant dans une pareille situation, il est aisé de concevoir que le souverain n'avait pas l'esprit assez tranquille, pour porter au spectacle un air de sérénité; et il était décidé à n'y point aller. Il alléguait pour raison, que n'étant pas maître de dissimuler ses inquiétudes, il répandrait la terreur dans le public.

Le duc de Grafton, qui était alors son chambellan, et en faveur, lui représenta humblement que si sa majesté ne paraissait pas au spectacle, comme elle l'annonçait, son absence répandrait bien plus sûrement l'alarme que l'inquiétude qu'on pourrait remarquer sur son visage. Le souverain se rendit à l'observation du chambellan, et se montra dans sa loge avec l'air tout-à-fait absorbé.

Juste à la fin du second acte, il arriva un courrier qui portait la nouvelle que son fils avait remporté la victoire à Culloden. Ayant parcouru les dépêches, il se leva; et animé de cette grace majestueuse qui lui était particulière, il déploya le papier en souriant et en faisant une exclamation de joie. La manière était si expressive, si tendre, si pénétrante, qu'avec une rapidité électrique, elle porta la joie dans l'ame de tous les spectateurs, qui donnèrent au monarque chéri toutes les marques imaginables de leur respect et de leur attachement.

On fit cesser le spectacle, quoique ce fût une pièce de Shakespear; et on ordonna de chanter la chanson du roi, *Dieu sauve le grand George*. On la fit répéter plusieurs fois devant sa majesté, qui se retira ensuite en donnant à l'asssemblée les plus vifs témoignages de l'affection d'un père tendre.

Je ne sais si l'anecdote suivante sur le digne monarque, a jamais été imprimée; mais comme je la tiens du feu duc de Grafton, et qu'elle vient à propos, je vais vous la rapporter.

Dans la première année de la rebellion dont je viens de parler, on avait ouvert une

souscription pour aider le gouvernement: elle se trouva remplie avec une promptitude sans exemple ; et comme le duc félicitait sa majesté de cette preuve non équivoque de l'affection de ses sujets: Oui, mylord, répondit le monarque: mon peuple est ma femme; il querelle avec moi, mais il ne veut pas que d'autres me cherchent dispute.

Tandis que ma plume s'exerce sur ce grand personnage, il faut que j'en donne une autre anecdote qui me regarde. Je vous ai déjà parlé de ma vanité, faible que je me reproche d'avoir conservé si long-temps. Pour m'excuser des erreurs dont elle a été la source, je dirai seulement que cette passion, comme toutes les autres, vous jette dans des excès blâmables, pour peu qu'on néglige de la combattre. Une suite naturelle de ce défaut que je portais à l'extrême, c'était qu'ayant mérité l'approbation du public, je prétendisse à celle du souverain. Je priai donc le duc de Grafton de supplier sa majesté de vouloir bien demander une des pièces dans lesquelles je jouais avec le plus de succès.

Le duc se chargea de ma demande; et le roi, ayant entendu parler du jeu sublime de *Roscius*, dans le *Roi Léar*, voulut bien

honorer cette pièce de sa présence. Toute préoccupée des éloges que je croyais recevoir après mon premier début, je m'approchai tout près des loges; mais au lieu d'entendre des louanges, j'entendis le roi dire à son chambellan, qui lui demandait comment il trouvait Cornélie : « Pas mal ; » bien ; mais son panier est trop large ».

Je fus si mortifiée de voir que sa majesté avait été plus frappée de mon ajustement, que de ma divine petite personne, que je perdis la tête, jusqu'à ce que je fusse venue à la prière pour le roi, mon père.

Sa majesté fut si étonnée de la manière dont j'exprimai le sentiment filial, qu'il envoya le chambellan me dire, qu'il n'avait jamais été si affecté du malheur du roi Léar, qu'il venait de l'être de l'enthousiasme de sa fille si injustement traitée. Je ne puis pas m'empêcher d'avouer que j'aurais été bien autrement flattée, si ce compliment eût été mêlé de quelques éloges plus directs à ma personne, pour laquelle je n'avais pas une médiocre estime ; mais les éloges d'un souverain, quels qu'ils soient, sont toujours assez flatteurs ; et quoique je ne fusse pas parfaitement contente, je crus devoir être

satisfaite de cet hommage, que sa majesté avait bien voulu rendre à mon mérite extraordinaire.

Vous ne vous douteriez pas, madame, que ma vanité se fût humanisée au point de vous révéler ses plus sensibles échecs; c'est cependant ce qu'elle va faire, en vous laissant raconter une de ces circonstances *affreuses* qui pensa me coûter cher, et qui ne vous coûtera à vous, peut-être, que quelques éclats de rire, que j'ai la générosité de vous pardonner d'avance.

On me faisait tous les jours mille complimens ridicules sur la blancheur de mes mains, qui, à mes propres yeux, n'étaient pas encore tout ce qu'elles pouvaient être. En conséquence, je me déterminai à essayer de les rendre encore plus blanches, et par conséquent plus dignes des éloges qu'elles m'avaient mérités. Pour parvenir à ce but important, j'envoyai chercher des gants préparés. Dès le soir même, je les gantai en me mettant au lit; et j'obtins, non sans peine, de ma Clifford, d'attacher mes mains au dossier de mon lit. Je m'endormis, en nombrant les conquêtes qui allaient être les effets infaillibles de mon procédé rare; mais,

ô ciel ! je ne fus pas plutôt dans les bras de Morphée, que je m'éveillai, privée absolument de l'usage de mes mains.

Toute alarmée de cette découverte, j'appelai à mon secours : et mes bras, devenus libres, ne confirmèrent que trop mes craintes. Il fallut avoir recours à la Faculté. En moins d'une demi-heure, il me vint un docteur, qui, instruit de mon accident, me dit, en riant, qu'il allait prendre un moyen de me rendre l'usage de ma belle main blanche. Il exécuta sa promesse à la lettre. Il m'appliqua, depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts, un emplâtre de moutarde, qui, non-seulement, me fit beaucoup souffrir, mais qui produisit encore une plaie qui me priva, ainsi que le public, de voir cette main qui faisait tout mon orgueil; et je fus obligée de porter des gants pendant tout un hiver.

Convenez, avec moi, qu'il y a très-peu de défauts qui méritent plus d'être punis que la vanité; aussi échappe-t-elle rarement de l'être. Ceux qui se livrent aux mouvemens de cette passion, ne reçoivent que très-peu de cet encens, après lequel ils soupirent, et le plus souvent n'obtiennent

que des mortifications et des désagrémens.

Vers ce temps-là, je reçus une visite d'un parent de M. Crawford. Son objet était de m'emprunter quatre cents louis, dont il avait besoin pour trois mois.

J'en avais emprunté moi-même cinq cents, d'un juif, pour rembourser, en partie, M. Sparks; et, comme il ne venait point les réclamer, je dis à M. Crawford, que je pouvais lui donner une partie de cette somme en argent, et que l'autre, il la ferait sur des boucles d'oreilles de nuit que je lui remis. Il me fit mille et mille remercîmens, prit l'argent et les boucles d'oreilles, et après m'avoir fait un billet de quatre cents liv. sterl. payable dans trois mois, il s'en fut, ne cessant de me promettre qu'il reviendrait exactement à l'échéance.

Il revint, mais ce fut pour m'apprendre qu'il ne pouvait pas payer. Il me dit que si j'avais besoin de mes boucles d'oreilles, M. Smith m'avancerait l'argent pour les retirer. Je ne doutais nullement de l'honnêteté de cet homme, ni de ses facultés : je lui connaissais un commerce très-étendu et très-bien établi; j'acceptai tout de suite. Il dressa une obligation que je signai sur-le-

champ. Comme je n'étais pas versée dans les affaires, et que d'ailleurs je n'avais aucun soupçon, je ne pris pas la peine de lire le papier. Il me quitta, en me disant qu'il allait rapporter mes boucles d'oreilles.

Je rougis quand je pense à mon imprudence dans cette conjoncture : je ne puis l'excuser que par mon inexpérience des bassesses dont les hommes sont capables; je les jugeais encore d'après ma propre intégrité. D'ailleurs, j'avais, comme ma conduite l'a prouvé dans tous les temps, un mépris absolu pour ce qui passe pour le vrai bonheur; mais j'ai bien appris depuis, à mes propres dépens, que si les richesses ne sont pas le souverain bien, elles sont au moins un mal nécessaire. Les gens d'esprit portent si loin ce mépris de l'argent, que souvent ils sont sans ressources pour se nourrir et se vêtir.

De toute la journée je ne pensai plus à mon cousin, et lorsque je m'en rappelai, je supposai qu'il n'avait pu rencontrer ce M. Smith; je restai parfaitement tranquille. Mais quelques jours après, ayant besoin de mes anneaux, je les envoyai chercher. Alors, j'appris que mon honnête cousin était parti

pour la France, et que ses affaires étant dans le plus grand désordre, il avait soutiré tant qu'il avait pu à tous ses amis, pour se soutenir en exil, ainsi que sa famille. Ce qui me mortifia le plus, ce fut d'apprendre que mon obligation envers M. Smith, était de deux cents liv. sterl. au lieu de cent, dont nous étions convenus.

J'abandonne ce sujet pour vous entretenir d'événemens qui, dans le temps, ont fait beaucoup de bruit dans le monde; mais je crois devoir vous assurer d'avance, qu'il n'y a pas une circonstance dont je n'aye été témoin, ou que je ne puisse prouver. Je me flatte que cette assurance étouffera jusqu'au moindre soupçon, que les petites ames et la clameur publique pourraient élever sur ce que je raconte.

G... a... B.

LETTRE LX.

26 mai 17...

Je m'étais rendue si utile à M. Fox, non-seulement en copiant ses lettres, mais encore en allant assidument à la chambre des communes, parce que ma mémoire était presque aussi extraordinaire que la sienne, qu'il commença à être mécontent de ce que je n'allais pas à Hollwood comme de coutume. Ce qui lui faisait desirer que j'y allasse, c'était le projet de fixer l'opinion de Townshend, cette girouette politique que j'avais su captiver. Cette considération me détermina à m'y rendre plus fréquemment : cependant quand ces messieurs se mettaient au jeu, je me retirais; et comme il n'y avait que moi de femme admise à ces sortes d'assemblées, ma situation en devenait infiniment désagréable. Pendant ces momens de solitude, je m'abandonnais à des réflexions dont le résultat était toujours un assentiment vague de mécontentement, d'infortune même; je

me trouvais misérable, sans pouvoir m'expliquer comment et en quoi je l'étais. Je soupirais après le bonheur; et je ne distinguais pas encore ce qui constituait le bonheur.

Ce n'étaient point mes dettes qui me jetaient dans cet excès d'abattement; j'étais sûre qu'avec un peu de fermeté, je déterminerais M. Calcraft à les payer. Ce n'était pas non plus ma situation avec lui; tout le monde me croyait mariée. Cependant mon esprit était sans ressort; mon imagination ne créait que des images tristes, sans pouvoir trouver un motif raisonnable de chagrin; et je passais dans ces accès de mélancolie des heures entières à fondre en larmes; à la fin je crus devoir imputer ma position intellectuelle, à la grande application que je donnais au travail, et à un travail étranger à mon sexe. D'après cette conséquence aussi fausse que mes idées étaient obscures, je résolus d'accepter l'invitation de l'honorable mistress Child, qui, établie avec son mari à Bruxelles, se trouvait par hasard à Cologne. Cette occasion me rappela mon ancien projet d'aller voir Voltaire; je fixai donc ce double voyage à l'été suivant; mais mon projet avorta encore.

Je tombai dans une situation qui ne me permettait rien moins que de voyager ; je me vis contrainte de faire de nécessité vertu, et de chercher à me désennuyer chez moi.

J'avais habituellement trois à quatre dames, sans compter les oiseaux de passage. Le 4 septembre j'accouchai d'un fils. M. Fox nomma cet enfant Henri-Fox Calcraft. J'étais dans mon cinquième jour, et infiniment mieux que je n'aurais pu m'en flatter, lorsque M. Calcraft me favorisa d'une visite, pour m'apprendre qu'il avait reçu une lettre de M. Davy, qui demandait le payement de l'annuité. Comme je ne lui en avais jamais demandé un sol, il se flattait que je l'avais oublié. Piqué de ce qu'il venait m'entretenir d'affaires d'argent dans la situation où j'étais, je le priai de se retirer sur-le-champ ; de donner l'argent, et, qui plus est, de remplir son engagement ; et j'ajoutai que j'étais décidée à le poursuivre aussi-tôt que je pourrais quitter la chambre, parce que, disais-je, je n'ignorais pas toutes les bassesses qu'il avait employées pour me séduire, tel que le refus prétendu de consentement de son protecteur, non plus que la manière dont il l'avait aussi trompé. Frappé de cette sortie, il se

retira sur-le-champ, en marmotant quelques reproches sur mes extravagances.

Quand il fut parti, je me plaignis à une dame qui était avec moi, et qui se disait mon amie, de la brutalité de M. Calcraft, qui prenait si mal son temps pour venir m'engager dans un pareil entretien; observant que j'avais non-seulement dépensé tout mon argent à recevoir sa société, à entretenir son frère et sa sœur, et que je m'étais encore chargée de dettes. J'ajoutai que je m'étais employée à le servir lui-même, et que j'avais si bien réussi, que c'était à moi qu'il devait l'augmentation de son état. Ma prétendue amie, me voyant plus échauffée qu'à l'ordinaire, et ayant des raisons particulières pour que je sortisse de ma situation, ou par mort, ou par ressentiment, saisit cette occasion favorable à ses desseins, pour m'apprendre que l'homme que je regardais comme mon mari, ne l'était point, et, selon toute apparence, ne le serait jamais, puisqu'avant de me connaître, il était déjà marié à une jeune personne qui, depuis lors, demeurait avec une de ses tantes, nommée madame Moore.

A cette nouvelle, perdant entièrement la

tête, je sautai de mon lit pour courir après l'imposteur, et me venger de sa perfidie; mais avant d'être à la porte, je tombai sans connaissance. Ma garde, qui avait élevé mes enfans, aidée de la dame qui m'avait mise dans cet état, me porta dans mon lit.

Ayant repris mes sens, j'éprouvai des douleurs si cruelles, particulièrement dans le côté, qu'il m'était impossible de parler. Je ne respirais qu'avec la plus grande peine, et on envoya chercher tout de suite un chirurgien et un médecin. Ces messieurs décidèrent que ma maladie venait de l'ignorance de la sage-femme qui m'avait accouchée. Ma garde leur assura le contraire, en disant que je me portais très-bien avant une conversation que je venais d'avoir avec une dame. Ce fut là tous les renseignemens qu'elle put leur donner, puisqu'elle ne savait pas plus qu'eux la véritable cause de mon accident. Dans la violence de ma rage, je voulais tuer cette pauvre femme, parce qu'elle cherchait à m'empêcher de tuer son maître, et moi-même.

M. Calcraft était réellement comme un fou; les accidens, devenant plus graves, résistaient à l'art des Esculapes, si bien que

chaque soir, on prédisait que je n'existerais plus le lendemain.

Après avoir souffert, pendant plusieurs semaines, plus qu'on ne saurait se l'imaginer, et ayant épuisé toutes les ressources de la médecine, on me donna mon passeport pour l'autre monde, prétendant que je ne vivrais pas jusqu'au matin.

Je desirais sincèrement l'approche de ce terme. Je n'avais d'autre inquiétude que de ne pas voir un monsieur que j'avais envoyé chercher. Il vint pourtant; et après avoir réglé avec lui mes affaires, je me plongeai dans une parfaite résignation. Enfin, j'attendais le terme de ma destruction, comme une jeune fille celui de ses noces. Mon esprit était dans ce calme trompeur, qui n'est que l'apathie d'une machine affaissée. La scène du monde ne m'offrait plus rien de flatteur; et plus par faiblesse sans doute que par vertu, j'avais oublié les injures qu'on m'avait faites. Je tombai alors dans un doux sommeil. Il fut cependant agité par un rêve singulier.

Je n'ai jamais cessé de le regarder comme le présage de tous les malheurs qui me sont arrivés depuis, et je vais vous le raconter.

Je me croyais réellement dans l'autre monde, où on m'assigna le soin d'allumer cinquante lampes. Je commençai mon service, et m'en acquittai assez bien jusqu'à la dernière, qui se cassa entre mes mains. Cet accident me fut si sensible, qu'il mit fin à mon rêve et à mon sommeil; et je m'éveillai dans la plus grande agitation.

G... a... B.

LETTRE LXI.

10 juin 17...

Je restai plusieurs semaines dans ce cruel état; ensuite on me transporta à la ville, où l'on fit des consultations deux fois le jour. Aucune ne me fut avantageuse. De neuf médecins les plus habiles, pas un ne devina ma maladie. L'un prétendait que c'était une adhérence des poumons, l'autre un aposthême, et deux ou trois étaient bien persuadés que je n'avais plus de poumons.

Ils me persécutèrent jusqu'à Noël. A la fin, désespérant de me tirer d'affaire, et honteux de me prendre tant d'argent, ils finirent par m'abandonner. Mon ami, M. Adair, fut le seul dont je ne fus point délaissée. Il m'amena le docteur Lucas, qui ne plaisait point, parce qu'il n'avait pas les principes de politique reçus dans la maison.

Il décida que j'avais une vomique, et que, si elle abcédait pendant le jour, je pourrais échapper. Il me donna différentes dro-

gues qu'il préparait lui-même ; et ma provision étant faite, il m'envoya à Bristol passer les fêtes de Noël. Dans cette saison, il n'y a ordinairement que les malades qu'on y envoie recevoir leur *quietus*.... J'avais perdu l'usage de tous mes membres. Je ne pouvais pas même lever ma main jusqu'à la tête ; on me portait comme un enfant. On m'avait ordonné de ne pas faire plus de vingt milles par jour ; et, quoiqu'il fît un froid excessif, j'étais obligée de voyager, les glaces de ma voiture baissées. J'étais connue sur la route ; et les aubergistes semblaient, par leurs regards, me dire leurs derniers adieux, et regretter la perte d'une bonne pratique.

Mistress Sparck, la femme d'un acteur, voulut bien m'accompagner, parce que ma chère miss Mérédith était retournée en France ; j'avais en outre deux gardes et plusieurs domestiques, ce qui faisait une suite considérable ; mais je n'aurais point eu la moindre inquiétude, quand même j'aurais mangé toute la fortune de M. Calcraft. Mon ressentiment avait repris toute sa force. Je n'avais pas voulu permettre qu'il vînt me dire adieu ; je ne voulais pas même qu'on prononçât son nom devant moi.

Après plusieurs jours de marche, j'arrive enfin à la source, où tous les objets qui me frappèrent, n'offrirent à mon imagination qu'une scène d'horreurs. J'étais confiée aux soins du docteur Ford, qui me fit boire du vin de Porto et du punch. N'ayant jamais goûté de ces sortes de liqueurs, il s'en fallut de beaucoup que ces boissons me plussent. Mais on m'avait saignée si souvent, qu'elles étaient nécessaires pour éloigner les symptômes d'hydropisie dont j'étais menacée.

A la fin, la vomique abcéda comme j'étais à prendre l'air. Le docteur me fit conduire à la pompe, où je bus beaucoup d'eau; ensuite on me mit dans un lit bien chaud, où l'on me fit boire de l'eau-de-vie brûlée. Enfin je reposai pour la première fois depuis quatre mois, et je ne m'éveillai qu'après dix-huit heures d'un sommeil si profond, qu'on croyait que j'étais allée dans l'autre monde sans rien dire à personne. On me passa plusieurs fois un miroir sur la bouche, et remarquant des signes de respiration, on conçut avec raison l'espérance que ce sommeil ranimerait en moi les forces vitales.

On ne s'attendait cependant pas, avant de m'éveiller, que ma guérison fût aussi

prompte. Non-seulement je pus me tenir debout, mais même je pus marcher dans la chambre. La cause détruite, je pris des forces de jour en jour, et je me disposai à quitter bien vîte ce séjour de mélancolie ; mais comme en même temps j'étais déterminée à ne pas retourner chez M. Calcraft, j'écrivis à ma mère pour la prier de me donner l'hospitalité.

Quoiqu'elle fût très-fâchée d'être obligée de me recevoir, par les mêmes circonstances qui m'empêchaient de retourner chez lui, elle consentit bien vîte à ma prière. Aussitôt que M. Calcraft eut connaissance de mon projet, il craignit, comme j'en avais le droit, que je ne divulguasse mes motifs pour quitter sa maison. La plupart des personnes qu'il employa acceptèrent la mission plus par rapport à moi que pour lui. Lord Tirawley, quoiqu'il y eût entre nous beaucoup de refroidissement, n'aurait pas voulu me voir maltraitée : mais il n'était pas le seul à craindre. Mon frère n'eût pas été le moins redoutable. Ces réflexions qu'il dut se faire, agirent plus puissamment sur lui que la tendresse ; elles lui donnèrent de l'inquiétude. D'un autre côté j'avais des liaisons respectables, et

parmi mes protectrices un grand nombre était du premier rang; tout cela ne pouvait que donner une grande importance à l'utilité de me posséder chez lui.

Ce n'est pas tout encore : miss Mérédith, ma jeune amie, était abandonnée des médecins; et comme on supposait qu'elle avait fait un testament en ma faveur, et se flattant que ma fierté ne me permettrait point de contracter aucune obligation envers une personne que je détestais, toutes ces considérations le portèrent facilement à me faire de nouvelles promesses, même celle de payer mes dettes; et ces promesses, il jugeait bien n'être jamais obligé de les remplir.

Il écrivit donc à mistress Sparck pour la prier de me communiquer sa lettre. Elle était pleine de sermens d'amour et de promesses. Il savait que je ne voyais qu'elle qui eût intérêt à être son amie; il était bien sûr que rien de tout ce qu'il lui confiait ne transpirerait. Cependant son nom seul me jetait dans une si grande agitation, qu'elle n'osait le prononcer devant moi; mais il devint si pressant, qu'elle se hasarda à m'en parler.

En me déterminant à retourner à Londres, j'avais écrit à mon oracle M. Quin, pour l'ins-

truire de ma position et lui demander ses conseils. Il me répondit qu'il n'était point d'avis d'une rupture publique, ni que je quittasse la maison de M. Calcraft avant que mes dettes fussent payées, et que même il ne l'approuverait point encore, qu'il ne m'eût assuré un sort. S'il eût bien réfléchi à l'avis qu'il me donnait, il aurait vu que le vrai moyen de ne point recueillir les fruits de son conseil, était son conseil même. J'avais toutes sortes de raisons de croire que lorsque M. Calcraft serait venu à bout de me ramener chez lui, il oublierait bientôt ses promesses; il n'y avait que la force ou la crainte qui pussent surmonter son avarice : mais mon digne ami, dont le cœur était plein de générosité, ne jugeait les autres que d'après son cœur.

Mistress Parck parvint enfin à me faire lire une lettre de M. Calcraft. Il me conjurait au nom de l'humanité, de mes enfans et de moi-même, de revenir chez lui; il jurait sur son dieu de payer mes dettes dans trois mois, et finissait par des protestations de tendresse.

Mais ses sollicitations eussent été infructueuses sans l'avis de M. Quin. Fatiguée de

ses invitations, ennuyée du séjour des eaux, et assez bien portante, je revins dans cette maison que je haïssais et dont j'avais le maître en horreur; mais ce ne fut qu'à condition qu'il ne chercherait jamais à me voir en particulier, et qu'il paierait exactement mes dettes comme il me l'avait assuré. Il y consentit; et je crois que si je lui avais demandé alors d'aller jusqu'à la lune, il me l'aurait promis avec la même franchise qu'il mettait dans tous ses sermens.

Je veux croire que M. Calcraft n'était pas absolument sans tendresse; mais quelle différence de ce sentiment avec celui qui peut seul vibrer jusqu'à mon cœur !

Je suis quelquefois tentée d'envier le sort de ceux qui sont nés insensibles. Heureuses gens ! suis-je prête à m'écrier, vous passez vos jours dans une tranquillité digne d'envie. Si votre ame apathique ne fait que glisser sur la surface des plaisirs, c'est avec la même légéreté que vous évitez la pointe aiguë du chagrin. Les jouissances que la vie offre à nos sens, à de grands intervalles, sont souvent perfides, presque toujours équivoques, et jamais durables; mais les peines sont sûres, elles semblent plus s'identifier avec notre

existence..... Ames insensibles ! oui, votre sort est le plus doux ; vous êtes heureuses par la seule impossibilité où vous a mises la nature de faire aucune comparaison entre le bonheur que vous ne connaissez pas, et le chagrin qui ne peut vous atteindre. Puisqu'un sage de la Grèce, Zénon, a érigé en doctrine le stoïcisme, puisqu'il l'a enseigné et qu'il a trouvé des disciples, ah ! sans doute l'insensibilité a sûrement aussi ses jouissances, ses charmes, son bonheur. O Sterne ! si tes jours avaient été prolongés au gré des enfans du génie, tu aurais, s'il eût été en ton pouvoir, oui, tu aurais probablement échangé cette sensibilité importune contre le sombre stoïcisme.... Mais, pensée impie ! non, non ; sans doute tu te serais écrié avec moi : Ma sensibilité ! ses jouissances pures et délicates, fussent-elles plus mensongères encore, plus éphémères, seront toujours une douce compensation des peines qu'elle fait éclore à côté du plaisir.

G... a... B.

LETTRE LXII.

19 juin 17...

Me voici faisant encore les honneurs de la table de M. Calcraft, et recevant les complimens de tous mes amis sur mon retour. Peu de temps après le trésorier redemanda, au nom du gouvernement, la vaisselle qui nous avait été laissée par le général Bradock. La demande fut rejetée; il s'ensuivit un procès que nous gagnâmes, et dès ce moment elle parut sur notre table.

Bientôt après j'appris la mort de miss Méredith. Elle m'avait laissé cinq cents liv. sterl. et remis ma dette de douze cents. Elle me laissa encore ses diamans, qui pouvaient valoir deux mille liv. sterl., et ses dentelles, qui montaient à une somme considérable. Je regrettai sincèrement cette jeune amie, et j'en portai le deuil dans mon cœur plus véritablement que ne pouvaient l'attester les marques extérieures dont j'étais revêtue. Son legs me devint d'autant plus utile, que je ne

m'étais point engagée cette année-là au théâtre, et que j'avais emprunté sur mes diamans pour fournir à mes dépenses, comptant sur les promesses de M. Calcraft au terme qu'il avait fixé lui-même.

Mais que cette considération était faible, balancée avec la perte d'une amie qui m'était si précieuse et que je ne cesserai de regretter ! J'étais née pour survivre à tous ceux qui me chérissaient ; et alors je n'avais d'amis que ceux à qui la simple humanité pouvait inspirer quelqu'intérêt pour moi.

Miss Mérédith avait été sensible au mérite du duc de Kingston, qui répondit pendant quelque temps à ses sentimens ; mais il avait eu la faiblesse de se livrer à un autre attachement. La sensibilité de miss égalait la fragilité de sa constitution : sa raison fut impuissante ; elle succomba, et devint victime d'une passion qu'il ne fut pas en son pouvoir de vaincre.

Dans son testament, elle avait laissé à ce duc une boîte d'or qui contenait son portrait. Je fus chargée de la lui remettre. Cette commission me devenait d'autant plus pénible, que le duc s'était déclaré mon admirateur, et à des conditions bien moins ho-

norables que celles dont s'était flattée ma malheureuse amie. Je pris le parti de lui écrire : il vint chez moi ; mais quand je lui présentai son legs, je ne pus m'empêcher de lui témoigner le desir d'avoir une copie du portrait. Aussi-tôt il prit un couteau, et l'ayant enlevé, il me donna celui qui lui était destiné.

Une preuve si frappante de son indifférence pour la mémoire d'une femme qui, selon toutes les probabilités, avait payé de sa vie son malheureux attachement pour lui, m'inspira un mépris si profond et si soudain, que je ne balançai pas à le lui laisser remarquer.

De toutes les conditions que M. Calcraft avait acceptées, celle de ne pas me voir fut la seule qu'il observa religieusement. Comme la crainte est inséparable du crime, lors même qu'il est sans remords, il redoutait mes reproches et les évitait avec un soin extrême : bien certain que je ne ferais pas mystère de l'injustice de ses procédés avec moi, il oublia la promesse qu'il avait faite de payer mes dettes. Son but, en pressant mon retour, était seulement de tourner en sa faveur les apparences, et il était rempli.

Il s'était persuadé que les engagemens solennels qu'il avait contractés avec moi n'étant connus que de mistress Sparck, il pouvait aisément se dispenser de les remplir. Quant au crime dont il se chargeait en y manquant, c'était ce qui l'embarrassait le moins; il ne se faisait point de scrupule de sauter à pieds joints sur la vie future. Tout homme qui méprise cette fin commune à tout le genre humain, ou qui s'étourdit sur ses conséquences, ne connaît plus de frein. Il n'y a que la terreur des loix et de la honte publique qui puisse le retenir; et s'il sait échapper à ce double frein, que peuvent sur lui la crainte d'offenser l'être auguste au nom duquel il a fait ses sermens, les suggestions de l'honneur, et les reproches de la conscience? J'ai vu cette vérité se réaliser à mes dépens.

Pour payer mistress Sparck des soins qu'elle avait pris de moi, je consentis à jouer pour son bénéfice, et je plaçai deux cents billets. Comme je n'avais pas joué depuis ma maladie, et que les papiers publics m'avaient souvent tuée, il ne me parut pas surprenant que la salle fût pleine; mais ce qui excita un étonnement général, c'est que ma voix était

encore plus sonore : je fus transportée des applaudissemens universels que je reçus, et mistress Sparck ne le fut pas moins des émolumens, qui furent considérables.

La maison de M. Calcraft m'était devenue insupportable ; je n'y restais que lorsque nous avions grande compagnie. J'aimais la musique à l'excès. Ce goût me jeta dans la société des grands maîtres en tout genre. J'allais très-souvent chez un des premiers chanteurs, où je rencontrai, un soir, lady Saint-Leger, la mère de mon aimable amie qui avait épousé le colonel Burton.

Bientôt après je partis pour Flushing, sur la route de Bruxelles. La visite que j'avais intention de faire à Voltaire n'eut pas lieu, à cause de la mort du marquis de Verneuil. Ce jeune homme accompli cultivait particulièrement la chimie. Pendant une opération très-longue, il s'était fait une explosion qui lui avait coûté la vie. Avant de partir, j'écrivis à M. Calcraft qui était absent, pour lui rappeler sa promesse de payer mes dettes, le seul moyen qui fût en son pouvoir de réparer la bassesse de sa conduite.

Arrivée à Bruxelles, je trouvai mistress Child au milieu de beaucoup de mes connais-

sances. La réception qu'elle me fit, me prouva bien que ma visite lui faisait plaisir. Elle mit tout en œuvre pour me rendre sa maison agréable et pour me faire oublier les malheurs qui me rongeaient intérieurement. L'électeur de Cologne était épris de sa beauté, et se conduisait avec elle en prince rempli de magnificence et de dignité.

Je vais vous dire quelque chose de la ville de Bruxelles; mais je vous avertis que si c'est une histoire que vous attendez, vous ferez bien de vous munir d'un historien. Dans cette ville, tout est par sept. Il y a sept paroisses, sept grandes rues; et ils ont la singularité de tenir à ce nombre, au point de n'admettre que sept sage-femmes. Au haut d'un clocher, d'une élévation remarquable, il y a un Saint-Michel en cuivre argenté, dans l'attitude d'un homme qui tue un dragon. Les édifices y sont magnifiques. Il y a un parc qui ressemble assez à celui de Saint-James.

Les maisons sont, en général, très-grandes. La salle de l'opéra est la plus belle de l'Europe. Vous pouvez voyager pour deux sous trois deniers par heure, dans un grand bateau couvert, appelé track-schuyts. Ces

bateaux sont tirés par un cheval, et ils vont et viennent deux fois par jour d'Anvers L'église la plus remarquable est Saint-Gunhilda. Il y a un bâtiment antique, très-orné en dedans, et plusieurs monumens de princes illustres. Parmi plusieurs chapelles, il y en a une où ils adorent trois esprits, qui ont été, disent-ils, poignardés par un juif, et dont les plaies saignent encore. On les expose tous les jours de fêtes, dans une châsse enrichie de diamans. Dans le mois de juin, il y a une procession en mémoire de ce meurtre. Les habitans de Bruxelles s'enorgueillissent d'avoir reçu à la fois sept têtes couronnées.

J'aurais passé bien agréablement trois mois dans ce pays, sans mes soucis dévorans. De tristes réflexions se présentaient toujours pour aigrir les momens que je consacrais au plaisir. L'idée seule de rentrer dans une maison que je détestais, que je fuyais même, me rendait misérable.

De Bruxelles, j'allai à Anvers. Je profitai de cette occasion, pour faire des recherches relatives à la fortune de feu M. Sikes auprès de son frère, qui résidait dans cette ville. A mon arrivée, j'appris que cet

homme, quoique peintre de profession, tenait magasin de bijoux et de joaillerie; qu'il était allé à Paris sur l'invitation du duc de Berry, pour faire quelques changemens dans la galerie de ce prince. Quelqu'autre grand maître dans son art, offensé de ce que le duc donnait la préférence à M. Sikes, obtint une lettre de cachet contre lui, et on le transporta à la Bastille, sans qu'il pût savoir par quelle raison on l'y mettait; et même on craignait fort qu'il n'en sortît jamais.

J'appris aussi que les états s'étaient emparés des effets que M. Sikes m'avait laissés en mourant à la Haye, de sorte que je n'avais plus rien à espérer de ce côté-là. Je me consolais d'autant plus facilement des malheurs de ce genre, que je connaissais moins le prix de l'argent: d'ailleurs, n'ayant jamais joui de ce legs, il ne me semblait pas que j'eusse rien perdu.

G... a... B.

LETTRE LXIII.

28 juin 17...

Les beautés de la ville d'Anvers et les curiosités sans nombre qu'elle renferme, me déterminèrent à y passer quelques jours. Je ne vous donnerai de cette ville, comme de l'autre, qu'un croquis imparfait. La cathédrale, dédiée à la vierge, est un superbe édifice. Le clocher est un beau morceau d'architecture; il y a trente-trois cloches, deux carillons et une horloge. Il y a vingt-deux places spacieuses. Je ne me rappelle pas du nombre des rues; je sais seulement qu'il est considérable, et qu'elles sont toutes fort grandes: les églises sont toutes ornées des plus beaux morceaux de Rubens et de Quintin Matrys, serrurier, qui se fit peintre pour obtenir en mariage la fille d'un artiste en ce genre, qui ne voulait donner sa main qu'à une personne de sa profession. Son portrait est à l'entrée de la cathédrale, avec cette inscription: L'amour fit un Appele

d'un serrurier. La chapelle de la vierge attenant à la grande église, est de la dernière magnificence. La ville est défendue par une forte citadelle, qui a été élevée par le duc d'Alva, commandant non-seulement de la ville, mais des lieux circonvoisins. Cette ville s'estime beaucoup, pour avoir donné naissance à Abraham Ortélius, grand géographe.

Je ne me rappelle pas d'avoir jamais été frappé par rien de plus imposant que la cathédrale. A peine avais-je satisfait en partie ma curiosité en contemplant ce beau vaisseau, que j'apperçus une femme qui me fixait attentivement. Comme elle était enveloppée dans une grande capotte, et qu'on ne voyait que ses yeux qui avaient l'air hagard, elle m'inspira de l'effroi ainsi qu'à mistress Walker, qui m'accompagnait.

Cette femme s'informa de mon domestique, si je n'étais pas miss Bellamy. Sur la réponse affirmative, elle fondit en larmes, et s'écria: Oh ma sœur! L'église était pleine; et comme l'exclamation *oh !* réveille la même idée dans toutes les langues, toute la congrégation supposa que j'avais insulté celle qui la proférait. On se rassembla au-

tour de moi, pour s'en instruire et pour me punir de m'être mal conduite dans un lieu saint. Mon habillement plus recherché n'aurait pas peu contribué à me faire infliger quelque peine; mais mon domestique fit entendre à la multitude que c'était un pauvre qui me demandait l'aumône : elle se dissipa aussi-tôt, parce que le peuple qui, dans cette ville, regarde la pauvreté comme une contagion, laisse aux étrangers le soin de secourir les malheureux. Quand la foule fut dispersée, je demandai à cette femme qui gardait le silence, qui elle était? Elle me répondit, Biddi Kendal, la fille de mistress Kendal, chez qui j'avais été souvent à Dublin, et pour qui j'avais eu, je puis dire, beaucoup de bontés. Je la reconnus aussitôt, et je lui demandai ce qu'était devenue sa sœur Betty. Elle me prit la main, en me disant : Venez, j'espère que nous la trouverons en vie : et qu'elle pourra vous reconnaître, quoiqu'elle soit presque aveugle à force d'avoir pleuré.

Nous sortîmes de l'église, et après beaucoup de tours et de détours, nous arrivâmes chez elle. Je ne me serais jamais douté que dans une ville aussi opulente, il y eût

un si triste réduit. Nous montâmes par une espèce d'échelle dans un vrai réceptacle de misère. La première chose qui me frappa, fut le cadavre d'un homme couvert de haillons; un peu plus loin, le squelette vivant d'une femme qui se débattait dans les angoisses de la douleur. Jamais je n'ai vu un tableau plus parfait du désespoir. A côté d'elle, était un enfant à l'agonie et un autre de neuf à dix ans, à peine couvert, qui faisait chauffer quelque chose dans un plat de terre.

Je restai quelques momens agitée par les mouvemens impétueux de mon ame, toujours plus sensible aux maux des autres qu'aux miens propres. Cette femme paraissait aussi absorbée de chagrin, et ne semblait pas nous appercevoir. Sa sœur s'approcha d'elle en lui disant: Prenez courage, voici miss Bellamy. Elle tressaillit et tomba en faiblesse. J'avais envoyé chercher des rafraîchissemens; et la personne que je croyais mourante n'eut pas plutôt pris quelque chose, qu'elle revint, et montra, à mon grand étonnement, autant de gaîté que quelques minutes avant elle avait montré d'accablement; et ce qui me parut fort extraordinaire, elle

ne fit pas la moindre attention au corps qui était auprès d'elle, tandis que dans la crainte de réveiller ses douleurs, je prenais un soin extrême de n'y pas porter les yeux.

Celle qui m'avait emmenée, me dit que sa sœur, ayant été mariée à un officier de la gade irlandaise, avait fait naufrage avec son mari et son frère, et qu'il y avait tout lieu de croire qu'ils avaient péri, ainsi que sa fortune; mais qu'elle et ses enfans avaient été sauvés par un des matelots dont je voyais là le corps; que cet homme, par humanité, les avaient emmenés dans ce logement, où il avait dépensé tout ce qu'il avait pour les secourir; et que les malheurs qu'il avait éprouvés pour mettre sa sœur Betty dans ce logement, lui avaient occasionné une fièvre dont il était mort le matin. Biddy Kendal ajouta que se rendant chez une dame de qualité qui devait la prendre avec elle, elle avait trouvé une lettre qui lui apprenait la position de sa sœur; qu'elle était revenue sur ses pas, renonçant à sa place, et qu'elle avait vendu tout ce qu'elle possédait pour la soulager; mais qu'actuellement elles étaient toutes deux dans une si grande détresse,

qu'elle ne savait comment informer le juge, de la mort du sauveur de sa sœur.

Je craignais, avant tous ces détails, que ce ne fût le mari lui-même, M. Bramsted, qui fût mort, de sorte que je fus moins affligée. Je consultai mon domestique, qui connaissait les usages du pays, et je le chargeai de faire faire la sépulture du corps, et de leur trouver une pension ; ce qu'il fit en très-peu de temps, par le moyen de ses connaissances. Elles furent reçues dans une pension pour deux ducats par mois.

Pendant le temps que j'étais restée avec ces Irlandaises, j'avais eu lieu de remarquer que la gratitude n'était pas leur qualité favorite. Elles me convainquirent parfaitement que l'égoïsme est le caractère dominant de la nation. J'étais si dégoûtée des sentimens qu'elles faisaient paraître, que j'attendais avec impatience le moment de les quiter.

En m'en allant, mistress Bramsted me demanda si je me rappelais la petite Saly, française. Elle est presque dans une position pareille à la mienne ; l'amour remplit son cœur, et les soucis remplissent le mien. Si elle avait été mariée aussi long-temps que moi, elle ne serait pas si folle. Je n'étais pas

déjà fort contente de la façon de penser de ces amies retrouvées ; et ce propos ne m'en donna pas une meilleure opinion. Elle continua l'histoire de cette infortunée. Elle avait été séduite par un officier qui était allé rejoindre son régiment en France. Dans la route il passa par Anvers pour voir une parente veuve, qui tenait dans cette ville un hôtel garni. Cette parente le décida à quitter sa compagne ; ce qu'il fit effectivement, en laissant une lettre où il disait qu'elle n'avait qu'à s'occuper d'elle et à ne plus songer à lui. Depuis ce moment cette pauvre petite française était en proie au plus cuisant chagrin, et voulait, en se refusant à prendre toute espèce d'alimens, mettre fin à sa vie malheureuse, pour expier sa sottise. Dès que je fus informée du logement de cette infortunée, je laissai les deux sœurs pour aller la trouver. Comme je l'avais vue fort jeune, j'eus de la peine à la reconnaître : mais j'en fus reconnue aussi-tôt.

Je trouvai cette malheureuse dans une chambre assez honnête, et son port me frappa. Elle était grande ; elle avait un air de dignité qui en imposait et inspirait l'admiration. Que vous êtes bonne, madame, de vous rappeler

d'une malheureuse, furent ses premières paroles ! Je tâchai de la remettre, en lui disant qu'il y avait bien d'autres infortunées, et qu'elle devait s'estimer heureuse que son séducteur l'eût laissée avant qu'elle eût de la famille. J'ajoutai que je venais pour l'emmener avec moi. Vous jugez bien qu'elle ne balança pas d'accepter mon offre. Son maintien, qui était celui de la douleur, annonça un peu plus de gaîté ; et le premier sourire qui se fit remarquer sur ses lèvres, me parut semblable à un rayon du soleil qui vient tout-à-coup luire au milieu d'une giboulée d'avril.

Je crains de vous avoir ennuyée par le récit de ces deux longues histoires ; mais comme elles sont enchaînées à mes propres aventures, je n'ai pas cru devoir les négliger.

G... a... B.

LETTRE LXIV.

5 juillet 17...

Il est impossible de vous décrire l'insolence des maîtres d'auberge de ce pays-ci, et de vous faire un tableau de leur infidélité avec les voyageurs. En rentrant dans celle où j'étais descendue, l'hôtesse furieuse de ce que je n'avais pas commandé le dîner, ne put pas contenir devant moi sa mauvaise humeur; en vérité je l'avais oublié, et les rencontres que j'avais faites m'avaient d'ailleurs empêchée de venir à temps.

Je courus dans ma chambre, dont la porte était ouverte; le premier objet qui frappa mes regards m'effraya cruellement. Il y avait dans une niche un crucifix de taille d'homme, avec une lampe dont le reflet, joint aux premiers mouvemens de la frayeur, me fit croire que c'était un agonisant. Mes cris jetèrent l'alarme dans la maison; la bonne hôtesse parut aussi-tôt, et voyant ce qui m'avait effrayée, me dit froidement que je

n'étais pas la première qui eût éprouvé cette alarme ; mais que les gens peureux n'avaient qu'à brûler de la chandelle en plein jour. Elle ajouta avec toute l'insolence imaginable, qu'au reste elle ne songeait guère aux gens qui prenaient un appartement sans ordonner ce qu'il fallait ; mais que c'était égal, qu'elle ferait le mémoire en conséquence. Elle tint parole ; et elle répondit à mon domestique, qui se plaignait du mémoire, avec un rire sardonique, qu'il avait bien fait de venir au lieu de moi ; car si je m'étais présentée elle aurait doublé le mémoire.

Peut-on croire à un pareil traitement dans une ville aussi riche et aussi peuplée ! Après avoir payé cette femme, il ne me restait plus que quelques ducats qui ne m'auraient pas menée loin, si j'avais eu plusieurs mémoires aussi chers à payer. J'étais en deuil, je n'avais de bijoux que ma montre et un *agnus Dei* qui avait un diamant assez beau. Comme les gens d'Anvers sont très-bigots, je crus d'abord qu'il me serait très-aisé de m'en défaire. Je pris mon parti et j'allais en disposer ; mais auparavant, et pour mieux réussir, je consultai mon compagnon de voyage, qui me dit qu'il n'était pas néces-

saire de me défaire d'un bijou, qu'il me ferait trouver de l'argent sur mon billet.

Il y parvint en effet, et cela fut fort heureux ; car la pauvre malheureuse que j'avais avec moi tomba si malade, que je fus obligée de différer mon départ. Cet accident me retint si long-temps à Anvers, que je fus forcée de renoncer au projet d'aller à la Haye, sur-tout d'après une lettre qui m'apprenait que le spectacle ouvrirait dans le commencement de septembre.

D'après ma manière d'être avec M. Calcraft, j'aurais desiré ne jamais retourner chez lui. Sa maison m'était odieuse ; et il n'y avait que les sentimens maternels et le desir d'arranger mes affaires, qui pussent m'y rappeler. Je me mis pourtant en route, mais à petites journées, à cause de la faiblesse de ma petite française.

Arrivée en Angleterre, je fus désolée au-delà de tout ce qu'on peut dire, en apprenant que M. Calcraft était absent, et n'avait point tenu sa parole. Comptant absolument sur lui, je n'avais pas cru nécessaire d'annoncer mon voyage à mes créanciers, ce que je n'aurais pas manqué de faire avec d'autant plus de raison que plusieurs avaient

pris de l'inquiétude de notre mésintelligence. Je fus donc obligée de m'engager au théâtre, et de publier mon engagement. Cela fut suffisant pour tranquilliser mes créanciers; mais non pas pour calmer mes propres inquiétudes. Dans cette circonstance, je courus aux conseils de lady Tirawley. Elle m'engagea à persister dans ma résolution de quitter la maison de M. Calcraft, s'il ne payait pas mes dettes.

Il revint ; mais craignant les éclaircissemens, il feignit d'être malade. Je vis bien que son indisposition n'était qu'un prétexte : nous suspectons ordinairement les actions d'une personne qui a pu se montrer une fois coupable de fausseté.

Rien n'est si cruel, pour une ame généreuse que de solliciter une faveur d'une personne pour laquelle on n'éprouve que du dégoût; c'est à quoi cependant la nécessité me força. D'ailleurs, comme j'ai toujours regardé une promesse comme une véritable dette, et que la plupart de celles dont je sollicitais l'acquittement, avaient été faites pour lui, je croyais que ma demande gagnait encore un degré de plus de légitimité. J'allai donc un jour dans son cabinet, et avec une véhé-

mence qu'il ne m'avait jamais connue, j'insistai pour qu'il tînt sa parole. Je lui reprochai d'y avoir manqué, et cela d'un air si déterminé, qu'il ne pouvait plus douter que je ne fusse résolue à quitter à l'instant sa maison, s'il ne faisait pas ce que je demandais.

Il allégua, pour sa défense, qu'il avait perdu beaucoup d'argent, qu'il avait acheté deux terres, et qu'il avait fait beaucoup d'avances à lord Gramby. Il me dit aussi qu'il s'était flatté que le legs de miss Méréдith avait pu considérablement m'aider, puisqu'il était de mille sept cents liv. sterl. sans mes bijoux. Je lui rappelai que lui en devant douze cents, je n'en avais reçu que cinq cents, et je lui déclarai alors ce que je croyais devoir en outre, et qui se montait à trois mille liv. sterl. ou quelque chose de plus; et je finis par lui assurer que je les lui ferais payer.

Il secoua la tête, et dit : C'est une somme bien considérable; cependant, si vous voulez attendre jusqu'à votre bénefice, et me promettre de ne plus vous endetter, j'acquitterai tout. Je lui répondis que je n'aimais point les conditions, mais que s'il voulait m'ôter la charge de son frère et de sa sœur,

j'y consentirais ; qu'il devait bien savoir que ce n'était pas peu de chose pour moi, puisqu'il avait réduit l'un à ses appointemens, et l'autre à cinquante liv. sterl. Je lui remis ensuite un mémoire du vin qui avait été bu pendant que je tenais sa maison. Il me donna tout de suite un billet, qui fut payé le même jour. Mon esprit était un peu plus tranquille; mais mon dégoût pour le maître de la maison n'était point diminué; il m'était plus odieux que jamais. —

Les produits du théâtre trompèrent mon attente: Toutes les dames qui m'honoraient de leurs encouragemens étaient malades ou absentes; de sorte, qu'à la clôture, je n'eus presque rien à recevoir. Mes liaisons politiques ne semblaient pas prendre une meilleure tournure. M. Fox venait contre tout à-propos de prendre les sceaux ; je dis contre tout à-propos, parce qu'ayant été balloté trois fois, il aurait dû, ce me semble, finir par les refuser.

Dans cette circonstance, l'ambition de M. Calcraft fut alarmée. M. Fox avait pris, pour secrétaire, son neveu au lieu de lui. Comme le sentiment de la reconnaissance lui était étranger, et que l'intérêt seul l'avait

attaché à ce ministre, il ne dissimula point l'humeur que lui donnait cette préférence, et se permit même de parler indécemment contre son bienfaiteur.

Outrée de cette conduite, je lui en fis des reproches sanglans; et la haine que j'avais pour lui, jointe à ce trait de bassesse, me porta à lui citer ce vers de Dryden.

He that's ungrateful has no crime *but one.*

Il eut l'air de sentir l'odieux de sa conduite, et parut adopter mes opinions; mais sa manière ultérieure de se comporter, prouva bien que c'était un masque qu'il avait pris pour éviter de nouveaux reproches de ma part. Les semences de l'ingratitude avaient été jetées avec profusion dans son ame corrompue, et, comme le dit Timon de ses amis, l'ingratitude était chez lui héréditaire.

G... a... B.

LETTRE LXV.

11 juillet 17...

Vous m'avez permis tant de fois, madame, de faire mes réflexions, pourvu qu'elles ne s'éloignassent pas trop du sujet, que je ne demanderai plus d'excuses.

Tout conspirait à rendre ma position cruelle. Les constantes agitations de mon ame altérèrent ma santé, au point que je ne pouvais plus me présenter au théâtre que très-rarement. La mort de ma petite française, qui eut lieu dans cette circonstance, m'affecta beaucoup quoique je m'y attendisse. Cette charmante personne expira pendant que nous étions à table, de la mort d'un ange ; et pour la peindre, je me vois obligée de citer encore ces charmans vers de Gay :

> Comme un lilas qui se fane,
> Elle baisse la tête et meurt.

Depuis cet accident, je suis convaincue que les circonstances d'un événement nous

affectent souvent plus que l'événement même ; car, si cette jeune malheureuse était expirée dans son appartement, elle n'aurait excité ni surprise, ni douleur ; mais sa mort, arrivée dans un repas où présidait la gaîté, répandit la consternation parmi les convives, et rendit plus horrible le spectacle de la dissolution de notre être. J'appris dans la suite que son séducteur avait subi la mort d'un criminel : preuve certaine qu'il n'y a qu'un lâche qui puisse tromper aussi inhumainement un être crédule et sans défense.

Le mauvais succès des affaires publiques me donna autant de mal-aise que mes malheurs domestiques. Harceler un ministre est une chose ordinaire ; mais pour perdre M. Fox, il fallut employer des faussetés : on les employa, et cet honnête ministre se vit dans la nécessité de se démettre de sa place.

Fatiguée, ennuyée de mes liaisons politiques et de mes engagemens au théâtre, je me proposai, à la fin de la saison, de voyager dans le continent, n'ayant pas le moindre doute que M. Calcraft ne payât mes dettes ; mais je fus encore une fois trompée

dans mes justes espérances. A la clôture du théâtre, il alla voir lady Tirawley, et lui fit la confidence, que des pertes qu'il avait subies le mettaient dans l'impuissance absolue de me libérer pour le moment. Il la pria de m'inviter à prendre patience jusqu'à l'année suivante. Il offrit aussi de s'engager avec M. Sparck, pour les quatre cents liv. sterl. que je lui devais.

Je croyais qu'il avait recu une liste de toutes mes dettes, mais que, ne se proposant pas de les payer, il ne s'en était pas inquiété. Cependant, n'imaginant pas qu'il osât tromper une femme qui était la vérité même, j'acceptai son offre et son obligation envers M. Sparck, qui, jusqu'au moment où j'écris ces lignes, n'a jamais été payé.

J'empruntai deux mille liv. sterl. sur mes bijoux, d'un usurier, et je partageai cette somme, à laquelle je joignis celle provenue de mon bénéfice, entre mes créanciers, ne me réservant que deux cents liv. sterl. pour mon voyage à la Haye. J'étais d'autant plus empressée à quitter le royaume, que la société me devenait désagréable. Mes esprits étaient si abattus, que je n'étais plus en état de soutenir la conversation. En même temps,

je ne voulais point qu'on suspectât la cause de mon abattement. J'étais aussi prudente à cet égard, que si j'étais moi-même coupable de fausseté, et que si mon malheur venait plutôt de mes imprudences que de la fourberie d'autrui.

Je partis donc pour la Hollande, et j'arrivai à Amsterdam, sans aucun événement qui mérite d'être rapporté. John, qui m'avait accompagnée dans mon précédent voyage, et qui m'accompagnait encore dans celui-ci, m'engagea à y rester quelques jours.

Amsterdam est une ville très-peuplée. Les maisons sont très-bien bâties, et les rues extrêmement propres. Il y a beaucoup d'églises de toutes les religions et de toutes les sectes; mais les cloches ne sont permises que dans celles des Calvinistes, dont la religion est la dominante. Il y a vingt-sept chapelles, et une espèce de monastère, où les religieuses ne sont point tenues aux règles des autres, et peuvent se marier s'il leur plaît. Il s'en faut que l'air de la ville soit sain, à cause des fréquens brouillards.

La monnaie la plus courante, est une pièce d'argent de la valeur d'environ deux schellings. L'industrie des habitans est in-

croyable. Une personne oisive à Amsterdam, est un phénomène. Son port est le plus fréquenté de l'Europe. Il est le centre du commerce des Hollandais dans les Indes orientales. Il y a une infinité d'hôpitaux et des troncs dans différentes parties de la ville, que l'on partage tous les trois mois entre tous les pauvres. Les théâtres donnent la moitié de leur profit aux malheureux.

La bourse est un superbe emplacement. Les portes de la ville sont fermées à minuit un quart; et toutes les personnes qui demandent à entrer après cette heure-là, payent deux sous pour les pauvres. Les maisons de correction méritent d'être vues. Ceux qui y sont renfermés, rapent ou scient du bois de Brésil. Les paresseux sont punis d'une manière extraordinaire : on les renferme dans une espèce de citerne, où l'eau coulant toujours, ils sont obligés de pomper continuellement pour ne pas être noyés. Il y a quatre pièces d'eau qui communiquent au Wic, où il y a de belles plantations. Il y a dans le cœur de la ville un grand nombre de moulins pour scier le bois, polir le marbre, et faire la poudre.

Je séjournai dans cette ville une semaine,

mais plutôt à cause du mauvais temps, qu'à cause des agrémens de l'endroit. On y est en général trop affairé pour y être civil ; et quoique Amsterdam, par l'étendue de son commerce, pût, à juste titre, être appelé le grand *censorium* du commerce et de l'opulence, il n'y a pas d'endroit que je ne lui préférasse.

J'arrivai à la Haye, où je me trouvai comme dans un autre monde. On y est excessivement poli, particulièrement pour les étrangers. La plupart des rues et des places sont très-vastes. Les bâtimens sont en général très-grands, et l'air est très-pur. J'avais des lettres de recommandation pour un M. Van-Helt, qui me rendit mon séjour dans cette ville très-agréable.

Le palais, à Opdam, est le plus magnifique. Le prince d'Orange y a une maison ; mais, à mon avis, elle n'est pas si belle que celle des députés d'Amsterdam. La maison-de-ville est très-belle. Dans le frontispice, il y a une épigraphe latine, qui signifie que Jupiter lui-même ne saurait plaire à tout le monde. La grande église fait face à la maison-de-ville, et n'a rien de curieux qu'un clocher élevé. La grande rue, appelée le

Prince-Graft, est superbe. Il y a au milieu un très-beau canal, dont les bords sont garnis d'arbres. Les maisons y sont magnifiques, et ne sont habitées que par des gens de qualité.

Les environs sont très-agréables, sur-tout un bois qui est à une très-petite distance de la ville, où le prince d'Orange a un palais. On a, dans cette ville, une légende, que Marguerite, fille du comte de Holland et de Zéaland, fut délivrée, dans une seule couche, de trois cent soixante-cinq enfans. Je passai six semaines dans cette délicieuse ville; les honnêtetés que j'y reçus, sont encore présentes à mon souvenir.

De retour en Angleterre, M. Rich voulut m'engager une seconde fois; mais le bon acteur étant allé en Irlande, je ne voulus pas hasarder ma réputation avec des doublures. Je ne faisais plus de doute que mes dettes ne fussent payées; je refusai l'engagement. Ma santé était parfaitement rétablie; mais il me restait un sombre dont je ne pouvais pas me débarrasser. Je me jetai dans la dissipation; et ce fut une vaine ressource, puisque la tristesse résidait sous le même toit avec moi.

La dissipation ne remédie pas aux blessures de l'ame : elle peut bien cicatriser des plaies peu profondes , et donner à l'extérieur un air de guérison; mais le venin ronge l'intérieur et demande un autre traitement. Les souffrances de l'ame ne sont allégées que par la résignation , et le seul calmant est l'espérance.

M. Mossop avait ouvert une salle de spectacle à Dublin; il y avait lieu de croire que , si j'y avais été accueillie favorablement dans mes premières années , je le serais encore plus actuellement , que j'y serais précédée par la grande réputation que je m'étais faite à Londres : on me proposa un engagement , mais je refusai d'en contracter aucun.

G... a... B.

LETTRE LXVI.

18 juillet 17...

La célèbre madame Bruna était venue en Angleterre. Le marquis d'Abrio, ambassadeur de la cour d'Espagne, était son amant; et comme son excellence venait souvent chez moi, et connaissait mon goût pour la musique, il me la présenta. J'étais si enthousiasmée de ses talens, que nous ne nous séparions que lorsque ses affaires l'appelaient ailleurs.

Quoique Shakespeare dise qu'il n'y a pas de passion, quelqu'effrénée qu'elle soit, que la musique ne puisse adoucir, M. Calcraft était très-certainement une exception à cette règle. Il avait tant de dégoût pour la musique, qu'un son n'avait pas plutôt frappé son oreille, qu'il prenait la fuite. Ceci ne contribua pas peu à me faire céder à mon penchant. Je donnais de fréquens concerts, où les dames du premier rang voulaient bien assister. Cette syrène, madame Bruna, était

si admirée, que quand elle voulait bien se prêter au plaisir de ses auditeurs, la maison de l'ambassadeur et la mienne étaient toujours pleines. Je n'étais jamais chez moi, qu'avec grande compagnie et grande musique, de sorte que je ne voyais M. Calcraft que de temps en temps à dîner.

Le jour de l'an, j'avais toujours concert et bal. Cette année, M. Calcraft, en considération de ce que je n'avais pas eu d'engagement au théâtre, m'envoya cent guinées par son maître-d'hôtel. J'avoue que je fus fort surprise de cet excès de générosité; et je les acceptai, quoiqu'il s'en fallût de beaucoup qu'elles pussent suffire à la dépense du jour.

La nuit se passa en plaisirs qui étaient d'autant plus vifs, que le maître de la maison était absent. Il avait alors, comme je le sus après, une liaison intime avec une femme qui avait été une de mes connaissances familières. Je voyais avec surprise que ma femme-de-chambre exagérait tout ce que je disais de M. Calcraft. Elle parlait sans cesse de ses amourettes; mais comme j'y étais fort indifférente, j'étais sourde à de pareils propos.

Quand je me retirai après le bal, Clifford grosse d'un secret, commença à me faire compliment des cent guinées que son maître m'avait envoyées ; et elle ajouta qu'il avait eu grand'peur que la fête ordinaire n'eût pas lieu. Sur ce que je lui demandai pourquoi, elle me répondit qu'il aurait manqué un rendez-vous avec une de mes bonnes amies, dont elle ne cacha pas le nom. Mon premier mouvement fut de rire de son absurdité ; et comme elle persistait, j'en vins à me fâcher, parce que la personne qu'elle nommait était une femme mariée. Je la forçai enfin à me dire qu'elle me convaincrait de la vérité de ce qu'elle avançait, parce qu'elle connaissait le lieu du rendez-vous. M. Calcraft était certainement bien le maître de prendre tel ou tel engagement qu'il voulait ; mais comme la dame en question avait eu ma confiance, et avait participé à tout ce que je possédais, je ne pouvais sans frémir envisager une telle perfidie. Dès ce moment, je cessai d'être étonnée de toutes les histoires qui avaient été racontées à mon désavantage ; mais le tumulte de la société où j'étais répandue, me fit oublier pour le moment les informations que j'avais reçues.

Cependant, Clifford vint un soir me dire que si je voulais aller dans une certaine maison, il me serait aisé de vérifier ce qu'elle m'avait dit précédemment. Je m'y laissai conduire, et j'eus en effet tout lieu de me convaincre de l'indignité de cette femme.

M. Calcraft craignit que je ne me portasse à divulguer l'affaire, et qu'ainsi je le misse aux prises avec le mari. Il s'empressa de venir me conjurer de garder le silence ; mais je m'étais retirée chez madame Bruna, méprisant trop l'homme et la femme pour m'embarrasser d'eux. La honte, l'avarice, et j'ai tout lieu de croire le dégoût, firent qu'il m'évita pendant quelque temps. Ce procédé quadrait à merveille avec la résolution que j'avais prise de quitter sa maison.

Malgré ce qui s'était passé, je n'avais pas le moindre doute qu'il ne tînt la promesse qu'il m'avait faite, et si solemnellement répétée à lady Tirawley.

Il y avait trois mois que nous ne nous étions pas rencontrés trois fois. A l'expiration du terme, je me rendis auprès de la respectable lady. Depuis que je l'avais instruite de ma véritable position, son estime pour moi s'était

accrue : elle me plaignit d'avoir été trompée par un homme que je ne pouvais aimer ni estimer ; elle vit bien que l'incertitude de mon sort me rendait réellement malheureuse; elle fut d'avis que j'en vinsse tout de suite à un éclaircissement, et que si M. Calcraft tergiversait, je quittasse sur-le-champ sa maison.

Il était assurément de la prudence de ne point m'éloigner avant l'accomplissement de ses promesses ; cependant je fixai mon départ pour Bristol au lendemain matin, s'il faisait la moindre difficulté. Rentrée chez moi, j'ordonnai à Clifford de rassembler les reçus des bijoux que j'avais achetés. Ils montaient à six mille liv. sterl., sans compter ceux que m'avait laissés miss Mérédith, et je demandai une voiture pour six heures du matin.

Il était fort rare que M. Calcraft et moi dînassions seuls; mais heureusement la chose arriva cette soirée. Mistris Valker, qui savait mes intentions, s'absenta. Persuadée, comme je commençais à l'être, qu'il manquerait encore à sa parole, elle était toute prête à partir.

Il n'y a rien de si difficile, que de prendre sur soi de solliciter une faveur de quelqu'un envers qui l'on rougit de contracter

quelqu'obligation. La nécessité où je me trouvai d'en venir là, avait répandu sur ma personne un certain air de sévérité. M. Calcraft, qui le remarqua, me demanda si j'étais indisposée. Je lui répondis qu'oui. Il voulut bien alors me demander quelle était mon indisposition. Ma réponse fut la plus cruelle : Je suis, lui dis-je, accablée de dettes et trompée.

Il s'étendit d'abord, sur mes extravagances. Les veilles, disait-il, altéraient ma santé et me jetaient dans l'abattement. Puis il ajouta, qu'il souhaiterait me voir prendre un peu d'attachement pour lui, avant qu'il se déterminât à se dessaisir d'une somme aussi considérable, et finit par marmotter quelque chose que je n'entendis point.

Je lui répondis, que d'après la manière dont nous avions été ensemble et la découverte de sa perfidie à mon égard, il n'avait aucun droit de se plaindre de ma conduite; que quant aux marques d'attachement dont il me parlait, j'étais incapable de rien avancer contre mon propre assentiment, et que rien au monde ne pouvait me faire désister de mon système à cet égard. Je lui dis enfin que tout ce que je demandais de lui, se ré-

duisait à l'accomplissement de ses promesses, que j'étais fondée à regarder comme un véritable engagement; que je le croyais lié par cet engagement, quand même il n'aurait pas été contracté pour les dépenses, de sa maison. Je demandai ensuite une réponse positive. Il me la donna; et ce fut un refus formel. Alors je lui dis, d'un très-grand sang-froid, et avec le rire du mépris : Voulez-vous bien me prêter deux mille quatre cents liv. sterl. sur mes bijoux qui sont en gage. Je demandai les quatre cents liv. sterl., afin d'avoir quelque argent pour me rendre à Bristol. Il y consentit, dès que je lui eus montré les reconnaissances.

Quand cela fut fait, je le priai de s'en défaire le plutôt possible, de retenir les deux mille liv. sterl, et de me faire passer le surplus pour payer mes créanciers, parce que j'aimais mieux être sans diamans que de me voir harceler pour des dettes légitimes. Il me donna en outre cent liv. sterl., et parut très-content d'avoir un dépôt qui valait plus de trois fois la somme qu'il avait avancée; il ne le fut pas moins de m'avoir satisfaite à si bon marché.

On vint m'annoncer la voiture. Comme ma fille devait venir ce jour là de l'école, M. Calcraft supposait naturellement que j'allais la chercher ; mais voyant quatre chevaux et une malle, il jugea bien que je me disposais à une route plus longue. Je lui dis que j'allais faire un grand voyage, et que les chevaux m'appartenant, j'avais droit de m'en servir. Il devint aussi-tôt pâle comme la mort. Cependant il me donna la main pour monter dans la voiture, avec l'air du sang-froid et de l'indifférence. Je lui dis adieu, ajoutant que probablement nous ne nous verrions plus.

Les sensations qu'éprouve un malheureux qui échappe au supplice, ne sont pas plus délicieuses que ne furent celles que j'éprouvai au moment où je me vis dans la voiture. J'étais accablée de dettes, et l'avenir ne m'offrait pas une brillante perspective. Il m'en coûtait infiniment de quitter ma fille ; mais je devais la revoir bientôt, non pas dans la maison de son père ; et d'ailleurs, comme nous étions toujours séparées, je n'éprouvai qu'une douleur momentanée.

Je me mis donc en route ; je ne tardai pas à rencontrer M. Fox, à qui je fis part de tout

ce qui s'était passé. Il me blâma fort d'avoir désemparé avant que mes dettes fussent payées. Il m'engagea à revenir sur mes pas. Il me dit que M. Calcraft donnait à entendre à tout le monde que j'avais formé une autre liaison, et qu'un départ si subit ne pourrait que le confirmer dans ses soupçons. Bien certaine que je n'y avais pas donné lieu, je n'en devins que plus furieuse; et je pris la résolution de ne jamais voir un homme assez infâme, pour ajouter la calomnie aux injustices affreuses qu'il m'avait faites; et tout cela, pour se soustraire à l'obligation de payer ce dont la plus sévère équité lui faisait une loi: je résolus même de ne rien tenir absolument d'un tel homme.

A mon arrivée à Bristol, je reçus une lettre de M. Mossop, qui me faisait des offres très-avantageuses. Je lui fis part de ma promesse à M. Woodward, et j'écrivis à celui-ci mes conditions qui étaient de deux mille guinées et deux bénéfices; mais ne recevant point de réponse, je m'engageai avec M. Mossop aux mêmes conditions. Il me donna mon engagement et une sûreté.

Il était si content de m'avoir, que dans un voyage qu'il fit à Londres, il raconta à tout

le monde l'acquisition qu'il avait faite pour son théâtre. M. Calcraft en fut bientôt informé, et en prit l'alarme. Il écrivit au lord Tirawley, qui était alors à Bath, pour l'engager à aller me voir et à me décider à retourner avec lui. Il offrit, en même temps, de me laisser carte blanche. Mon ami M. Quin, et le général Honeywood accompagnèrent mylord. Celui-ci employa tous les moyens possibles pour me faire accepter la proposition de M. Calcraft ; mais je fus inflexible. Je n'avais pas occasion de communiquer à mylord la cause de mon obstination apparente ; mais comme le dédit de mon engagement était de deux mille liv. sterl. je savais qu'il n'était pas possible qu'un homme que l'avarice avait porté à fausser tant de fois ses promesses, se déterminât à payer une somme aussi considérable.

Mais eût-il consenti à m'abandonner sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée. Ma tendresse pour mes enfans était l'unique motif qui pût contre-balancer mon aversion pour M. Calcraft. Car, quoique la passion ne fût elle-même qu'une mauvaise excuse des fourberies impardonnables qu'il avait employées pour me tromper, cependant c'en

était une, au lieu que rien ne pouvait excuser sa bassesse et la violation de ses promesses réitérées, relativement au payement de mes dettes. Le mépris que ces procédés m'avaient inspiré, était si fort enraciné dans mon ame, que j'étais déterminée à rejeter toute offre de sa part, quelle qu'elle fût.

Avant que lord Tirawley et sa compagnie me quittassent, M. Quin fit une gageure de cent guinées que je n'irais pas en Irlande. Il perdit, et m'envoya les cent guinées sans me rappeler pourquoi; mais ce qui me flatta plus que l'argent, ce fut sa lettre. Il m'assurait de son amitié inviolable, et, dans le fait, elle n'eut d'autre terme que celui de sa vie.

G... a... B.

LETTRE LXVII.

25 juillet 17...

Mon voyage de Bristol à Schester fut fort désagréable, parce que je pris des chemins de traverse. Arrivée dans cette ville, je trouvai mes domestiques, ma vaisselle et toutes mes affaires, excepté l'argent de mes bijoux, avec une lettre de M. Calcraft, qui ne disait rien de ce qui aurait pu me la rendre agréable. Comme elle est curieuse, je la publie ici, ne fût-ce que pour donner aux jeunes gens un modèle pour écrire à leurs maîtresses.

« Jesus, mon Dieu ! pourquoi me tenez-» vous en tourment? si vous ne voulez pas m'é-» crire, dites-le-moi, et faites-moi tout-à-fait » misérable. J'ai eu une lettre de mon lord, » et j'ai vu celle à votre femme de confiance, » par laquelle je vois que vous êtes *inaltérable* » dans votre résolution. Je hais la maison de » campagne, et tout ce qui me rappelle com-» bien j'ai été heureux dans votre compa-

» gnie. Caroline m'a presque crevé le cœur,
» en me montrant votre lettre pleine de
» douceurs qui accompagne votre présent.
» Tout le monde est heureux, excepté moi;
» mais les vexations et la goutte vous débar-
» rasseront bientôt de l'homme que vous
» haïssez. J'ai ordonné de vous envoyer votre
» vaisselle, vos livres et votre chaise. Je vous
» ai envoyé le parchemin que j'ai trouvé, je
» suppose que c'est le double de votre an-
» nuité; mais comptez là-dessus, je ne la
» croirai pas suffisante pour votre entretien.
» Pour Dieu! écrivez moi; et soyez sûre
» que tant que je vivrai, je serai votre affec-
» tionné

» CALCRAFT ».

Ce parchemin était le contre-billet de M. Davy, qui prouvait que je n'avais vendu mon annuité que conditionnellement; cette basse effronterie de M. Calcraft, qui feignait d'ignorer ce qu'il m'avait déjà reproché, augmenta, s'il est possible, mon mépris et mon dégoût pour lui.

Je renfermais cependant au-dedans de moi ces sentimens; je dissimulais même les injustices dont il s'était rendu coupable avec

tout le monde, excepté à lady Tirawley; tandis que ma première amie qui m'avait remplacée dans les affections de M. Calcraft, prodiguait contre moi les plus affreuses calomnies. Comme elle ne manquait pas d'esprit, il lui était aisé de les revêtir d'une apparence de vérité qui pouvait en imposer, et mon silence achevait de les accréditer. Mes extravagances lui fournissaient un fonds, malheureusement trop riche, dont elle sut tirer tout le parti possible. Par exemple, elle faisait courir le bruit que j'entretenais une liaison secrète avec un homme que je connaissais à peine, et que cette liaison était l'unique cause de mon divorce avec M. Calcraft.

Cette histoire était peu probable; car, en ce cas, j'aurais préféré de rester à Londres où demeurait mon amant prétendu, au projet de m'éloigner si fort de lui : mais que ne risquent pas la médisance et la malignité !

Au lieu de nourrir de tendres sentimens, je n'étais occupée que des humiliations dont j'étais depuis long-temps la proie; je n'avais pas même la moindre disposition à consentir à aucune espèce d'engagement. Ce n'est pas que

mes relations avec M. Calcraft aient jamais mérité le nom d'attachement ou de liaison. La duplicité d'un côté, et la suspicion de l'autre, avaient tellement relâché notre chaîne, que je ne pouvais pas regarder mon état actuel comme un commencement de liberté; elle régnait déjà dans mes affections et dans ma volonté. Si j'eusse attaché quelque prix à l'aliénation de cette liberté, je n'aurais été embarrassée que du choix des moyens que ma faveur m'offrait en foule. Au reste, les lettres même de M. Calcraft prouvent que notre désunion ne prenait point sa source dans mon inconduite, puisqu'elles ne respirent que la tendresse et le desir d'un prochain raccommodement. Pour vous en convaincre, au moins en partie, quoique je me flatte que vous n'exigiez aucune preuve de ma véracité, je vous envoie une de ses dernières lettres.

Lettre de M. Calcraft à miss Bellamy, alors en Irlande.

« Les courriers d'Irlande se succèdent » sans que je reçoive une lettre de vous. » Pourquoi ne m'écrivez-vous pas, ma chère? » Je ne suis jamais si content que lorsque je

» reçois de longues lettres de vous, ni jamais
» si triste que lorsque je n'en reçois pas. Nos
» deux enfans se portent bien et sont char-
» mans. J'ai été avec mon frère à Poole, et
» je crois avoir assuré son élection. Je vous
» en prie, écrivez-moi : vous ne concevez pas
» le chagrin qu'occasionne votre négligence
» à votre à jamais

» CALCRAFT ».

Le paquebot n'étant pas prêt à faire voile, dans la crainte de ne pas arriver au temps fixé à Dublin, je partis pour Holyhead. Je voyageais seule, par conséquent j'avais le temps de me livrer tout à mon aise à ma mélancolie. Je ne pouvais cependant m'empêcher d'envier le bonheur de mes domestiques, dont l'ame semblait être l'asile de l'innocence et de la sérénité qui l'accompagne, tandis que j'étais tourmentée par les plus cruelles réflexions ; elles naissaient non-seulement de ma malheureuse position, mais encore de la perfidie et de l'ingratitude d'un homme qui, pendant qu'il prétendait me regretter, inventait, à chaque instant, des histoires infâmes, et mettait le même soin à les répandre qu'à les forger.

Entr'autres mensonges calomnieux, il

avait publié que j'avais donné des espérances à un seigneur dont je connaissais intimement la femme. Si parmi mes défauts j'eusse eu à compter celui de la galanterie, certainement cet homme difforme eût été le dernier que j'aurais choisi. La méchanceté, à cet égard, fut portée si loin, qu'on stipendia un de ces hommes qui, pour vivre, commercent de la réputation des gens, afin qu'il donnât à ce bruit de la publicité par un satirique pamphlet.

Arrivée à Holyhead, ma tristesse céda à un peu de gaîté. On rencontre toujours dans les auberges des personnes qui jouent de la harpe, instrument favori des Irlandais. Les airs que j'entendis avaient, par leur monotonie, une analogie frappante avec ma situation. A Conway-Ferry le vent était si fort, qu'il était impossible d'aller plus loin.

Je fus forcée de souper dans la même chambre avec tous ceux qui étaient arrêtés comme moi. Cette chambre servait à tout. La cuisine n'était séparée que par un rideau. Ce que je vis d'abord de la maison me fit craindre une nuit fort désagréable : mais je fus délicieusement surprise par un excellent souper; et lorsque je demandai à me retirer,

on me conduisit dans une petite chambre fort propre, on ne peut plus commode, et le tout à si bon marché, qu'on ne pouvait pas concevoir que les maîtres pussent y faire des bénéfices.

Rendue à Holyhead, je trouvai le paquebot prêt à partir. Il y avait beaucoup de monde, mais très-peu de gens qui voulussent se hasarder, parce que la mer était très-orageuse. Pour moi, craignant peu le danger et ne tenant point à la vie, je ne m'inquiétai pas de l'état de la mer. J'allai donc à bord; et comme j'étais des premières, on me mit dans ce qu'on appelle le cabinet d'état. Cet égard me valut d'être plus indisposée que si j'eusse été ailleurs. Pendant un gros temps qni dura quatre jours, je fus cruellement tourmentée du mal de mer.

Débarquée à Duntarny j'étais si faible, qu'on fut obligé de me porter. On m'avait envoyé une voiture de Dublin pour me transporter chez mistress Mollay, une de mes anciennes amies. Comme il aurait fallu trop de temps pour déballer, je me mis en route, sans songer à changer même de linge. Vous vous figurez sans peine qu'une telle toilette n'était pas faite pour remplacer cette fraî-

cheur que m'avaient enlevée quatre jours d'une navigation fatigante, et que je ne devais pas avoir un extérieur bien brillant.

On m'attendait de bonne heure, et la curiosité avait rassemblé les jeunes gens à l'endroit où je devais descendre. Je trouvai donc la porte de la maison garnie d'une foule de monde qui ne me croyait rien moins qu'une merveille; car on ne pouvait s'imaginer que toute autre qu'une beauté parfaite pût devenir le sujet général des conversations et la Cloris des poètes.

Une de mes femmes était assez belle; elle fixa d'abord les regards: mais comme elle n'avait pas cette tournure qui distingue une femme d'un certain ton, la méprise ne fut que momentanée. A la fin, je sortis; ce phénomène si long-temps desiré parut sur l'horizon de Dublin; mais quelle différence de figure comparée à celle qui s'était peinte dans les imaginations! Représentez-vous une petite créature toute malpropre, toute courbée, affaiblie par la fatigue, le teint tout basané, enfin tout le contraire de la beauté. Telle j'étais quand, pour la première fois, je me présentai aux regards avides de cette jeunesse. La surprise fut si grande, que je la vis

se disperser tout-à-coup, et me laisser traîner dans la maison sans admirateurs et sans détracteurs.

Je passai la soirée dans la maison du parlement où étaient les gens du collége, ainsi que les prévôts. D'autres vinrent aussi voir la souillon qui, le matin, avait dégoûté les curieux. Rien n'est si favorable à une femme qu'une exagération à son désavantage, car avec un négligé simple et propre, je fis une impression plus vive que je n'aurais pu m'y attendre.

Le lendemain matin, M. Mossop vint me féliciter sur mon arrivée, parce que le gros temps lui avait donné beaucoup d'inquiétude sur mon compte. J'avais renvoyé mes chevaux et mon postillon à Londres, parce qu'à Dublin ils m'auraient coûté considérablement et m'auraient embarrassée. Je me trouvais mal logée ; je pris une maison toute garnie, et le théâtre n'ouvrant pas encore, j'allai voir les dames qui m'avaient honorée de leur bienveillance dans mon dernier voyage. M. Crump, chez qui je m'étais toujours fournie de linge après que ma mère eût quitté ce genre de commerce, vint aussi me présenter ses respects. Comme il embras-

sait toutes les branches du négoce, je le chargeai de me fournir de vins et d'autres choses dont j'avais besoin. Il était associé avec un nommé Cotes, homme grossier et violent, qui était intéressé dans une autre salle de spectacle, et qui par conséquent craignait mes succès.

A l'ouverture, les dames de Dublin se partagèrent entre les deux théâtres. Lady Kildare, et la plupart des femmes les plus distinguées, se mirent du parti de M. Mossop et de moi. Nous eûmes bientôt deux acteurs de plus, dont un M. Digges, très-aimé à Dublin, particulièrement des dames. Comme il jouera un rôle dans le reste de mon histoire, je vais vous le dépeindre. Il avait des talens, de la tournure, et une belle figure. Il possédait sur-tout l'art de persuader ceux avec qui il causait, qu'il était le meilleur homme du monde. J'appris qu'il avait été maltraité par son oncle, et je le plaignis; mais comme il avait la réputation de donner dans la galanterie, je refusai de le recevoir chez moi.

Cependant il m'avait marquée comme une conquête à faire; mais il soupirait en silence, et couvrait ses prétentions de tant de res-

pect que j'en vins à ne rien croire de ce qu'on m'avait dit de lui. A la fin, cependant, il vint à bout de se faire présenter par une femme de ma connaissance; et comme il était réellement un homme accompli, il était impossible de ne pas se laisser prendre au charme de sa société. Il affecta, pendant quelque temps, de contraindre sa passion; mais bientôt après, étant malade, ou feignant de l'être, il m'écrivit et me déclara que c'était l'amour qui l'avait réduit dans l'état où il était. Par une fatalité irrésistible, je lus sa lettre, et il arriva bientôt une circonstance qui l'aida à parvenir à son but.

G... a... B.

LETTRE LXVIII.

31 juillet 17...

Mon mémoire, chez M. Crump, montait à quatre cents liv. sterl.; j'en avais payé deux cents, et je comptais payer le reste après mon bénéfice; car, quoique j'eusse cinquante guinées par semaine, la négligence de mes domestiques et la mienne, faisaient que je n'en avais jamais une devant moi; mais, à ma grande surprise, j'appris que M. Crump avait manqué, et que son associé s'était emparé de tout.

Un jour que j'avais eu du monde à dîner, je me vis retardée à l'heure du spectacle. Comme j'allais arriver, un homme arrêta ma chaise, et me montra un morceau de papier. Je lui demandai ce que c'était : une prise-de-corps, me dit-on, pour deux cents liv. sterl. que je devais au successeur de M. Crump. Je lui dis que s'il voulait aller au théâtre, il les toucherait, et que je lui donnerais en outre une bonne récompense;

mais il ne voulut rien entendre, parce qu'il avait, disait-il, des ordres très-précis du poursuivant. Je fis donc de nécessité vertu, et je le suivis ; mais j'envoyai chercher M. Coates, qu'on ne trouva point. L'officier de justice me dit alors, très-ingénument, qu'on m'avait fait arrêter pour m'empêcher de jouer : qu'on lui avait particulièrement recommandé de ne point m'arrêter le matin, parce qu'on était bien sûr que j'aurais payé, et que le projet eût été manqué. Il était deux heures du matin avant qu'on eût pu rencontrer ma partie, qui avait donné ordre qu'on ne terminât rien sans elle.

Je fus donc forcée d'attendre son arrivée. Une actrice avait été obligée de lire mon rôle. M. Mossop vint me voir aussi-tôt après le spectacle. Je craignais fort qu'il ne se portât à étriller ce vilain Coates ; il n'aurait pas mieux demandé. Il eut l'impudence de dire qu'il savait bien qu'il lui eût été aisé d'avoir l'argent, mais que son intention était de m'empêcher de jouer. Tout va bien, ajouta-t-il, quand les intérêts s'entrechoquent.

Lorsque M. Digges me trouva dans cette situation, il n'était plus un homme. Son pre-

mier mouvement fut de donner une petite correction au sieur Coates, ce qui l'obligea de sortir de Dublin. Avant de partir, il m'écrivit pour me demander un moment d'entretien : je ne crus pas devoir le lui refuser. Les agrémens de sa personne et ses souffrances, la reconnaissance et la pitié, et si vous voulez, une sorte de penchant, concoururent à m'amener à une liaison sérieuse avec lui. Ce ne fut point à l'ombre des loix qu'elle se forma ; mais elle n'en fut pas moins indissoluble : elle le fut trop, puisqu'elle nous précipita l'un et l'autre dans le malheur, pendant deux ans qu'elle dura. Je crois que j'étais née pour être malheureuse dans tous mes goûts. Cela venait-il des contradictions dont l'amour s'environne ordinairement, ou portais-je en moi-même une cause sans cesse agissante contre mon bonheur ? C'est ce que j'ignore.

Vers ce temps-là je reçus une lettre de M. Craft, mon procureur à Londres, par laquelle il me marquait que M. Davy me poursuivrait pour les arrérages de mon annuité, à moins que je ne lui envoyasse ma procuration, pour faire payer M. Calcraft, qui, sans cela, refuserait. Je ne pouvais pas douter

que ce dernier n'eût été payé; je fus donc extrêmement révoltée de la bassesse de M. Calcraft, de laquelle je recevais tous les jours de nouvelles preuves. J'envoyai, par le premier courrier, la procuration qui m'était demandée. Je ne tardai pas à apprendre que M. Calcraft, ayant traité cavalièrement la personne qui lui avait fait la demande, fut arrêté. Révolté qu'on eût osé se servir d'un pareil procédé avec un homme de sa trempe, il porta la cause à la chancellerie, où elle demeura indécise tant que vécut M. Davy, qui était trop riche et trop indolent pour lui donner quelque suite.

Je restai à Dublin jusqu'au milieu de l'été. M. Mossop, se trouvant hors d'état de me payer tout ce qu'il me devait, je fus obligée d'emprunter quatre cents liv. sterl., pour quitter le royaume. En retournant en Angleterre, je tombai malade à Schester, où je restai plusieurs jours. J'eus le bonheur de faire route avec deux dames, qui voulurent bien m'attendre. Lorsque je fus un peu remise, elles m'amenèrent à un concert, où je rencontrai M. Crump. Je le croyais de moitié dans le complot de son associé, parce que je ne l'avais point vu et n'avais point

entendu parler de lui depuis que j'avais été arrêtée. Dans cette opinion, je lui montrai de la surprise lorsqu'il vint me saluer. Ce procédé de ma part, auquel il n'avait pas lieu de s'attendre, amena nécessairement une explication : après quoi il sortit brusquement. J'appris dans la suite qu'il était retourné à Dublin, pour tirer vengeance de Coates, et que, n'ayant pû le rencontrer, il avait été si affecté d'en avoir été trompé, qu'il était mort fou.

En arrivant à Londres, je descendis à mon premier logement, à Chelsea. J'écrivis tout de suite à M. Craft, que je le verrais sous peu de jours. Je lui devais une somme considérable. Il m'avait témoigné du mécontentement de ce que j'étais sortie du royaume, sans lui en faire part. C'était un tour, je l'avoue, puisqu'il était ami intime de la maison.

Quand j'allai le voir, il me demanda si j'avais un engagement au théâtre ; je lui répondis que non, et j'ajoutai que je ne pouvais pas en prendre que mes affaires ne fussent arrangées. Il me dit que cela serait difficile, parce que la somme de mes dettes était plus considérable que sans doute je ne

l'imaginais. J'étais dans la pleine confiance que M. Calcraft avait distribué le surplus de la vente de mes bijoux, entre mes créanciers; de sorte que je ne croyais devoir que quatre mille liv. sterl. Quel fut donc mon étonnement, lorsqu'il me dit qu'ils avaient été donnés pour onze cents liv. sterl., tandis que, d'après même les reçus, ils en avaient coûté six mille. Ne pouvant rien concevoir à cette manœuvre, je le priai d'écrire à M. Calcraft.

M. Craft me dit ensuite que Clifford, qui m'avait quittée pour se marier, lui avait remis la note de mes dettes, qui montaient à dix mille trois cents liv. sterl. J'avoue qu'ici mon courage m'abandonna. J'avais peu d'espoir sur M. Calcraft, qui, dans cette circonstance, s'était montré non-seulement cruel mais même malhonnête dans toute l'étendue du terme. M. Cracroft me donna à entendre que je pouvais obtenir un acte d'insolvabilité.

Jusques-là je ne m'étais pas crue dégradée; mais la conviction qu'on me jugeait capable de prendre une pareille marche, m'ôta, pendant quelques momens, la faculté de m'exprimer. Revenue de mon anéantisse-

ment, je lui dis qu'un pareil moyen était indigne de moi, et que j'étais d'autant moins autorisée à l'employer, que la source de mes dettes était un excès d'insouciance dans mes affaires, et non pas des pertes ni des malheurs. Que mon intention était de m'abandonner à mes créanciers, à qui, s'ils voulaient me donner du temps, je céderais ma part au théâtre, en ne me réservant pour vivre que mon bénéfice. M. Cracroft applaudit à ma résolution, et avoua qu'en me proposant ce moyen, il n'avait voulu tendre qu'un piége à ma probité; mais puisque j'avais en horreur cette manière de me libérer, qu'il m'obtiendrait un arrêt de surséance, et qu'il se chargeait de le faire signer par mes créanciers. Il tint sa promesse, et m'avança même quelqu'argent.

M. Rich me reçut à bras ouverts; mon engagement signé, je recouvrai quelque tranquillité. Il n'y eut qu'une de mes créancières qui se refusa à signer le sursis, sous prétexte qu'elle n'avait jamais donné de signature; mais elle promit de ne jamais me poursuivre.

M. Digges était allé à Galles pour m'attendre, tandis que j'avais pris une autre route. Il avait entendu dire qu'un lord était passé

avec une actrice jeune, ayant les cheveux noirs, et qui paraissait le suivre contre son gré. M. Digges ne chercha pas de plus amples informations, pour se convaincre que la jeune actrice n'était autre que moi. D'après cette opinion, comme un don Quichotte il partit pour arracher la dulcinée des mains de son ravisseur. Il ne les attrapa qu'à Hollywelle, où on lui dit qu'ils étaient au lit. Ses craintes ne furent pas beaucoup moindres, en apprenant qu'ils avaient un appartement séparé. Il attendit leur lever, et vit lord Ferrers qui avait été en Irlande chercher sa sœur qui voulait se consacrer au théâtre.

Dans une visite que je fis à lady Saint-Leger, j'observai une dame qui avait mes bracelets; je ne pouvais pas me tromper, puisqu'on n'avait pas eu la précaution d'ôter mon chiffre. Comme M. Cracroft m'avait assurée que mes bijoux avaient été brisés, je remerciai la dame de l'honneur qu'elle me faisait de porter les lettres initiales de mon nom. J'appris ensuite que M. Calcraft lui avait donné mes plus belles boucles d'oreilles, qui m'avaient coûté cinq cent soixante-dix liv. sterl. et d'autres bijoux très-précieux.

Il n'était alors que trop aisé de deviner pourquoi elles avaient été vendues à un orfèvre. Aussi-tôt que j'eus fait cette découverte, j'intentai un procès à M. Calcraft, procès qui fut arrangé à l'amiable.

Peut-on me reprocher trop de sévérité, lorsque je parle avec mépris d'un homme capable d'une pareille infamie, au moment même où il affecte la plus grande amitié pour moi? J'ose croire que la haine que j'ai conçue pour lui, n'était que trop bien fondée; et j'espère que les personnes impartiales, loin de me blâmer, m'approuveront de n'avoir point renoué avec un être aussi vil et aussi méprisable.

G... a... B.

LETTRE LXIX.

6 août 17...

Au commencement de la saison, je pris une maison dans Jermyn-Street. Par un heureux événement, je me trouvai dans le cas de mener un train peu inférieur à celui auquel j'étais accoutumée. M. Digges s'était mis dans l'embarras en Angleterre et en Écosse, pour une femme avec laquelle il avait vécu. Ses dettes, et la nécessité d'avoir deux maisons, doublèrent mes dépenses; et cela m'attira des sollicitations auxquelles sont exposées les femmes qui passent pour être galantes. Je me fis cette réputation, en cachant la conduite de M. Calcraft. Si je l'eusse divulguée, j'aurais mérité la compassion publique.

Parmi mes adorateurs, il y en avait un qui m'offrait dix mille liv. sterl. pour être ce qu'il appelait le préféré. Comme il est heureusement marié, je ne veux point le nommer.

Quoiqu'il me fût facile d'opposer des té-

moignages respectables aux insinuations téméraires de l'envie, je me contente d'affirmer ici que, malgré l'avantage évident d'une pareille offre, je n'ai même jamais eu l'idée de m'écarter de ce que je croyais devoir à M. Digges, tandis que nous vivions ensemble.

Pendant qu'on arrangeait ma nouvelle maison, je couchais toujours à Chelsea. Le cabinet de toilette et la chambre à coucher n'étant pas encore finis, le garçon tapissier cacha des morceaux d'étoffe, des porcelaines et d'autres effets. Comme on soupçonnait depuis long-temps sa probité, on obtint un ordre de visiter chez lui; on y trouva plusieurs effets à moi, mais rien qui appartînt à son maître.

Le maître tapissier était un homme implacable; il vint à Chelsea, le soir, tandis que j'étais absente. Il intimida si fort ma domestique, qu'il la força à prêter serment: elle le fit; mais le coupable avait une famille si considérable, que je me laissai gagner en sa faveur, et que j'empêchai ma domestique de déposer contre lui.

Par ce moyen l'homme fut déchargé de l'accusation, et vint chez moi le même soir. Ne lui supposant d'autre intention que celle

de me remercier, et ne trouvant pas fort agréables de pareilles visites, j'ordonnai qu'on ne le laissât pas entrer. Il persista en disant que j'avais commis une félonie, et que dans peu je serais mandée pour en rendre raison.

Alarmée d'autant plus que je connaissais moins les loix, je fus obligée de consulter. N'ayant personne pour le moment, je mandai M. Crawford, qui, à la faveur d'un acte d'insolvabilité était revenu. Je le chargeai d'arranger l'affaire. Il jugea que je n'avais d'autre parti à prendre que de donner les cinquante liv. sterl. que le drôle demandait, pour ne pas faire une information contre moi. Je fus donc, cette fois-ci, victime de mon humanité.

Cette circonstance de ma vie m'a prouvé que, quelle que soit notre sensibilité, nous nous devons, à nous et à la société, de poursuivre rigoureusement tous ceux qui violent la loi. En pareil cas la condescendance envers le coupable est un crime. Toutes désagréables que soient ces sortes de poursuites, elles deviennent un devoir. Je sais que de pareils services ne sont point récompensés avec éclat, mais ils ne sont pas moins essentiels

que ceux qui méritent à leurs auteurs une couronne civique.

Le théâtre n'ouvrant pas aussi-tôt que je m'y étais attendue, j'eus le temps de faire des visites, et d'en recevoir de ceux qu'on est convenu dans le monde d'appeler du nom d'amis, c'est-à-dire, de ceux qui vous cultivent tant que vous leur paraissez agréable, ou que vous êtes à la mode, mais qui vous abandonnent, aux premiers symptômes de l'adversité, et finissent par se ranger du côté de ceux qui vous déchirent et vous imputent des torts que vous n'avez jamais eus, pour se dispenser de venir à votre secours.

Je n'ai jamais réfléchi, sans le plus grand étonnement, à la manière dont on prostitue le mot *amitié*. Depuis que je lutte contre l'adversité, je n'ai que trop éprouvé pour mon compte, que ceux à qui j'attribuais des sentimens vertueux et délicats, étaient les premiers à éviter les personnes dont ils s'étaient montrés les admirateurs. Je puis bien affirmer que dans le grand nombre de ceux que j'ai eu le bonheur d'obliger, je n'ai rencontré qu'un seul être reconnaissant. J'aurai bientôt occasion de vous en entretenir.

Si j'entreprenais de démasquer la conduite de ces faux amis, ce serait un grand moyen de me venger ; mais qu'ils dorment en paix. Quoique leurs injustices irritent encore les blessures qu'elles ont faites à mon ame sensible, je ne troublerai pas leur repos, si toutefois il est possible que la tranquillité puisse habiter dans un cœur souillé par l'ingratitude.

Mais, pourquoi prétendrai-je être exempte des suites naturelles de l'imprudence et du malheur? L'oubli et la censnre n'accompagnent-ils pas toujours les revers de la fortune? Permettez-moi d'ajouter ici, qu'en blâmant l'ingratitude dans les autres, je ne voudrais pas m'en rendre moi-même coupable. Je déclare donc que les secours que j'ai reçus de ceux qui ont bien voulu venir au-devant de mon malheur, sont à jamais gravés dans ma mémoire ; qu'ils reçoivent ici l'hommage de ma reconnaissance, l'assurance de ma profonde estime et de mon inviolable respect... Maintenant, je reprends le fil de mon histoire.

M. Rich allait donner une nouvelle pièce, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Peu de temps après cet événement, la créancière qui n'avait pas voulu signer mon

arrêt de surséance, vint me trouver, et me demanda une nouvelle obligation pour ce que je lui devais. Elle appuyait sa demande sur ce que la somme était trop considérable, et qu'elle voulait un titre qui, en cas de mort, rendît au moins mes meubles et ma vaisselle plate, responsables de sa créance. Comme mon intention était de la payer le plutôt possible, je ne fis pas difficulté de consentir à sa demande, à condition, cependant, que je ne stipulerais pas un terme plus court que celui d'un an. En conséquence, je passai chez le rédacteur de l'acte, et je le signai sans réflexion.

Peu de temps après, je reçus une lettre de cette même femme, qui me sommait de la payer sur-le-champ, si je voulais éviter les poursuites qu'elle était dans l'intention de me faire. Je ne savais où donner de la tête. M. Digges plus embarrassé que jamais, avait accepté de retourner à Edimbourg, où il était fort aimé, et son intention était d'y rester jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées. Son départ me fut fort avantageux, parce que les personnes qui étaient portées à me secourir, ne se souciaient pas de le faire pendant que je vivais avec lui.

Je n'avais pas du tout songé à cette active créancière. J'en avais payé beaucoup d'autres, que M. Cracroft m'avait indiqués comme les plus pressés. Je ne supposai pas que cette femme dans l'opulence, et qui se disait mon amie, en viendrait à de pareils procédés ; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que j'avais affaire à une méchante créature, pour qui tous les moyens étaient bons lorsqu'il fallait se procurer de l'argent. J'avais entendu mal parler d'elle ; mais rien n'ayant autorisé mes propres soupçons, j'avais été jusqu'à la défendre. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer qu'elle me donna des armes contre elle, qui, en la convainquant de friponnerie, me fit gagner mon procès. Elle m'écrivait une lettre, par laquelle elle me marqua qu'effectivement l'obligation portait un an de délai, mais qu'on avait fait dater la sentence qu'elle avait obtenue, à un mois, et son frère avait ajouté qu'il jurait par son dieu que pour le coup il me tenait. Cette expression, et la fourberie évidente qu'on avait mise dans cette affaire, me firent triompher de ces dangereux adversaires.

G... a... B.

LETTRE LXX.

14 août 17...

Monsieur Calcraft étant venu au spectacle un jour où je reçus les plus nombreux applaudissemens, sentit revivre sa passion. Il résolut d'employer tous les moyens possibles pour se réconcilier. Un dimanche, il me suivit et me supplia de lui accorder une demi-heure de conversation. Sur mon refus, il me demanda si j'accepterais de faire la paix dans le cas où il arrangerait l'affaire désagréable des diamans ; je le refusai encore, en lui assurant que je ne voulais avoir aucune relation avec lui.

Depuis cette époque, je reçus de lui vingt lettres en très-peu de temps. Me voyant toujours inflexible, il s'adressa à cette bonne Carter qui, comme je l'ai dit, avait élevé tous mes enfans. Il savait que cette femme avait du crédit sur mon esprit, et il se flattait qu'elle serait entre lui et moi une puissante médiatrice ; mais le mépris avait poussé dans mon ame de trop profondes racines, sur-tout

après une dernière insulte que j'ai détaillée dans une lettre publiée en forme d'appendix à la fin de mes Mémoires, et que je ne pus pas faire imprimer tout de suite (1).

Carter fit sa commission avec beaucoup de fidélité. Lasse enfin de ses importunités, je lui dis que si M. Calcraft mettait ses propositions par écrit, ou qu'il voulût m'envoyer son procureur, je verrais, après avoir consulté M. Cracroft, ce que j'aurais à faire. Il me les envoya par un de ses clercs, les voici :

« 1°. Qu'il payerait mon obligation de » quatre cents liv. sterl. avec M. Sparck. » 2°. Qu'il s'obligerait avec tous mes créan- » ciers, pourvu que je m'absentasse pen- » dant quelque temps, parce qu'aucun ne » voudrait s'arranger si j'étais sur les lieux. » Qu'enfin, il m'accorderait une annuité » de cent liv. sterl. de plus, ce qui, avec » celle que j'avais déjà, me mettrait en » état de vivre en Hollande ou en France, » jusqu'à ce que les affaires fussent termi- » nées ». Après avoir consulté M. Cracroft, j'écrivis à M. Stabbs, que j'acceptais la proposition de son client. Il vint donc avec

(1) Voyez la note à la fin de la lettre.

l'obligation et l'annuité, et avec une décharge générale, qu'en honnête homme il ne me conseilla pas de signer. Cependant, comme je ne pouvais rien demander légalement à M. Calcraft, puisque le procès avec M. Davy sur la première annuité était encore pendant, je délivrai le contrat de mariage, et je signai la décharge. J'avais disposé de cent liv. sterl. de la première annuité, jusqu'à ce que ma dette fût acquittée. Il n'est donc pas présumable que j'eusse entendu signer une décharge pour ce dont il ne m'était plus permis de disposer. Elle est encore dans les mains du même procureur.

Le même soir, je partis pour Harwich, route de Hollande. J'avais oublié de vous dire que d'après ma conversation avec ma redoutable créancière, j'avais indiscrètement quitté ma maison, après avoir envoyé ma vaisselle plate à M. Cracroft, comme un gage de sa créance. J'emmenai avec moi miss Betti Cibber, qui m'avait été recommandée par son grand-père et un fils de mistress Smith, que j'avais fait nommer chirurgien dans un régiment.

A Harwich, le vent devint contraire : on ne pouvait mettre à la voile. Je craignais

d'être poursuivie par mon inflexible créancière; je crus prudent de me retirer dans un village, jusqu'à ce que le vent changeât.

Le jeudi suivant, il arriva une chaise à quatre chevaux, et, à ma grande surprise, je vis entrer M. Digges. Je puis bien vous assurer que ce ne fut pas pour moi une agréable rencontre. Il avait l'air furieux. Il insista pour que mes deux compagnons retournassent à Londres, et pour que je montasse dans sa voiture. Il m'effraya tant, que je consentis à tout ce qu'il voulut, à condition qu'il ne me mènerait pas à Edimbourg. J'avais pris une aversion pour cet endroit là, sans savoir pourquoi.

Nous voyageâmes l'un à côté de l'autre, sans être les meilleurs amis du monde, et sans savoir où nous allions. Arrivée à Cambridge, je vis dans les papiers publics un avertissement qui ne pouvait regarder que moi : « La dame qui a quitté, tel jour, une » proche parente, avec une jeune femme » et un monsieur, peut revenir. Cette pa» rente a un dépôt considérable, qui servira » à arranger l'affaire qui lui a fait quitter » Londres ». Je voulus y retourner tout de

suite : M. Digges y consentit; mais à moitié chemin, il lui passa par la tête d'y aller seul. Il partit, et je me proposai d'y être aussi-tôt que lui. Mais lorsque je demandai une chaise de poste, le maître me dit qu'il avait des ordres précis de ne pas me laisser sortir de chez lui. La patience fut donc ma seule ressource, quoique naturellement ce soit la vertu avec laquelle je suis le moins familiarisée.

Quand il fut de retour, il me dit que ma mère était si furieuse de ce que je n'étais pas venue plutôt, qu'elle était déterminée à fondre le dépôt qu'elle avait, pour payer une de mes créancières, qui était son amie. Je le suppliai de me laisser partir; mais mes prières furent inutiles. Malgré cette vexation, je dois lui rendre la justice de dire qu'elle avait sa source dans son attachement pour moi. Il s'était engagé à retourner en Ecosse. Il était certain d'ailleurs que ses dettes ne lui auraient pas permis de subsister à Londres. Il supposait encore que ma mère n'était que dépositaire conditionnelle; que la nature de notre liaison était ignorée de tout le monde : toutes ces raisons enfin le déterminèrent à me retenir.

Nous partîmes, encore une fois, sans savoir où nous nous arrêterions. A Barton-Mills, je me trouvai indisposée. Il m'y laissa, pour retourner à Londres, dans le dessein de s'informer si ma mère avait mis ses menaces à exécution. Pour la première fois de ma vie, je craignis de manquer d'argent. Toutes mes malles étaient en Hollande, et je n'avais d'effets que sur cette place, qui ne pouvaient m'être hors de là d'aucune utilité.

Dans cette situation, nous gagnâmes le nord; et quand nous arrivâmes à Preston, je n'avais presque plus d'argent. M. Digges n'avait point d'autre parti à prendre que de retourner à Edimbourg; il le fit, et me laissa dans un village qui n'était qu'à vingt milles de cette ville.

J'y étais depuis deux jours, lorsqu'une chaise de poste vint me chercher, pour me conduire, disait-on, à Grass-Market. Je croyais que c'était une ville. On m'y descendit dans une auberge, dont une grosse femme, mal-proprement vêtue, qui en était la maîtresse, me dit qu'elle allait me mener dans mon appartement. Je lui demandai si c'était à Edimbourg. Elle me répondit que non, mais chez une miss Coulstone, fille fort

gentille, quoique ouvrière. Elle me dit ensuite qu'elle allait me faire servir un fort joli dîner. J'avais naturellement peu d'appétit ; et la fatigue et l'effroi étaient peu propres à l'augmenter ; mais ce joli dîner se réduisit à un mauvais morceau de raie.

Entre six et sept heures, une voiture vint encore me prendre pour me conduire dans mon appartement à Cannon-Gate. J'arrivai dans une maison, dont le bas était occupé par un chandelier. Je montai trois étages, et je fus enfin introduite chez cette jolie miss, qui me parut au moins compter son douzième lustre, et que je comparai d'abord à un jambon fumé.

Mes oreilles furent bientôt frappées d'un bruit de musique, et je demandai d'où il venait; c'est, me répondit-on, du théâtre qui est en face. Je vis alors qu'on m'avait trompée, et que j'étais à Edimbourg. Je pris aussi-tôt des ciseaux, et je me coupai les cheveux tout près de la tête, pour me fournir un motif de refuser de paraître.

M. Digges jouait ce soir-là, dans une pièce où il était toujours applaudi. Il vint me voir après le spectacle, et me dit que les papiers publics ayant parlé de mon ab-

sence de Londres, on supposait que c'était moi qui venais d'arriver. Je ne concevais pas comment on avait pu me découvrir; car, pour prévenir tout soupçon, nous étions convenus qu'on ne saurait pas qu'il m'eût accompagnée, et qu'il logerait dans une autre maison.

Notre voyage avait été très-dispendieux. J'avais très-peu d'argent, et lui encore moins. Dans cette position, il n'y avait point à balancer à me conformer aux desirs de la compagnie. Cependant, le défaut de cheveux était un embarras : pour la première fois, j'en portai de faux. Autre inconvénient; je n'avais point mes malles. Je me fis faire des habits, que mes succès au théâtre me mirent en état de payer.

La saison étant déjà avancée, je m'engageai pour huit représentations. La dernière devait être à mon profit. Le matin de ce jour-là même, je fus arrêtée par ma perfide créancière; mais je fus bientôt en liberté, parce qu'en Ecosse il est contre les loix d'arrêter pour dettes sans avoir prévenu huit jours d'avance.

Dans cette circonstance, les premiers avocats du royaume se chargèrent de ma cause,

particulièrement M. Montgomery. Les juges trouvèrent qu'on m'avait subtilisé l'hypothèque. En Ecosse, les cours de justice sont aussi des cours d'équité. Un arrêt fut rendu en ma faveur. Ma créancière, ainsi battue, consentit à être remboursée par portions de deux cents liv. sterl. par an.

Comme quelquefois le bonheur naît du malheur ! Cet accident, fâcheux en lui-même, me valut mille honnêtetés, et beaucoup de connaissances dans le royaume. Je devins intime dans la maison de M. Montgomery. Je méritai la bienveillance de la duchesse Douglas, et de miss Ruthvens, qui porta l'attachement pour moi jusqu'à l'enthousiasme. Sa mère m'honora aussi de sa protection.

L'année suivante on convint, au théâtre, de me donner une part d'un tiers, et deux représentations pour mon bénéfice.

Il était indifférent à M. Calcraft, que je fusse en Ecosse ou en Hollande. Il me payait exactement l'annuité. D'un autre côté, nos succès au théâtre étaient tels, que si M. Digges n'eût pas été accablé de dettes, nous aurions pu faire de grandes économies.

A cette époque, ma mère me fit passer

mes malles, qui m'étaient revenues de Hollande, avec une jeune personne qu'elle croyait propre au théâtre. C'était la fille du maître-d'hôtel du comte Powys. Il n'avait rien épargné pour la faire élever convenablement. Comme elle annonçait effectivement des talens, je lui fis prendre un logement à côté de moi.

G... a... B.

On ne trouvera pas cet appendix à la fin de l'ouvrage, et nous avons cru pouvoir nous dispenser de le donner au public, parce qu'il n'est qu'une récapitulation de tout ce qui a trait, dans ces Mémoires, aux relations qu'a eues miss Bellamy avec M. Calcraft. (*Note des éditeurs.*)

LETTRE LXXI.

22 août 17..

LORSQUE je considère tous les accidens que je suis obligée de vous retracer, pour dérouler à vos yeux le fil de mes malheurs, et pour développer à ceux du public le principe des actions qui m'ont exposée à une censure en vérité trop sévère, je m'apperçois que je serai forcée de passer les bornes que je m'étais d'abord proposées. Les circonstances naissent des circonstances : elles semblent se multiplier à mesure que je me les rappelle ; aussi redouté-je plus que jamais de ne vous faire qu'un récit ennuyeux. Je vous épargnerai du moins désormais tous les incidens qui ne seront pas liés au sujet principal.

M. Digges faisait tout ce qu'il pouvait pour me rendre heureuse : mais mon caractère était si fort aigri par les demandes continuelles de ses créanciers, que je ne pouvais me livrer à aucune espèce de plaisirs.

Dans le milieu de la saison, il reçut une lettre de son frère arrivé en Angleterre, et qui voulait le voir pour des affaires de famille. Il se disposa donc à partir. Prendre des arrangemens avec le théâtre nous inquiétait peu ; mais trouver de l'argent pour le voyage était la chose difficile. M. Still, mon procureur et mon factotum, voulut bien nous avancer une somme.

Quand M. Digges fut arrivé à Londres, il se raccommoda avec ma mère, et resta même chez elle pendant tout son séjour. Il me rapporta, de la capitale, un réveil que je desirais depuis long-temps, pour prendre des drogues qu'on m'ordonnait à des heures prescrites.

Je m'étais attachée à une femme que j'eus le malheur de perdre. Cet accident, qui m'affecta beaucoup, ne servit qu'à altérer ma santé de plus en plus ; on fut même obligé de prendre quelqu'un pour me remplacer.

L'année d'ensuite, la mère de M. Digges mourut ; ce qui le força à faire un autre voyage en Angleterre. Elle laissait huit cents liv. sterl. à ses deux fils, à condition que celui-ci quitterait le théâtre. M. Digges me communiqua la lettre qui l'instruisait de cet

événement, et j'en reçus moi-même une par la même poste, qui me pressait de hâter mon retour. Il lui fallait tout de suite de l'argent : je donnai donc le réveil à M. Still pour dix-sept guinées, et je lui promis de lui en donner dix ou quinze autres. Je ne pouvais pas faire plus, parce que dans peu, j'étais obligée de payer deux cents liv. sterl. à la créancière que je vous ai déjà fait connaître.

M. Digges partit, en me promettant de revenir le plutôt possible ; mais, comme il ne devait plus jouer, il lui importait peu d'être exact. Sur la fin de la semaine, j'envoyai demander à M. Still les deux cents liv. sterl. ; il me répondit qu'il n'avait pas un sou, et qu'il était en avance de la même somme avec M. Digges.

Le désespoir dans lequel me jeta cette réponse inattendue, ne peut se concevoir. J'avais invité à dîner M. Fergusson, le procureur de ma créancière, avec promesse de le payer. Heureusement que c'était un homme sensible, chose rare dans sa profession. Instruit par miss Wordley de ma position, il acquitta lui-même ma dette, et me donna trois mois pour le rembourser.

Pendant que je demeurais avec M. Calcraft, je lui avais recommandé, pour commis, un M. Hearne, qui avait une main superbe. Deux ans après, ce jeune homme fut avantageusement placé dans les Indes. Il vint m'en faire part, et m'assura qu'il n'oublierait jamais la protection que je lui avais accordée. Sa conduite en fut une preuve.

A son retour, il fit beaucoup de recherches pour me trouver. Enfin, il apprit par hasard que j'étais à Edimbourg, et dans la gêne. Aussi-tôt il m'envoya généreusement deux cents liv. sterl. : c'est le présent qui m'ait fait le plus de plaisir. J'aurai encore occasion de parler de la reconnaissance de M. Hearne.

Je ne dois pas omettre un événement du même genre, qui m'arriva à-peu-près dans le même temps. J'avais eu pour domestique, un nommé Daniel Douglas. Après l'avoir gardé neuf ans, des circonstances m'obligèrent de le placer chez le gouverneur de Gibraltar, qui en fit son majordome. Daniel se conduisit si bien, que son maître lui laissa, en mourant, une somme considérable.

On m'avait déjà dit qu'un M. Douglas m'avait demandée plusieurs fois. Un jour il me rencontra, et m'aborda sans que je le reconnusse. Il se nomma, en fondant en larmes, et me demanda quelques minutes d'entretien. Il m'apprit qu'il avait épargné onze cents liv. sterl.; que sa femme allait prendre une auberge, pour laquelle il lui en faudrait sept cents, et qu'il me priait de vouloir bien employer le reste de sa petite fortune; que c'était moi qui la lui avais procurée, et qu'il serait mille fois plus heureux si je voulais les accepter, que s'il était obligé d'en disposer autrement.

A peine pus-je moi-même retenir mes larmes, et proférer le refus que j'étais déterminée à lui faire. Enfin, je lui dis que M. Hearne, qu'il connaissait bien, m'avait offert ce dont j'avais besoin, et que, ne voyant point de moyen de le rembourser, je ne disposerais point d'une somme qu'il avait eu tant de peine à amasser. Ce digne homme me quitta avec l'air du mécontentement qu'il aurait eu si on lui eût volé la même somme.

Voilà les deux seuls actes de reconnais-

sance que j'ai reçus de tous ceux de qui j'étais en droit d'en attendre; mais ils suffisent pour me convaincre que du moins la vertu n'est pas tout-à-fait bannie de chez les humains.

G.... a.... B.

LETTRE LXXII.

29 août 17...

DANS mon premier engagement, à Edimbourg, les MM. de Glasgow offrirent de bâtir un théâtre, si notre compagnie consentait à y passer l'été. Nous acceptâmes d'autant plus volontiers, que non-seulement les habitans étaient riches, mais encore très-généreux.

Nous formions d'agréables projets sur cet établissement, soit à cause du profit que nous en espérions, soit plus encore à cause de la haute idée que nous avions du lieu et de ceux qui l'habitaient. La folie personnifiée (c'est ainsi que nous appelions miss Wordley) brûlait d'impatience d'y être rendue.

Comme nous allions partir, je vis qu'après avoir acquitté tout ce que je devais, je n'avais pas assez d'argent pour me défrayer du voyage. J'avais avec moi, miss Wordley et trois domestiques: c'était sans doute

assez pour faire beaucoup de dépense. J'avais demandé une voiture qui allait arriver. Ne sachant où prendre de l'argent, j'envoyai une de mes femmes chez un horloger renommé, pour vendre une montre que M. Digges m'avait donnée.

La voiture était déjà à la porte, et j'attendais le retour de ma femme avec une impatience inexprimable. Plusieurs heures se passèrent sans recevoir aucune de ses nouvelles. Je ne pouvais pas suspectér son honnêteté, et je ne pouvais pas non plus expliquer la cause de son retard. Vers environ quatre heures, un homme, habillé comme un sergent, vint me dire qu'une femme, qui disait m'appartenir, était arrêtée pour une montre qu'elle avait voulu vendre.

Cette nouvelle acheva de m'accabler. Je renvoyai la voiture qui attendait encore, et je priai M. Still, d'aller délivrer ma pauvre femme-de-chambre. L'horloger dit à M. Still, que c'était lui qui avait vendu cette montre à M. Digges, sur un simple billet; qu'ayant appris qu'il était parti, il avait eu des soupçons sur la personne qui cherchait à s'en défaire, sur-tout parce qu'elle ne voulait ni la laisser, ni dire d'où elle venait. Mon né-

gociateur, instruit des circonstances, rendit la montre, et reprit le billet de M. Digges; et ma pauvre fille fut en liberté.

Ensuite, il s'occupa de me trouver de l'argent pour mon voyage qui ne pouvait pas se différer. Il m'en apporta assez pour la moitié de la route, et je fus obligée de compter, pour l'autre moitié, sur la bourse de mes camarades. La bonne humeur de miss Wordley, m'empêcha de succomber à tant de contrariétés.

Le lendemain à midi, nous apperçûmes cette délicieuse ville. La magnificence des bâtimens, la beauté de la rivière, dont la transparence réfléchissait l'éclat du jour, me transportèrent et me firent jouir, par anticipation, des plaisirs auxquels nous nous attendions.

Arrivée à Glow, un des acteurs vint au-devant de moi, et me dit : Madame, vous êtes ruinée, il ne vous reste rien que ce que vous avez dans votre chaise. Je suis embarrassée, même à présent, de vous rendre raison du sang-froid avec lequel je reçus cette nouvelle; car je m'informai des détails de l'accident sans la moindre émotion. Le théâtre avait été incendié la veille, et tous mes

effets avaient été brûlés. Voici comment cet événement arriva. Un méthodiste en réputation dans la ville, avait dit à son auditoire qu'il avait rêvé qu'il était dans les régions infernales, à une grande fête qui s'y donnait par le diable; que ce chef des malins esprits avait bu à la santé de M. ** qui avait vendu son terrain pour faire une salle de spectacles où l'on devait jouer le jour même.

L'aveugle multitude échauffée tout-à-coup par la harangue de ce prêcheur, pour prévenir sans doute l'extension de l'empire de sa majesté infernale, se rendit en foule à la salle et y mit le feu. Heureusement qu'on porta du secours assez tôt pour arrêter les progrès de l'incendie; et malheureusement pour moi, mes effets s'étaient trouvés du côté par où il avait commencé.

Quoiqu'une pareille nouvelle fût de la plus grande importance pour moi, je la reçus, je le répète, avec une tranquillité dont je m'étonne moi-même encore : mais la pauvre miss Wordley perdit avec le peu qu'elle possédait, cette aimable philosophie qu'elle m'avait si souvent prêchée.

Au lieu de m'abandonner aux lamentations, comme beaucoup l'auraient fait peut-

être à ma place, j'ordonnai froidement au cocher d'aller droit au lieu du désastre. Je vis transformés en cendres tous mes effets, qui pouvaient être évalués à neuf cents liv. sterling.

Descendue à l'auberge, je fis demander M. Bates, le chef de notre compagnie. Il était allé offrir une récompense pour découvrir les incendiaires; mais tous ses efforts furent vains.

Les postillons furent obligés d'attendre le retour de M. Bates, parce qu'il m'était impossible de les payer. Quand il fut revenu et qu'il eut renvoyé les voitures, je le priai de retourner sur la place, et de dire à toutes les personnes qu'il verrait, que j'étais déterminée à ne point paraître sur le théâtre de Glasgow, à moins que ce ne fût le lendemain, ce que cependant je ne pouvais pas faire faute d'habits.

Aussi-tôt qu'on fut instruit de mes intentions, un marchand de la ville qui était intéressé dans la construction de la salle, vint m'offrir tout l'argent dont je pouvais avoir besoin. J'acceptai son offre; et lorsque je lui répétai la résolution que j'avais prise, il me promit les habits de toutes les dames du

dehors et du dedans de la ville, si le théâtre pouvait être réparé.

Il était impossible de débuter par une tragédie faute d'habillemens, quoique les dames se fussent empressées d'envoyer les leurs. Pour ma part j'avais plus de quarante robes toutes presque neuves et très-riches. Elles ne bornèrent pas là leur générosité à mon égard. Je reçus des présens de toute espèce et des invitations pour tout le temps de ma résidence.

On ouvrit le spectacle à l'heure convenue. A la fin les dames crièrent des loges qu'il ne fallait pas sortir avant que les acteurs et même leurs domestiques fussent en sûreté; et dans la crainte qu'on ne cherchât à renouveller les attentats de la veille, on donna ordre aux gardes de nous escorter.

Les principaux habitans se firent un plaisir de nous fêter, et je puis dire avec vérité, que je n'ai jamais reçu plus de civilités et plus d'applaudissemens dans aucun des endroits où j'ai paru. Je voyais avec regret l'été finir, et le moment de retourner à Edimbourg s'approcher. On avait fait une saisie dans la maison de M. Digges, de sorte que je ne savais où aller. Mais ce n'était pas ce qui

me faisait regretter Glasgow. L'accueil que j'y avais reçu, l'endroit lui-même et ses environs qui sont extrêmement agréables, causaient seuls mes regrets. On y remarque des sites pittoresques et vraiment enchanteurs. D'un côté de la rivière, vous voyez la ville de Blaching-Houses, où il y a une multitude de gens employés à la fabrique des toiles; l'autre côté est couvert de bestiaux qui paissent dans un pâturage abondant: au-delà il y a un paysage dont je ne saurais décrire le charme.

Nous eûmes la satisfaction de voir que notre départ ne faisait pas moins de peine à ceux qui nous avaient reçus qu'à nous-mêmes; et je ne me rappelle pas sans beaucoup de plaisir, que toute ma compagnie se conduisit de manière à mériter l'estime générale.

De retour à Edimbourg, je pris une petite maison dans la rue même de la salle; mais le directeur ayant signé, sans mon aveu, un engagement avec un acteur, avec qui j'avais prévenu ne vouloir jamais me trouver, je refusai de paraître davantage; ce qui lui fut plus préjudiciable qu'il ne se l'était imaginé, puisqu'on ne retirait jamais les frais.

D'après cette résolution, je me déterminai à partir incessamment pour Londres; mais mon départ fut accéléré par une découverte inattendue.

Il se préparait une autre de ces révolutions pour lesquelles le sort semble m'avoir destinée. Je reçus un jour une lettre de M. Digges, qui me demandait une somme considérable que j'étais hors d'état de lui fournir. Un monsieur qui me vit affectée de cette lettre, et à qui je fis part du contenu, me dit qu'il était bien sûr que l'alliance que j'avais contractée avec M. Digges n'était point revêtue des formes, puisqu'il lui connaissait une femme vivante. Alarmée de cette nouvelle, dont je doutais pourtant, il me promit de m'en donner des preuves aussi-tôt qu'il serait arrivé à Londres.

Effectivement je reçus bientôt un *affidavit* qui confirmait ce qu'il m'avait dit, et qui me remettait une seconde fois en liberté.

Il faut pourtant que je rende à M. Digges la justice qui lui est due, et je déclare qu'il n'a jamais usé avec moi d'aucune fausseté. S'il n'avait point été gêné dans ses affaires, je n'aurais pas eu à me plaindre de sa délica-

tesse, puisqu'il avait des attentions continuelles et des égards soutenus.

Que d'édifices fragiles l'espérance fait élever aux hommes ! Ils ont beau les étayer de toute la prudence imaginable, rien ne peut leur en garantir la solidité. Le moindre choc, le moindre coup de vent les a bientôt renversés. Aucune femme n'a plus lieu que moi de se plaindre des coups du sort. Quelque pures que soient mes intentions, un accident imprévu rompt mes projets les mieux concertés. Il y a long-temps que je n'ai interrompu le cours de mon récit par aucune plainte ; mais vous voyez que celle-ci naît naturellement du sujet.

G... a... B.

LETTRE LXXIII.

5 septembre 17...

Les honnêtetés que j'avais reçues en Ecosse méritaient de ma part des témoignages de reconnaissance ; je fis donc insérer dans les papiers publics des remercîmens respectueux pour ceux qui m'avaient honorée de leur protection, et le jour de mon départ pour ceux qui pouvaient avoir quelque chose à réclamer.

Mon plus zélé protecteur était le premier baron actuel, M. Montgomery, si connu par son intégrité et par ses lumières. Non-seulement il me sauva des persécutions d'un créancier intraitable, mais il me fit faire encore plusieurs connaissances, entr'autres celle de la duchesse de Douglas, qui m'a toujours protégée depuis.

Comme je n'étais pas en état de satisfaire à toutes mes dettes, j'écrivis à M. Héarne, dont j'ai déjà parlé, qui m'envoya sur-le-champ deux cents liv. sterl. Mais comme

cette somme n'était pas encore suffisante, je m'adressai à sir George Metham, qui me fit passer tout de suite ce que je lui demandais, avec une pressante invitation de m'arrêter quelques jours chez lui, où mon fils était alors. Je me mis donc en marche avec miss Wordley pour Haddington, où plusieurs de nos amis nous accompagnèrent.

Le lendemain nous continuâmes notre voyage à petites journées, dans l'intention de nous arrêter à tous les endroits qui mériteraient d'être vus : mais ce projet fut contrarié par un accident qui me fait encore frémir. Comme nous passions dans un village, un enfant se trouvait assis dans le milieu de la route : notre postillon ne le vit point. Miss Wordley et moi, qui étions occupées à lire, ne l'apperçûmes que lorsque la voiture eut passé sur sa jambe. Cet accident me causa une si grande révolution, qu'on eut bien de la peine à me rappeler à la vie ; et quand je repris mes sens, les peines d'esprit que j'éprouvais étaient certainement plus douloureuses que les souffrances physiques du malheureux enfant. Quoique fatiguée, je continuai ma route jusqu'à la première ville pour envoyer un chirurgien instruit, à qui je

recommandai très-expressément de me donner des nouvelles de cet infortué chez M. Metham.

Quelques semaines après mon arrivée à Cave, j'eus le plaisir d'apprendre non-seulement par le chirurgien, mais encore par un habitant du village même, que l'enfant était parfaitement guéri, et que M. George, qui voit toujours avec sensibilité les malheureux, et qui va à leur secours quand il en a le pouvoir, avait amplement dédommagé les parens.

Ce fut un de ces événemens, qui paraissent d'abord être un grand malheur, et qui finissent par produire un très-grand bien ; car cette malheureuse famille, qui était dans la dernière détresse, fut tirée pour toujours de la misère qui l'avait investie.

Combien j'enviai alors la position de M. Metham ! Les sensations qui agitent si délicieusement notre ame lorsque nous voyons faire une bonne action, nous portent toujours à l'imiter, ou, dans le cas d'impuissance, à jalouser la position de celui qui la fait. Je ne trouve, pour exprimer mon idée, que cette expression, qui, je le sens, est peu convenable, et qui rend mal, à coup sûr, le noble desir d'enlever à un autre l'oc-

casion de faire le bien. Je laisse aux casuistes à déterminer si cette espèce d'envie est criminelle, mais j'avoue d'avance que je ne saurais me défendre de l'éprouver. Faire naître le sourire de la paix sur les lèvres flétries du malheureux ; verser le baume de la bienfaisance et de la consolation sur les plaies de son ame, est le plus haut degré de félicité où l'homme puisse atteindre.

J'étais si fort indisposée, que je fus obligée de faire un petit séjour à Alnwick avant de me rendre à Cave. M. Metham m'avait écrit de me transporter à Yorck, où je trouverais sa voiture ; mais malheureusement son domestique avait été descendre dans une autre auberge que celle indiquée.

Le lendemain de mon arrivée à Yorck, j'allai faire une visite au couvent où j'avais passé tant d'agréables momens, pendant mon séjour dans cette ville. Le chapelain et presque toutes les personnes de ma connaissance étaient mortes ; malgré cela j'eus beaucoup de peine à résister à l'invitation que les pieuses habitantes de cette demeure me firent de rester quelque temps avec elles.

De retour à l'auberge, je ne fus pas fort contente de ne pas entendre parler de

M. Metham. Mes finances, dans ce moment, n'étaient pas dans un état très-florissant. Je fus donc obligée de prendre une voiture de louage. Quand nous fûmes arrivées à un endroit distant d'Yorck d'environ vingt milles, je laissai ma compagne dans une auberge, pour aller seule, avant de la présenter, m'assurer si je serais bien reçue. Si l'accueil n'eût pas répondu à la chaleur de l'invitation, j'étais déterminée à m'en retourner dès le soir même.

Quand j'approchai de sa maison, je le vis à une certaine distance. Comme j'étais dans une avenue qui ne conduisait qu'au château, il ne pouvait pas douter que ce ne fût pour lui qu'on venait.

Il arriva donc à pas redoublés au-devant de la voiture. Il était seul; j'en fus étonnée: il ne le fut pas moins de me voir seule aussi. En m'abordant, il s'écria : Comment, ma chère, vous voilà sans compagne dans une voiture de louage ! Ma chaise vous attend depuis plusieurs jours à Yorck. Vous m'avez donné tant d'inquiétude, que mon fils, mon neveu, et plusieurs autres personnes sont allés vous y chercher. D'après une réception si affectueuse, je ne doutai

plus du plaisir que je faisais à mon hôte : je lui dis donc où j'avais laissé miss Wordley.

En entrant chez lui j'eus le plaisir de voir le fidèle valet dont j'ai déjà parlé. Il versa des larmes de joie en me baisant la main. Son affection pour mon fils me le faisait regarder plutôt comme un parent que comme un domestique ; il était avec son maître depuis son enfance. Il avait été élevé dans une école, fondée par M. Metham le père. Je suis fâchée d'avoir à dire qu'il fut renvoyé quelques années après à l'instigation d'une favorite injuste.

Après que miss Wordley fut arrivée, et que nous eûmes pris le thé, mon hôte me demanda la permission de me montrer lui-même mon appartement, parce qu'il avait quelque chose de particulier à me dire. Je le suivis : quand nous fûmes entrés, je ne fus pas peu surprise de lui voir prendre cet air d'importance dont il savait si bien se revêtir. Il me dit alors gravement qu'il avait quelque chose de désagréable à m'apprendre.

Un exorde de cette nature me fit appréhender d'avoir renvoyé trop tôt la voiture ; mais mes craintes s'évanouirent bientôt : il me dit très-froidement que dans les jours du cha-

grin que lui avait occasionnés notre séparation, il avait fait imprudemment le serment sacré de n'avoir jamais aucune liaison avec moi.

L'effet que cette étrange déclaration produisit chez moi fut tel, que je pensai m'oublier jusqu'à partir d'un éclat de rire. Cependant je me contins, et je lui dis qu'il ne fallait point qu'il cherchât à s'excuser : car, si dans la situation des choses, j'avais pu imaginer que cela fût autrement, je n'aurais assurément pas accepté son invitation. Je m'apperçus que sa vanité ne trouvait pas son compte à ma réponse. Il n'avait point supposé que j'eusse reçu cette déclaration avec une telle indifférence. Il s'était attendu au contraire qu'elle m'aurait fait la même impression que la mienne avait opérée sur lui dans le temps. Cependant en rejoignant la compagnie, il reprit sa gaîté et le bon ton qui le distinguait parmi les personnes de son sexe. C'est la marque incontestable d'un bon cœur cultivé par une heureuse éducation.

G... a... B.

LETTRE LXXIV.

12 septembre 17...

Pendant mon séjour à Cave, chacun semblait se disputer à qui me plairait davantage; mais l'inquiétude que me donnait le dessein de prendre un engagement au théâtre, m'empêcha de jouir des agrémens de la société. Ce dessein était absolument nécessaire pour acquitter les dettes dont j'étais accablée; car, malgré les payemens que j'avais faits, je devais encore plus de quatre cents liv. sterl. M. Metham me fit part de l'intention où il était de vendre une terre pour se libérer ainsi que moi, et il me chargea de parler à M. Cracroft, pour lui chercher un acquéreur.

En même temps, il écrivit à lord Eglington son cousin, pour me faire placer à Covent-Garden; mais la réponse fut défavorable. Mon orgueil et les motifs qui me déterminaient à solliciter un engagement, servirent à rendre le refus plus disgracieux;

de sorte que malgré les attentions dont j'étais accablée, je pris le parti de retourner à Londres.

Je partis pour cette capitale avec miss Wordley et mon fils, après trois mois de séjour à Cave, dans les plaisirs que la bonne société peut fournir. Je quittai ce château avec des regrets qui auraient été bien plus vifs encore, si j'eusse pu prévoir que j'en sortais pour ne plus y rentrer.

Je ne pus m'empêcher de verser des larmes, en passant devant le château de mon digne ami feu lord Downe, et en me rappelant combien on avait rendu peu d'honneurs à sa mémoire.

En passant à Stamford, je fus agréablement surprise en rencontrant lord Gramby, qui me fit l'honneur de passer la soirée avec moi: je remarquai, non sans étonnement, qu'il ne me dit pas un mot de M. Calcraft. Cela me parut d'autant plus singulier, que j'étais instruite d'un bruit qui courait alors, et que j'ai expliqué dans ma lettre à ce digne homme. M. Metham m'avait promis sept guinées par semaine jusqu'à ce qu'il vînt à Londres, ce qui devait avoir bientôt lieu. La commission dont il m'avait chargée auprès de

M. Cracroft me fit un double plaisir, en ce que, indépendamment de mes espérances, elle me donnait une occasion de signaler ma reconnaissance envers le meilleur des hommes. J'avoue que la satisfaction que j'éprouvai en me voyant réconciliée avec la première personne qui avait possédé mon cœur, passe tout ce que je pourrais en dire. Une suite de faussetés m'avait conduite à le maltraiter, dans le moment où je le préférais à l'univers. L'assurance de son amitié me flattait infiniment. En me promettant de me servir, il me rendait justice et me faisait honneur.

En arrivant à Londres, nous descendîmes chez ma mère, dont la maison était heureusement vacante. Elle me donna son premier étage, et s'engagea à fournir à mes dépenses, avec les sept guinées que me faisait compter M. Metham; mais comme elle connaissait l'inconstance du caractère de cet aimable homme, et qu'elle voyait la difficulté d'avoir un engagement au théâtre, elle s'opposa à ce que mis Wordley demeurât avec moi.

Quoique cette opposition ne fût que le résultat de sa prudence, elle ne m'en fit pas moins de peine. Cependant, comme il était plus convenable que je logeasse chez ma mère

que par-tout ailleurs, je fus obligée de consentir à ce qu'elle exigeait.

Peu de temps après, M. Dodsley m'envoya une quittance pour des livres qu'il m'avait fournis. J'acceptai ce présent, ainsi que plusieurs autres, comme une marque de reconnaissance de ce que j'avais fait réussir une tragédie de son frère.

J'écrivis alors à M. Digges que nous ne nous verrions plus. Comme je n'avais point à me plaindre de lui, je ne me permis aucun reproche. Nous ne nous vîmes effectivement qu'une fois dans la rue, et deux fois au théâtre.

Le jour de mon arrivée fournit à mon fils une occasion de me prouver son attachement; cette circonstauce mérite d'être rapportée. Lorsque je demandai de la lumière, on m'apporta de la chandelle. Dès qu'il s'en apperçut, il envoya chercher de la bougie, puis il m'attira dans une autre chambre, pour donner le temps de changer les flambeaux. Une pareille marque d'attention et de respect, ne put pas manquer de faire une vive impression sur le cœur d'une tendre mère; et actuellement qu'il n'est plus, je dois à sa mémoire de publier que jusqu'au jour de sa mort, il eut pour moi la même

affection et le même desir de me plaire. Je le remenai le lendemain à sa pension.

En revenant, j'allai faire une visite à mon bon ami M. Cracroft, et je lui fis part de la commission dont je venais le charger pour M. Metham; il l'accepta avec plaisir. Malgré ma malheureuse situation, je sus toujours me conserver du crédit auprès de lui. Comme il était lui-même très-exact à sa parole, il ne pardonnait pas qu'on osât y manquer. Il avait payé une somme considérable à mes créanciers, de sorte que non-seulement il les avait appaisés, mais même disposés à m'être utiles.

J'entrai chez lui avec ma gaîté ordinaire, et je m'annonçai, en disant: Me voici. Mistress Cracroft me reçut avec son aménité ordinaire. Son mari me demanda si j'avais quelqu'espérance d'entrer au théâtre; je lui dis que non, et je lui fis part de ce que m'avait promis M. Metham, ce dont il parut fort content. Je lui dis ensuite que mon intention était toujours de chercher à prendre un engagement, ne fût-ce que pour quelques représentations, afin d'avoir droit à un bénéfice qui, j'avais tout lieu de l'espérer, ne serait pas moins lucratif que les autres. Je le priai donc de faire renouveler mon ar-

rêt de surséance, et de tirer parti de la vaisselle platte que je lui avais remise pour recouvrer une partie des avances qu'il m'avait faites, attendu que je ne pouvais espérer aucun secours de M. Metham, que sa terre ne fût vendue.

En rentrant chez moi, il me vint l'idée d'écrire à lord Brudenell qui m'avait autrefois cultivée, mais qui m'avait délaissée depuis que je m'étais séparée de M. Metham. Présumant que sa froideur cesserait avec la cause qui l'avait fait naître, j'exécutai mon projet, dont le prétexte était de lui faire savoir ma réconciliation avec l'homme qu'il estimait. Je le priais de s'intéresser pour moi auprès du directeur du théâtre, bien persuadée que j'obtiendrais l'engagement que je desirais, s'il voulait le demander. Car ce qui caractérisait particulièrement cette famille, c'est qu'elle n'épousait jamais une cause, sans s'employer toute entière à la faire réussir.

Le lendemain je reçus une visite du lord Brudenell, au lieu d'une réponse que j'osais encore à peine espérer. Non-seulement il me promit de s'employer pour moi, mais il m'assura de nouveau la protection de sa famille.

Deux jours après miss Wordley accourut dans ma chambre avec l'air de la joie, pour m'annoncer la visite du directeur. Comme j'avais mal entendu le nom, je crus que c'était un monsieur de Glasgow, qui avait été un de mes partisans. Il ne pouvait pas me venir à l'esprit que le directeur de Covent-Garden pût compromettre sa dignité, jusqu'à venir voir une actrice qu'il avait tout récemment refusée. Cependant la chose était vraie. Il entra avec sa civilité ordinaire, et me dit en riant qu'il avait le bonheur d'avoir été choisi par la compagnie pour venir faire mon engagement. Il ajouta qu'il était nécessaire qu'il fût signé dès le soir même. C'était une des conditions de lord Brudenell.

Il est aisé de croire que je ne fus pas peu mortifiée de voir qu'ayant joué un certain rôle et mérité la considération du public, j'étais obligée d'avoir recours à des sollicitations pour être employée. Je me consolai pourtant, en réfléchissant que je jouissais encore de l'amitié de mon digne bienfaiteur M. Brudenell. J'envoyai bien vîte faire part à M. Cracroft de cette nouvelle. Il la reçut avec plaisir; mais il m'informa par le même

message qu'il était instruit que mon inexorable persécutrice avait acheté deux de mes billets pour faire monter sa créance à plus de mille livres sterlings afin d'empêcher que je pusse obtenir un acte d'insolvabilité ; et cela malgré que j'eusse régulièrement payé les deux cents liv. sterl. par an comme il était convenu, et que j'eusse sincèrement répugné à solliciter un pareil acte dans un temps où mes dettes étaient deux fois plus considérables. Néanmoins il me conseilla de m'adresser au comte Harlang avec qui j'avais été liée, pour qu'il me prît en qualité de sa femme de charge, afin d'assurer ma personne.

La demande fut aussi-tôt accordée que faite. Le lendemain on publia mon engagement, et le jour auquel je devais paraître.

J'avais obtenu tout ce que je pouvais espérer ; et comme j'ai lieu de croire qu'en lisant mes lettres vous vous mettez dans ma position, j'ose me flatter que vous voudrez bien partager aussi ce moment de répit : je dis ce moment, car de nouveaux troubles ne tardèrent pas à m'assaillir.

G... a... B.

LETTRE LXXV.

20 septembre 17....

Je me croyais alors bien tranquille, et je regardais toutes mes affaires comme arrangées, excepté celle de mon infatigable créancière. Cependant je la redoutais moins, persuadée qu'elle se contenterait de prendre la somme qu'elle était convenue de recevoir tous les ans, plutôt que de contrevenir au droit des nations, en attaquant une personne attachée à un ministre étranger. D'un autre côté, j'étais sûre que mon bénéfice fournirait amplement à la somme, qui n'était exigible qu'au mois d'avril. J'étais parfaitement tranquille à cet égard. J'avais aussi de belles espérances sur ma rentrée, car le matin du jour que je devais jouer, toutes les loges étaient prises.

Mais je ne fus pas long-temps dans cette heureuse tranquillité ; elle se dissipa comme un songe. Une femme de charge que j'avais

eue à mon service, et qui avait chez moi le soin de faire la dépense, avait détourné à son profit l'argent que je lui avais confié pour son emploi, et m'avait apporté de fausses quittances. Je me trouvai donc devoir encore deux cents livres sterlings de plus que je ne croyais. Avec cette somme elle s'était acheté un mari, et était partie avec lui pour la Suisse.

Ce petit événement me procura deux visites fort désagréables, et m'obligea d'avoir encore recours à M. Héarne qui me prêta cette somme. Pour le coup, je crus être enfin sortie d'embarras; mais je me trompais encore. J'envoyai signer mon arrêt de surséance à M. Déards, à qui je devais dix-sept liv. sterl. Je le fis simplement pour la forme, parce qu'ayant dépensé beaucoup d'argent avec lui et son père, je ne craignais rien pour une pareille bagatelle. Au lieu de signer, il me fit dire qu'il viendrait me voir. Il le fit effectivement le jour même où je devais me remontrer au public. On lui dit que devant jouer le soir j'étais en affaires; mais comme il fut très-pressant et qu'il m'avait autrefois prêté des diamans, je supposai qu'il venait pour le même motif et je le laissai entrer. Rien

ne peut exprimer mon étonnement et mon effroi, lorsqu'il me dit qu'il venait me demander cent liv. sterl. et plus, pour une paire de boucles d'oreilles qu'il m'avait prêtée et qui se trouvait en gage.

Si l'on m'eût présenté la tête de Méduse, je n'aurais pas été plus pétrifiée que je le fus à cette demande. Il m'apprit que la personne à qui j'avais eu l'imprudence de les confier pour les lui remettre, les avait engagées; qu'il savait bien que je n'étais pour rien dans cette affaire, mais que je n'en étais pas moins responsable; et que si je les avais rapportées moi-même, comme j'aurais dû le faire, j'aurais prévenu cet accident désagréable.

Il n'y avait d'autres ressources que de payer. J'envoyai donc encore chercher M. Héarne. Ce digne homme vint aussi-tôt, et arrangea l'affaire, tout en faisant de vifs reproches à ce joaillier, d'avoir attendu si long-temps à m'instruire de cet événement.

M. Déards s'excusa, en disant qu'il n'avait pas cru devoir me faire part d'une pareille nouvelle tandis que j'étais en pays étranger, d'autant qu'il me savait innocente, et qu'il

était bien convaincu de toucher son argent à mon retour. J'étais vivement affectée de cet incident; mais je devins furieuse lorsqu'il m'offrit d'autres diamans qu'il avait apportés. Après ce qui venait de se passer je le refusai durement, et je pris la résolution de ne plus emprunter de bijoux que de lady Tirawley, qui m'avait permis mille fois de disposer des siens.

Les craintes qu'éprouve une personne qui débute, ne peuvent être appréciées que par ceux qui les ont éprouvées. Les miennes furent bientôt dissipées par des applaudissemens universels; mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'appercevoir mes anciennes protectrices et la famille du lord qui m'avait procuré mon engagement.

A cette époque M. Woodward avait rompu sa société avec M. Barry. Ayant économisé onze mille liv. sterl. il passa en Irlande, où, après avoir éprouvé pendant quatre ans toutes les vexations possibles, il se vit dépouillé de tout ce qu'il possédait, et revint en Angleterre pour poursuivre son ancien associé.

L'hiver suivant il s'engagea à Covent-Gar-

den, où ses succès furent très-avantageux au propriétaire du privilége.

Malheureusement pour moi il se brouilla avec le directeur dont il avait été l'intime ami; l'intérêt qu'il paraissait prendre à moi m'entraîna dans sa disgrace, ce que j'attribuai à la fille de M. Rich, qui avait épousé le directeur, et avec qui j'étais en froid depuis longtemps.

M. Metham arriva bientôt après. Il me fit inviter M. Cracroft à dîner, pour prendre des arrangemens relatifs à la terre qu'il voulait vendre. Il répéta la promesse qu'il m'avait déjà faite d'acquitter mes dettes aussi-tôt qu'il aurait fait cette vente. Mais je ne pouvais éviter la funeste influence de mon étoile; M. Cracroft ne put pas trouver d'acquéreur: je fus donc obligée de renoncer à toutes les espérances dont je m'étais bercée. Il devint bientôt froid, et finit par oublier toutes ses promesses.

Lors de la représentation à mon profit, j'eus un entretien avec le directeur pour l'engager à faire jouer miss Wordley, qui desirait de paraître à Londres. Je réussis. La recette fut plus forte qu'aucune de celles qu'on avait faites jusqu'alors; mais tous mes

grands souscripteurs manquèrent : je ne reçus que cent guinées de lord Holderness, cinquante de plusieurs autres lords, et un billet de cinquante guinées sous enveloppe, que j'ai toujours soupçonné venir de M. Woodward.

G... a... B.

LETTRE LXXVI.

30 septembre 17...

Le lendemain, M. Metham m'envoya dire que mon fils était très-indisposé, et me prier de passer chez lui. Comme j'avais du monde, je n'y fus pas tout de suite; mais je fis dire que je ne tarderais pas à m'y rendre.

Quand j'arrivai, je le trouvai tête-à-tête avec M. Maklin, qui lui avait dit que j'allais épouser M. Woodward. Ce propos, qui se répéta devant moi, était trop absurde pour que je fisse autre chose qu'en rire. Ma réponse fut : Oui, certainement. Après que ce vieux imbécille fut parti, M. Metham me proposa de passer la soirée chez lui : je lui dis que je ne le pouvais pas, parce que j'avais du monde à qui j'avais promis de rentrer. Malgré cela, oubliant sa politesse ordinaire, il me fit de vives instances, et en dépit de sa nonchalance habituelle, je crois vraiment que si nous eussions été d'accord, il n'aurait

pas mieux demandé que de rompre son serment.

Me voyant déterminée à m'en aller, il répéta le propos de Macklin, ce qui, je l'avoue, me déplut beaucoup; car on ne pouvait pas supposer qu'un homme de l'âge de M. Woodward, qui avait perdu sa fortune, et qui cherchait à en faire une autre, eût voulu épouser une femme accablée de dettes, et qui n'entendait rien à l'économie. M. Metham affecta-t-il de croire ce propos pour se dégager de ses promesses, ou prit-il réellement de la jalousie; c'est ce que je ne prétends point décider: mais il montra tant de froideur que nous ne nous vîmes plus, si ce n'est il y a cinq à six ans qu'il vint chez moi pour me rendre quelque service.

J'ai souvent regretté qu'un homme et une femme ne puissent pas vivre avec intimité sans courir le risque de la censure. J'espère que mon sexe ne m'en voudra pas de l'aveu que je vais faire. Je conviens qu'en général je préfère la conversation des hommes à celle des femmes: avec elles il faut médire, et j'ai toujours détesté la médisance. Quoique née d'un sexe plus strictement obligé à la réserve, je n'en ai pas moins d'horreur de l'hy-

pocrisie, qui trop souvent dirige le maintien des femmes. J'adore la sincérité, et je me flatte que c'est elle qui m'a mérité l'amitié de gens estimables dans les deux sexes.

Comme j'aurai souvent occasion de parler de M. Woodward, je vais tâcher de vous donner une esquisse de sa vie privée.

Son mérite, comme acteur, a été trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire ici l'éloge. Il fit dans ses études des progrès si rapides, que ses maîtres en étaient étonnés. J'ai souvent entendu dire à quelqu'un, que sa facilité aurait fait croire qu'il avait la science infuse.

Il montra de bonne heure du goût pour le théâtre. Son père ayant éprouvé des malheurs, il fut obligé de tirer parti des talens que la nature lui avait donnés. Avec une figure agréable, il fut bientôt répandu dans la société des femmes complaisantes. Il passa avec elles plusieurs années dans la dissipation, chose d'autant plus extraordinaire qu'il avait un caractère si grave, que lorsqu'il était avec des étrangers il prenait un air sévère et presque repoussant.

J'ai déjà dit qu'il avait une grande profondeur de jugement, des connaissances

très-étendues sans aucune pédanterie. Il était on ne peut pas plus agréable avec les gens qui lui plaisaient; mais très-réservé, lorsque la société ne lui plaisait pas. Il connaissait le prix de l'argent; mais personne n'était plus disposé que lui à faire un acte de générosité. Enfin c'est le seul homme que j'aye connu qui eût réellement des principes.

Avant d'être majeur il avait contracté l'engagement de payer les dettes de son père; et quoiqu'il eût pu se dispenser de le remplir, il mit tout son honneur à l'acquitter. Il établit deux fois son frère: il fut toujours rempli de soins pour sa mère, qu'il ne quitta que lorsqu'il passa en Irlande.

Je crois que cet air de gravité qu'on prenait souvent pour de l'orgueil, venait d'une infirmité qu'il garda plus de vingt ans, et dont il mourut. Comme je sais que vous vous intéressez à tout ce qui me concerne, je suis persuadée que vous lirez avec plaisir les traits caractéristiques du plus digne des hommes, qui était à-la-fois mon protecteur, mon père et mon ami.

A la clôture du spectacle, le comte Harlang me permit d'aller faire un tour dans le

continent : mais il ne m'arriva rien dans ce voyage qui mérite d'être rapporté.

A mon retour, ma mère ayant loué sa maison à des gens de qualité, je pris un appartement ailleurs. Etant libre alors d'avoir avec moi miss Wordley, je la fis venir.

J'ai déjà dit, je crois, que cette jeune personne, avant d'entrer au théâtre, vivait chez le comte de Powys, et avait été élevée par son père, qui avait beaucoup d'instruction et de jugement. Comme elle était la seule de toutes ses sœurs qui eût montré des dispositions, son père n'avait rien négligé pour les cultiver. A un esprit brillant elle joignait un excellent cœur et beaucoup de sensibilité. Ces qualités me la rendirent chère, et quoique je sois actuellement privée de sa société, parce qu'elle a épousé un quaker, j'éprouve toujours le même plaisir lorsqu'elle vient me voir. Je regrette infiniment cette innocente gaîté qui nous faisait passer de si heureux momens.

Vers ce temps-là, M. Dewoodi fils me fit demander une somme considérable pour du vin de champagne qu'il avait fourni à M. Calcraft. Je lui en avais demandé aussi pour en envoyer à lord Gramby qui était en Alle-

magne, et pour d'autres seigneurs. Ne me croyant pas responsable de ces fournitures, je n'y fis aucune attention, ce qui m'occasionna un procès avec lui.

Un jour que je me disposais à aller à l'opéra, je fus honorée de la visite de deux sergens, qui me dirent qu'il fallait que j'allasse prendre l'air avec eux, avant de me *chatouiller les oreilles*. Je ne pouvais pas contester la dette pour lord Gramby, qui était en pays étranger, et à qui je devais trop d'égards pour lui écrire sur un pareil sujet.

Quand je fus arrivée chez le juge-de-paix, comme il me reconnut, il se contenta de ma parole d'acquitter la première action le lendemain, et de ma garantie pour l'autre que j'étais déterminée à faire payer à M. Calcraft.

Quoique je ne logeasse point dans l'hôtel de l'ambassadeur, je n'en étais pas moins intendante de sa maison, et je le fus jusqu'à sa mort; mais je ne me servis qu'une seule fois de son crédit. J'envoyai chercher M. Wilis, le commis de M. Calcraft, pour lui dénoncer l'infamie de son maître, de qui cependant je ne pus rien arracher.

D'après cet événement inattendu, je fus encore obligée d'avoir recours à M. Héarne,

qui ne me fit point attendre ce que je lui demandais. Cette dernière somme fit monter ma dette avec lui à six cent quarante liv. sterl.; car outre les sommes qu'il m'avait prêtées, il avait retiré plusieurs effets que j'avais laissés à Dublin pour répondre des réclamations qui pourraient m'y être faites. Je ne lui ai encore donné en paiement que quelques billets sur mes bénéfices, et je ne serai tranquille que lorsque je me serai libérée avec lui.

Pour avoir conçu de trop hautes espérances, j'ai toujours été jetée dans d'horribles embarras. Cette perspective qui n'a pas cessé de me séduire, prenait sa source dans le bonheur que j'avais eu de compter parmi mes plus intimes amies, miss Mérédith, miss Saint-Leger, miss Conway, lady Tirawley, misstress Cracroft et M. Woodward, dont la première passion s'était changée en amitié. J'ai eu le malheur de survivre à tant d'amis.

G... a... B.

LETTRE LXXVII.

8 octobre 17...

La mort me priva cette année d'une des amies que j'ai nommée dans ma précédente lettre, mistress Cracroft. Cette excellente femme a été regrettée de tous ceux qui savaient apprécier ses vertus. Elle avait une douceur et une égalité de caractère qui enchantaient; et quoiqu'elle fût un modèle de chasteté, elle plaignait les faiblesses de son sexe. Elle ne se croyait point déshonorée pour être liée avec une femme qui avait été séduite et abusée; j'ai joui de son affection jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il ne faut pas que je laisse échapper une si belle occasion de remarquer que les femmes réellement vertueuses, voient avec indulgence les égaremens de celles qui ont succombé à l'artifice des hommes; et que, sans avoir jamais commis de faute de cette nature, elles ne sont pas moins disposées à couvrir, pour ainsi-dire, de leur généreuse compassion, les victimes d'un moment mal-

heureux. La chasteté est sans contredit un des plus beaux ornemens de notre sexe ; mais je ne conviendrai jamais qu'elle soit la seule vertu nécessaire, et qu'on ne doive tenir compte à une femme séduite des qualités estimables qu'elle pourrait avoir.

La santé de lady Tirawley s'altérant de plus en plus, je craignais fort que sa perte ne suivît de près celle de mon autre amie ; mais j'eus le bonheur de la conserver encore quelques années.

Aussi-tôt que les spectacles furent fermés, je fis un petit voyage en France. J'y appris que mademoiselle Brillant, l'actrice française dont j'ai souvent parlé, avait renoncé aux plaisirs qui l'environnaient, pour se retirer dans un couvent. Mon voyage fut occasionné par la circonstance suivante.

Un de mes créanciers m'avait promis de signer mon arrêt de surséance, si je lui donnais trente guinées. Il me l'avait même promis par écrit, et dès le soir que je les lui envoyai, je reçus une contrainte par corps pour le reste. Furieuse de ce procédé, je donnai un répondant, et je suivis le procès. Un M. Zacharie se chargea de ma cause ; mais par sa négligence je fus condamnée.

Désolée de cette malheureuse issue, désespérée de voir mon répondant exposé, et craignant enfin pour ma liberté, j'allai réclamer les offres de service de mistress Collier, qui s'était retirée en France pour éviter les persécutions du plus infâme des maris. Elle me prêta la somme dont j'avais besoin, sur mon billet payable à un an chez elle. Je renouvelai connaissance avec la belle mistress A... qui avait passé en pays étranger, à cause d'une intrigue qu'elle avait eue avec un célèbre chanteur. Je ne rapporte cette circonstance, que parce qu'elle tient à une autre très-désagréable qui m'arriva quelques années après.

En vérité, ma vie est un tissu d'événemens si incroyables, que s'il n'existait pas des personnes en état de les attester, j'oserais à peine les retracer; elle ressemble plutôt au roman de Robinson qu'à une histoire véritable.

A mon retour, j'appris qu'une parente de mistress Rich, avait débuté. Cette nouvelle actrice et le dérangement de mes affaires, achevèrent de me mettre mal dans l'esprit de cette ancienne amie.

Comme le théâtre allait ouvrir, il m'arriva

un accident que les propriétaires saisirent pour me faire démériter aux yeux du public.

J'avais payé à mistress Ray (c'est le nom de mon implacable créancière), la somme stipulée pour deux années. Je n'avais pris qu'un reçu, ne sachant pas qu'il fût nécessaire de faire rayer les quatre cents liv. sterl. de l'obligation. Le comte Harlang ayant la goutte, j'étais presque toujours chez lui et ne rentrais chez moi que fort tard. J'étais surprise que cette femme fût venue presque tous les jours. A la fin elle m'écrivit un billet, où elle me marquait que si je voulais assurer ma vie, il y avait un moyen très-facile à prendre. Pour me débarrasser de ses visites, je lui répondis que je ne voulais ni la voir, ni traiter avec elle; qu'elle n'avait qu'à m'envoyer une personne de confiance pour me faire part de ce moyen.

Mon digne ami M. Fox, m'avait promis de dîner avec moi. Le lendemain, avant qu'il vînt, mistress Ray se présenta à ma porte avec un inconnu. Quoique je ne pusse pas concevoir quel était le motif de cette femme pour me faire assurer ma vie, puisque je jouissais alors d'une parfaite santé; j'attendais cependant avec impatience d'en

être instruite. Je fis donc monter l'inconnu, et je m'obstinai à refuser de recevoir la dame.

Cet homme, qui avait l'air d'un juif italien, ne fut pas plutôt assis, que ne doutant point de la nature de sa visite, je lui demandai quelle serait l'assurance de ma vie pour les quatre cents liv. sterl. qui restaient dues à mistress Ray. Il parut surpris de ma question; je la lui répétai : alors il me dit en mauvais anglais que je me méprenais sur le motif de sa visite; que l'ambassadeur de Tripoli, dont il était l'interprète, et qui était un de mes admirateurs, sachant que j'étais endettée avec cette dame, avait offert de la solder si elle pouvait parvenir à me présenter son excellence. Cette proposition pour l'assurance de ma vie n'était donc qu'un prétexte.

En ce moment toutes les passions dont le cœur d'une femme est susceptible, se soulevèrent avec impétuosité. J'éprouvai en un instant, tout ce que l'indignation, l'orgueil outragé, la colère et la rage ont d'énergie et de mouvemens. Je ne sais laquelle était la plus forte; elles régnaient tantôt à-la-fois, tantôt alternativement; mais toujours avec fureur. Comme je n'avais jamais reçu une si grossière

insulte, le choc de ces passions m'ôta jusqu'à la faculté de m'exprimer. Je tirai la sonnette, et j'ordonnai au domestique d'éconduire bien vîte ce proxenète. Ce scélérat qui lisait dans ma figure et dans celle de mon domestique, que s'il n'obéissait pas promptement il courait risque de sortir par un chemin plus court, rejoignit promptement sa digne comgne. Je ne fus pas long-temps à éprouver qu'ils étaient furieux de ce que j'avais échappé à leur artifice. Mistress Ray alla droit chez un procureur, afin d'obtenir un arrêt pour la somme de neuf cents liv. sterl., dont elle avait acheté deux cents de mes créanciers à l'effet d'augmenter sa dette.

G... a... B.

LETTRE LXXVIII.

15 octobre 17...

Aussi-tôt que M. Fox et mes autres convives furent partis, je me disposais à aller chez l'ambassadeur, mais je fus arrêtée en route par le frère de cette malheureuse femme, qui, presque hors d'haleine, me dit qu'un créancier s'était joint à sa sœur. Ce second choc fit un effet si violent sur moi, que je m'évanouis au milieu de la rue. Je n'eus pas le courage de résister à deux insultes si outrageantes.

Si j'avais conservé ma tête, et si j'eusse connu les loix, j'aurais recouvré ma liberté au moins pour cette nuit-là; car les gens qui m'arrêtèrent n'étaient point porteurs d'ordre, ce qui rendait illégale la contrainte qu'on exerçait contre moi : mais pendant mon évanouissement, l'un d'eux alla le chercher. Cet événement m'a bien prouvé combien la présence d'esprit est importante dans les

circonstances épineuses, et combien il serait utile à ceux qui ont le malheur d'être endettés, de connaître la marche de la procédure et des affaires. J'ai souvent gémi de ce que nos loix ne ressemblaient point à celles d'Ecosse. Là les débiteurs, en cédant tout ce qu'ils possèdent, sont libérés en très-peu de temps. Par ce moyen les prisons sont vides, et les créanciers touchent au moins une partie de leurs créances, qui autrement seraient, comme ici, absorbées par les frais. La douceur encourage l'activité et l'industrie ; et je dois dire en l'honneur du peuple écossais, qu'il joint cette qualité à la plus scrupuleuse honnêteté.

On me conduisit chez le même homme où mon frère O-Hara avait été. Je fus si long-temps à revenir, que le chirurgien qu'on avait appelé pour me saigner désespérait de moi... Pourquoi ses craintes ne se sont-elles pas réalisées !

La femme avait un peu de sensibilité. Me voyant mieux habillée que les gens qu'elle logeait ordinairement, et éprouvant en outre une espèce de pitié pour moi, non-seulement comme actrice, mais comme la sœur de son capitaine favori, elle me témoigna

plus d'attentions qu'on n'en reçoit dans ces sortes d'endroits. Elle fit venir ma domestique, et veilla à ce que la maison fût paisible pendant les cinq jours que j'y restai dans une stupidité muette.

Le sixième jour, cette femme vint me dire que, si je ne songeais à me procurer pour le lendemain un *habeas corpus*, je serais transportée à la grande prison. Le nom de ce redoutable lieu fit sur moi l'effet d'une commotion électrique. Je sortis de ma stupeur, et je demandai ce qu'il y avait à faire. Elle me dit qu'il fallait prendre un procureur et un logement dans la juridiction. Elle ajouta que son fils qui était de cette profession serait très-flatté de me servir, et finit enfin par dire que les gens de loix n'étaient pas en usage d'avancer l'argent des procédures à leurs cliens, mais qu'ils n'exigeaient cependant pas tout de suite leurs honoraires, surtout des personnes sûres comme celles qui ont assez de crédit pour devoir douze cents liv. sterl. Je tressaillis, en entendant articuler cette somme, et je la priai de s'expliquer : elle m'apprit que c'était celle pour laquelle on avait obtenu contre moi une contrainte par corps.

Je ne savais trop que faire ; je n'avais que quelques guinées sur moi. Le comte était trop incommodé pour que je songeasse à l'informer de ma position ; et d'ailleurs comme on lui avait dit que j'avais fait une chute qui m'empêchait de me rendre chez lui, je ne pouvais contredire ce qu'on lui avait avancé en mon nom. M. Woodward et les autres personnes à qui j'aurais pu avoir recours étaient à la campagne. Je savais que l'*habeas* ne coûtait que cinq à six liv. sterl., mais que les frais seraient très-considérables.

Je me mis à réfléchir à qui je pourrais m'adresser. Je me rappelai une mistress Stacie de qui j'avais tenu un enfant, et dont j'avais promis d'en tenir deux autres.

Je lui fis demander douze guinées. Je croyais que cette somme suffirait pour ma dépense ; mais, à ma grande surprise, elle montait au double, de manière que je payai bien les civilités que m'avait faites la maîtresse de la maison.

Mistress Stacie vint elle-même, et fondit en larmes en voyant ma position. Son mari lui avait donné un billet de vingt liv. sterl. qu'elle me laissa ; et comme elle apprit que j'avais refusé toute espèce de nourriture,

elle m'envoya sur-le-champ tout ce qu'elle put se procurer de plus délicat.

Ma mère était à la campagne, et miss Wordley était à Richemont. Celle-ci instruite par un de mes domestiques, de ma catastrophe, accourut après avoir ramassé et emprunté la somme nécessaire pour me tirer d'embarras. Le même soir, je reçus une lettre de M. Woodward, par laquelle il demandait à me venir voir. Je le priai de n'en rien faire, mais seulement de m'envoyer une personne pour me chercher un appartement et pour me servir de répondant. Il y consentit.

Le lendemain M. Thomas vint avec l'huissier pour me mener en prison. Mon procureur, M. Woodward et M. Stacie m'y attendaient ; le geôlier prévenu de mon arrivée me prépara un bon dîner.

L'affaire étant arrangée, j'allai dans le petit logement qu'on m'avait arrêté, qui, tout vilain qu'il était, ne m'en coûtait pas moins deux guinées par semaine.

M. Marsden m'y accompagna lui-même. Je ne fus pas peu surprise de lui voir sortir une bourse pleine d'or et me la présenter, en me priant de vouloir bien la recevoir :

ajoutant que je lui remettrais ce qu'elle contenait, à ma commodité. Pour me déterminer à la prendre, il m'observa que j'avais dû faire une dépense considérable. J'en convins, et lui racontai les détails de mon aventure; mais je refusai son offre, en lui assurant que pour le moment je n'avais besoin de rien. Il se retira ensuite en me priant de m'adresser à lui toutes les fois que je serais à court d'argent. Quand il fut parti, je témoignai à miss Wordley ma surprise de cette générosité; elle me répondit sur-le-champ: J'admire votre simplicité; ne voyez-vous pas que cette offre vient de M. Woodward? Vous l'avez si souvent réfusé qu'il avait pris ce moyen de vous servir, sans s'exposer à un refus. Il vint effectivement le soir, et ne me parla pas d'argent, ce qui me fit croire que miss Wordley avait bien jugé.

Le lendemain, je la priai de porter une lettre à M. Yorke: ce respectable ami, que je regretterai toujours, me répondit avec beaucoup d'affabilité, qu'il donnerait la plus grande attention à mon affaire, et qu'il ferait tout son possible pour me sortir d'embarras; mais comme on ne pouvait rien faire avant le mois de novembre, il me pria d'accepter

plusieurs billets qui étaient joints à sa lettre, au nom de lady Anson, sa sœur, qui sans doute, disait-il, aurait testé en ma faveur si la mort ne l'avait pas surprise. Il me conseilla aussi de soutenir le procès, qui, selon lui se terminerait en ma faveur. Avec quelle délicatesse ce présent me fut offert ! Elle me fit éprouver des jouissances mille fois plus douces que le moyen même de me libérer.

N'ayant rien de mieux à faire que de me soumettre à mon sort, puisque rien ne pouvait être terminé de si-tôt, j'envoyai mon amie me chercher un appartement moins coûteux. Elle m'arrêta deux chambres pour douze schellings par semaine. Elles étaient plus aérées et plus commodes; mais il n'y avait pas de quoi la loger. Elle convint de partager mon lit, toutes les fois qu'elle ne serait pas forcée de rester à Richemont.

J'espérais pouvoir renfermer dans une seule lettre les fastidieux détails de cette désagréable affaire ; mais comme elle me paraît déjà trop longue, je me vois obligée d'en renvoyer la continuation dans ma première, à cause des circonstances qui en dépendent encore, mais bien plus par la crainte de vous ennuyer.

LETTRE LXXIX.

23 octobre 17...

Je ne fus pas plutôt dans ma nouvelle résidence, que je m'adressai à l'avocat Murphy. Il se chargea de voir mon adversaire pour la ramener, s'il était possible, à nos premières conventions, sinon d'employer tous ses talens à defendre ma cause. Pendant tout le temps de ma détention, je reçus des présens innombrables, particulièrement du comte Spencer et du général Monkton.

Mistress Stacie prit un logement à côté de moi; et son mari m'envoya tout ce que la saison pouvait fournir de plus délicat. Quoique ce fût à charge de remboursement, ce n'en était pas moins une marque d'attention.

Il m'arriva un accident qui semblait nécessiter ma retraite du théâtre de ce monde, par le plus cruel dénouement.

J'avais un petit chien qui, depuis plusieurs

jours, ne prenait pas de nourriture. Je l'appelai pour lui donner à manger; il se jeta sur moi comme pour me caresser, et se pendit à ma lèvre supérieure. L'effroi de tous ceux qui m'environnaient ne fit que me confirmer dans le soupçon que le petit animal était enragé. Je fus saisie d'horreur; je ne craignais pas la mort, mais j'en redoutais ce genre cruel.

Tout le monde sait que l'appareil de notre destruction est plus alarmant que la réalité elle-même. M. Woodward s'efforça de me persuader qu'il n'y avait aucun motif de crainte, alléguant que l'animal l'avait suivi et qu'il avait sauté un petit ruisseau devant lui, preuve certaine qu'il n'était point attaqué de l'hydrophobie; mais le soin qu'il prit de le faire tuer, me prouva bien que tout ce qu'il me disait ne tendait qu'à dissiper mes alarmes.

Étant toujours malade, je n'étais pas en état de paraître au théâtre; de sorte que je regrettai moins ma liberté, que je ne l'aurais fait dans une autre position. On avait donné des ordres pour ne pas me laisser seule. La société de Richemont étant de retour, ma bonne amie, miss Wordley me

tint fidèlement compagnie. L'affection qui s'était établie entre nous était telle, qu'elle paraissait souffrir autant que moi, par la crainte qu'elle avait que je ne succombasse enfin sous le poids de mes chagrins. Rien ne pouvait surpasser les attentions qu'elle avait pour moi. Elle m'observait avec la tendre sollicitude de l'amitié; et comme nous n'avions qu'un lit, je ne pouvais pas faire un mouvement qu'elle ne fût tout de suite éveillée. Je vis sa santé s'altérer, et cette observation inquiète contribua plus à ma guérison que tous les secours de la médecine. Je fis des efforts sur moi-même, qui me réussirent.

M. Murphy, à qui j'ai de grandes obligations, venait me voir autant que ses affaires pouvaient le lui permettre. Il avait inutilement essayé d'appaiser mon adversaire; le procès fut suivi. M. Gienmings, procureur, m'offrit gratuitement son ministère, non pas par un pur désintéressement, mais pour saisir cette occasion de se faire connaître et de s'introduire dans la grande compagnie. M. Woodward accepta ses services, et lui donna même sa clientelle.

Assurée, en quelque sorte, du succès, je

voyais approcher le jour du jugement avec plus de plaisir que de peine. Il arriva, et M. Murphy accourut hors d'haleine, m'annoncer mon triomphe ; mais la mort de mon adversaire m'empêcha de tirer parti de ce succès ; ou j'aurais appelé devant une autre cour, ou j'aurais obtenu de forts dommages-intérêts.

Ainsi finit l'affaire qui me fit éprouver pour la première fois la plus grande des pertes, celle de la liberté.

J'avais fait dire à la compagnie que je serais en état de paraître le 10 novembre ; en conséquence j'obtins un jour de sortie, et je me présentai au foyer. Tous les acteurs étaient charmés de me voir en liberté. Le directeur fut le seul qui y parut indifférent, parce qu'il avait choisi quelqu'un pour me remplacer.

La prévention a sans doute beaucoup d'influence ; mais l'humanité l'emporte sur elle, du moins dans notre nation. Aussi le public ne voulut pas que le mérite connu fût opprimé par celui qui n'était pas encore avéré, et je fus demandée.

Un autre accident vint obscurcir ce rayon de bonheur. Ma femme-de-chambre avait

fait porter au théâtre tout ce que j'avais de plus précieux pour m'habiller. Je ne sais de quelle manière les malles furent perdues ; mais elles le furent. Cette perte m'occasionna beaucoup de chagrin, parce qu'elle me privait de bijoux que je regrettais plus à cause des personnes de qui je les tenais, que pour leur valeur réelle. Je me trouvais en outre dans le plus grand embarras, puisque je fus obligée d'emprunter jusqu'à un jupon ; heureuse encore que ma couturière mistress Whitfield voulut bien venir à mon secours. Comme vous verrez que je lui ai beaucoup d'obligations, j'ai cru devoir la nommer, et j'ajoute que ses vertus honorent l'humanité. Le public me donna les plus grandes marques d'approbation.

On annonça la tragédie du *Roi Léar*, et d'après les applaudissemens que je venais de recevoir, on crut devoir instruire le public par l'affiche que je remplirais le premier rôle dans cette tragédie.

Le lendemain, je reçus une députation de la compagnie, pour me dire qu'on avait fait une méprise, et pour me demander de céder le rôle. Je n'avais pas encore perdu de

ce caractère qui fait repousser vivement une offense. Je témoignai que je la sentais, avec plus de vivacité peut-être que la prudence ne l'aurait voulu. Mais la prudence est une vertu qu'on ne m'a jamais accordée, et à laquelle je n'ai jamais eu le courage de prétendre ; par conséquent je ne pouvais pas prévoir les suites d'une réponse choquante.

Je répondis que je dépendais du public; qne je ne souffrirais pas que mon nom fût changé, et que je jouerais. On m'observa que je m'attirerais l'inimitié de la compagnie ; à quoi je répondis avec encore plus de chaleur, que depuis long-temps j'en faisais peu de cas; que je ne briguais point ses faveurs, et que je craignais encore moins sa haine; et je répétai que mon sort dépendait entièrement des suffrages du public.

J'envoyai mon domestique lire l'affiche. Il me rapporta qu'on avait changé mon nom. Aussi-tôt je fis distribuer à l'entrée du spectacle un avis qui eut l'effet que j'en attendais.

Quand on leva la toile, il n'y eut qu'un cri pour me demander. J'avais eu soin de me

tenir prête : je parus, et je ne crois pas avoir jamais été plus accueillie.

Cet événement était d'autant plus agréable, qu'il me prouvait que j'étais encore en faveur.

G... a... B.

LETTRE LXXX.

6 novembre 17...

Mon engagement expirait à la fin de la saison, et le privilége fut accordé à quatre autres personnes, au nombre desquelles était M. Colman, en qualité de directeur. Comme c'était lui qui était chargé de renouveler les engagemens, et que je n'entendais pas parler de lui, je commençais à renoncer à l'espérance d'être employée. Cependant M. Woodward vint me voir, et me dire qu'on comptait sur moi. Cette nouvelle me fut très-agréable, non pas seulement à cause de l'engagement, mais sur-tout parce que je dépendais d'un directeur que j'estimais beaucoup pour ses talens et ses connaissances. Le lendemain je reçus effectivement mon traité. Je ne doutai point qu'étant bien dans l'esprit de M. Colman, je ne dusse jouir de tous les avantages qu'on m'avait fait d'abord entrevoir. Animée par cette espérance flatteuse, je résolus

de ne rien épargner pour entretenir la bonne opinion qu'il avait de moi.

M. Cracroft fit un grand mariage, qui l'obligea d'abandonner le soin de mes affaires. Il me fit demander une nouvelle obligation de ce que je lui devais; et je ne songe qu'avec douleur que je ne l'ai jamais vu depuis.

M. Powell, que j'avais fait placer chez M. Calcraft, se chargea pendant un an de mes affaires; mais bientôt il se lassa d'en prendre la peine. J'avoue que c'est un procédé malhonnête, d'autant plus qu'il me devait son avancement. Il avait tout plein de capacité; mais devenu important, il donna, comme bien d'autres, un coup de pied à l'échelle qui l'avait fait monter.

M. Woodward fut celui sur qui je jetai mes vues pour placer ma confiance. Il voulut bien l'accepter, et mes créanciers furent enchantés de mon choix. Il mettait tant d'exactitude et tant d'honnêteté, que lorsqu'il était obligé de sortir, il laissait un article pour chaque personne qui pouvait le demander, et même les quittances toutes faites; de sorte que non-seulement on ne se donnait pas la peine de venir une seconde fois, mais qu'en-

core on ne restait chez lui que le temps nécessaire pour signer.

Une pareille conduite est faite pour mériter la confiance et l'estime du public. L'exactitude n'est pas moins louable que l'honnêteté, quoiqu'en général on lui donne moins d'importance.

L'ouverture du spectacle se fit avec éclat. On applaudit beaucoup un autre M. Powell. Je ne doute pas que s'il eût acquis les connaissances relatives à son art, il ne fût devenu l'ornement du théâtre; mais peu de gens prennent le temps ou la peine nécessaires pour arriver au but. J'ai déjà dit qu'une application suivie était si indispensable, que sans elle, avec les plus heureuses dispositions, on ne sort point de la médiocrité.

Quelques jours après on proposa de renouveler un engagement avec une actrice que l'autre théâtre voulait avoir. M. Colman m'en parla et m'assura que ma part n'en serait pas moindre; qu'au contraire il y avait plusieurs pièces où pouvant paraître ensemble nous ferions affluer les spectateurs.

Contente de sa promesse, et fort au-dessus d'ailleurs de l'envie, je ne témoignai aucune sorte de répugnance; mais j'ai lieu de

croire que cette actrice ne pensait pas de même ; car elle reçut très-indifféremment les honnêtetés que j'eus pour elle à la première répétition que nous fîmes ensemble. Dès ce moment nous ne nous vîmes plus. Lorsque la froideur continue quelque temps entre des gens qui sont obligés de se rencontrer, le dégoût ne tarde pas à succéder. J'avoue que j'en ai éprouvé pour mistress Yates ; c'est à elle maintenant à juger sa façon de sentir.

Avant la fin de l'hiver, les deux autres associés se plaignirent qu'ils avaient l'air de zéro ; que M. Colman et son ami s'arrogeaient le droit de tout mener, et faisaient des dépenses si excessives en habits, qu'ils ne recevaient rien, quoiqu'en général le spectacle fût très-suivi. Je parlais rarement à M. Powell ; lui soupçonnant de la duplicité, je le méprisais, et je n'allais au théâtre que lorsque mes affaires m'y appelaient.

Vers ce temps-là je fus présentée au célèbre M. Hoole, le traducteur du *Tasse* et de *Métastase*. Je me liai si étroitement avec sa femme, que nous ne nous quittions presque jamais. J'avais besoin de cette consolation pour dissiper le chagrin que j'éprouvais, en considérant que tous les châteaux que j'avais

bâtis sur mes succès au théâtre étaient prêts à s'écrouler. Telle a toujours été la suite de mes plus belles espérances ; celles qui paraissaient les mieux fondées se sont dissipées comme le souper de Sancho-Pança. Lorsque vous récapitulerez tous les événemens de ma vie , vous conviendrez qu'il n'y a point de femme qui ait eu de plus brillantes perspectives, et toujours suivies d'affreux revers.

L'été suivant, je pris une petite maison fort agréable, en ce qu'elle avait vue sur la Tamise ; ce qui m'avait engagée sur-tout à la prendre, c'est qu'elle était très-près de l'hôtel du comte de Haslang, où j'étais obligée de passer presque tout le jour.

A la saison d'ensuite la querelle entre les associés se renouvela et devint publique ; elle venait de ce que M. Colman voulait, en dépit de tous les autres, donner un rôle à mistress Yates. Cette querelle fut suivie d'un procès, qui ne servit qu'à faire gagner de l'argent aux gens à longues robes.

Me voici arrivée à un des événemens les plus importans de ma vie, aux moyens qu'on employa pour m'empêcher de publier une lettre adressée à M. Calcraft. Si elle eût été répandue dans le public, je me flatte que

j'aurais été vengée de celui qui avait pratiqué contre moi les plus grandes injustices ; mais j'ai été forcée de renoncer à ce moyen qui m'aurait été alors très-utile, parce qu'il aurait prévenu des malheurs qui vinrent de nouveau m'assaillir.

G... a... B.

LETTRE LXXXI.

14 novembre 17...

Pour publier ma lettre j'avais fait choix du jour où l'on donnait le *Marchand Anglais*. Comme on allait commencer la pièce, M. Colman vint dans ma loge me dire que M. Calcraft, qui avait lu mon avertissement, avait juré de se venger contre la compagnie, si je m'avisais de publier ce que j'avais annoncé, en disant que c'était lui mettre le poignard dans le cœur. Il avait fait mille imprécations, et avait été jusqu'à menacer de chasser mes enfans sans pourvoir à leur subsistance.

M. Colman, tout en blâmant la brutalité de M. Calcraft, employa toutes sortes de moyens pour me détourner de ce projet. Il me dit, entr'autres choses qu'ayant un arrêt de surséance, cela pourrait faire du tort à mes créanciers; mais me voyant obstinée, il borna ses instances à me faire différer la publication, qui n'a point encore eu lieu. M. Calcraft ne me doit rien pour cet

acte de condescendance. Je l'ai fait par considération pour le négociateur, qui ne l'aurait pas dû exiger, puisqu'il s'agissait de venger mon honneur, de dissuader le public de l'opinion qu'on lui avait donnée que notre séparation était le fruit de mes intrigues, principalement avec le comte Harrington.

Mais ma destinée a toujours été de m'éloigner de ce que me prescrivait la prudence : M. Colman n'avait, dans ses conseils, d'autre motifs que celui de servir l'amitié. Son intérêt personnel n'en pouvait pas être un; car si M. Calcraft s'était avisé de mettre à exécution ses menaces contre la compagnie, sa fortune n'était-elle pas assez considérable pour répondre des pertes qu'il aurait pu occasionner aux propriétaires. Non, c'est une fatalité, c'est un torrent qui m'entraîne.

Voici une autre circonstance qui prouve encore qu'un agent invisible s'opposait continuellement à mon bonheur. La querelle entre les propriétaires était au plus haut point. M. Colman avait besoin, pour garder sa place, que tous les acteurs signassent qu'ils approuvaient sa gestion. Il me demanda donc ma signature; je lui dis fran-

chement qu'étant engagée avec les quatre propriétaires, il ne me paraissait pas honnête de signer un mémoire au détriment des trois autres. Il me fit beaucoup d'instances; mais je persistai dans mon refus.

A peine était-il parti, qu'un des propriétaires et M. Woodward vinrent me voir. Quoique je leur assurasse que je n'avais pas signé, ils voulaient voir le papier. Je leur dis que ce serait un manque de confiance; et je m'obstinai à ne point le donner. Le propriétaire s'en alla tout furieux. M. Woodward resta pour m'affermir dans la résolution de ne point signer. Comme je lui avais des obligations, je le lui promis; de sorte que cet événement me mit à dos toute la compagnie. Je fis encore cette démarche contre mon gré et contre la prudence; aussi tourna-t-elle à mon désavantage. Mais le malheureux événement qui va suivre prouvera encore mieux combien le sort était acharné contre moi, et comme les circonstances se réunissaient pour détruire mes espérances au moment où elles allaient se réaliser.

A la fin de l'année, M. Powell accourut un jour chez moi, pour me dire qu'il avait appris d'un de ses amis qui avait dîné à

l'hôtel de Sommerset, que j'aurais bientôt un bon legs de lady Tirawley qui était mourante. Je recevais tous les jours une invitation de me rendre chez elle; en rentrant chez moi, j'en trouvai une très-pressante de me transporter à son hôtel; mais me sentant fatiguée, je remis ma visite au lendemain.

A neuf heures, comme j'allais m'y rendre, on m'apporta un billet de la dame de compagnie qui m'annonçait que mylady était morte le matin même à trois heures; que mylord était arrivé à cinq; qu'il s'était renfermé dans l'appartement de sa femme pour examiner tous ses papiers, et qu'ensuite il était parti en donnant des ordres positifs de ne point me recevoir sous peine d'encourir sa disgrace, parce qu'il avait découvert ce dont il s'était toujours douté, que c'était moi qui avais empêché qu'elle ne consentît à cette vente dont j'ai déjà parlé.

Cette faute, comme bien d'autres qu'on m'a imputées, n'était qu'un mal entendu. J'ai commis des imprudences, j'en conviens; mais elles ont été si multipliées et si fort aggravées, que je ne puis me dispenser de

mettre la vérité dans tout son jour. Je suis fâchée d'avoir à remarquer que la croyance du mal est si naturelle aux mortels, qu'il me reste peu d'espérance de me disculper : mais en donnant à ma conduite une publicité nécessaire, je prouverais du moins combien je regrette l'estime générale, que je n'ai jamais perdue de vue, même à travers mes égaremens.

Lord Tirawley me soupçonnait; mais il crut trouver une preuve incontestable dans une expression dont je m'étais servie en renvoyant le brouillon de la lettre que lui écrivit mylady, et qu'elle ne me communiqua qu'après l'envoi de la lettre. Voici cette expression : Je vous *envoie* ci-inclus, au lieu de je vous *renvoie*. C'est sur cette négligence de style, que mon protecteur, mon ami, mon père, m'a jugée irrévocablement coupable.

Je cessai en effet dès-lors de le voir, jusqu'au moment où il fut attaqué de cette maladie qui l'enleva; mais je n'eus pas le bonheur de le faire revenir sur mon compte. Il était déjà en enfance, lorsque je fus instruite de sa position. N'ai-je pas raison de me plaindre des rigueurs de la fortune? Était-il supposable que tant de circonstances

se placeraient entre le bonheur et moi? Mais aussi, pourquoi ai-je compté sur la stabilité des choses humaines? N'avais-je pas, hélas! éprouvé dès mes premières années des révolutions aussi soudaines qu'imprévues?

G... a... B.

LETTRE LXXXII.

23 novembre 17...

La situation du lord Tirawley m'avait si fort affectée, que je tombai malade moi-même. Cet accident pensa m'être fatal; mais heureusement que M. Colman m'avait choisi une doublure qui me remplaçait quoique fort mal.

Au temps de mon bénéfice, ma mauvaise santé me contraignit de faire choix d'une pièce qui n'exigeait pas beaucoup de travail. Une indiscrétion faillit encore dans cette circonstance me coûter cher. Ma rivale avait un rôle dans cette pièce, et je négligeai d'aller lui faire une visite de politesse, pour l'inviter à accepter son rôle. Elle m'écrivit une lettre, dans le haut style, pour m'en faire des reproches. Je lui fis réponse; et peu de jours après je vis notre correspondance couchée tout au long dans les papiers-nouvelles. Notre querelle étant ainsi deve-

nue publique, la duchesse de Quensberry m'envoya chercher pour en savoir la cause. Elle accompagna ses générosités de ses sarcasmes ordinaires, qui m'affectèrent au point de me déconcerter et de me faire rougir. Elle s'en apperçut, et pour mieux m'accueillir, je suis bien aise de voir, dit-elle en riant, qu'après avoir passé tant d'années au service du public et en voyages, il vous reste encore des signes de modestie. Enfin elle se chargea avec la duchesse de Douglas, qui était avec elle, de faire changer la pièce, et elle y parvint.

A la clôture il se trouva que la saison avait été très-productive, non-seulement par la protection des deux duchesses et de beaucoup d'autres ladys, mais encore par les bienfaits d'un protecteur inattendu.

Un vieux chevalier goutteux s'était avisé de prendre du goût pour moi. Sa femme était charmante, jeune et riche. Ce vieillard se mit en tête apparemment de prouver que ce qui est le plus agréable n'est pas toujours ce qui plaît le plus. A mon benéfice il m'envoya un présent considérable; et comme il n'était pas connu pour faire des générosités, il était naturel que je supposasse que ce n'était ni

un mouvement d'humanité ni un acte de bienfaisance.

Il vint quelques jours après me voir : on lui dit que je n'étais point au logis. Suspectant mes domestiques, il alla un pas plus loin et me fit guetter. Effectivement, je sortis quelques momens après ; mais soit que son mercure ne le trouvât point prêt, soit que sa corpulence trompât son activité, il ne m'attrapa qu'à une très-grande distance de chez moi.

J'entendais crier, d'une voix étouffée : Arrête, arrête. Le postillon n'en allait pas moins son train. A la fin un homme à cheval arriva à la portière de ma chaise, et d'un ton impérieux ordonna d'arrêter ; en même temps, il frappa à la glace de la voiture. Je fus fort alarmée ; et j'éprouvai un trouble que je ne peux attribuer qu'à la singularité de la circonstance. A ma grande surprise j'apperçus, en laissant tomber la glace, mon vieux adorateur qui s'était essouflé pour faire parade de sa galanterie.

Comme il ne pouvait pas parler, je lui demandai plusieurs fois ce qui le portait à une pareille extravagance ; alors déboutonnant son surtout, non-seulement pour re-

prendre haleine, mais encore pour m'éblouir par la broderie de son habit, il me dit d'une voix languissante, qu'il m'avait donné des preuves substantielles de son amour lors de mon bénéfice, et que de plus il m'avait remis la reconnaissance de trente liv. sterl. que je lui avais empruntées.

Sur une déclaration si extraordinaire, je priai d'une voix ferme mon chaloureux amant de vouloir bien se retirer, sinon que j'instruirais sa femme de son libertinage. J'ajoutai que s'il osait encore m'inportuner avec ses sottes prétentions, je chargerais quelques-uns de mes amis de punir son insolence.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles qu'il prit la fuite. J'étais encore effrayée de son attaque, mais en le voyant galopper, comme s'il eût eu des fusées à ses trousses, je ne pus m'empêcher de partir d'un éclat de rire, auquel mes gens qui avaient entendu sa plaisante conversation ne manquèrent pas de faire chorus.

Je n'ai plus entendu parler de ce modèle de l'antique chevalerie que par les papiers publics, qui m'apprirent bientôt après qu'il était descendu dans la voûte sépulcrale de

ses ancêtres. Je ne doute point que l'activité qu'il avait mise à me poursuivre n'ait contribué à abréger ses jours. Je ne crois pas pouvoir terminer ma lettre par quelque chose de plus plaisant, du moins tiré de l'histoire de ma vie. Je vais donc la finir pour ne pas interrompre le rire qu'excite peut-être en vous cette aventure.

G... a... B.

LETTRE LXXXIII.

2 décembre 17...

L'ÉTÉ suivant, sa majesté le roi de Dannemarck vint en Angleterre. On avait alors besoin d'acteurs; on s'adressa à M. Woodward pour me demander. J'y consentis, mais à condition que je serais directrice. M. Woodward crut que ma demande était inutile, ne doutant point qu'on ne me l'offrît d'un commun accord.

Comme j'entrais en scène, j'entendis le son des sifflets. Je n'y étais point accoutumée, et je fus déconcertée. M. Garrich m'ayant assuré que s'ils étaient pour moi, ce ne pouvait être que l'effet d'une cabale, puisque le public me voyait oujours avec plaisir, je me remis un peu, et je jouai de mon mieux.

M. Powell mourut dans l'année. La dernière fois que je le vis, il me demanda pardon de toutes les injustices qu'il m'avait

faites ; il m'avait même promis de les désavouer en public.

A la saison suivante, on ne me demanda que rarement, et cela fut, en quelque sorte, heureux pour moi, car j'étais si faible que j'aurais bien mal rempli mon devoir, et par conséquent compromis ma réputation.

A propos de réputation, je veux vous citer un trait qui montre quel fonds l'on doit faire sur celles qui se bâtissent dans les papiers-nouvelles.

Pendant que *Romeo et Juliette* était en vogue, M. Hill, qui alors n'était pas chevalier, faisait une feuille périodique dans laquelle il me prodigua beaucoup d'encens. Un soir il vint au foyer comme on jouait cette pièce, et dans le moment qu'on venait me dire qu'il fallait que je parusse dans cette scène dont il avait fait un si pompeux éloge, il m'étonna beaucoup en s'écriant : Il faut que j'y aille, j'ai entendu dire que c'était le meilleur morceau de la pièce. Je ne pus pas m'empêcher de me retourner pour lui dire : Il me semble que vous en avez fait la critique. Il me répondit avec nonchalance : Oui ; mais c'est sur le rapport public.

D'après ce trait, je suis, il me semble,

autorisée à croire que la louange et la censure de pareils écrivains, ne sont ordinairement recueillies que par les partisans ou les ennemis des acteurs.

Je reviens à mon histoire. Non-seulement je fus alors sans emploi au théâtre, mais même chez le comte d'Harlang. Voici ce qui me fit sortir de chez cet ambassadeur. J'avais emprunté quarante guinées à M. Woodward; ne pouvant lui rendre cette somme dont il était pressé, je m'adressai à son excellence qui ne se trouvant point assez d'argent sur lui, me renvoya à mistress Myers. Cette femme, la veuve de son valet-de-chambre, avait été sa femme de charge, et était parvenue au grade de sa gouvernante.

Je fus obligée de lui parler dans l'antichambre au milieu des personnes qui passaient et repassaient. Elle fit naître une altercation, dans laquelle elle se permit tant de propos indécens sur son maître, que l'aversion qu'elle m'inspira me fit prendre aussitôt le parti de me retirer.

Quelque temps après, comme j'étais chez moi à attendre l'issue de cette affaire, je reçus la visite d'un monsieur qui avait un département au théâtre. Il s'annonça en me

disant qu'il était bien fâché d'être porteur de mauvaises nouvelles, mais qu'il était chargé de la part de M. Colman de me dire que si je voulais accepter six liv. sterl. par semaine, il m'engagerait; sinon qu'il ne le pourrait pas faire.

Il me fut aisé de comprendre que c'était une petite vengeance de M. Colman que j'avais desservi; mais je la dédaignai.

Dans le même temps M. Woodward qui était en pension dans la même maison que moi, se brouilla avec M. Hoole, relativement à ce qu'il m'avait donné des avis sur un bénéfice. Ce fut un événement d'autant plus terrible pour moi, qu'il fut la cause que les gens de la maison ne me virent pas d'aussi bon œil.

J'avais élevé depuis l'enfance un de mes neveux. Je l'avais placé à Westminster. Je le tenais de manière à ce qu'il pouvait se lier avec les jeunes gens du collége, non-seulement de qualité, mais encore de mérite, à qui il paraissait donner la préférence: mes revers de fortune m'obligèrent à changer son genre d'éducation. Je l'avais fait sortir de ce collége et placé chez un maître d'arithmétique. Mon jeune homme se sentit fort

humilié de ce changement ; mais comme M. Woodward l'avait pris avec lui et lui procurait toutes les douceurs nécessaires, nous n'eûmes d'explication ensemble que l'hiver d'ensuite.

Je lui dis alors que j'avais trouvé une grosse maison de commerce qui voulait bien le recevoir. Il me répondit avec toute la fierté d'un être qui se croit insulté, que j'aurais bien pu m'épargner cette peine ; car l'ayant élevé comme un gentilhomme, je devais, selon lui, le soutenir dans le même état. Révoltée de son insolence, je lui reprochai de n'avoir point employé, pour se placer, ses amis de collége, dont il était si glorieux. Sa réponse fut qu'avant de dépendre de personne, il attendrait l'âge pour s'engager, et qu'il aimait mieux porter le mousquet que de briguer une faveur.

Cette fierté me plut si fort, que je résolus dès-lors de ne plus le contrarier. Il était très-aimé dans la maison de M. Hoole, qui ne tarda pas à lui procurer un brevet de lieutenant de la compagnie des Indes.

La difficulté était alors de l'équiper. Mes finances étaient en mauvais état ; je fus donc encore obligée d'employer mon crédit.

J'avais besoin de quatre-vingts à quatre-vingt-dix liv. sterlings, et je m'adressai à M. Woodward qui voulut bien en faire les avances sur le billet du jeune homme, parce qu'il lui connaissait assez de principes et de probité, pour ne point revenir contre un engagement contracté dans sa minorité. Mon digne ami M. Hoole le présenta à un directeur de la compagnie des Indes, qui le reçut fort bien et parla au capitaine en sa faveur : il lui prêta même de l'argent. Outre ses témoignages d'amitié, je dois encore à M. Hoole quatre cents liv. sterl. qui, je suis fâchée de le dire, ne sont pas encore payées. Ces circonstances me rendaient plus sensible notre refroidissement qui n'était qu'accidentel; et je ne sache pas qu'aucune rupture m'ait été plus désagréable.

Les révolutions de l'amitié marchent à côté des vicissitudes humaines. Les attachemens qui paraissent le mieux fondés et qui se fortifient par la sympathie des sentimens et par la conformité des caractères, ne résistent pas toujours au souffle impétueux de la discorde.

A la fin de l'hiver, M. Woodvard s'engagea en Ecosse pour y jouer tout l'été dans les petits théâtres. N'ayant plus d'occupation à

la ville, je me retirai dans le faubourg, pour m'amuser à lire, à soigner mes oiseaux et à écrire. Je commençai une comédie; mais malheureusement Thalie ne fut pas plutôt entrée chez moi, qu'elle fut obligée d'en décamper, effarouchée par un violent mal de côté qui m'incommodait souvent, et dont je n'avais jamais pu me débarrasser tout-à-fait. Cette indisposition me rappela à la ville pour y voir M. Adir, le seul médecin en qui j'eusse confiance.

Il ne me restait plus que l'amitié du comte Harlang, sur laquelle je pusse fonder quelques espérances; et pour le besoin urgent où je me trouvais, que quelques bijoux qui me restaient encore du legs de miss Méréditb: l'idée seule de m'en défaire, me faisait frémir. Malgré cela, j'écrivis à Mistress Moore, sans réfléchir à son goût pour la dépense et à la gêne dans laquelle elle était elle-même. Comptant sur son amitié, je la priai de m'arrêter un appartement. Je me mis en marche sans attendre sa réponse, laissant une cuisinière, un jardinier et un laquais pour garder mon trésor.

M. Woodward m'avait fait la proposition de vivre chez moi et y avait apporté ses pro-

visions. En partant pour l'Ecosse, il avait voulu que notre association tînt malgré son absence, et j'acceptai; car je n'étais pas dans une situation à écouter les suggestions de l'orgueil. Il me paya un quartier et me donna la garde d'une boîte qui renfermait tout ce qu'il avait de précieux.

Ne voulant point abandonner cette boîte aux soins des domestiques, je la pris avec moi; et ayant en route un pressentiment qu'elle ne serait pas encore en sûreté chez des étrangers, je ne voulus pas la porter chez mistress Moore. J'allai la déposer chez M. Colley, ami de M. Woodward. Je trouvai mistress Moore très-malade. Elle me dit qu'elle m'avait fait prendre un appartement de deux guinées par semaine. Je frémis en pensant que je n'en avais que neuf, et que cette somme était mon unique ressource, jusqu'à l'échéance du prochain quartier.

Mistress Moore m'invita à coucher chez elle. Sa position m'y engageait; j'acceptai. Le souper étant mon meilleur repas, on en servit un pour moi, et un monsieur qui entra pour me tenir compagnie, se promena en long et en large, tant que je restai à table. A minuit il me quitta. Bientôt après, entendant frap-

per fortement à la porte, je sonnai pour savoir ce que c'était. Le domestique me répondit que le monsieur qui venait de sortir, avait rencontré au coin de la rue des gens de mauvaise mine; et comme il leur avait dit qu'il leur soupçonnait de mauvaises intentions, ceux-ci lui avaient répliqué : Passez votre chemin, mylord, et contentez-vous qu'on ne vous fasse aucun mal. Cet avis avait engagé mylord à rentrer pour prendre un bâton, crainte d'attaque.

Comme je suis dans l'habitude de ne m'endormir qu'en lisant, j'avais pris un livre qui m'intéressa au point que j'entendis sonner deux heures. Je n'avais pas eu cinq minutes la tête sur le traversin, que j'entendis un vacarme affreux dans la maison. Heureusement que j'étais couchée; sans cela, je me serais permis d'aller gronder les domestiques de ce qu'ils faisaient un pareil train, tandis que leur maîtresse était malade.

Un moment après j'entendis notre porte s'ouvrir, et je fus éblouie par la lumière. Mistress Moore tressaillit; et croyant que c'était sa femme-de-chambre, elle l'appela. Aussi-tôt nous entendîmes une voix rauque, nous dire ces mots terribles : Ne bougez, ou

je vous tue. Cette effrayante apostrophe fut répétée jusqu'à six fois.

Aussi-tôt les bandits ouvrirent toutes les armoires et empaquetèrent tout ce qui était portable. Comme la chambre donnait sur le jardin, ils se croyaient en sûreté, et continuèrent leur brigandage pendant une heure; puis ils se retirèrent. Vous pouvez juger que nous restâmes tranquilles et muettes pendant leur expédition; et nous nous croyions pour lors débarrassées de nos turbulens visiteurs. Nous nous étions trompées; l'un d'eux revint sur-le-champ, tenant d'une main une chandelle et de l'autre un pistolet; puis il tira le rideau. Mistress Moore rompit la première le silence, et dit: Me tuerez-vous? Le malheureux délibéra long-temps, puis il répondit: Non. Alors elle reprit la parole: Vous ne tuerez personne de mes gens? A cette nouvelle question, il répondit non, sans hésiter. Alors la cliquette du watchman se fit entendre. Le drôle jeta son pistolet, et s'en fut.

Quoique j'eusse entendu distinctement tout ce qui s'était dit, je n'avais rien vu; car, dans ma frayeur, je m'étais cachée dans mon lit, et j'étais restée plus morte que vive.

Voici maintenant ce qui dérangea ces coquins. La femme de charge logeait sur le devant ; elle avait captivé le sommelier, qui avait sur elle des prétentions honorables. Au bruit qu'elle entendit, elle s'imagina que c'était Dubon son galant qui, pris de vin, faisait du tapage à la porte. Elle ouvrit sa fenêtre, et vit des voleurs entrer dans la chambre de sa maîtresse, chacun avec une chandelle et un pistol et à la main. Elle resta à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle vît le watchman à qui elle donna l'alarme. Cet homme, par le bruit de sa cliquette, effraya le voleur qui, pour lors, était seul dans notre chambre et qui essaya de s'enfuir par le jardin. Il fut pris par les domestiques, qui le remirent aux watchmans, qui s'étaient déjà rassemblés en nombre considérable, et qui, en lui promettant de la douceur, lui firent avouer où l'on trouverait ses camarades. Deux s'échappèrent.

Le lendemain matin, on en amena six, pour que mistress Moore reconnût celui qui lui avait mis le pistolet sur la gorge. Elle fixa un jeune homme, d'une agréable figure, qui lui dit, au moment où elle allait faire le serment, qu'elle prît garde à ce qu'elle allait

prononcer, parce que rien n'était plus sacré; conseil qui étonna tous les assistans, de la part d'un scélérat.

Pour abréger mon histoire, que je crois déjà trop longue, cinq de ces malheureux furent exécutés, et le jeune homme qui parut le moins coupable fut transporté. Ce qui paraissait le plus intéressant en sa faveur, c'est qu'il appartenait à une famille opulente et en crédit. A cette époque, sa sœur n'allait que dans un carrosse attelé à six chevaux.

Il est nécessaire de vous dire ce qui occasionna cet événement; c'est une imprudence.

Le sommelier avait été recevoir une somme d'argent considérable, dont il toucha la plus grande partie en or. Avant de rentrer, il alla prendre une bouteille de bierre. Soit qu'il fût réellement fatigué ou qu'il eût envie de se faire gloire du trésor qui lui était confié, il mit le sac sur la table. Un de ceux qui entrèrent dans la maison, étant assis à côté de lui, demanda avec surprise si ce sac était tout plein d'or: non content de lui répondre qu'oui, le sommelier le lui ouvrit. Depuis ce moment, ces coquins avaient guetté la maison, et par une

suite de la fatalité qui me poursuit, ils l'assiégèrent le seul soir que je devais y coucher.

Les petits esprits, pour jeter du ridicule sur les femmes, disent que nos *post-scriptum* sont plus longs que nos lettres. Je crains fort d'avoir mérité l'application de ce sarcasme. Cependant je ne puis m'empêcher de vous rapporter une autre circonstance relative à cet événement. Le monsieur qui avait rencontré ces coquins alla les voir dans la prison. Le jeune homme, accusé d'avoir présenté le pistolet, l'aborda avec la sérénité de l'innocence, et lui dit : Mylord, je m'en vais vous faire voir les personnes que vous demandez. Ce gentilhomme étonné, lui fit, entr'autres questions, celle pourquoi on ne l'avait pas volé, ayant une occasion si favorable. Il y a deux raisons, lui dit-il; d'abord ils avaient une meilleure prise en vue, sans parler qu'on aime mieux attaquer des femmes que des hommes. En second lieu, les officiers aux gardes comme vous, mylord, ont tant d'occasion de dépenser leur argent, qu'ils en sont rarement fournis; de sorte que ç'eût été courir un danger certain pour un profit incertain. Vous convien-

drez que cette conduite eût été imprudente.

Quand la nouvelle de l'accident se fut répandue, il vint tant de visites, que la maison avait l'air d'une foire. Je pris donc congé de mistress Moore, prévoyant que je n'aurais pas un moment de repos, si je continuais de rester chez elle.

Si j'avais prévu que ce récit eût si fort alongé cette lettre, je l'aurais peut-être omis. Cependant comme l'accident m'a fait une impression profonde, j'avoue que tout ce que j'aurais pu faire, ç'eût été de l'abréger.

G... a... B.

LETTRE LXXXIV.

15 décembre 17...

En arrivant dans mon logement, je trouvai ma femme-de-chambre qui était arrivée : malheureusement pour moi, en raison du triste état de mes finances, la maîtresse de la maison était accoutumée à faire la dépense des gens qu'elle logeait, et de la faire comme bon lui semblait. Sans cette circonstance, cet arrangement était agréable pour ma femme-de-chambre, qui se trouvait, par ce moyen, n'avoir autre chose à faire que ma toilette. Je fus donc obligée de me résoudre à dépenser au-delà de mes facultés.

Son excellence le comte Harlang m'envoya l'argent qu'il m'avait promis ; mais il ne put pas suffire pour les trois mois qui étaient dus. M. Woodward, ayant entendu parler du vol, m'envoya un billet de libraire. Comme j'étais trop malade pour sortir, j'envoyai mon petit jockei le recevoir.

En chemin, frappé par une chanteuse qui s'égosillait, il se mit dans la foule pour l'écouter. Alors un de ces messieurs, dont tout l'esprit est au bout des doigts, lui enleva son mouchoir et le billet, que la peur de le perdre lui avait fait mettre dans un des coins. Quand il s'en fut apperçu, il n'osait plus revenir; et moi ne devinant point ce qui pouvait le retenir, je n'étais pas peu inquiète, non pas pour mon trésor; l'argent, comme vous le savez, est ce à quoi je songe le moins, mais pour mon petit paysan qui ne connaissait point la ville. Il revint pourtant, avec une figure bien alongée, me raconter sa pitoyable histoire. Il n'y avait pas d'autre expédient à prendre que d'envoyer chez la personne sur qui le billet était tiré. Mais je n'en pus pas avoir de nouvelles, personne ne le présenta.

Ma santé étant rétablie, j'allais fréquemment à ma petite maison qui n'est entourée que de cabanes de pêcheurs : mes honnêtes voisins paraissaient me voir avec plaisir. L'endroit où l'on se suppose aimée est toujours celui où l'on préfère d'être : je me déterminai donc à y passer les fêtes de Noël.

Toutes les fois que je réfléchissais au ris-

que qu'aurait couru le dépôt de M. Woodward, je me félicitais de l'avoir mis dans un lieu de sûreté. Si je l'avois perdu, j'aurais été inconsolable.

J'avais quelques espérances que les associés du spectacle ne se réconcilieraient pas sans que je gagnasse à la réunion; mais comme ma dépense à Londres était trop considérable, je me retirai dans mon petit hermitage, où je pouvais vivre à bien meilleur marché. C'est peut-être pour la première fois que j'entendis et que je compris la voix de la prudence; c'est apparemment parce qu'elle empruntait l'organe de la nécessité.

Quoique je vécusse dans la retraite, tous mes momens étaient employés. C'est le seul moyen de rendre la vie supportable : rien ne m'étonne autant que ce propos si commun : Je n'ai rien à faire. Pour moi, je n'y crois point. On trouve, quand on le veut, assez d'occupations. Je plains sincèrement ceux qui ignorent l'art d'employer le temps; car l'oisif existe, mais il n'y a que l'homme occupé qui vive.

M. Woodward, en revenant d'Ecosse, fut invité à jouer deux ou trois fois à Yorck,

où il reçut, comme par-tout ailleurs, les applaudissemens qu'il méritait.

Pendant l'été, le directeur avait fait une abondante moisson sans beaucoup de peine. Il la devait à la réputation de M. Woodward. Après cette campagne, ces deux messieurs se décidèrent à faire un tour en France. Eprouvant le même desir, j'allai à Boulogne, où je fus voir encore le couvent dans lequel j'avais passé mes premières années, et j'eus le plaisir de retrouver cette Mère Saint-François pour qui j'avais tant de respect et d'affection.

En approchant de cet asyle du calme et de la félicité, je ne pus m'empêcher de me plaindre encore contre la puissance qui m'avait arrachée de ses paisibles murailles. N'ayant trouvé depuis dans le tourbillon du monde que les fausses jouissances que l'illusion se crée au milieu de la duplicité des hommes, des vicissitudes de la fortune, et du vide des plaisirs; combien ce séjour de la paix ne gagnait-il pas à la comparaison que j'étais alors en état de faire !

Vous ne manquerez pas de dire que je m'élance sans cesse d'une extrémité à l'autre; que tantôt pensive et réfléchie, je cherche le bonheur au fond des cloîtres; tantôt

livrée à la dissipation, je ne soupire qu'après les charmes de la société. J'avoue ingénûment que tel est mon caractère. Il n'y a pas dans tout mon être une seule particule de modération. Cet aveu sur ma malheureuse constitution servira peut-être de palliatif à mes erreurs. S'égarer est le sort des humains; mais comme mes fautes n'ont jamais été que l'effet du moment, et toujours suivies d'un sincère repentir, je me flatte qu'on doit les considérer avec plus d'indulgence. Il est temps de quitter ce couvent enchanteur, que je ne visite jamais sans sentir renaître ces idées religieuses, qui, malgré mes egaremens sont toujours gravés dans mon cœur. Je revins encore en Angleterre.

Avant que les génies du théâtre fussent de retour, M. Harris vint me voir, et me dit que M. Colman et les autres propriétaires étaient sur le point de se réconcilier, et que je pouvais compter que ma rentrée serait un des premiers articles de la réunion. Regardant toujours une promesse comme une chose sacrée, j'étais aussi certaine que M. Harris ferait ce qu'il venait de me dire, que si j'avais mon engagement dans ma poche. En conséquence, quand M. Woodward

fut arrivé, je lui en fis part comme d'une chose faite. Il ne me répondit rien sur cette nouvelle; et comme j'allais lui demander d'où lui venait cette indifférence sur mes affaires, le domestique m'apporta une lettre de ma mère qui arrivait de la campagne, où elle passait la belle saison dans une société qui la chérissait. Elle me marquait que M. Harris desirait me voir, et viendrait m'attendre chez elle le lendemain.

En lisant cette lettre à M. Woodward, sa figure commença à se dérider. C'était un homme de qui on pouvait dire qu'il avait le cœur dans la main. Incapable du moindre déguisement, on pouvait lire avec la plus grande facilité tout ce qui se passait dans son ame. Cependant il ne croyait pas encore devoir me féliciter; car il m'a dit d'un très-grand sang-froid : Je doute toujours.

Je demandai la voiture de très-bonne heure pour avoir le plaisir de déjeûner avec ma mère, que je n'avais pas vue depuis long-temps. Le directeur vint une heure avant celle qu'il avait fixée, et, à ce que je crois, n'aurait pas été fâché que j'eusse manqué au rendez-vous; car à son abord, je me doutai bien que tout allait mal.

Ma présomption n'était que trop vraie. Il n'eut pas plutôt pris un siége, qu'il me dit que les propriétaires étaient réconciliés; qu'il avait parlé de mon engagement, mais que n'ayant pas été secondé comme il s'y était attendu, il n'avait pas pu l'obtenir, parce que M. Colman s'était écrié qu'il aimerait mieux voir le théâtre en feu, et lui au milieu des flammes, que de consentir que je fusse de la compagnie.

Je me permis de lui dire qu'il aurait bien pu différer de me donner cette nouvelle jusqu'à ce qu'il s'en présentât l'occasion; ou du moins m'écrire, et ne pas me déranger. Il me répondit que, comme on avait intention d'engager M. Woodward, il avait voulu m'en prévenir, pour l'en détourner, ou mettre la condition qu'on me recevrait. Je n'ai pas le défaut d'être colère; au contraire, je souffre très-patiemment les injures; mais pour cette fois, j'étais si irritée, qu'à peine pouvais-je m'exprimer. Je lui dis que j'avais trop de fierté pour mettre à exécution un pareil procédé, et trop de mérite pour rester sans être employée. M. Harris me salua, en me disant qu'il admirait mes sentimens, et nous nous quittâmes avec autant de cérémonie et de

froides civilités, que si nous ne nous étions jamais vus. Ainsi s'éteignit une sorte d'amitié qui semblait promettre plus de constance.

Ce serait bien encore la circonstance de faire des réflexions sur les vicissitudes de cette vie, ou les contre-temps qui ont toujours détruit toutes mes espérances; mais j'en ai si souvent fait, qu'il est à craindre que de nouvelles ne vous paraissent fastidieuses.

G... a... B.

LETTRE LXXXV.

22 décembre 17..

Je vis donc tous mes beaux projets s'évanouir encore une fois. Quelques jours auparavant mes affaires semblaient prendre une bonne tournure, la plus brillante perspective s'offrait à ma vue, je me promettais un avenir riant et sans nuages; mais telle était ma destinée de n'appercevoir le bonheur que pour sentir plus fortement l'infortune.

Dans le fait, je ne devais prendre aucun engagement que sous la condition d'avoir toujours les premiers rôles et les plus forts appointemens; mais je n'eus jamais la pensée de demander une faveur de cette espèce à M. Woodward; et quand bien même je l'aurais eue, sachant qu'il connaissait trop le prix de l'argent ponr courir le moindre risque, encore moins pour me prendre à sa charge, je ne me serais jamais permis de lui faire une pareille proposition.

Je sais que l'amitié est un sujet sur lequel

tout le monde débite des merveilles ; mais trouve-t-on quelqu'un qui lui sacrifie mille liv. sterl. par an ? Cependant j'ai si fort en vénération ce lien sacré, je m'en suis formé des idées si romanesques et si peu à la mode, que je rougis presque de dire qu'il n'est rien que je ne fisse pour une personne que j'aimerais. Aussi regrettais-je alors plus vivement que jamais d'avoir encouru l'inimitié de M. Colman. Son ressentiment était juste, et il ne m'en était que plus douloureux ; mais la conduite honnête qu'il tient avec moi depuis quelque temps, me donne lieu de croire qu'il me rend justice, et que je puis encore le considérer comme un ami.

Le trois octobre je donnais un grand dîner chez ma mère, où je logeais depuis mon retour. La veille au soir elle se trouva mal ; je voulus déprier mes convives, mais elle s'y opposa fortement. Tout ce que je pus obtenir d'elle, c'est qu'elle ne serait point du repas, et qu'elle garderait le lit.

Persuadée que ce n'était qu'une très-légère indisposition, nous nous livrions à toute la gaîté que peut inspirer la bonne compagnie, lorsqu'elle vint nous surprendre, et s'adressant à une des dames de la com-

pagnie, la pria de ne point amasser de monde devant la porte, par ses éclats de rire immodérés. Comme personne ne tenait plus qu'elle aux bienséances, qui sont le lien de la société, nous attribuâmes cette grossièreté étrange à une cause extraordinaire. En effet nous ne tardâmes point à nous appercevoir qu'elle n'avait plus sa tête. Aussi-tôt j'envoyai chercher le médecin en qui elle avait confiance, et qu'elle consultait sur la moindre indisposition.

Il la traita sans succès pendant dix à douze jours. On fit ensuite une consultation, où il fut déclaré qu'elle était sans ressource. Elle traîna encore quelque temps dans un état d'apathie, et mourut sans donner aucun signe de douleur.

Vous ne sauriez concevoir la peine que me causa sa mort; tout ce qui peut me consoler même à présent, c'est de lui avoir porté tous les secours imaginables. Les pauvres la regrettèrent avec raison, car elle s'imposait toute sorte de privations pour les secourir. Pour moi je sentis alors avec plus de force que jamais la vérité de ce proverbe, que nous ne connaissons le prix de ce que nous possédons qu'après l'avoir perdu. La

mort m'avait enlevé non-seulement une mère sensible, mais une sage amie. Si j'eusse toujours prêté l'oreille à ses prudens avis, je n'aurais pas connu l'erreur et l'infortune qui en est l'effet inévitable. Ma mère n'ayant rien que ce qu'elle tenait de moi, et mon frère m'ayant abandonné ses droits à la succession, je ne crus pas nécessaire de suivre aucune des formes judiciaires.

Une dame qui avait partagé les soins que je lui avais donnés, et qui restait encore pour m'arracher à la mélancolie qui n'aurait pas manqué d'accabler un cœur aussi sensible que le mien, voulut, mais en vain, m'empêcher d'assister à son convoi. Je lui avais procuré pendant sa vie tout ce qui avait dépendu de moi, j'étais déterminée, dussé-je être déchirée de la plus vive douleur, à lui rendre les derniers devoirs, et à suivre ses restes précieux jusqu'au tombeau.

Je ne puis m'empêcher de croire que les gens qui, sous prétexte de sensibilité, se dispensent de rendre les honneurs funèbres à leurs parens ou à leurs amis, affichent une fausse délicatesse. Persuaderont-ils que les personnes d'une condition moins élevée, qui bénissent des larmes de l'amitié, la terre

dont on couvre les restes de ce qu'elles chérissaient, sont dépourvues de ce sentiment céleste, et qu'elles sont moins affligées de leur perte, tandis que souvent ce père ou cet ami faisait toute leur richesse?

La fortune me préparait un nouveau coup. Les faveurs qu'elle m'accorde durent si peu, qu'on peut bien dire qu'elle m'arrache d'une main ce qu'elle me donne de l'autre : il semble que la volage dût ne me protéger par instant, que pour me mieux terrasser.

Un soir que je causais tranquillement avec madame Bulter, qui me tenait fidelle compagnie, un bruit violent qu'on fit à la porte, vint nous alarmer. J'ordonne au domestique de ne point ouvrir, mais de s'informer ce que c'était. On lui répond par des menaces d'enfoncer s'il n'ouvre à l'instant.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'opposer à cet acte d'autorité, je fis ouvrir. Aussi-tôt cinq à six malheureux foncèrent dans mes appartemens, et s'en emparèrent au nom de mon cousin....

Ce digne et honnête homme n'eut pas plutôt appris la mort de ma mère, qu'il s'informa si je m'étais mise en règle. Voyant que

j'avais eu l'imprudence de n'en rien faire, il se fit délivrer des lettres d'administration, comme héritier légitime, sans redouter les conséquences d'une pareille injustice.

Les cours étaient en vacances; je n'avais donc d'autres ressources que la résignation, puisque ni les larmes ni les prières ne pouvaient adoucir les tigres qui m'entouraient. Ils s'obstinèrent à me faire quitter la maison à l'instant même, quoiqu'il fût onze heures. Je ne savais où trouver un logement. Enfin je m'avisai d'envoyer chez M. Woodward, qui avait une superbe maison, pour le prier de m'en céder une partie, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un appartement. Il y consentit.

Le lendemain, je fis avertir celui qui s'était chargé des funérailles de ma mère, de ce qui s'était passé. Je le priai de s'adresser à l'administrateur pour les dépenses de l'enterrement. J'espérais qu'en qualité de voisin il prendrait assez mes intérêts, pour ne pas me charger de cette dette; mais, non! ne songeant qu'aux siens, il aima mieux me faire payer que de se donner la moindre peine.

Ce qui me rendit ce moment cent fois plus cruel encore, c'est que dans la confusion et

l'effroi où j'étais en quittant la maison, j'oubliai les papiers relatifs à un recouvrement que ma mère devait faire le mercredi suivant. Les malheureux qui m'en avaient chassée, en les jugeant probablement de nulle valeur, les avaient jetés avec des chiffons.

Tous les effets furent vendus, excepté les meubles dont le propriétaire s'empara. J'intentai un procès contre l'usurpateur : à coup sûr je l'aurais gagné, puisque j'étais née en légitime mariage; mais une circonstance inattendue, m'empêcha de rentrer dans mes droits. Le malheureux après avoir dépensé tout l'argent qui provenait de la vente des effets, craignant les suites de ses infâmes transactions, s'embarqua dans le dessein d'abandonner sa patrie; mais la justice divine le poursuivit : il périt dans la traverse.

Ainsi, loin de retirer un scheling de la succession de ma mère, grace à l'honnêteté de mon digne parent, j'eus à payer les frais de son convoi, à remplir plusieurs demandes qu'on avait obtenues contre elle, et auxquelles ils avaient promis de satisfaire, à donner dix-sept liv. sterl. pour les frais du procès, et pour comble de maux, la charge d'une orpheline qu'elle avait adoptée. Mais

des événemens singuliers ont quelquefois des suites singulières. C'est ce qui m'arriva dans cette triste position. Je fus honorée de la visite d'un lord que je n'avais pas vu depuis mon enfance, et qui me présenta un billet de banque de trente liv. sterlings, aussi pompeusement que si c'eût été un million.

LETTRE LXXXVI.

Si le sujet et le style n'ont pas autant de piquant que vous en attendiez, je me flatte que vous n'en louerez pas moins mon zèle infatigable à satisfaire votre curiosité. Le comte de Harlang ayant appris ma détresse, me fit dire qu'il se chargeait des frais de mon ameublement et qu'il se conformerait aux arrangemens que je prendrais avec le tapissier.

M. Calcraft vint à mourir; les papiers publics annoncèrent, mais à tort, qu'il m'avait laissé une somme considérable dans son testament. Il ne parlait de moi que comme mère de ses enfans. Ce qui ne contribua pas peu à terminer ses jours, ce fut de se voir méprisé et réduit à la société des hommes qui dépendaient de lui, son secrétaire, son procureur et un maltôtier. Son frère même refusait de le voir, et son secrétaire ne resta si long-temps auprès d'un maître si méprisable, que sous l'appât d'un legs. Effectivement il lui en avait fait un de cent

liv. sterlings, trait de générosité qui quadre avec tous ceux que j'ai déjà cités de lui. Enfin il ne fut regretté de personne, pas même de ceux à qui il avait laissé sa fortune. Sa femme fut obligée de soutenir un procès pour rentrer dans ses biens. Elle l'a heureusement gagné. J'en ai été, en mon particulier, d'autant plus satisfaite, que je la connaissais pour la femme la plus honnête du monde. Les affaires de M. Calcraft étaient si embrouillées, que ses créanciers et ceux à qui il a légué quelque chose, se disputent encore les restes de sa fortune immense.

Enfin, arriva le jour assigné pour payer le tapissier. J'en fis part au comte, qui me répondit quatre mots sur un petit morceau de papier cacheté comme un simple billet. J'ouvris son griffonage; voyant qu'il commençait ainsi : Je ne sais si vous aurez ce billet.... et croyant que le reste était sur le même ton, je n'allai pas plus loin, et je le jetai au feu, sans me douter qu'il pût renfermer une lettre-de-change.

Comme je rêvais à la manière dont le comte avait éludé sa promesse, le porteur revint me témoigner le tourment où était son excellence, de n'avoir pas reçu de moi un mot

de réponse. Je n'en fis qu'une verbale, qui était, qu'une lettre où l'on se rétractait de sa parole, n'en méritait point. Le domestique s'en fut, et revint bientôt me dire que son maître était encore plus étonné, et demandait au moins une reconnaissance du billet de banque. A ce mot, je jetai un cri perçant, en disant! Je suis perdue! je l'ai brûlé; et je restai immobile.

Le domestique s'en retourna porter la nouvelle à son maître, et deux ou trois heures après, je reçus un ordre sur un banquier, de la somme de cent liv. sterlings, à toucher au bout de l'an et jour, si toutefois le billet que je disais brûlé, n'était point présenté.

M. Woodward voulut bien m'avancer la somme qui me liquida avec le tapissier. Ce trait de générosité du comte de Harlang, me mit fort à mon aise, d'autant qu'ayant eu une maison à bon marché, je gagnais beaucoup sur la portion que j'en sous-louais.

Celui qui s'était chargé du convoi de ma mère, commençait à me presser; il fallut chercher à emprunter les cinquante guinées de son mémoire. On me fit connaître un juif, qui me promit de me les prêter sous peu de jours, sur des billets que je lui fis en son

nom, et à différentes époques. N'étant pas au fait des manœuvres de ces sortes de gens, j'en passai d'autant plus volontiers par où il voulut, que je comptais sérieusement le payer la semaine d'après.

Encouragée par les succès de M. Calcraft, je songeai à ma pension qui ne m'avait pas été payée. Depuis long-temps on me conseillait d'entamer la procédure; mais n'étant pas en état de payer les frais, et la personne sur laquelle je comptais, refusant de me faire les avances, je fus obligée d'abandonner l'affaire.

La huitaine s'était déjà passée, et je n'entendais pas parler du juif; je m'informai au jeune homme qui me l'avait procuré, ce qu'il était devenu. J'appris qu'il était parti, et je ne reçus de ses nouvelles, que le jour qu'on vint me présenter mes billets.

Il n'y a rien qui crie plus vengeance que les fourberies multipliées des prêteurs. Les personnes que la nécessité contraint d'avoir recours à eux, dupées par les promesses qu'ils ne manquent pas de faire, reçoivent à la vérité un secours momentané, mais s'obèrent davantage, et finissent presque toujours par se ruiner. La seule consolation qu'on vous

donne, lorsque vous vous êtes livré à eux, c'est de vous dire que vous ne deviez pas donner dans le piége de pareils imposteurs.

Les exécuteurs de M. Davy, qui avaient repris le procès relatif à ma pension annuelle, s'occupèrent de poursuivre vivement les exécuteurs de M. Calcraft, qui, ayant eux-mêmes intérêt de prolonger une procédure qui les laissait jouir d'un bien considérable, voulurent se mêler de mon affaire conjointement avec les autres. Ils tentèrent même de me lier avec eux contre mes propres intérêts. Je rejetai la proposition, et malgré mon aversion pour les procès, je me déterminai à le poursuivre avec chaleur.

La seule chose qui retarda mon projet, fut le défaut d'argent pour l'exécuter. Lord Huntingdon que j'avais connu autrefois, arrivait de ses voyages. Lui connaissant entre autres mille vertus éminentes, beaucoup de noblesse et de générosité, je résolus de m'adresser à lui dans cette circonstance. Je lui écrivis; il vint aussi-tôt lui-même, et avec cette grace dont il accompagnait toutes ses actions, il me présenta un rouleau qui surpassait la somme dont j'avais besoin; et il me pria en outre de le regarder à l'avenir comme

mon banquier. Il me promit aussi de me consacrer ses heures de loisir, promesse qui me flatta beaucoup plus que ses libéralités. A peine avais-je eu le temps de me repaître de cette heureuse visite, lorsque j'appris que j'avais perdu le procès que l'on m'avait conseillé d'intenter à l'entrepreneur du convoi qui aurait dû être payé par l'administrateur, et que si je ne terminais pas tout de suite, on allait mettre à exécution l'arrêt porté contre moi. Comme un malheur ne vient jamais seul, on m'apporta dans le même moment les billets du juif, et pour comble d'infortune, une sommation de satisfaire à un engagement que j'avais contracté pour mon fils Harry, qui était en pays étranger. Ces événemens qui me frappèrent dans le moment où mon cœur s'ouvrait à de douces espérances, me remplirent l'esprit d'idées noires, et retardèrent encore les poursuites contre les héritiers de M. Calcraft. J'écrivis à M. Woodvard, pour l'engager à faire les démarches; mais une infinité de circonstances l'empêchaient de rencontrer le célèbre jurisconsulte en qui j'avais confiance.

La chose qui me paraissait la plus pressée, était de satisfaire l'entrepreneur du convoi;

j'employai l'argent du lord, ce qu'il ne tarda pas à découvrir.

Quelques jours après lord Huntingdon rencontra le conseiller qu'il croyait chargé de mon affaire, et lui demanda ce qu'il en pensait ; l'autre lui dit qu'il n'en avait pas connaissance. Cela n'était pas étonnant, puisque la poursuite se faisait au nom des exécuteurs du sieur Davy. Le lord, justement irrité de ma duplicité apparente, m'écrivit une lettre pleine de reproches sanglans, et qui renfermait tout ce que peut ressentir un cœur généreux qui seroit dupe d'une fourberie.

Révoltée de ce qu'elle contenait, il m'aurait été plus aisé d'exprimer mon trouble que de me justifier.

Cependant l'empressement de me laver d'une pareille inculpation, me donna la force de me contenir et de me disculper. Je m'étendis ensuite sur les qualités de son cousin, et je mis tant de feu en parlant de celles de son ame, qu'il ne put s'empêcher de me dire : Il semblerait qu'il a été jadis votre amant. Vous vous trompez, lui dis-je ; s'il eût subsisté une pareille liaison entre mylord et moi, je serais moins enthousiasmée de son procédé, et il n'aurait pas fait une im-

pression si forte sur mon cœur. Pendant que je lui faisais cette réponse véridique, j'observais que sa figure s'alongeait; il se leva brusquement, et s'en fut en marmottant quelques mots que je ne pus entendre.

J'écrivis quelque temps après à M. Wedderburne le conseiller, pour lui demander un rendez-vous; je n'en reçus point de réponse. Je fus donc obligée d'attendre de l'issue de mon procès, l'anéantissement des doutes que lord Huntingdon conservait encore sur la droiture de ma conduite. Le seul moyen de se justifier, est de mettre le public à portée de nous juger; et je regrette de ne l'avoir pas employé plutôt; mais enfin si mes mémoires viennent jamais à tomber entre les mains de ce digne homme, sans doute il me rendra l'estime qu'il m'avait accordée, puisqu'il ne me l'a enlevée que sur les apparences, qui, je l'avoue, étaient contre moi. Les ayant détruites, n'ai-je pas recouvré mes droits à sa considération? Permettez-moi, ma chère, de répéter qu'il n'y a personne au monde qui déteste la duplicité autant que moi.

LETTRE LXXXVII.

4 janvier 17...

Je crois vous avoir dit que lorsque je quittai M. Calcraft, lord Tirawley se chargea de mon fils Harry, et le plaça dans une école près de sa maison de campagne, où il passait la plus grande partie de l'année. Il l'aimait à la folie, parce qu'il lui trouvait des dispositions incroyables, et ne lui reprochait que son obstination à vouloir aller sur mer; mais ce n'était pas un enfant à contredire. On l'envoya donc en qualité de sous-lieutenant sur un vaisseau de guerre. Lorsqu'il eut appris la mort de son père, il résolut de quitter le service dont il était déjà fort las, et de revenir faire chez lui le seigneur.

La mort du lord Tirawley me fut peu sensible; l'absence presque totale de ses facultés intellectuelles m'avait préparée à cet événement. Il est bien étrange que les personnes douées de talens supérieurs, survivent presque toujours à leur génie. Des

exemples de ce genre qui sont assez fréquens, me paraissent bien faits pour réprimer l'arrogance de ceux qui portent l'orgueil des talens dont les a favorisés la nature, jusqu'à mépriser les personnes qu'elle n'a pas dotées aussi avantageusement.

Mon fils Harry revint tout de suite des pays étrangers. Tant qu'il demeura chez moi, il se conduisit on ne peut pas mieux ; mais ayant eu le malheur de se lier avec une femme sans délicatesse, il me quitta pour habiter un appartement où il pût se permettre des libertés qu'il n'aurait pas osé prendre chez sa mère.

Dans le même temps, mon fils aîné George Metham revint de l'Amérique, où il s'était signalé par la prise d'un fort, qu'il avait eu le courage et l'intrépidité d'attaquer avec une poignée d'hommes. En récompense il obtint une compagnie ; place qui, bien qu'achetée, ne laissait pas d'être pour son âge une marque de distinction.

Son retour mit le comble à mon bonheur. Il était à-la-fois bon fils, bon ami et bon frère. Il n'avait point l'esprit aussi vif ni aussi brillant que Harry, mais il avait plus de tendresse et tenait davantage au point

d'honneur. Son premier soin fut de me porter des secours et d'acquitter une dette de son frère, pour laquelle il était en prison, quoiqu'il ne fût pas encore en âge. Sa générosité ne se borna pas à acquitter cette dette, il lui acheta une lieutenance dans son régiment. Mais un gouvernement qu'on lui donna rompit le projet de partir ensemble; ce qui aurait empêché Harry de se livrer à de nouveaux désordres. Toujours captivé par la même femme, il vendit sa place, et s'en fut avec elle en France, où il fit de nouvelles dettes, qui le conduisirent une seconde fois en prison. Heureusement que sir William, un des exécuteurs du sieur Calcraft, voulut bien le tirer de ce mauvais pas.

Privée de nouveau de mes deux fils, il ne me restait d'amis que M. Woodward, qui alors succomba à une maladie qu'il combattait depuis long-temps. Il fit appeler le docteur Bromfield; mais les soins de ce savant Esculape furent infructueux.

Ce célèbre acteur me témoigna son intention de me laisser tout son bien, en me chargeant seulement d'une rente viagère pour son frère, et me consulta sur le choix de son exécuteur. Comme j'avais la plus haute opi-

nion de l'intégrité de M. Townley, je le lui indiquai aussi-tôt. Si ce testament eût existé, j'aurais été enfin la personne la plus heureuse du monde ; mais l'infortune avait toujours le bras tendu sur moi. M. Townley ayant négligé une affaire que M. Woodward lui avait recommandée, celui-ci changea d'exécuteur, et refit son testament. Je crus devoir me conformer au nouveau choix qu'il fit de M. Bromfield, et quoique les exécuteurs réunis m'aient traitée avec la dernière inhumanité, je me plais encore à croire qu'il est innocent. Hélas ! si mon digne ami pouvait sortir du tombeau, et voir les infamies qu'on pratique contre moi, son cœur frémirait sans doute d'une juste indignation !

LETTRE LXXXVIII.

17...

Les soins continuels que j'avais donnés à M. Woodward, avaient considérablement affaibli ma santé ; sa mort acheva de l'altérer en me livrant à la douleur qui de son vivant était émoussée par l'espoir de le conserver : j'aurais été bien ingrate, si après tous les bienfaits dont il m'avait comblée, je n'eusse pas payé ce faible tribut à sa mémoire.

A cette époque, je devais encore à mon joaillier. Son gendre ayant appris que M. Woodward m'avait fait un legs, remit ses pièces à un procureur : cet homme eut l'honnêteté de me souffler les assignations, de sorte que je n'eus connaissance de cette affaire, que lorsque je fus condamnée par contumace.

Dès que je pus sortir, on me conseilla d'aller à la campagne, où l'on me loua un petit appartement.

La propriétaire, en me voyant arriver, se repentit de m'avoir reçue, dans la crainte que je ne mourusse chez elle. Quelle faiblesse de s'abandonner à des frayeurs aussi puériles! O mort! qu'as-tu donc de si terrible pour épouvanter un être raisonnable? N'est-ce pas toi, comme le dit un poète, qui nous arraches aux mépris insultans de l'orgueilleux, à la tyrannie de l'oppresseur, aux angoisses de l'amour méprisé, aux ruses insidieuses de la chicane, à l'insolence de ses favoris, enfin aux maux affreux qui nous harcèlent ici-bas. Oui, tu n'es à craindre que pour le méchant. L'être vertueux, qui, dans toute sa vie, n'a songé qu'à obtenir la miséricorde du souverain juge de l'univers, te voit approcher comme un libérateur qui vient briser ses chaînes pour le transporter dans le séjour de la félicité.

M. Bromfield et son frère vinrent me voir; ils tranquillisèrent ma propriétaire sur son loyer et les autres dépenses que je pouvais faire. Ils me conseillèrent aussi de changer de nom, jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées. Le premier qui me vint à l'idée fut celui de West. Je le pris sans réfléchir que j'avais d'autant moins de droits à le porter,

que j'étais brouillée avec celui à qui il appartenait.

Je me trouvai alors sans argent, faute d'avoir eu le courage de demander à M. Woodward celui qu'il avait déposé chez un banquier. Dans cette circonstance fâcheuse le docteur Fothergill m'envoya cent liv. sterl.; je lui en ai d'autant plus d'obligation, qu'il ne me connaissait pas personnellement. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce prêt, fait avec autant de générosité, fut mis au nombre de mes dettes sacrées. J'employai cette somme et le prix de la vente de mes meubles, dont je ne tirai presque rien parce qu'on était en été, à me purger du décret par contumace. Dans la première année de la mort de M. Woodward, je ne reçus de sa succession que cinquante-neuf liv. sterl. Les exécuteurs refusèrent d'accomplir les dernières volontés de leur ami, et je me vis réduite à une misère plus affreuse que celle de ces malheureux qui sont accoutumés à mendier leur subsistance. Pour avoir un prétexte de conserver la fortune du défunt, ils intentèrent un procès à son frère, pour une somme dont ils trouvèrent l'obligation, et pour l'intérêt qui se montait déjà à la valeur du capital.

Mon ami avait tant d'aversion pour ce qui blesse la délicatesse, que sans doute il n'aurait rien reclamé de son frère. Un des exécuteurs en était convaincu, mais à l'instigation d'un docte fils de la chicane, qui avait intérêt à griffonner du papier, la procédure s'entama. Je n'entends rien aux loix, mais il me semble qu'étant l'unique légataire et consentant à renoncer à cette obligation, mon avis aurait dû prévaloir. Mais, je le répète, un arrangement à l'amiable ne plaît point à l'ame rapace d'un procureur, qui ne se dessaisit pas aisément de sa proie.

Je restai un an et quelques mois dans le même appartement ; pour me soutenir, j'empruntai sur ma vaisselle, et je vendis le peu de bijoux qui me restait.

C'est ainsi qu'en plus ou moins de temps, suivant le cours des événemens, notre inconduite, aidée de la bassesse de quelques-uns de nos semblables, nous plonge dans l'adversité, et c'est l'incertitude de pouvoir sortir de ce gouffre affreux, qui rend encore la chute plus horrible.

LETTRE LXXXIX.

23 janvier 17...

Le cadet de mes fils revint en France dès qu'il fut majeur. Mon aîné Metham obtint dans le même temps un congé pour repasser en Angleterre. A peine eurent-ils examiné l'état des dettes, pour lesquelles ils s'étaient solidairement engagés, qu'ils se reprochèrent l'un et l'autre cette charge accablante ; des reproches ils en vinrent aux injures, et il n'y eut que mes larmes qui purent calmer leurs mouvemens fratricides.

Le cadet tomba dans une société d'escrocs, où il perdit au jeu des sommes considérables, ce qui l'obligea de s'expatrier, avec une commission que lui fit avoir un de ses amis dans la compagnie des Indes. Comme j'attendais de jour en jour le rétablissement de mes affaires, que j'espérais entrer en possession de ce que m'avait légué M. Woodward, et que d'ailleurs le capitaine Metham

me fournirait l'argent qui m'était nécessaire, je n'eus jamais recours à lui.

Le capitaine avait eu le malheur de se lier et de prêter son nom à un autre fils de M. Calcraft, qui, sans avoir une fortune bien claire, ne laissait pas que de trouver de l'argent, mais au taux ordinaire pour les fils de famille, c'est-à-dire cinquante liv. sterl. sur un billet de cent; cette manière d'emprunter ne tarda pas à endetter mon fils Metham, et à l'obliger de retourner à la Jamaïque.

En partant il m'envoya une jeune et jolie personne avec une lettre dont je vous envoie copie, afin d'ôter les soupçons injurieux qu'on aurait pu jeter sur les soins que j'ai prodigués à cette malheureuse.

MADAME,

« Pardonnez, si je prends la liberté de » vous recommander cette jeune personne; » elle n'a qu'un défaut, c'est d'aimer votre » fils. L'état où je me trouve excuse mon » hardiesse: je suis sans ressource, je ne » compte que sur la générosité de mon » père..... Mais si je n'ai rien à attendre de » lui, j'attends tout de vous. Vous êtes » trop bonne, vous avez trop de bon sens

» pour vous offenser de ma demande ; ce
» n'est pas un crime de vous dire que je
» l'adore.

» Les circonstances m'empêchent de vous
» voir avant mon départ, mais j'espère que
» quelques années suffiront pour réparer les
» étourderies de celle-ci ; que nous vivrons un
» jour ensemble, et que je n'aurai de soucis
» que ceux de trouver les occasions de vous
» convaincre que je suis votre affectionné

» fils, GEORGE METHAM ».

Mes finances étaient en mauvais état ; mais par égard pour mon fils, je lui promis de pourvoir à sa subsistance autant que je le pourrais. Malheureusement au bout de quelques semaines je fus dans l'impuissance de la secourir. A l'expiration du terme que la loi accorde aux exécuteurs avant de rendre compte des affaires qui leur sont commises, j'allai voir ceux de M. Woodward ; mais ciel !... quelle fut ma surprise de leur entendre dire, n'espérez rien ; vous n'aurez rien ! au reste allez voir le procureur, nous lui avons donné plein pouvoir. Après une pareille réception, pouvais-je en attendre une meilleure d'un de ces êtres qui en endossant la robe

de la chicane, font serment de ne respecter d'autres intérêts que les leurs ?

Néanmoins je me transportai chez lui, et je n'en pus rien tirer, sinon que je devais renoncer à toutes mes folles espérances : à quoi me servirait, disoit-il, une fortune qui serait aussi-tôt dissipée que recueillie ?

Que faire ? Quelle conduite tenir ? J'essayai encore quelques tentatives inutiles auprès de M. Bromfield, qui renvoyait toutes mes lettres au procureur. Ainsi s'évanouirent tout-à-coup mes plus belles espérances : la seule qui me reste dans mon malheur, c'est de voir quelques gens de loix honteux de la conduite de leurs confrères, s'offrir généreusement à me venger de leur injustice.

Je fus obligée de renvoyer un fidèle et ancien domestique. Je quittai l'appartement que j'occupais au premier, pour prendre une chambre haute dans la même maison. J'étais accablée de dettes, et hors d'état d'en payer aucune. Un voisin à qui j'avais fait un billet, me menaçait de me faire enfermer. Étant sans ressources, ayant vendu jusqu'à mes effets, je ne voyais plus devant moi que le spectacle de la misère, et des malheurs qu'elle entraîne à sa suite.

Les personnes à qui j'étais unie par les liens du sang étaient en pays étrangers; sir George Metham qui m'avait offert des secours était absent, et tous les seigneurs dans leurs terres. Sans argent, sans moyens de s'en procurer, accablée de dettes, manquant du nécessaire, je cessai de voir le suicide comme un crime : le désespoir avait éteint dans mon ame jusqu'à la moindre étincelle de cette confiance que nous devons à l'Être Suprême.

L'esprit rempli d'idées sinistres et accablantes, je sortis entre neuf ou dix heures du soir, sans rien dire à ma fidelle domestique, qui n'aurait pas manqué de lire sur mon visage l'horrible dessein que je méditais. Je marchai lentement afin d'arriver vers le milieu de la nuit au bord de la Tamise; je parcourus la plaine Saint-George, peuplée de vagabonds, dans l'espérance qu'ils m'attaqueraient, et que furieux de ma misère, ils me plongeraient un poignard dans le sein. Ne rencontrant pas la mort que je cherchais, je pris le chemin du pont de Westminster.

En y arrivant, je fis une pause; ensuite je descendis les degrés d'un pas lent et solemnel, et je m'assis sur le dernier. Là, j'attendais

avec impatience que la marée vînt m'engloutir. Bien que je fusse déterminée à quitter la vie, je n'osais cependant me précipiter dans les flots ; je recommandai mon ame avec ferveur à cet Être que j'offensai d'une manière si révoltante, par mon défaut de résignation. N'avais-je pas même l'audace d'imaginer que c'était par son inspiration que j'avais eu l'infâme dessein de me défaire !

La lune entourée de nuages ne jetait qu'une faible lumière, à la lueur de laquelle je pouvais distinguer les personnes qui passaient sur le pont, et dont mes habits de deuil m'empêchaient d'être apperçue. Rien donc ne pouvait me détourner de mon projet, ni de mes réflexions aussi tumultueuses que les vagues qui allaient m'entraîner au sein des ondes. Souffrez que je m'arrête un moment pour rapprocher sous vos yeux les étranges vicissitudes de la vie. Considérez cette femme autrefois chérie, fêtée, estimée dans sa profession, disposant des faveurs de la fortune, réglant la mode et les plaisirs, devenue la proie de l'indigence, de la douleur et de l'ignominie, poussant la témérité jusqu'à résister aux décrets du souverain juge, et

à vouloir paraître devant lui avant d'y être appelée.... l'idée seule m'en fait frémir !....
Ah ! tirons, tirons le voile sur cette infamie.

N'ayant plus de sens que pour la douleur, j'étendais mes bras ouverts aux flots, et déjà je blâmais leur lenteur, lorsque cette puissance invisible, dont l'univers reçoit le mouvement, daigne jeter sur moi un regard de compassion.

La voix d'une femme qui parlait à son enfant, vint frapper mon oreille; elle lui disait dans des accens plaintifs et douloureux : « Hélas, mon cher, tu me demandes du pain, et tu sais que je n'en ai pas même un seul morceau à donner à ton père expirant ! Puis elle s'écria, dans l'excès de sa douleur : Mon Dieu, mon Dieu ! peut-on être aussi malheureux ! mais que ta volonté soit faite ».

Les dernières paroles de cette exclamation pathétique vinrent, comme une étincelle électrique, se communiquer à mon cœur abattu. Frappée d'horreur en pensant au forfait que j'allais commettre, je versai un torrent de larmes, et je répétai dans l'effusion de mon cœur : Que ta volonté soit faite.

En tirant mon mouchoir pour essuyer mes larmes, je trouvai quelques pièces de mon-

naie que je ne comptais pas avoir. Aussi-tôt sentant renaître cette sensiblité qui m'était naturelle et que le désespoir avait presque entièrement étouffée, je courus vîte les donner à cette infortunée, et je quittai le lieu qui devait être le théâtre de mon crime, en rendant grace au ciel qui m'avait empêchée de le consommer.

G... a... B.

LETTRE XC.

Je revins chez moi, en adorant l'Eternel avec une ferveur qui m'était peu ordinaire. J'y trouvai ma pauvre Sally désespérée, par la crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident; mais mon air serein et tranquille l'appaisa bientôt. Pendant mon absence, sa sœur était venue la voir, et lui avait prêté deux schellings qu'elle avait employés à m'acheter du sucre, du thé et un petit poisson pour souper.

Quand elle l'eut préparé, je la fis mettre à table avec moi. Elle méritait bien d'y tenir la place d'une amie. Je ne crois pas que dans l'état même le plus brillant de ma vie, où l'on ne me servait que des mets délicieux, j'aye jamais fait un repas aussi agréable. L'idée que cet enfant avait eu la patience d'attendre mon retour, pour partager avec moi ce qu'elle avait acheté, quoiqu'elle n'eût pas mangé de tout le jour, me fit oublier, pour ce moment, tous mes chagrins. Cette marque inappréciable d'affection, redoubla ma ten-

dresse pour elle, et je me promis bien de la récompenser amplement, si jamais le sort cessait de m'être contraire. Pour lui témoigner combien j'étais sensible à sa conduite, je lui permis d'aller passer le lendemain chez sa sœur qui était venue l'y inviter.

Comme je rêvais encore à mon égarement de la veille, j'entendis frapper doucement à ma porte. Depuis que j'occupais un appartement mesquin, j'avais la vanité de ne plus voir les personnes qui m'avaient connue dans une position plus heureuse. Quelle fut donc ma surprise, de voir entrer chez moi madame Krudnar, la veuve d'un baron polonais, femme agréable, et dont l'ame était pleine de sentimens généreux.

Elle avait, par hasard, entendu parler de ma détresse, et venait m'apporter ses secours. J'étais seule, et au lit; je ne pus donc offrir à ma protectrice, que le peu de thé et de sucre dont j'étais redevable à ma bonne Sally.

Deux ou trois jours après la visite consolante, dont m'honora madame Krudnar, j'entendis dès le matin frapper coup sur coup à ma porte. Je fus fort étonnée, en m'informant d'où provenait ce bruit si extraordinaire, d'apprendre que quantité de gens ve-

naient m'offrir des présens. Depuis que j'étais malheureuse, je ne m'attendais nullement à de pareils bienfaits.

M. Harris était du nombre : il eut la bonté de me faire des reproches obligeans de ce que je n'avais pas informé de ma détresse les directeurs de Covent-Garden, et m'offrit cinq guinées, en me priant de les mettre sur mon mémoire, ce que je regardai comme une manière honnête de m'en faire cadeau; procédé auquel je fus d'autant plus sensible que je lui en devais déjà trente, et trente à trente-cinq aux directeurs.

Le même jour je reçus une visite d'une personne que j'estimais infiniment; c'était madame Whitfield, fille de la bonne Barter, dont je vous ai déjà parlé; elle venait de la part de MM. Hull et Mattock, pour m'apprendre qu'ils avaient formé le dessein de payer mes dettes. Il n'est pas besoin de dire que j'acceptai bien vîte cette offre, qui était en même temps une marque d'estime de la part de ces messieurs avec qui j'avais été autrefois en société. Madame Whitfield me fit une autre proposition, qui montrait tout-à-la-fois sa discrétion, sa prudence, et la bonté de son cœur. Elle me demanda si je

voulais lui permettre de m'offrir une guinée par semaine, sur une somme qu'elle était convenue de faire entre ses connaissances. J'y consentis d'autant plus volontiers, que cet arrangement me garantissait de l'indigence, et de faire de nouvelles dettes, fardeau dont le poids me paraît être l'enfer de ce monde.

Oui, si une personne qui a des principes vient malheureusement à s'endetter, elle perd tout repos, elle devient sourde à toute espèce de consolation. Des réflexions amères communiquent leur amertume aux alimens qui prolongent sa peine avec son existence; elles éloignent de ses paupières les douceurs du sommeil; elles rongent, elles ulcèrent pour ainsi dire ses pensées, et, comme le cerbère impitoyable, elles gardent toutes les avenues de son cœur et en défendent l'entrée aux plaisirs. Heureux, trois fois heureux ceux qui jouissent d'un bien qui ne doit rien, et qui savent borner leurs desirs. Un pain qu'on gagne par une honnête industrie, ou qui vient d'une source honorable, est toujours délicieux et nourrissant; mais une substance précaire qu'on obtient sur l'espoir d'un payement éloigné ou incertain, n'of-

fre aucune saveur à l'organe inquiet qui la dévore.

Oui, j'aime à le répéter, une personne qui est sous le despotisme de créanciers impitoyables, éprouve sur la terre toutes les tortures que les poètes disent être le partage des enfers.

Je brûlais de m'informer comment on avait su dans le monde l'état déplorable où j'étais réduite, lorsqu'on me dit qu'il venait de paraître la veille, dans les papiers publics, un avis portant que « le Timon femelle man-» quait des choses nécessaires à la vie, et » que ceux qui avaient autrefois partagé sa » fortune, devraient rougir de la laisser dans » un état aussi affreux ». C'est sans doute ce qui me valut des secours aussi prompts.

Je ne tardai pas à recevoir une seconde visite de ma bonne amie madame Krudnar, qui fut extrêmement charmée d'apprendre que sa manœuvre avait réussi. Je devinai bien que je lui étais redevable de la publicité de ma misère : elle m'en félicita, et me gronda encore d'avoir eu le sot orgueil de cacher mon indigence. Peu de temps après, je reçus du théâtre une somme qui me mit en état de payer une grande partie des dettes que

la dure nécessité m'avait forcée de contracter; et madame Whitfield continua de me donner une guinée par semaine, plus long-temps que je ne devais raisonnablement m'y attendre.

La fameuse madame Abington me fit l'honneur de venir me voir, et elle eut la bonté de m'offrir ses secours et ses talens. Elle s'engagea en même temps pour moi pour la même somme de douze liv. sterl. La nature du service me fut plus agréable que si elle m'eût donné l'argent : vous ne sauriez croire l'inquiétude où me tenait cette dette ; mais à l'échéance, je fus heureusement en état de l'acquitter, grace à la générosité d'un ancien membre du club de la Folie, dont je vous ai déjà parlé. MM. King et Smith eurent aussi la bonté de s'offrir de jouer à mon profit : mais comme la saison était fort avancée, on jugea à propos d'attendre la suivante.

Je me rappelai, à cette époque, que je n'avais point reçu de reconnaissance pour les tentures de ma maison de Brewer-Street; je m'adressai donc au tapissier Pollard qui les avait vendues. Il me répondit qu'il en avait remis l'argent entre les mains des exécu-

teurs de M. Woodward. J'examinai le compte de Cornish, et je vis qu'il n'avait pu m'en donner sur ces objets. Je priai M. Willets, mon propriétaire, d'aller chez lui; mais il soutint toujours avoir payé : il eut même l'effronterie de dire qu'il ne me devait rien. Outrée de colère de ce qu'on osât me supposer assez peu de principes pour faire une demande injuste, j'intentai un procès contre ce Pollard. J'eus le bonheur de le gagner; mais j'eusse mieux aimé néanmoins perdre dix fois la somme, et n'avoir pas employé ces moyens violens qui affectèrent ma sensibilité.

LETTRE XCI.

14 février 17...

MON propriétaire ayant loué sa maison à une famille nombreuse, il me fut impossible de rester plus long-temps à Walcot-Place. Je revins donc à la ville, et j'occupai l'appartement où je suis encore aujourd'hui.

J'osai prendre la liberté d'informer mylord Montague de ma détresse : il vint à mon secours avec le même zèle qu'il avait déjà montré dans plusieurs circonstances; mais sa générosité ne suffisait point pour me faire subsister sans contracter de nouvelles dettes.

Je m'étais adressée à plusieurs personnes qui étaient liées avec sir George Metham, sans le moindre succès. Alors j'eus recours à lui directement, je lui peignis la situation malheureuse où je me trouvais; mais je ne reçus, pour toute réponse, qu'une lettre pleine de reproches et de raisonnemens qui tendaient tous à me convaincre de l'illégiti-

mité de mes demandes. Parce que je n'avais jamais connu de plaisir comparable à celui de secourir les malheureux, je supposais à tout le monde les mêmes sentimens; mais hélas! qu'il en est peu qui portent le cœur généreux d'un Montague ou d'un Spencer, des bienfaits desquels je me fais gloire d'avoir été souvent honorée.

Lady Lumma me conseilla de prier les acteurs de Covent-Garden de jouer à mon profit : comme ils m'avaient donné des marques incontestables de bienveillance, je comptai encore davantage sur celle-ci. Je m'adressai donc à M. Harris, qui eut la générosité de m'accorder la salle exempte de tous frais, et d'engager les acteurs dans mes intérêts. Ils s'y prêtèrent tous volontiers, et j'en conserve une éternelle obligation.

Plusieurs personnes qui s'intéressaient à moi, me conseillèrent de paroître. Il y avait au moins cinq à six ans que je ne m'étais montrée. Je craignais extrêmement de le faire; cependant, comme j'étais annoncée, il ne me fut pas possible d'écouter ma répugnance. De combien d'inquiétudes ne fus-je pas agitée la nuit qui précéda la représentation! J'aurais volontiers abandonné tous

les avantages que j'en attendais, pour me dispenser de jouer. Ils furent encore plus considérables que je ne m'y étais attendue : j'en fus redevable à madame Yates, qui parut après une longue maladie.

Je fus si intimidée, au moment d'entrer en scène, que je n'aurais jamais eu le courage de le faire, si miss Catley ne m'y eût en quelque façon forcée. Je lui sais bon gré de la satisfaction qu'elle eut en voyant la salle remplie de la noblesse la plus brillante, et cela au mois de juin. On eût joué à son profit, qu'elle n'eût pas témoigné plus de plaisir.

Rien ne prouve mieux la bonté de son naturel; car j'avais quitté le théâtre avant son retour d'Irlande, par conséquent elle ne me connaissait pas.

La santé de madame Yates m'inquiétait beaucoup; je craignais que son état ne l'empêchât de jouer; mais la bonté de son cœur lui fit courir des risques pour soulager une personne de sa profession qui était dans l'indigence. Elle parut au milieu des applaudissemens de la plus brillante assemblée; tous les acteurs s'efforcèrent de briller, et convainquirent parfaitement les spectateurs qu'ils étaient charmés d'avoir l'occasion de

développer leurs talens en faveur de l'humanité.

Quant à moi, mon jeu fut très-médiocre; j'étais si troublée, que j'oubliai de remercier mes spectateurs, et de débiter un petit compliment que j'avais fait pour mes protectrices qui m'avaient honorée de leur présence.

La salle était remplie des beautés de la première distinction; ce qui était fort extraordinaire, car il faisait une chaleur incroyable. Mylady Bolton qui m'a toujours honorée de sa protection, sans s'embarrasser du temps, était dans sa loge comme si on eût été au cœur de l'hiver.

La jeune personne que mon fils aîné m'avait recommandé de soulager, m'avait priée de signer un billet qu'elle avait fait et qui était à six mois d'échéance: ce billet était dû depuis quelque temps; mais j'avais obtenu du créancier que je ne paierais que lorsque j'aurais reçu ce que j'attendais du théâtre. Dans la situation où j'étais j'aurais bien pu me dispenser de le faire; mais comme j'attendais de jour en jour des nouvelles de mon fils, et que j'espérais d'ailleurs être remboursée par la jeune personne elle-même, lorsqu'elle viendrait à recevoir la pension

qu'il lui faisait, je ne m'embarrassai de rien.

Un autre motif encore m'avait fait accepter la garantie du billet en question. Le comte Harlang m'avait promis des secours jusqu'au rétablissement de mes affaires. Il me donnait tous les mois une somme qui me fut toujours exactement payée; mais malheureusement il fut surpris par une maladie dangereuse. Il m'écrivit alors que les dépenses extraordinaires qu'entraînait la cure de sa maladie le mettaient hors d'état de m'envoyer ce qu'il m'avait promis, mais que je le recevrais dans un autre temps. Cet événement me fut d'autant plus sensible, que j'étais attaquée moi-même d'un rhumatisme qui me retenait au lit depuis quelques semaines.

J'étais dans cet état, lorsque je reçus la visite d'une dame que je n'avais pas vue depuis plusieurs années. Elle venait, disait-elle, me prier de lui dire ma façon de penser sur les talens d'une jeune personne qui se destinait au théâtre. Je lui dis qu'il m'était absolument impossible de la satisfaire à ce sujet, dans la situation où elle me voyait, mais que si elle voulait me faire l'honneur

de me laisser son adresse, je lui écrirais aussi-tôt que je serais en état de quitter la chambre.

Après cette réponse, elle se retira en me demandant à boire du *Madeira*. Je lui répondis franchement que c'était un vin que je ne pouvais point me procurer. Là-dessus, elle me demanda la permission de m'en envoyer quelques bouteilles, ajoutant que la personne qu'elle voulait me présenter avait du patrimoine. Je la remerciai; elle s'en alla.

Je ne pensais pas plus à cette femme qu'à son vin, lorsqu'on me dit qu'un jeune garçon avait apporté quelques bouteilles de *Madeira* de la part de madame Stewart, et qu'elle me faisait bien ses complimens. Il devait venir chercher le panier le lendemain. J'ordonnai à ma domestique de m'avertir quand il viendrait, dans l'intention de le récompenser de ses peines, et pour le charger d'un billet de remercîment pour sa maîtresse.

Le lendemain matin on m'avertit en effet qu'il était en bas; mais pendant que je donnais à ma domestique de quoi le récompenser, deux malheureux entrèrent brusquement dans mon appartement, et me dirent

qu'ils avaient ordre de m'arrêter pour une somme considérable que je devais; qu'il fallait les suivre à l'instant. Je les priai de me dire au moins le nom du créancier. Ils me répondirent que la dette était pour de la toile. Je les assurai que je n'en avais point de connaissance, et que je n'avais point acheté de pareils objets depuis long-temps. Mes observations ne servirent de rien. Ils eurent même l'audace de me dire que quand j'aurais des cautions à leur donner, ils avaient ordre exprès de ne point les recevoir.

Je leur représentai mon état. Ils furent inexorables. Je fus donc obligée de céder à la force. Je les priai de me laisser seule pendant que je me lèverais : ils y consentirent, mais à condition que je me dépêchasse, qu'ils étaient pressés, et que je ne devais pas les retarder. Il n'est point d'impression assez forte pour vous peindre ce que je sentais alors. Me voici ainsi exposée à la brutalité de deux misérables, sans y avoir donné lieu. N'est-ce pas une étrange barbarie? Ma pauvre enfant était si épouvantée, que son état augmentait encore mes angoisses. Quoiqu'accoutumée à l'infortune, elle n'a-

vait jamais été témoin de traitemens aussi inhumains.

Ils se moquaient de ses frayeurs ; ils eurent même l'imprudence de tenir de mauvais propos dans le cours de leur infâme conversation. Ils vinrent à parler de cette femme qui m'avait rendu visite la veille. Ce fut un trait de lumière qui m'éclaira sur les intentions de cette malheureuse. Cette prétendue personne qui se destinait au théâtre, ce présent de *Madeira*, tout cela n'était que pour préparer la scène accablante qui se passait. Une fourberie aussi monstrueuse m'atterra, avec d'autant plus de raison que cette femme était d'Écosse, royaume dont les habitans sont, en général, honnêtes et sincères. D'ailleurs devais-je m'attendre à un pareil traitement de sa part, moi qui l'avais comblée d'honnêtetés, et dont elle devait connaître le caractère ?

Je m'habillai promptement, et je me jetai dans la voiture de mes odieux satellites, qui me conduisirent dans Cary-Street. La confiance où j'étais de ne rien devoir me consolait ; mais dès qu'on me nomma celui qui agissait contre moi, je devinai ce que c'était. Je devais une somme considérable à M. Stacie,

qui avait servi de caution pour mon fils avant qu'il partît pour la Jamaïque.

J'envoyai chercher aussi-tôt ce monsieur qui vint avec son procureur. M'étant engagée à revenir, je m'en retournai chez moi, mais sans ma gracieuse escorte. Ma petite fit éclater une joie incroyable en me revoyant. J'eus le plaisir d'apprendre que personne dans la maison n'avait soupçonné le sujet de mon absence. La propriétaire était au lit et son époux était en Italie.

Vous souvenez-vous d'avoir jamais lu une scène plus affligeante que celle que je viens de vous peindre ? Une personne qui a, comme dit Roland, connu le bonheur, qui s'est assise à la table des honnêtes gens, qui a plus d'une fois tari les larmes de l'infortune, et qui connaît les douces sollicitudes de l'humanité, se voir arracher de son lit d'une manière ignominieuse, et au milieu des tourmens d'un mal cruel ! être traînée dans une prison, au risque de sa vie, sans avoir donné lieu à sa détention ! et c'est dans un pays libre que j'ai subi une pareille infamie !

J'ai lieu de craindre que les exemples multipliés que je vous ai rapportés de la bassesse des hommes, dans le cours de mes

aventures, ne vous indisposent contre toute l'espèce humaine. J'ai éprouvé d'eux et des femmes tout ce que l'ingratitude et la méchanceté ont de plus terrible. Je ne finirais pas, si je voulais compléter l'histoire de mes souffrances; mais peut-être suis-je la seule qui ait souffert de ses contemporains cette affreuse cumulation de maux? Hélas! je le souhaite.

LETTRE XCII.

22 février 17...

J'ÉTAIS fort inquiète de n'avoir point de nouvelles de mon fils Metham. Les maux affreux que je souffrais ne pouvaient être comparés aux inquiétudes d'une mère pour un fils qu'elle adore. Je ne doutais pas qu'il ne se hâtât de venir à mon secours, dès qu'il serait informé de ma déplorable situation. Il était rempli d'honneur, incapable de manquer de parole à personne, moins encore à une mère qu'il chérissait tendrement.

Lorsque je m'adressai à sir George Metham pour le prier de me soulager, vous savez qu'il me répondit qu'il était hors d'état de satisfaire à ma demande; mais il m'apprit que mon fils avait eu le bonheur de gagner huit mille liv. sterl. et il ajouta que sûrement il ne me laisserait manquer de rien. L'espoir de le voir de retour me flattait bien plus que sa fortune. La privation de ses nouvelles

nourrissait mes alarmes et les justifiait en quelque sorte.

La jeune personne qu'il m'avait recommandée vint me voir et me dit qu'elle avait reçu une lettre de mon fils; qu'il m'assurait de ses respects, et qu'il comptait m'écrire sous peu. Elle ajouta qu'elle avait des ordres relatifs à sa pension; qu'elle me priait d'aller la recevoir, et de prendre ce qui m'était dû; que pour elle, elle reviendrait le lendemain chercher le surplus. Enfin elle m'emprunta une guinée.

Pour le seul plaisir de m'apprendre des nouvelles de mon fils, je lui aurais donné tout ce que je possédais. Dès qu'elle fut sortie, j'allai trouver l'agent de mon fils; mais quelle fut ma surprise, en apprenant qu'elle avait reçu la pension le matin même. Elle l'avait dans sa poche, lorsqu'elle se présenta chez moi. Cette nouvelle excita toute mon indignation; mais ma colère n'eut point de bornes, lorsque l'agent m'informa qu'elle avait constamment reçu mes lettres en même temps que les siennes. Elle les avait donc interceptées.

Ce dernier trait me parut le plus impardonnable. Il est certain que si je l'eusse

trouvée à l'instant même, mon intention était de faire valoir contr'elle l'obligation que j'avais cautionnée.

J'allais encore m'exhaler en reproches sur tous les mauvais traitemens que je ne cesse de recevoir de l'humanité entière ; mais je suis fatiguée de m'entretenir toujours sur ce triste sujet, et je crains que vous ne le soyez vous-même. Je me bornerai donc à vous observer que je m'étonne qu'après avoir éprouvé tant de noirceurs et d'ingratitude, j'aye toujours la même faiblesse et la même facilité à me laisser séduire.

J'oubliais de vous dire que pendant le peu de temps que je restai à la maison d'office, à Cary-Street, j'y vis une personne dont la figure ne m'était pas inconnue. Son air aisé, les honnêtetés dont elle me comblait, me firent croire qu'elle était de distinction.

Elle me dit qu'elle s'appelait Douglas, qu'elle était d'une bonne famille ; mais que quelques indiscrétions lui avaient fait contracter une dette de trente livres sterlings, qui était la cause de sa détention. Vous savez que l'humanité est dans mon cœur une passion toujours active. Vous ne vous étonnerez donc pas que je me sois sentie portée à

la soulager; mais étant obligée de m'absenter pendant quelques jours, il me fut impossible de songer à elle.

A mon retour, je trouvai une lettre de sa part. Dans ma réponse je lui conseillai d'écrire à une personne de qualité, plus distinguée encore par ses tendres sentimens d'humanité que par ses titres. Elle le fit; mais elle ne reçut pas de nouvelles. Cependant elle ne tarda pas à être élargie par la générosité d'un inconnu qui lui envoya un billet de banque.

Si-tôt qu'elle fut libre, elle vint me trouver; et comme je juge toujours les personnes par les règles de la physionomie, et que cette dame me paraissait pleine de candeur dans sa manière de raconter ses aventures, je la pris chez moi, et nous nous liâmes de la plus étroite amitié.

Vous sentez d'avance, d'après le peu de mots que je viens de laisser échapper, quelles furent les conséquences d'une liaison si précipitée; et je crois vous entendre dire: Vous ne serez donc jamais sage? Toutes les marques d'ingratitude et de noirceur que vous avez éprouvées jusqu'à ce moment, ne vous mettront donc jamais en garde contre l'avenir? Combien d'exemples de cette nature,

avez-vous à me citer? — Un peu de patience. Je touche à la fin de mes longues et tristes aventures ; vous ne tarderez pas à respirer. Quant à votre première question : Ne serez-vous jamais sage ? je vous réponds de bonne-foi, que je crains bien de ne l'être jamais, s'il faut acheter la sagesse au prix de l'humanité.

G... a... B.

LETTRE XCIII.

1er mars 17..

Peu de temps après, les papiers publics annoncèrent que les noms de ceux qui s'étaient rendus prisonniers, ou qui s'étaient fait inscrire dans les livres de Kings-Bencle, seraient publiés dans un pamphlet. Craignant de voir mon nom confondu avec ceux de ces gens qui se pourvoient de lettres d'insolvabilité pour des banqueroutes frauduleuses, j'écrivis à M. Woodfall, pour prévenir ce malheur s'il était possible. Je l'informai de la vérité du fait. Vous connaissez la nature des circonstances qui m'avaient forcée de recourir à ce moyen, quand je fus arrachée de mon lit et conduite à la maison de l'office. Je lui expliquai longuement le contenu de l'arrêt, et je finissais par le supplier de ne point laisser insérer mon nom; mais je n'en eus pas moins la mortification, lorsque le pamphlet parut, de le voir accolé avec celui de madame Douglas.

Les gens chez qui je demeurais, ne s'étaient point encore doutés de ce qui s'était passé;

mais lorsque la publication de mon nom vint jusqu'à eux, ils furent dans de cruelles alarmes. Ils craignirent que je ne profitasse de mon état de prisonnier, ainsi qu'en avaient le droit tous ceux qui étaient couchés sur la liste; mais je ne tardai pas à leur faire prendre de moi une meilleure opinion.

Rien ne m'humilia autant que la simple supposition qu'on faisait, que je me servirais de pareils moyens, pour me dispenser de payer mes dettes. Si mes propriétaires eussent bien connu mes principes et mon caractère, ils eussent vu que j'étais incapable d'une telle infamie.

J'avais écrit à mon fils Metham, pour l'instruire de l'ingratitude de la personne qu'il avait recommandée à mes soins, et de l'interception qu'elle avait faite des lettres qu'il m'avait adressées. Je fus très-surprise de ne point recevoir de réponse. Je connaissais trop bien sa probité et son attachement pour moi, pour me permettre de douter un instant qu'il n'eût fait aucune attention à ce que je lui mandais. Je craignis pour sa santé, et dans ma frayeur, je mis tout au pire. Malheureusement mes craintes, dans plusieurs circonstances, s'étaient trouvées prophétiques.

Inquiète de n'avoir point de nouvelles, j'écrivis à sir George Metham, pour lui demander s'il en avait. Il me répondit sur-le-champ ; et comme la lettre était cachetée en noir, je fus quelque temps sans oser la décacheter ; mais après avoir lu ces mots : C'est maintenant qu'il faut vous armer de tout votre courage...... je n'eus pas besoin d'en lire davantage ; la lettre m'échappa des mains, et je tombai sans connaissance.

Lorsque j'eus repris mes esprits, je vis autour de moi la maîtresse de la maison et quelques autres personnes qu'elle avait appelées à mon secours et qui fondaient en larmes. Il n'est pas possible de vous peindre ce que je souffrais ; à peine pouvais-je respirer ; j'étouffais : je ne pouvais verser une seule larme pour soulager mon cœur. Je ne voulais point entendre parler de consolation ; j'avais tout perdu ; j'étais privée d'un bon fils, d'un ami fidèle, d'un zélé protecteur. Je n'avais plus d'espoir. Ma douleur était d'autant plus poignante, que je reposais auparavant mon bonheur sur l'espérance de le revoir et de retrouver en lui tout ce qu'il est permis à une mère d'attendre d'un fils bien né.

Quelle suite de malheurs, comme vous

voyez, n'ai-je pas eu à souffrir ! Que le roi Hamlet a raison de dire qu'ils ne viennent jamais seuls, mais qu'ils fondent sur nous par bataillons !

Mon autre fils était dans les Indes orientales ; je craignais de me voir bientôt sans enfans ; car, pour ma fille, je ne pouvais ni ne devais la regarder comme telle, d'après la conduite qu'elle avait tenue à mon égard depuis que je me trouvais dans la détresse. Elle s'était comportée en enfant dénaturé, en véritable enfant de Calcraft ; et je puis bien dire avec le roi Léar, que, comme un vautour cruel, elle a déchiré mon cœur avec ses dents aiguës.

Ma fidelle compagne écrivit à sir George Metham, pour l'informer de la fâcheuse position où j'étais réduite, et pour l'instruire en même temps qu'il m'était impossible de rendre les derniers devoirs à mon fils. Il ne daigna pas nous répondre. J'eusse bien écrit moi-même ; mais une violente fièvre qui avait succédé à ce dernier événement ne me le permit pas.

Dès que je pus tenir ma plume, je lui écrivis ; et je le priai de me procurer les ressources nécessaires pour mon deuil. Il me

marqua, pour toute réponse, qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire..... Un père, n'avoir pas d'égards pour la mémoire d'un fils dont il avait eu tant de raison d'être fier ! Hélas ! il avait bien le pouvoir de dissiper son temps et sa fortune avec des libertins, et de se rendre par-là la fable et le jouet de tout le monde. A quels mépris ne sont pas dévoués les vieillards qui se plongent volontairement dans la débauche !

Je ne savais plus comment faire pour me procurer les choses dont la tendresse et la décence me faisaient une espèce d'obligation. Dans cette conjoncture, je m'adressai à M. Stall, qui eut la bonté de me faire les avances pour mon deuil. Il me donna de plus quelqu'argent sur deux portraits que je venais de recevoir des exécuteurs de M. Woodward.

On me conseilla alors de présenter ma requête aux officiers de la trésorerie, pour obtenir la permission d'administrer les affaires de mon fils. Le lord Palmington eut la bonté de me répondre, et de m'engager à ne point m'embarquer dans cette affaire avant d'être sûre s'il y avait des effets suffisans pour payer les frais considérables qu'entraî-

nerait infailliblement la procédure. Comme je savais que le capitaine avait vendu sa charge, que l'argent provenant de cette vente était déposé entre les mains de ses agens, et qu'il se proposait de repasser en Angleterre, dans le dessein d'acheter une place dans les gardes, je ne pouvais m'empêcher de croire, avec tous ceux qui me conseillaient, qu'il devait certainement avoir des effets à la Jamaïque. Ce qui me confirmait encore plus dans cette opinion, c'est que son père m'avait marqué que son fils avait eu le bonheur de gagner huit mille liv. sterl.

D'ailleurs, j'étais presque sûre qu'il n'avait point fait de testament. Qui aurait pu l'engager à en faire un? A tous ces motifs, joignez le desir que j'avais de payer ses dettes, et à remplir en même temps les obligations que j'avais faites avec lui.

J'engageai dans cette affaire un de ses principaux créanciers. Après quelques peines, nous obtînmes des lettres d'administration; mais elles ne nous servirent à rien, car j'appris, non sans quelque surprise, qu'il avait fait un testament dont on m'envoya la copie.

Cet événement me jeta dans un état cent

fois pire que celui où je gémissais auparavant. Les agens ne voulurent jamais me rendre compte ; et quoique j'aye écrit fréquemment depuis trois ans à la Jamaïque, à différentes personnes, je n'ai jamais pu être informée de l'état de ses affaires ; et malgré les différens rapports qui m'ont été faits, je ne sais pas encore s'il est mort insolvable ou non.

Ainsi, continuellement trompée dans mes espérances, jouet perpétuel de la fortune, esclave du malheur, je ne savais plus quel parti prendre. Heureusement que le comte Harlang s'étant rétabli, me promit de m'envoyer le petit revenu qu'il me faisait. Les assauts que le sort m'avait donnés depuis peu, avaient considérablement altéré ma santé, et même affaibli mes facultés intellectuelles. Tous les secours pécuniaires que l'on m'envoyait de temps à autre étaient dissipés avant d'être reçus. Je m'adressai encore aux directeurs de Covent-Garden pour avoir des billets, que M. Hang eut la bonté de m'accorder. Mais des accidens arrivés à la représentation empêchèrent d'en retirer tout l'avantage possible ; et, pour comble de malheur, le comte Harlang retomba malade : ce dernier coup m'atterra.

LETTRE XCIV.

17...

La rechute du comte Harlang m'empêcha de recevoir ce qu'il m'avait promis jusqu'au rétablissement de mes affaires. Je me trouvai donc dans de nouveaux embarras. Je fus obligée de diminuer ma dépense et de prendre cet appartement à bon marché que j'avais déjà occupé, en attendant que mon état pût s'améliorer.

Mille événemens fâcheux, causés en partie par le procureur des exécuteurs de M. Woodward, rendirent ma situation si déplorable et ma détresse si grande, que je me vis forcée de troubler le comte Harlang, et de lui faire une nouvelle adresse. Cette démarche n'était pas délicate. J'en sentis vivement la grossiéreté. Je n'avais aucun doute de la générosité du comte; et je savais bien que s'il eût été dans le cas de me rendre service, il n'aurait pas attendu que je l'en priasse. Je ne pouvais pas ignorer que pour soulager les

autres, il s'endettait lui-même. Il n'y eut donc que la dure nécessité qui pût me contraindre à lui exposer ma détresse.

L'amitié qu'on a pour les femmes, ressemble bien, dit-on, à l'amour. Vous vous imaginerez peut-être, ou du moins d'autres pourront se l'imaginer, que le comte avait pour moi cette sorte d'amitié; mais je puis me vanter, en dépit de la prévention et de la censure, d'avoir été honorée de l'amitié pure et désintéressée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le royaume, soit au parlement, soit à la cour.

Le lendemain, j'allai à Golden-Squarre, et j'eus le plaisir de voir le comte parfaitement rétabli, au point qu'il avait assisté au service divin, chose qu'il n'avait pu faire depuis long-temps; je lui entendis dire qu'il se portait à merveille, et que depuis trois ans, sa santé n'avait jamais été aussi bonne. Il ajouta qu'il se proposait de me rendre bientôt visite, mais en attendant de lui envoyer ma domestique, pour recevoir la réponse relative à l'adresse que je lui avais faite. Il eut la bonté de témoigner des regrets de n'avoir pas pu satisfaire sur-le-champ à ma demande.

Ce fut un bonheur réel pour moi de voir le comte rétabli. Outre que je lui avais de grandes obligations, je l'aimais pour lui-même. Ce qui me rendait encore plus heureuse dans cette circonstance, c'était de me voir en même temps dans le cas de payer les dettes pour lesquelles on me pressait le plus, et d'avoir de quoi subsister jusqu'à ce que mes affaires fussent rétablies.

Le jeudi, suivant les ordres du comte, ma fidelle domestique se rendit à Golden-Squarre, dans l'espérance de voir mes vœux remplis et d'avoir le bonheur de parler à son ancien protecteur, qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour elle. J'étais si persuadée moi-même de recevoir les secours que j'attendais, que je retins de force à dîner une dame de mes amies qui devait aller à la ville; vaine espérance! en la voyant arriver, je tendis précipitamment la main pour recevoir la réponse que j'attendais; mais, hélas! dès qu'elle me vit elle s'écria: Il n'y en a point. Votre ami, votre unique ami n'est plus; le comte est mort! Cette nouvelle fut un coup de foudre: je ne pouvais croire ce que j'entendais. J'allai tout de suite à Golden-Squarre pour m'informer de

la vérité; mais la nouvelle n'était malheureusement que trop vraie. L'ange destructeur lui avait administré, la veille, les trois fatales gouttes (1).

---

(1) Les anciens juifs, aussi bien que ceux de nos jours, pensent que l'ange exterminateur, aussi-tôt qu'il a reçu ordre du Seigneur de faire mourir une créature, se place au-dessus de sa tête, tenant à la main une épée, au bout de laquelle pendent trois gouttes de fiel. La pauvre victime, effrayée de ce terrible apprêt, ouvre la bouche. Aussi-tôt l'ange lui administre l'onction fatale dont tel est l'effet. La première goutte lui ôte la vie; la seconde couvre le cadavre d'une livide pâleur, et la troisième le réduit en poussière dans le tombeau.

LETTRE XCV.

13 mars 17...

Dans l'état embarrassant où je me trouvais alors, je cherchai une place de femme de charge, ou de dame de compagnie chez une lady âgée ou chez un lord. Comme j'étais accoutumée à garder la chambre des malades, que j'étais naturellement complaisante avec les personnes indisposées, et que j'avais acquis beaucoup d'expérience en soignant mes amis, je me flattais que je pourrais ne pas déplaire à ceux qui me feraient l'honneur d'accepter mes services.

Je conservais toujours le nom de West. Je me délivrais par-là de la crainte qu'ayant paru autrefois sur le théâtre où je m'étais acquis une assez grande réputation de légéreté, je me visse échouer dans mon nouveau projet. Dans le cas où par la suite on viendrait à découvrir mon véritable nom, j'espérais que l'utilité de mes services et les soins scrupuleux que je mettrais à remplir mes

nouveaux devoirs, m'attireraient la bienveillance des personnes que je servirais. J'étais si persuadée de réussir dans mon entreprise, que j'engageai celle qui partageait ma misère et à qui j'avais les plus grandes obligations, à prendre le même parti. Nous fîmes insérer la même demande dans les papiers publics; nous le fîmes mille et mille fois; et après y avoir épuisé toutes nos finances, nous eûmes la mortification de voir qu'il n'y avait rien à espérer du nouveau plan que j'avais adopté. Pas une ame ne daigna s'informer des personnes qui se rendaient si serviables.

Je crois bien que tous ceux qui se font insérer dans les papiers publics, éprouvent le même sort que moi. Ces affiches ne servent, à mon avis, qu'à augmenter les revenus de sa majesté et ceux du folliculaire; consolation bien mince pour le pauvre malheureux, qui risque à ce prix le dernier schelling qu'il possède.

Alors je renouvelai connaissance avec une dame que ma mère avait connue et qu'elle avait aimée dès son enfance. Cette pauvre dame s'était rendue malheureuse en épousant un homme qui la traitait avec la dernière

rigueur. Par son infatigable industrie, elle avait le soin de ménager un petit revenu que lui avait laissé sa sœur. Ses talens pour le théâtre étaient généralement reconnus. En vérité c'est un mystère incompréhensible pour moi qu'elle ne fût pas employée, tandis que mille autres qui n'ont pas la moitié de son mérite, ont des engagemens à souhait. La médiocrité de sa fortune ne l'empêchait pas d'être généreuse. Elle eut la bonté de m'offrir le peu qu'elle pouvait me donner. On se doute bien, d'après ce que je viens de dire, que ce ne pouvait être qu'un secours momentané, et qui n'était pas, à beaucoup près, dans le cas de me mettre au-dessus de mes affaires.

J'écrivis aux Indes à mon fils et à mon neveu ; mais je ne pouvais avoir de réponse qu'au bout de deux ou trois ans. Comment faire pour combler l'intervalle, voilà ce qui me tourmentait, non pas pour moi, mais pour ma fidelle domestique. J'étais à mon égard dans une indifférence telle que je n'en avais pas éprouvé de semblable. Mon esprit était plus calme que dans les beaux jours de ma vie. Cette sérénité était sans doute un présent du ciel, que je n'avais point connu

dans les années qui se sont perdues au milieu des plaisirs et de la dissipation.

Sur la fin de l'été, un gentilhomme plein d'humanité, à qui je suis infiniment redevable, ouvrit pour moi une souscription à Brookes; mais comme on était à la fin de la saison, et que la plupart des membres étaient à la campagne, le succès ne répondit point à ses bonnes intentions. L'argent qu'il amassa suffit à peine pour payer une demande qu'un maudit créancier avait obtenue contre moi.

La souscription cependant me fut plus utile que l'argent que j'en tirai; elle me procura la connaissance d'une personne, membre du club, qui me soulagea dans ma détresse. Je ne puis assez lui exprimer ma reconnaissance pour tous les bienfaits dont il me combla. Ce n'est qu'avec chagrin que j'en supprime ici les témoignages, et que je ne leur donne pas toute la publicité que je desirerais. J'obéis à ses ordres, mais qu'elle sache du moins que je n'oublierai jamais qu'il est le plus parfait modèle de bienfaisance que j'aye connu.

Il est une manière d'obliger, qui, comme j'ai eu sans doute occasion de le dire, rehausse infiniment le prix du bienfait. Pour

vous le prouver, permettez-moi de transcrire ici une lettre que j'ai reçue il n'y a pas long-temps, du plus digne de mes bienfaiteurs.

« Madame,

» Je suis on ne peut plus affligé de l'état
» malheureux où je viens d'apprendre que
» vous êtes réduite ; si je ne craignais de
» vous déplaire, j'aurais presque envie de
» vous dire que je suis dans le cas de vous
» obliger.

» Je vous prie d'accepter le billet de cent
» liv. sterl. que je vous envoie, et de ne jamais
» songer à me le rendre ; si cette bagatelle
» peut adoucir vos peines, je serai assez
» récompensé : disposez de moi toutes les fois
» que je pourrai vous être utile ; soyez bien
» sûre que je n'aurai jamais de plus grand
» plaisir que de venir à votre secours. Je suis
» avec la plus grande considération, &c. ».

Qu'une jeune beauté reçoive une lettre aussi flatteuse, à coup sûr elle en fera l'honneur à ses charmes. Mais on n'envoie guère de poulet aux personnes de l'âge auquel je suis parvenue. En vérité je crois qu'on ne

trouve pas beaucoup d'hommes qui ressemblent à mon bienfaiteur. Pour l'honneur du siècle, je voudrais pouvoir le nommer.

Un ami vraiment désintéressé est une chose bien rare. Aussi regardé-je comme un phénix l'auteur de la lettre précédente, non pas cependant que je veuille donner à entendre qu'il n'y a personne qui ait les mêmes dispositions : à dieu ne plaise !

Après vous avoir montré la lettre d'un ami généreux et sensible, il faut absolument, par la règle des contrastes, que je vous envoie le commencement d'une déclaration d'amour que je reçus d'un seigneur de distinction, à mon retour d'Irlande.

« Mon chair enge,

» Je n'ais pas le pouvoir de vous dire com» biain je vous aime, &c. ». Cet échantillon suffit, je pense, pour vous faire juger du mérite et de l'élégance du reste de l'épître qui est absolument dans le même goût. L'orthographe y est aussi bien observée. Je suis du sentiment de *Millamond*, je ne puis souffrir un homme ignorant; et si j'eusse été portée à la galanterie, cette merveilleuse

épître eût seule fait échouer les prétentions de sa seigneurie.

L'ignorance est mille fois plus révoltante dans un homme que dans une femme; de même qu'il est plus affreux à une femme de boire et de jurer qu'à un homme, quoique ces défauts soient détestables par eux-mêmes. Permettez-moi une digression sur cette matière.

Dès qu'une fois une femme vient à se dépouiller de cette délicatesse et de cette douceur, qui sont les deux plus belles qualités du sexe, elle se ravale au rang des brutes. Elle n'a plus aucun droit au titre de créature humaine. Les plus libertins même ne la regardent qu'avec horreur et mépris.

J'ai toujours cru que le gouvernement devait s'opposer à de tels excès, et créer des loix pour exclure de la société de pareilles misérables. L'exemple ayant toujours plus d'influence que le précepte, la jeunesse et l'inexpérience sont souvent les dupes de ces monstres qui cherchent à rendre les autres aussi abominables qu'eux. Je n'entends pas cependant soumettre les femmes de mon pays aux loix austères des dames de Lacédémone. Je les aime trop pour cela; seulement je vou-

drais qu'à la beauté, au bon sens, à l'esprit vif et brillant des Anglaises, elles joignissent la fermeté, le courage et la patience des dames romaines.

Je ne puis m'empêcher ici de faire un retour sur moi-même et de m'imaginer entendre de votre bouche cette humiliante réflexion: C'est bien à vous vraiment à vous mêler de dicter aux autres des règles de conduite, vous qui vous êtes si souvent égarée!... Je ne prétends pas me soustraire à cette réflexion. Oui, je me suis égarée; mais j'ai du moins pour moi cette remarque, que mes égaremens sont plus le fruit de l'imprudence que de la corruption. Au reste, ces réflexions ne venant point entièrement de mon propre fonds, je me suis crue autorisée à les laisser couler de ma plume; elles pourront du moins être utiles à ceux qui liront mon histoire. Il n'y a point d'objections à faire contre de tels sentimens.

LETTRE XCVI.

Quelque temps après Noël, comme j'étais avec une de mes amies à m'entretenir des funestes événemens de ma vie et des incroyables traverses que j'avais essuyées, une domestique accourut, à demi-morte de joie, me demander de l'argent pour payer une lettre que le courrier disait venir des Indes. Je croyais vraiment qu'elle était de mon fils: il avait coutume de m'écrire sous le nom de West. Ne doutant donc pas qu'elle ne fût pour moi, dans le transport où m'avait jetée cette nouvelle inattendue, je décachetai, ou plutôt je déchirai la lettre; mais au lieu d'une lettre, je trouvai deux billets de change, l'un de cinquante livres sterlings, à prendre sur un gentilhomme de Malbouroug-Street, et l'autre de trente, à prendre sur un gentilhomme d'Irlande, avec une lettre d'avis qui lui était adressée.

J'envoyai tout de suite demander, s'il n'y avait pas dans le voisinage quelque autre

dame West. On n'en connaissait point. Alors je me rappelai que madame Charles Smith, de Werpoole-Street, était venue, il y avait environ un an et demi, pour me rendre visite; et elle m'avait laissé une carte. Comme je n'avais pas l'honneur de connaître cette dame, je m'imaginai que son dessein avait pu être de rendre visite à une autre dame West, et qu'en conséquence, elle pourrait me donner des renseignemens à ce sujet. Je lui écrivis donc, pour l'informer que j'avais reçu un paquet, mais que comme il n'y avait point de lettre qui marquât de quelle part il me venait, il pourrait fort bien être pour une autre. Je ne reçus point de réponse. J'écrivis encore, et le commissionnaire me dit qu'il n'avait pu la découvrir.

J'attendis cependant encore quelque temps; mais n'ayant pu obtenir plus de lumières, je me déterminai à aller recevoir l'argent du billet de cinquante livres sterlings, qui était à trente jours de vue. La personne à qui je le présentai, me demanda où était le premier. Je lui dis que je ne l'avais point reçu. Nous conjecturâmes de là qu'il était perdu. Au temps de l'échéance, on m'écrivit qu'il y avait un autre prétendant

qui produirait le troisième billet de change, et qui prouvait qu'il était le mari de madame West, en faveur de qui les billets étaient portés. Je lui envoyai l'autre billet avec la lettre. Ainsi s'évanouirent mes nouvelles espérances.

Mademoiselle Douglas revint alors de Scotland, à ce qu'elle disait. Je la recus avec cette franchise et cette cordialité qui ont toujours caractérisé toutes mes actions. Le peu que je possédais, je le partageai avec elle ; mais en changeant d'état, elle changea de sentiment. Je m'apperçus qu'elle cherchait à s'éloigner de moi. Pour y parvenir, elle tâcha d'élever quelque dispute. Cette méchante femme commença par me dire des injures de l'homme le plus distingué du royaume, qu'elle savait que j'avais aimé dans son enfance, et que j'estimais depuis qu'il était homme.

Par compassion pour son état, je ne fis point d'attention à ses propos. Elle s'en apperçut ; mais dès qu'elle crut comprendre que j'insinuais qu'elle se flattait mal-à-propos de l'intimité d'un gentilhomme avec qui elle n'avait jamais eu la moindre liaison, sa rage ne connut plus de frein. Elle se mit à

crier comme ces honnêtes femmes qui sont à Billinsgate ; et dans leur langage, elle me prodigua toutes les épithètes honorables, que le ressentiment, la malice, l'absurdité et l'extravagance peuvent inventer; tout cela me fit sourire. Sa rage et son désespoir n'en devinrent que plus violens; je ne lui dis pas un mot. J'ai toujours eu pour principe invariable, toutes les fois que j'ai rencontré des ingrats ou des fourbes cherchant à m'insulter, de ne pas plus penser à eux que s'ils étaient morts; méthode excellente pour prévenir les ressentimens désagréables que peut faire naître la trop grande sensibilité; ainsi je regardai cette dame comme n'étant plus de ce monde.

Je vous ai raconté maintenant tous les événemens de ma vie. Elle a été sujette à bien des vicissitudes; je n'ai éprouvé que chagrins, qu'inquiétudes, que traverses. Si les différentes circonstances que j'ai mises sous vos yeux peuvent amuser le public ou l'instruire; s'il voit avec indulgence la candeur et la sincerité avec laquelle je révèle ma conduite, j'aurai rempli mon but. Je n'ai rien affaibli, rien déguisé, en faisant l'aveu de mes fautes. J'en ai découvert la source,

et j'ose me flatter que ma véracité le fera revenir sur mon compte.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire que tous les faits contenus dans mes Mémoires sont véritables. Si quelques-uns pouvaient vous paraître invraisemblables, il est encore des témoins vivans par lesquels j'offre de vous les faire attester.

Je me flatte qu'en rassemblant sous un même point de vue tous les événemens épars, dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, vous demeurerez convaincue que j'ai presque toujours cédé à des déterminations étrangères, et que l'imprudence et la légéreté ont plus de part à mes égaremens que la dépravation de mon cœur. C'est dans cette opinion consolante que j'en appelle du public prévenu au public impartial.

Shakespear dans l'épigraphe que j'ai mise à la tête de mes Mémoires dit, que *la trame de notre vie est ourdie de bons et de mauvais fils ; que nos vertus nous enorgueilliraient trop, si nos fautes ne venaient nous humilier, et que nos crimes nous désespéreraient, si nos vertus ne venaient nous consoler.*

Si le récit de mes égaremens et de leurs conséquences peut être utile à mon sexe,

s'il peut le détourner des sentiers où je me suis perdue, et lui inspirer plus de prudence et de circonspection que je n'en ai eu moi-même, mon temps n'aura pas été perdu; car les suites de l'imprudence et de la légéreté sont ordinairement l'indigence; l'anxiété, la détresse, et enfin tous les maux. Puissent mes lecteurs avoir pour moi la même indulgence et la même compassion que j'ai toujours eues pour les autres ! et puisse l'ange bienfaiteur de Sterne verser sur moi une larme de pitié, elle effacera mes fautes!

FIN.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111